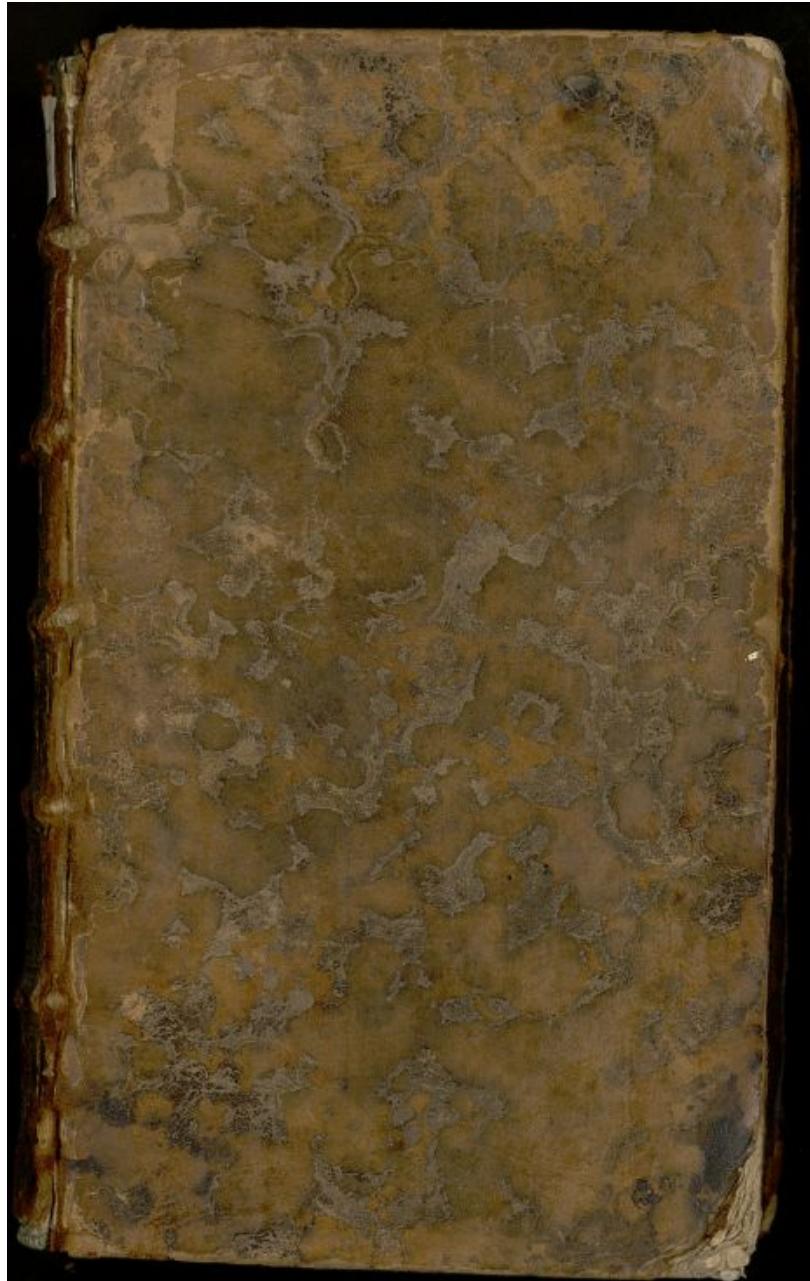


Bibliothèque numérique

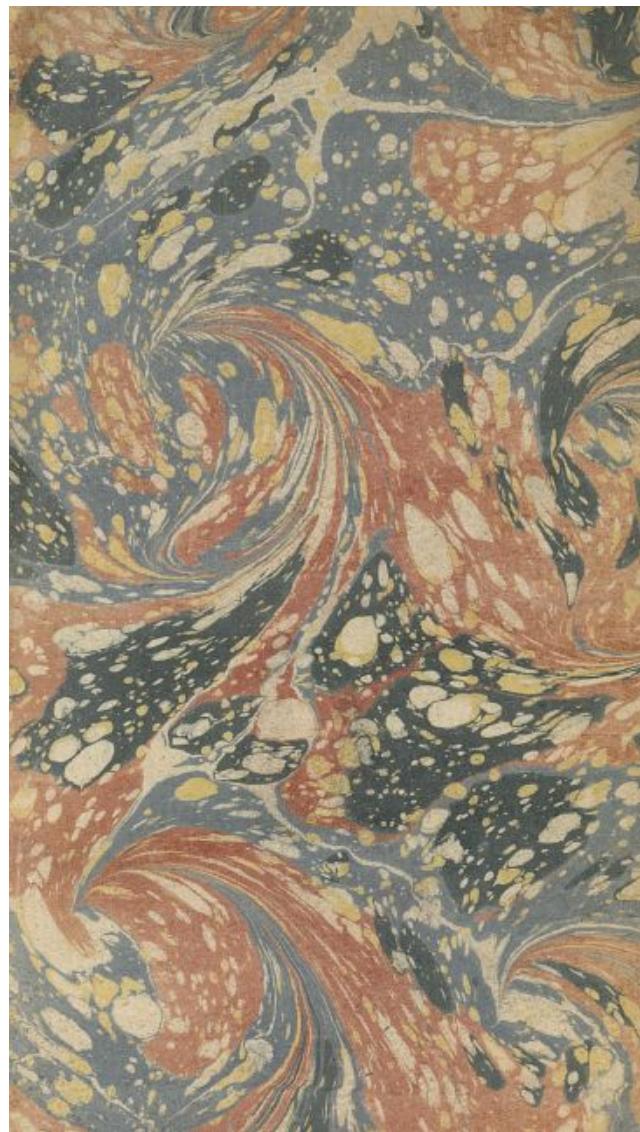
medic @

**Hippocrate / Dacier, André,
traducteur. es Oeuvres d'Hippocrate
traduites en françois, avis des
remarques et conferées sur les
manuscripts de la Bibliothèque du
Roy. tome premier**

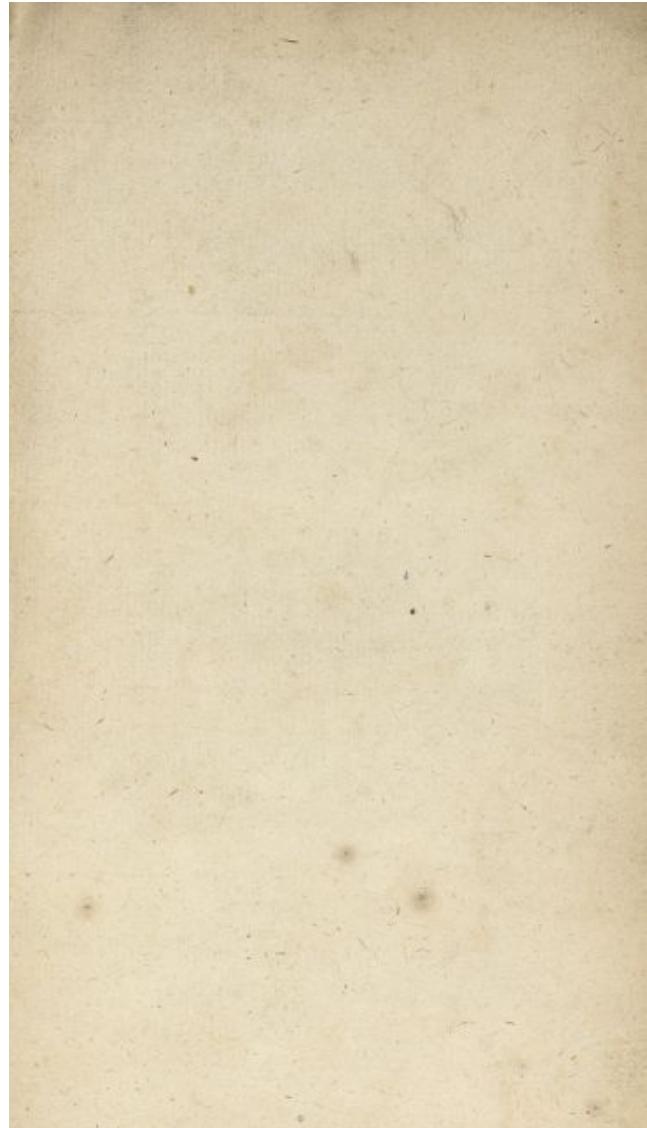
A Paris : par la Compagnie des libraires, 1697.
Cote : 33200 (I)

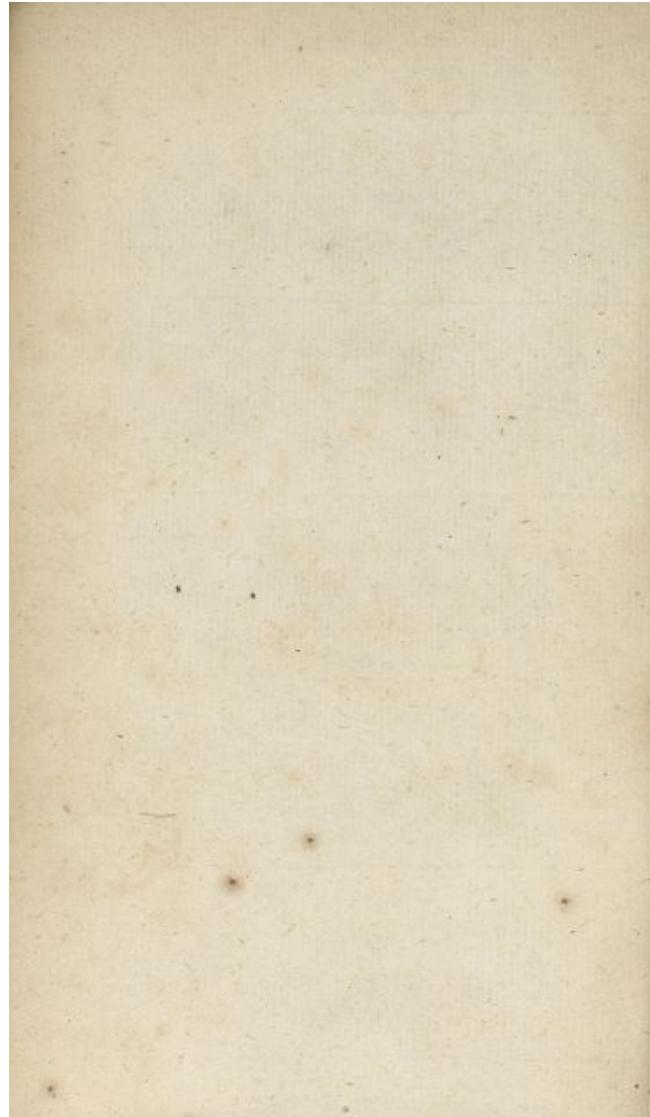


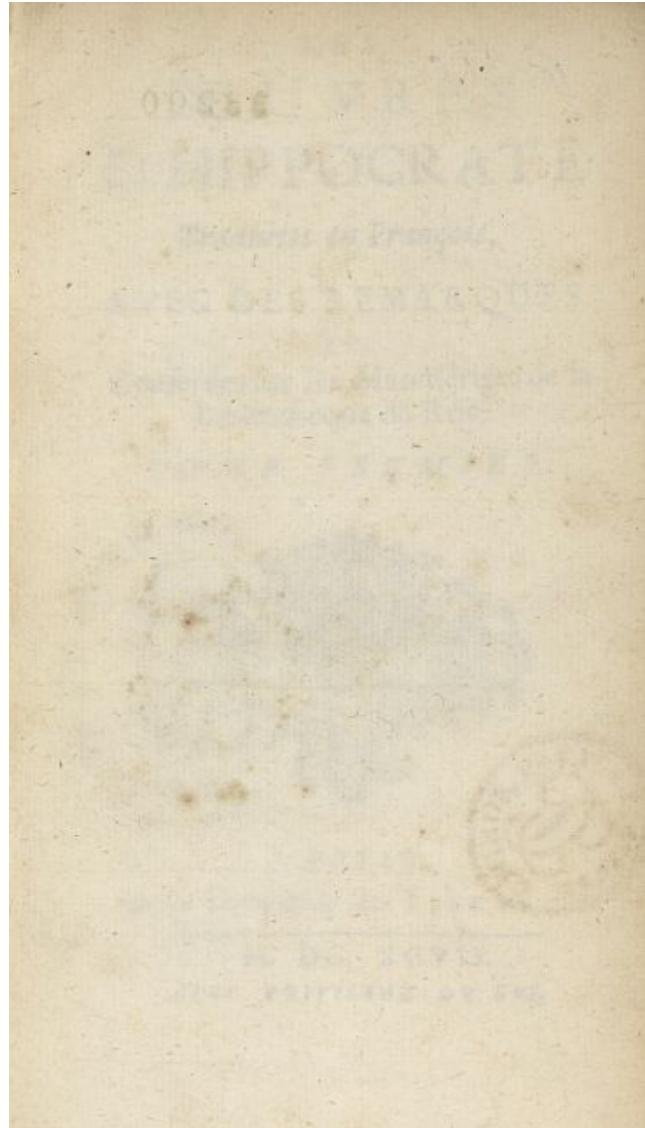






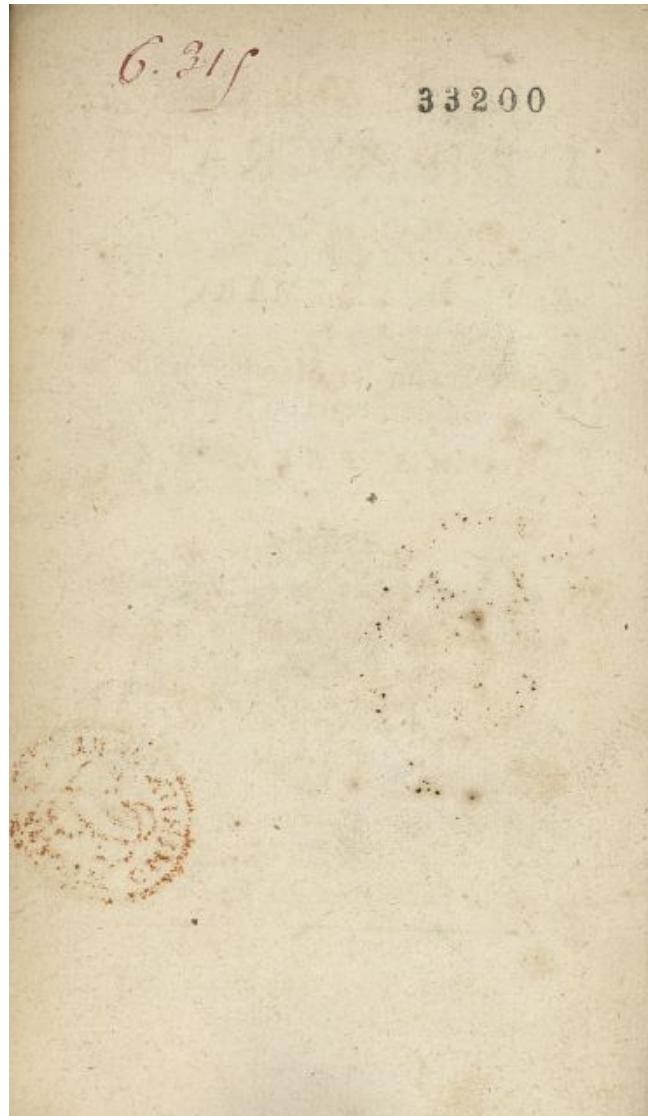






6. 31

33200



LES
OEUVRES
D'HIPPOCRATE

Traduites en François,

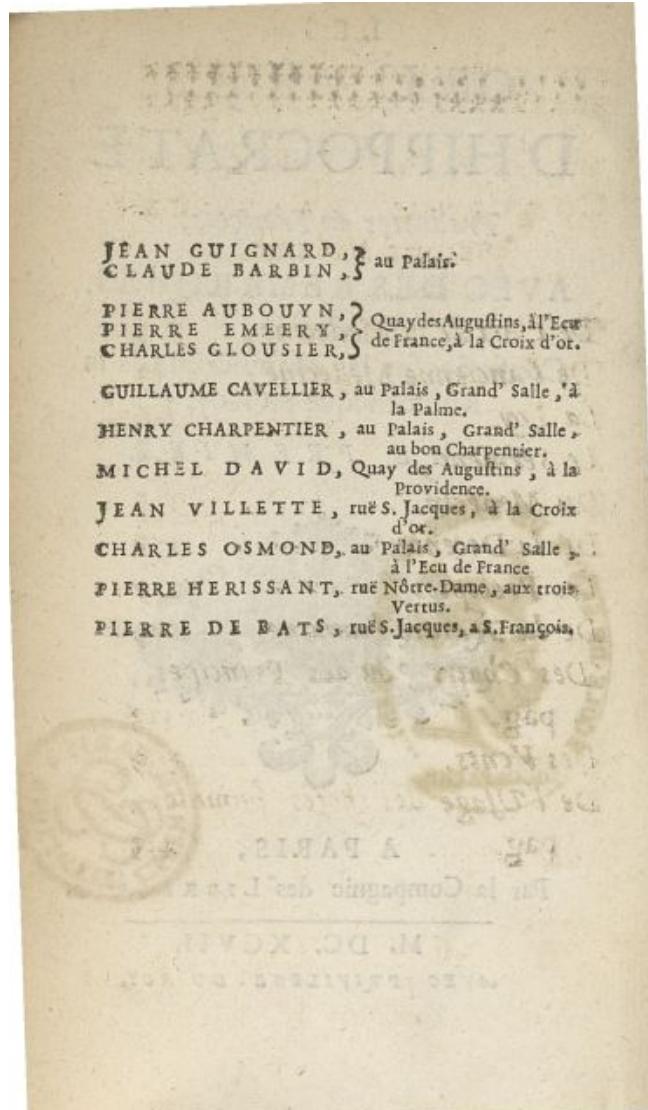
AVEC DES REMARQUES.

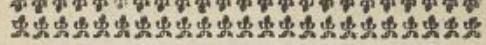
E T

Conferées sur les Manuscripts de la
Bibliotheque du Roy.

TOME PREMIER.

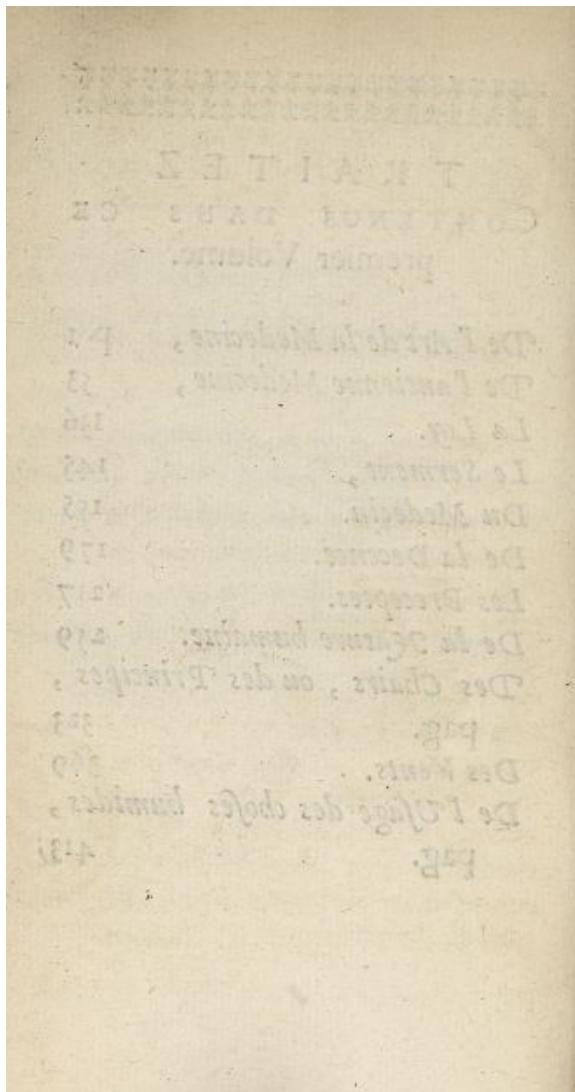






T R A I T E Z
C O N T E N U S D A N S C E
p r e m i e r V o l u m e.

<i>De l'Art de la Medecine,</i>	p. 1
<i>De l'ancienne Medecine,</i>	53
<i>La Loy.</i>	136
<i>Le Serment,</i>	145
<i>Du Medecin.</i>	155
<i>De la Decence.</i>	179
<i>Les Preceptes.</i>	217
<i>De la Nature humaine.</i>	259
<i>Des Chairs, ou des Principes,</i> pag.	323
<i>Des Vents.</i>	369
<i>De l'Usage des choses humides,</i> pag.	413





P R E F A C E.

Les Egyptiens disoient des Grecs, qu'ils étoient toujours enfans , parce qu'ils n'avoient aucune science qu'on pût appeller véritablement ancienne. On peut dire aujourd'huy la même chose , & avec plus de raison , de ceux qui negligeant les anciennes règles des sciences & des Arts , & voulant en trouver de nouvelles , retiennent toujours ces mêmes Arts dans leur première enfance , & y demeurent avec eux. Le seul moyen de remédier à ce malheur , c'est de renouveler ces anciennes règles & de marquer le chemin
à ij

P R E F A C E.

que chaque Art a tenu depuis le commencement ; car ce n'est que par là qu'on peut faire voir sur quels fondements on doit bâti pour continuer cet édifice & pour le conduire à sa perfection.

C'est ce qui m'a donné envie de faire dans cette Preface, une Histoire abrégée de la naissance & du progrés de la Medecine, jusqu'à ce Medecin, afin qu'on voye que ce grand homme a profité du reproche qu'on avoit fait long-temps auparavant à sa nation & qu'il a bâti la Medecine sur les fondemens très-solides que les anciens avoient tracés. Cette recherche ne peut estre que très-curieuse & très-utile ; & elle servira de preuve à cette importante vérité que tout homme qui ayant rejetté les anciennes règles de la Medecine & pris un

P R E F A C E.

chemin tout different se vante d'avoir trouvé cet Art, trompe les autres ou est lui-même trompé; car cela est absolument impossible, la Medecime ne pouvant estre, ni perfectionnée, ni trouvée par aucun autre chemin que par celuy qu'on a tenu.

Le premier homme ayant perdu les privileges qu'il tenoit de son origine toute divine, & ayant été assujetti avec ses descendans à toutes les infirmitez que meritoit sa débâissance, Dieu ne voulut pourtant pas le laisser sans aucun secours. Si d'un costé pour l'éprouver, ou pour le punir, il signala sa justice en permettant que le monde fût plein de maux qui lui feroient toujours une cruelle guerre, ce que Democrite semble avoir connu lors qu'il dit: *la haine des hommes eſt*

à iij

P R E F A C E.

répandue dans tout l'Univers qui a asssemblé contre-eux une infinité de maladies ; de l'autre costé , il fit éclater sa misericorde en remplissant ce mesme Univers d'une infinité de remedes dont l'homme peut se servir , non pas pour se garantir de la mort , qui est la juste recompense du peché , mais pour l'éloigner & pour la suspendre. Les differentes propriétés de la plupart de ces remedes ont été connues peu à peu par l'experience , d'abord fortuite & ensuite étudiée , & sur cette connoissance le raisonnement a fait des observations générales qu'on a assemblées , & qui enfin ont constitué l'Art ;

Dans le Traité des Preceptes p. 210, car , comme dit Hippocrate , la pensée empruntant ses idées de la Nature les applique ensuite à la vérité. Ainsi l'Art de la Medecine descend véritablement de Dieu , c'est lui qui a créé le Me-

P R E F A C E.

decin & tous les remedes , c'est
lui qui instruit l'homme & qui
le guerit ; verité que les Payens
mêisme ont reconnuë. *Les Me-*
decins, dit Hippocrate, reconnois-
sent que tout le succès de leur *Art*
vient de Dieu ; ils avouent qu'ils
ne sont riches que de ses richesses. Le
chemin que tient la Medecine con-
duite par la Philosophie, d'où l'a-t-
elle appris que de Dieu ? aussi lui en
fai-t-elle honneur en prouvant que
tout ce qu'elle opere vient de Dieu ,
& qu'elle n'est qu'une cause seconde ,
&c. En un mot tout ce qui vient d'el-
le se rapporte à Dieu , & sert à fai-
re connoître Dieu .

Dans le
Traité de
la Dection
te. p. 189.

Mais autant qu'il est aisé de
reconnoître son origine, autant
est-il difficile de remonter jus-
qu'à sa naissance , & de mar-
quer précisément en quel temps
elle a commencé , & les pro-
grés qu'elle a faits dans les pre-
miers siecles.

à iiiij

P R E F A C E.

Il y a de l'apparence , & l'on peut mesme assurer que dans le premier age du monde les hommes vécurent long-temps sans avoir besoin de la Medecine. Trois choses concouroient à conserver leur santé independamment de ses regles ; la terre qu'ils habittoient , qui est dans la partie de l'Univers qu'Hippocrate mesme reconnoist la plus saine ; leur vie simple & frugale , & leur exercice coutinuel.

Ces trois choses pouvoient bien les garantir des maladies ; mais elles ne les mettoient pas à couvert des cas fortuits , comme des chutes , des coups , des blessures ; ainsi le premier âge , qui a pû ne pas connoistre de Medecin , n'a pû se passer de Chirurgien , & par consequent la Chirurgie a precedé la Medecine.

Comme on n'a pas d'Histo-

P R E F A C E.

re exacte & particularisée de la vie de ces premiers hommes, on ignore ce que la chirurgie a été dans ces premiers temps; il n'est parlé ni de Medecin ni de Chirurgien que long-temps après le déluge. On peut seulement conjecturer avec beaucoup de raison que l'usage continuel des sacrifices & la coutume d'enbaumer les corps ayant appris aux Egyptiens, qui ont été les premiers Medecins, une anatomie grossière & informe, ils connoissoient assez les principales parties du corps humain pour les rajuster après des fractures, les remettre après des dislocations, ou les couper après des gangrenes & des pourritures. Ils pouvoient sçavoir aussi l'usage des cataplasmes & des fomentations, remedes naturels qui s'offrent d'eux-mesmes. Quand Clement

P R E F A C E.

Alexandrin attribuë l'invention de la Chirurgie à Misraïm fils de Cham & petit fils de Noé, il ne faut pas s'imaginer qu'elle eût été entièrement inconnue avant lui ; mais seulement qu'il l'avoit augmentée , qu'il avoit ramassé ce qui étoit épars, ou qu'il la praticoït avec plus de succès & plus de méthode. Aussi voit-on quelque temps après des Medecins ; c'est à dire des Chirurgiens établis en Egypte , & au service des grands ; car l'Ecriture sainte nous apprend *Gen. 50.* qu'après que le Patriarche Jacob fut mort en Egypte , Joseph ordonna à ses Medecins de l'embaumer selon la coutume des Egyptiens.

Moysé vint au monde 62 ou 63 ans après la mort de Joseph & dans la Loy qu'il donna au peuple de Dieu , il est expressément parlé des fraix , des

P R E F A C E.

Medecins, c'est à dire des Chirurgiens. Voilà les deux témoignages les plus anciens que nous fournit l'Historie sur la Medecine qui consistoit dans l'operation de la main. Jusqu'à Moysé on ne trouve aucun usage de la Medecine, proprement dite qui guerit les maladies internes ou cachées, que l'on guerissoit par l'abstinence, le repos, les vomitifs, & les bains, ou par des remedes spécifiques que donnoit le premier venu; car comme Strabon l'a remarqué, *Strab. liv. 3.* les anciens Egyptiens estoient dans les ruës les malades desesperez afin que les passans, qui avoient eu un semblable mal, eussent la charité de déclarer ce qui les avoit soulagez dans ces rencontres. A mesure que ces remedes tirez de l'experience réussissoient, on les écrivoit dans un livre qui

P R E F A C E.

fut enfin appellé *le Livre sacré*, soit parce qu'on l'attribuoit à un Dieu , ou parce qu'il étoit gardé dans un temple , & qui peu à peu fut comme la loy de la Medecine, selon laquelle il falloit que les Medecins traittaffent leurs malades ; s'ils ne pouvoient les guerir en suivant cette Loy ils étoient à couvert de tout blasme , & s'ils suivoient une autre methode & que les malades mourussent entre leurs mains ils en répondoient sur leur vie ; mais si leurs nouveaux remedes réussissoient, on les ajoutoit au *Livre sacré* & ils acqueroient force de loy comme les autres.

La Fable ne nous mene pas plus loin que l'*Histoire* ; car tout ce que les Anciens ont dit de Promethée , d'Hermes , de Theuth , de Mercure , d'Isis , de Serapis &c. ausquels ils ont

P R E F A C E.

attribué l'invention de la Medecine , se renferme unique-
ment dans ces mesmes temps ,
puisque , comme les Sçavans
l'ont remarqué , toutes ces Fa-
bles ne sont que des emblê-
mes des avantures des fils de
Noé & de celles de Moysé.

Si les ouvrages qu'on a attri-
bué à Hermes & dont parlent
Jamblichus & Clément Ale-
xandrin étoient veritables , la
Medecine proprement dite au-
roit esté déjà reduite en Art
peu de siecles après le déluge :
mais ce qui nous en reste porte
tant de marques de supposi-
tion qu'il faut s'aveugler soi-
même pour ne pas reconnoî-
tre leur fausseté . Sa celebre ta-
ble d'emeraude , où les uns
trouvent la transmutation des
métaux , & les autres la Me-
decine universelle , est l'ouvrage
d'un imposteur.

P R E F A C E.

Environ cent ans après la Mort de Moysé l'Histoire prophane nous fournit un celebre Medecin appellé Melampus, qui par des enchantemens & par une Medecine d'Ellebore , guerit les filles de Proëtus Roi d'Argos qui étoient devenuës furieuses , & c'est la premiere potion purgative dont il soit parlé dans tout ce qui nous este de l'antiquité. Ce Melampus étoit de Pylos , il voyagea en Egypte où il apprit l'Art de la Medecine, avec celui de la Magie & de la Divination , car il étoit grand devin, & c'est apparamment de ce voyage d'Egypte qu'il tira son nom de *Melampus* ; car les Grecs le nommerent ainsi parce qu'il venoit du Pays des *Melampodes*; c'est à dire , de la *terre noire* , comme ils appelloient l'Egypte, soit à cause du sable noir que le

P R E F A C E.

Nil y jette , comme dit Virgile :
*Et viridem Ægyptum nigra fœ-
cundat arenæ.*

Ou plutost par une méprise sur son véritable nom qui étoit *terra Chamia* terre de Cham fils de Noé , & que les Grecs prenoient pour *terra chum* , c'est à dire , *terre noire*. La Fable dont l'ame est le merveilleux , nous dit qu'il avoit été instruit par des Serpens , & voilà déjà cent ans après Moysé un emblème de l'Art d'Esculape , & le symbole de ce Dieu ; ce qui s'accorde parfaitement avec ce qu'Herodote écrit que Melampus étoit un homme scavançant qui avoit enseigné aux Grecs beaucoup de choses qu'il avoit apprises des Egyptiens & sur tout le Sacrifice & le culte de Bacchus : apres quoy il ajoute que presque tous les noms des Dieux furent portez d'Egypte en Grece ; & voilà , à mon avis , com-

PREFACE.

ment la Medecine & la Chirurgie passèrent des Egyptiens aux Grecs. Aussi ces derniers ont-ils reconnu Melampus pour leur premier Medecin , car Apollodore dit en propres termes qu'il fut le premier qui trouva l'art de guérir les maladies par des potions medicinales , & par des purgations τῶν διὰ φαρμάκων καθαρίσαν θεραπείαν τοπώτος εὑρίκας . Par ces purgations il entend les expiations & les purifications superstitieuses & magiques. En effet dans la cure des filles de Proetus , Melampus persuadé que leur maladie venoit de la colere de Bacchus , n'employa pas seulement l'Ellebore , mais aussi les enchantemens & les purifications qu'il jeta ensuite dans une fontaine. Ovid dans le XV. liv. des Metam.

*Proetidas attonitas postquam per
carmen*

P R E F A C E.

carmen & herbas.

*Eripuit furiis, purgamina mentis
in illas*

Misit aquas.

Après que Melampus eut arraché aux Furies les filles de Proetus par le moyen des enchantemens & des herbes, il jeta dans les eaux de cette fontaine les purifications dont il s'étoit servi. Ce qui donne occasion de faire une reflexion qui me paroît importante ; c'est que le premier rayon que l'on découvre de la Medecine est mêlé des tenebres de la superstition, & qu'on voit marcher d'un mesme pas la Medecine & la Magie. Aussi la Magie venoit-elle du mesme pays que la Medecine, comme on le voit par l'Histoire sainte : témoin les enchantereurs qui s'oposèrent à Moysé, & qui traitant d'enchantement les miracles que faisoit ce grand serviteur.

É

P R E F A C E.

teur de Dieu , lui dirent que c'étoit porter de l'eau dans la Mer que de venir faire des enchantemens en Egypte , ou pour me servir des propres termes des Hebreux , que c'étoit porter de la paille dans Aphraim . L'union de la Medecine & de la Magie est si ancienne qu'il a été bien difficile dans la suite des siecles de les separer . Hippocrate y a travaillé le premier avec plus de force que de succès . Voicy comment il s'éleve contre cette superstitieuse methode de Melampus , qui de son temps étoit encore extrêmement en vogue : *Ces imposteurs* , dit-il , dans son traitté de l'épilepsie , *purifient tous ceux qui ont fait ou souffert des abominations horribles , au lieu de faire tout le contraire , & de mener ces malheureux dans les temples , & là de prier pour eux & de faire des sacrifices ; mais ils n'ont garde de fai-*

P R E F A C E.

re ni sacrifices ni prières , ils se contentent de les purifier , & après les avoir purifiés ils vont cacher ces purifications sous terre , les jeter dans la mer , ou les porter sur quelque montagne inaccessible où personne ne puisse ni les toucher , ni les foulter aux pieds ; cependant la raison voudroit qu'on portât plutoft ces purifications dans les Temples & qu'on les consacrât à Dieu , si Dieu étoit l'auteur de tous ces maux . Pour moi je ne croirai jamais que le corps de l'homme , c'est à dire , ce qui est tres-impur , puisse être souillé par la divinité , c'est à dire , par ce qui est tres-pur & la pureté mesme ; au contraire s'il arrive qu'il soit souillé par quelque chose ou qu'il tombe dans quelque accident , il aura bien plutoft recours à Dieu pour être purifié , qu'il ne craindra d'en être souillé ; car c'est Dieu seul qui expie & qui purge les plus grandes impiétés & les plus grands

ē ij

P R E F A C E.

crimes. Ces paroles d'un Payen devroient faire honte à certains imposteurs qui employent encore aujourd'hui des remèdes aussi superstitieux que ceux dont parle Hippocrate.

Comme le sort de la Grece a toujours esté de perfectionner les Arts, ou de les mettre au moins en état de parvenir facilement à la perfection, on voit cent ou six vingts ans après Melampus une foule de heros instruits dans la Medecine par le Centaure Chiron, qui fut ainsi nommé à cause de sa grande habileté dans la Chirurgie; car *Chiron* signifie proprement un homme qui opere de la main, un Chirurgien. Il étoit si habile, qu'on dit, qu'il rendit la veue à Phoenix fils d'Anyntor. Ses Disciples les plus considerables furent Hercule , Jason , Achile , Esculape. Hercule gue rit Alceste femme d'Admete.

P R E F A C E.

d'une maladie mortelle , & c'est ce qui donna lieu à la Fable , qu'Hercule avoit retiré des en- fers cette Princesse après avoir vaincu Platon ou la mort. Pour Jason , son nom seul marque la grande réputation qu'il avoit acquise dans l'Art de la Méde- cine ; car Jason ne signifie que guerisseur .

Achile passa pour l'inventeur d'un remède tiré de la rotule de fer ou d'airain avec lequel il guerit le Roy Telephus d'une blessure considérable. *Plin. liv. 34. chap. 16.*

Nous voicy à Esculape dont la famille a extrêmement illus- tré la Médecine. En dépouil- lant son origine de ce qu'elle a de fabuleux on trouve que c'é- toit un homme d'une naissance inconnue , qui ayant été trouvé exposé fut nourri par Chiron & élevé avec tant de soin qu'il se

PREFACE.

rendit tres-habile , & par ses Cures merveilleuses il merita de passer pour fils d'Apollon & de porter le nom du Dieu Esculape dont le culte avoit passé d'Egypte en Grece depuis peu de temps.

Comme il guerissoit des maladies & des blessures desespérées , on publia qu'il ressuscitoit les morts. C'est ainsi qu'on a dit qu'il avoit ressuscité Capanaée , Lycurgue , Eriphyle , & Hippolyte qui avoit été traîné par ses chevaux.

Les deux fils d'Esculape Podalire , & Machaon , tenoient un rang considérable à la guerre de Troye , non seulement comme principaux Officiers , car ils avoient trente Vaisseaux sous leur conduite , mais encore comme les premiers Médecins de l'Armée.

Si Homere ne prête point à

PREFACE.

ces temps-là des connoissances qu'on n'eut que dans la suite & dans un siecle plus voisin du sien , on uoit à peu près en quel état étoient alors la Chirurgie & la Medecine : je n'en rapporterai qu'un exemple. Eurypylus ayant eu la cuisse percée d'un trait , & ne pouvant avoir ni Machaon ni Podalire , le premier ayant été blessé dans la mesme action , & l'autre étant encore engagé dans le combat ; Patrocle , à qui Achile avoit enseigné la Medecine qu'il avoit apprise de Chiron , fut celuy qui le pensa & qui mit le premier appareil. Homere dit , qu'il commença d'abord par scier ou couper le trait ; parce que comme la cuisse étoit percée d'outre en outre , on ne pouvoit le retirer autrement. Il lava & nettoya la playe avec de l'eau tiede ; car l'eau

P R E F A C E.

chaude auroit augmenté l'hémorragie, & la froide auroit caillé le sang, blessé les nerfs & causé des frissons. *Il mit sur la playe une racine amere* ; c'est à dire, désiccatrice & astringante. On prétend que c'est la plante appellée *Achillea*, qui est notre mille-feuilles, & qui selon Dioscoride arrete le sang, consolide les playes & empêche l'inflammation. *Il la coupa par morceaux avec les mains*, afin que la playe fût mieux bouchée ; car s'il l'avoit raclée, le sang n'auroit pas manqué de l'emporter, & le remède auroit été inutile ; *par ce moyen la playe fut desséchée & le sang arrêté*.

Quoi qu'il ne faille pas prendre à la lettre les expressions de la Poésie qui cherche toujours à embellir les sujets qu'elle traite, il est pourtant certain que les fixions d'Homère renferment toujours

P R E F A C E.

toujours quelque vérité ; car comme l'a fort bien remarqué Strabon, de tout inventer, cela repugne à la vray semblance & ce n'est pas la maniere d'Homere dont le Poëme a esté pris pour un ouvrage Philosophique d'un commun consentement. Ainsi quand ce Poëte parle des plantes, comme de la plante appellée *moly* espece de chiedent, qui avoit la racine noire & les fleurs blanches, & qui étoit merveilleuse contre tous les poisons, on peut inferer certainement que du temps de la guerre de Troye on connoissoit les vertus des plantes & qu'on en composoit des Medecines & des contrepoisons. Homere fait même entendre ailleurs que cette connoissance avoir passé des Egyptiens aux Grecs ; car en parlant de la celebre boisson appellée *Nepenthes*, pa ce qu'elle faisoit oublier tout les maux

5 Dijon

P R E F A C E.

& tous les chagrins, il dit qu'Helene l'avoit portée d'Egypte, & que polydamna, femme du Roy Thoon, lui en avoit fait présent ; c'étoit un breuvage de sucs d'herbes composé par l'Art de la Medecine, ce que ce Poëte fait entendre en disant immédiatement après avoir décrit ses vertus *qu'un savant Medecin est au dessus de tous les hommes.* Aussi Pline écrit qu'Homere donne la gloire des herbes à l'Egypte. On voit même par l'Histoire qu'avant la guerre de Troye on connoissoit fort bien les plantes dans la Colchide ; car Medée ne passa pour empoisonneuse & pour sorcière qu'à cause de sa grande habileté dans la Botanique.

On prétend qu'après la guerre de Troye la Medecine souffrit une longue défaillance & fut plongée dans d'épaisses ténèbres jusqu'au temps d'Hippocrate

P R E F A C E.

qui la ressuscita. Pline l'écrit en propres termes : *Sequentia ejus , mirum dictu , in nocte densissima latuere usque ad Peloponeseiacum bellum. Tunc eam revocavit in lucem Hippocrates.* Depuis la guerre de Troye jusqu'à celle du Péloponèse, c'est à dire jusqu'au siècle d'Hippocrate, il y a environ sept cens ans ; feroit-il possible que la Grèce se fût contentée pendant si long-tems de la seule ébauche d'un Art & d'un Art qui étoit devenu encore plus nécessaire par l'intemperance qui bien-tôt après la Guerre de Troye regna parmi les Grecs ? Nous allons voir que Pline n'avoit pas examiné d'assez près les monumens de l'Histoire ancienne ; car les seuls écrits d'Hippocrate prouvent qu'avant lui il y avoit de célèbres Médecins & des écoles même. Parcourons tous ces siècles

ī ij

P R E F A C E.

& voyons ce que l'on y a pu dé-
couvrir.

Il est certain qu'on ne sait
pas beaucoup de choses des
deux fils d'Esculape , Machaon
& Podalire ; mais on ne peut
pas douter qu'ils n'ayent culti-
vé la Medecine dans laquelle
ils avoient déjà acquis tant de
reputation. Machaon épousa la
fille de Diocles Roy de la Mes-
senie , régna à Phères & laissa
son Royaume à ses enfans qui
en furent chassés par les Hera-
clides. On prétend que c'est de
cette branche qu'Aristote est
descendu.

Pour Podalire , Estienne de
Byzance en rapporte une His-
toire qui mérite de n'être pas
oubliée. *Podalire* , dit il , à son
retour de la Guerre de Troye , fut
poussé par la tempête sur les côtes
de Carie , où il fut reçus par un
berger , qui , ayant appris qu'il étoit
Medecin , le mena au Roi du Pays ,

P R E F A C E.

dont la fille venoit de tomber d'une fenêtre fort haute. Il guerit cette Princesse en la saignant des deux bras, & le Roy eut tant de joye de voir sa fille ressuscitée, que ne scachant comment reconnoître un service si important, il lui donna en mariage à ce Medecin avec la Chersonnese, où lui & ses descendans regnerent jusqu'à ce qu'ils s'établissent à Cos. Si cette particularité n'est pas fabuleuse, elle nous fait voir que la saignée étoit pratiquée du temps de la guerre de Troye, quoi que jusqu'à Hippocrate il n'en soit fait nulle part aucune mention, ce qui fait qu'on en ignore entierement l'origine. Si l'on voit d'un côté qu'un remede, qui paroît d'abord si opposé à la Nature, ne devoit être trouvé que fort tard par des gens dont la Medecine n'étoit fondée que sur l'experience sans raisonnement, on trouve

i iij

P R E F A C E.

de l'autre côté qu'il n'est nullement vray-semblable qu'il ait été connu tout d'un coup, comme il le fût du temps d'Hippocrate, où on le voit tel qu'il est aujourd'huy & dans toute sa perfection ; car aujourd'huy on n'ouvre pas une veine qu'on n'ouvrît alors ; ainsi il y a beaucoup d'apparence qu'elle n'est gueres moins ancienne que le suppose le passage que je viens de rapporter.

Après Podalire on ne trouve pendant plus de deux cens cinquante ans aucune trace de la Medecine en Grece. Si nous avions les écrits d'Eratosthene, de Pherecyde , d'Appolodore, d'Arius de Tarse & de quelques autres qui avoient fait l'*Histoire des Asclepiades* , ce grand vuide seroit sans doute rempli ; mais comme nous n'avons rien de cette ancienne Grece, il faut suivre la Mede-

P R E F A C E.

cine en Judée où elle avoit esté portée d'Egypte , & où elle fleurit fort long-temps.

L'Historien Josephe écrit que le Roy Salomon , qui vivoit environ cent soixante ans après la guerre de Troye , avoit employé toute sa sagesse & la connoissance qu'il avoit de la nature de tous les animaux & de leurs proprietez , à composer pour l'utilité des hommes divers remedes ; & cela s'accorde parfaitement avec l'Ecriture sainte qui nous apprend que la sagesse de Salomon surpassoit celle des Orientaux & des Egyptiens , qu'il avoit fait des traittez des plantes depuis le Cedre du Liban jusqu'à l'hysope qui croît sur les murailles , & qu'il avoit écrit de la Nature des animaux , des reptiles , des oiseaux & des poissons. Ce que Josephe ajoute , qu'il chassoit les

i iiii

P R E F A C E.

demons en attachant au nez du possédé un anneau dans lequel étoit enchaînée une racine , & en prononçant certaines paroles, est une suite de la superstition qui avoit accompagné la Medecine dès son berceau , & qui avoit passé d'Egypte dans la Terre sainte avant le siecle de Moysé comme il est aisè de l'inferer de ce passage de la sag. ch. xii. v. 4. *Les Anciens habitants de votre Terre sainte vous ont esté en horreur , parce qu'avec leurs remedes & leurs sacrifices injustes ils commettoient des actions abominables devant vos yeux. Ces remedes injustes ce sont les remedes superstitieux , dont nous avons déjà parlé , & qui, selon Josephe, furent ensuite pratiquez par Salomon après que les femmes étrangères eurent seduit son cœur , & l'eurent plongé dans l'ancienne idolatrie en l'obligeant de rendre un culte pu-*

P R E F A C E.

blic aux idoles des nations.

Il paroît qu'après la mort de Salomon la Medecine fut très-florissante en Judée ; car l'Ecriture sainte remarque que le Roi Aza, petit fils de Roboam fils de Salomon, étant malade de la goute qui lui causoit des douleurs insuportables, ne rechercha pas le Seigneur dans son infirmité, & eût plus de confiance en l'Art des Medecins qu'en la protection du Dieu de ses peres.

Peu de temps après la mort d'Aza, on voit fleurir Homer en Grece ; car les Marbres d'Arondelle placent sous l'Archonte Diognetus trois cens ans après la guerre de Troye. Les écrits de ce Poète marquent une connoissance assez exacte de l'anatomie, preuve incontestable que la Medecine n'a voit pas été negligée pendant l'intervalle dont nous avons par-

P R E F A C E.

lé. On ne peut pourtant pas reprendre ici le fil de l'histo-
ire, qui a été interrompué de-
puis la mort d'Esculape ; car
après Homère on retombe en-
core dans un vaste qui dure
jusqu'au temps de Thales &
d'Épinide qui vivoient vers
la quarantième olympiade en-
viron cent ou six vingts ans
après Homère.

Voicy le siècle où l'on com-
mença à faire de la Médecine
l'accessoire de la Philosophie,
& à donner beaucoup au rai-
sonnement, car Thales fut le
premier philosophe Grec qui
poussant la speculation au de-
là des choses d'usage, s'attacha
à la Physique & donna lieu à la
secte des Médecins philosophes,
qui renonçant presque entiere-
ment à la pratique s'attache-
rent simplement à la théorie,
très contents de connaître les
causes générales & de raisonner

P R E F A C E.

sur tout ce qui paroifsoit. Et Thales avoit encore apporté cela d'Egypte, où il avoit voyagé ; car il ne faut pas douter que le grand recueil d'expériences, dont on a déjà parlé, n'eût enfin produit le raisonnement dont l'experience est la baze, & c'est ce qui avoit déjà fait le partage des Medecins d'Egypte qui ne s'attachoient chacun qu'à connoître & à guérir une seule maladie , les maladies d'une seule partie du corps, les uns entreprenoient les yeux, les autres la teste , les autres les dents, les autres le ventre. Aussi, comme dit Plutarque , toute l'Egypte étoit pleine de Medecins.

Epimenide étoit grand devin & grand Magicien , & par consequent Medecin. Il purgea la Ville d'Athenes du crime Cylonien , & par des propitiations & des expiations fort semblables

P R E F A C E.

à celles des Hebreux , il la délivra d'une horrible peste dont elle étoit affligée. Il passa plusieurs années sur les montagnes de Crete à cueillir des plantes dont il étudia toutes les qualitez. Il étoit si habile qu'il avoit composé une huile dont il ne falloit qu'une goute pour rendre un homme vigoureux & sain, & pour le soutenir assez long-temps sans aucune nourriture.

Du temps de ce mesme Epimenide vers la quarante-septième olympiade , on trouve le tris-ayeul d'Hippocrate en grande reputation à Cos pour la Medecine. Les Amphyctyons ayant assiégié la Ville de *Cirrhe*, qui étoit appellée auparavant *Criffe* , leur Armée fut attaquée d'une peste qui la ruinoit ; ils eurent recours à l'oracle d'Apollon qui leur répondit , qu'ils

P R E F A C E.

ne seroient victorieux qu'après qu'ils
auroient amené de l'Isle de Cos
dans le camp l'or & le jeune Cerf,
Quoy qu'ils ne comprissent pas
le sens de l'Oracle, ils ne lais-
serent pas d'aller à Cos, où ils
trouverent un asclepiade ou des-
cendant d'Esculape, grand Me-
decin nommé *Nebrus*; c'est à
dire, jeune Cerf, & un de ses
enfans grand Capitaine nommé
Chrysus, qui signifie *or*. Ravis
d'une explication si litteralle,
ils menerent l'un & l'autre au
Siege. Nebrus guerit les mala-
dies qui regnoient dans le
camp & mêla dans les eaux des
assiegez des drogues qui donne-
rent aux Cyrrhéens des tran-
chées si douloureuses qu'e'lles les
mirent hors d'état de soutenir
un assaut general où Chrysus se
distingua, & qui rendit les Am-
phiôtyons maistres de la Ville.

Pherçyde, disciple de Pitta-

P R E F A C E.

cus & contemporain d'Epime,
nide, étoit grand Philosophe &
grand Medecin : se promenant
un jour sur le rivage de la mer,
il dit à ceux qui étoient avec luy,
qu'un vaisseau , qu'ils voyoient
voguer avec un vent tres favo-
rable , feroit bien-tost submer-
gé , ce qui arriva avant sa pro-
menade finie. Une autre fois
en beuvant de l'eau d'un puits
il connût par les qualitez de
cette eau, que dans trois jours
il y auroit un grand tremble-
ment de terre ; & ce pronostic,
dit-on , fut aussi vray que le
premier. Etant tombé malade
d'une grosse fièvre, il ne voulut
voir personne , & les Mede-
cins étant allez chez luy pour
luy demander des nouvelles de
sa santé , il se contenta de leur
montrer un doigt par un trou
de la porte en leur disant, *qu'ils*
pouvoient juger par là de son état,

P R E F A C E.

& qu'il les prioit le lendemain à ses funerailles.

Dans le mesme temps vivoit Herophilus qui fut Medecin de Phalaris, & le premier qui étudia le poux, & qui en fit une espece de tablature, où il marqua tous les differents battemens d'artere selon les differents âges, les différentes constitutions & les différentes maladies. Cette methode ne fut pas suivie parce qu'elle étoit trop subtile & qu'elle demandoit trop d'application & trop de scavoir. Galien assure que la Medecine fut extrêmement enrichie par les découvertes de ce Medecin, qui selon Celse, avoit dissequé un grand uombre de criminels, ce qui a fait dire par Tertullien, *Herophilus ille Medicus aut lanius qui septingentos execuit ut natu-ram scrutetur, qui homines odiit*

PREFACE.

ut nosset. Herophile ce celebre Médecin, ou plutoſt ce bourreau qui a disſequé ſept cens hommes vivans, pour aprofondir & ſondre la Nature, & qui afin de connoître les hommes les a hais. Mais ce qui pourroit faire douter de la vérité de ce témoignage de Celse & de Tertullien, c'eſt le grand respect que les Grecs avoient pour les morts, & les égards qu'ils conservoient pour les criminels qui étoient condamnez, car ils les regardoient comme des victimes consacrées, qu'il n'étoit pas même permis de retenir dans les fers, on les délioit dès que leur ſentence étoit prononcée. Pour refoudre cette difficulté, on peut dire, à mon avis, que cet Herophile étoit de Chalcedoine, Ville de Bithynie, qui quoy que fondée par des Megariens, fe ſentoit du voisinage des Barbares,

P R E F A C E.

bares , & d'ailleurs , qu'il exerceoit la Medecine dans une Isle chez le plus cruel de tous les tyrans. Ainsi il y a beaucoup d'apparence qu'il n'avoit pas conservé les mœurs Greques.

Dans le mesme temps , vers la soixantième olympiade florissoit Pythagore de Samos , disciple de Pherecyde. Aprés avoir voyagé en Egypte & en Crete , où il vit Epimenide , & avoir conversé avec les Chaldéens & les Mages , il se retira à Crotone , où il fonda la secte Italique. A l'exemple de Thales , il s'attacha à la Physique , & tirant la Medecine de ses expériences , il la reduisit au simple raisonnement. Sa maniere de Philosopher , quoy que mêlée de superstitions , qu'il avoit puisees dans les lieux où il avoit voyagé , ne laissa pas d'enrichir beaucoup la Medecine.

6

P R E F A C E.

Hippocrate suit plusieurs de ses principes en les perfectionnant ; il appelloit l'yvresse , *la ruine de la santé , & le poison de la fleur de l'esprit*. Il condamnoit tous les excés soit dans les travaux ou dans la nourriture , & vouloit que l'on y gardât toujours l'équilibre & la juste proportion ; il permettoit de voir les femmes l'hyver , les défendoit absolument l'esté , & vouloit qu'on les vit rarement , le printemps & l'automne , ce qui a esté suivi non seulement par les Medecins , mais aussi par les Philosophes qui ont donné des regles de Politique. On peut voir ce que dit Aristote , qui doit estre regardé comme un interprete d'Hippocrate. Il compare l'enfance au printemps , la jeunesse à l'esté , l'âge viril à l'automne , & la vieillesse à l'hyver. Il re-

P R E F A C E.

connoissoit quatre elemens qu'il consideroit comme les sujets des quatre qualitez du froid , du chaud , du sec & de l'humide. Il disoit que le printemps est la plus saine des saisons , comme l'automne en est la plus malsaine. Il posoit le chaud pour principe de la vie. Ce chaud c'est ce qu'Hippocrate appelle *Æther*. Il soutenoit que d'un élément seul , comme de la terre , rien ne pouvoit estre formé. Il enseignoit que ce qui forme l'homme est une substance qui descend du cerveau & qui est impregnée d'une vapeur chau-de ; que de la substance sont formez les os , les nerfs les chairs , & toutes les autres parties , & que la vapeur chau-de est la source de l'ame (*animal*) & du sentiment ; que le foetus est formé en quarante jours , & que selon les Loix de

o ij

P R E F A C E.

l'harmonie, c'est à dire du mê. lange des qualitez , il n'aist le septième , le neuvième , ou le dixième mois , & qu'alors il a en luy les principes & les raisons de tout ce qui doit luy arriver pendant sa vie , qui ne manque jamais d'estre conforme a l'harmonie dont il est composé. Il enseignoit que l'ame est partagée en trois , en ame sensitive , en ame irascible , & en ame intelligente ; que la sensitive & l'irascible sont communes à tous les animaux , & que l'intelligente est particulière à l'homme ; que l'ame sensitive & irascible a son siège dans le cœur , où elle est le principe des passions & des sentimens , & que l'ame raisonnable a son siège dans le cerveau , où elle est le principe de l'intelligence , ou l'intelligence mesme ; que l'ame sensitive & irascible est nour-

P R E F A C E.

rie & entretenue par le sang ;
que les raisons & les discours
sont les vents qui entretien-
nent le feu de l'ame intelligente.
Il soutenoit que l'air est plein
d'esprits & d'ames ; c'est à dire ,
de demons & de heros qui en-
voient aux hommes & aux bê-
tes mesme les songes & les si-
gnes des maladies & de la san-
té , & qu'à eux se rapportent &
se terminent les expiations , les
purifications , les divinations ,
& tous les prodiges ; enfin il
trouvoit de grands mysteres
dans les nombres ; & il tenoit
que le nombre impair a beau-
coup plus de force & de vertu
que le nombre pair. Ceux qui
liront les écrits d'Hippocrate
n'auront pas de peine à y re-
connoistre les vestiges de cette
doctrine qu'il a corrigée en plu-
sieurs choses, quoy qu'il n'en ait
pas entierement purgée de ses

P R E F A C E.

erreurs ; car il regardoit les demons & les heros comme des mediateurs entre Dieu & les hommes, à moins qu'on ne veuille dire qu'en cela il s'accommodeoit au langage du peupl'e.

De cette école de Pythagore sortit Democedes Crotoniate qui fut un des plus fameux Medecins de son temps. Il étoit attaché au Tyran Polycrate ; mais après la mort de ce Prince le Roy Darius s'étant demis le pied & les Medecins Egyptiens, qu'il avoit à sa suite luy ayant fait souffrir des douleurs horribles, qui augmenterent son mal & l'empêcherent de dormir pendant huit jours, on fit venir Democedes, qui d'abord appaisa ses douleurs par des fomentations & des cataplasmes, le fit dormir & le guerit entierement. Il traitta aussi avec le mesme succès la Reine Athos.

P R E F A C E.

fa d'un cancer au sein.

Zalmolis fut aussi disciple de Pythagore, & c'est de luy sans doute qu'il avoit appris, que comme c'est inutilement que l'on tâche de guerir les yeux si l'on ne guerit la teste, & de guerir la teste, si on ne guerit tout le corps ; on ne sauroit non plus guerir le corps si on ne guerit l'ame, & que beaucoup de Medecins Grecs se trompoient sur un grand nombre de maladies, parce que ne s'attachant qu'à une partie, ils negligoient le tout dont il falloit avoir un soin extrême ; car le tout étant malade, il ne se peut que la partie se porte bien. Et il soutenoit que l'ame est la cause & le principe de tous les maux & de tous les biens qui arrivent à l'homme, comme la teste est la source des fluxions qui tombent sur les yeux, &

51

P R E F A C E.

que par cette raison il falloit purger l'ame ; or les purgations de l'ame ce sont les discours de la Philosophie , qui produisent la temperance, mere de la santé. On verra comment Hippocrate a ramené cette idée qui paroît abstraite, à une vérité simple & d'usage en faisant voir que par les différents mouvements que les passions communiquent aux esprits animaux. elles causent une infinité de maladies , & que par la aussi on en peut tirer des remèdes tres utiles pour le corps. Platon en a profité de mesme , en faisant voir pourquoi on ne doit jamais exercer le corps sans exercer l'ame , ni l'ame sans le corps ; & pourquoi il faut avoir soin en même temps de l'un & de l'autre comme de deux chevaux attellez à un même char.

Le

P R E F A C E.

Le celebre Empedocle d'Agrigente sortit aussi de la même école ; il s'attacha à la Physique , fit un traité de Medecine , & une autre de la Nature & des expiations. On ne peut pas douter que sa manie de faire la Medecine ne fut mêlée de beaucoup de superstitions & de Magie ; car il se ventoit d'exciter des vents & de causer des pluyes & des secheresses. Il sacrifioit par là à sa vanité ; mais il ne raisoynoit pas moins bien que son maistre sur les causes des maladies. Il délivra la Sicile d'une cruelle peste qui la ravageoit ; car ayant connu qu'elle étoit causée par un vent de midy qui venoit d'une ouverture de montagne, il ferma cette ouverture & la peste cessa. Les Habitans de Selinonte étant infestez par une Riviere qui empoisonnoit l'air,

ii

P R E F A C E.

il y remedia en conduisant dans cette Riviere les eaux de deux Rivieres voisines qui nettoyerent son lit & rendirent son cours libre. Il fit aussi une cure merueilleuse d'une femme qui passoit pour morte depuis plusieurs jours, car il fit voir qu'elle avoit seulement perdu la respiration par une suffocation de matrice, comme cela est fort ordinaire, & il la guerit.

La dissolution & la débauche, qui avoient déjà succédé à la fagotie & à la frugalité des premiers temps, s'étant beaucoup augmentées dans ce siècle là, les maladies se multiplierent & avec elles les Medecins ; car comme les frequentes injustices & les crimes frequents attirent une foule de loix & de Juges, les maladies multipliées attirent nécessairement un grand nombre de remedes & de

P R E F A C E.

Medecins. Aussi Platon, qui sou-
tenoit par cette raison que c'est
ue méchante marque & une
méchante provision pour un
pays que tant de medecins & de
Jurisconsultes , a remarqué que
du temps des premiers Ascle-
piades on ne connoissoit ni le
nom de *catarrhes* , ni celuy de
bouffissures qui étoient devenus si
communs de son temps par l'in-
temperance des hommes.

Dans ce siecle là donc on
voit tout d'un coup non seu-
lement un grand nombre de
Medecins, mais plusieurs Eco-
les de Medecine. Nous avons
vû qu'il y en avoit une à Cro-
tone, il y en eut une à Milet ,
une à Rhodes, une à Cos , une
à Cnide & une à Cyrene.

La grande reputation d'Hip-
pocrate , qui vint au monde la
premiere année de l'olympiade
LXXX offusqua bien-tost tou-
ū ij

P R E F A C E.

tes ces Ecoles, de maniere qu'il n'en reste aujourd'huy que les noms ; celle de Cnide n'est plus connue que les autres , que parce que dans le traitte qu'Hippocrate a fait du Regime qu'il faut observer dans les maladies aiguës , il attaque les Sentences Cnidiennes qui estoient un recueil d'observations faites par les Medecins Cnidiens , qui ne se fondoient que sur l'experience , qui multiplioient les maladies selon les circonstances & les accidentis , qui n'avoient que tres-peu de remedes ; & qui , tres-bornez sur la connoissance des causes & sur les pronostics , n'avoient ny art ny methode .

Il n'est pas necessaire de parler ici de tous les autres Medecins qui vécurent du temps d'Hippocrate , ou tres-peu de temps avant luy , comme Epicharmus , Alcmaeon , Eudoxe , Melissus ,

P R E F A C E.

Acron , Euryphon, Heraclite,
& Democrite. Mais on ne peut se
dispenser de dire un mot d'He-
rodeus qui fut un celebre Maî-
tre de Palestre, & qui se trouvant
fort mal sain , joignit la Diète-
tique ou l'art du régime , à la
Gymnastique , & fit une troi-
sième sorte de Medecine diffe-
rente de celle des Medecins Em-
piriques & de celle des Mede-
cins raisonnans. On se trompe
ordinairement sur l'idée que
l'on a de ce Medecin d'une nou-
velle espece: car on pretend que
c'est le premier qui ait trouvé
le secret de guerir les maladies
par l'exercice & par le régime;
mais cela est contraire à ce que
nous apprenons d'Hippocrate,
qui assure qu'avant lui les Me-
decins habiles guerissoient les
malades par le moyen du regi-
me , & que plusieurs en avoient
écrit , non pas véritablement

en grecques ou en latin.

P R E F A C E.

avec la dernière perfection ;
mais au moins avec assez de
fondement , pour donner lieu
à ceux qui voudroient traiter
la même matiere , de le faire
avec plus d'étendue & avec plus
de succez. Par exemple ces Me-
decins sçavoient assez bien or-
donner à ceux qu'ils voyoient,
les exercices qu'ils devoient
faire , & la quantité de nour-
riture qu'ils devoient prendre
pour rétablir ou pour conserver
leur santé. Mais d'ordonner à des
absens la mesure exacte de nour-
riture & de travail qui leur estoit
nécessaire , & de leur enseigner
à connoître par des signes cer-
tains les excez où ils estoient
tombez , & les maladies qui en
devoient estre la suite , c'est à
quoy avant Hippocrate person-
ne n'avoit réussi. Avant Hero-
dicus on connoissoit donc la ver-
tu de la diete dans la Medecine.
Ce mot *Diete* ne comprend pas

P R E F A C E .

seulement tout ce qui regarde la nourriture , mais aussi tout ce qui concerne l'exercice & le travail ; car tout homme qui mange ne s'auroit se bien porter s'il ne travaille à proportion de la nourriture qu'il prend , & par consequent Herodicus n'est pas le premier qui ait pratiqué la Diætétique. Comment peut-on s'imaginer que la diete qui est la mere de la Medecine , eût été ignorée pendant si long-temps ? Herodicus n'étoit pas même du nombre de ces habiles Medecins dont parle Hippocrate , c'étoit un homme entêté de son métier de la Gymnastique , auquel il avoit joint des regles outrées de *Diete* sans aucune distinction ; & par ce beau mélange bien loin de guérir les malades , il les tenoit long-temps languissans , & les tuoit enfin ou les

iiij

P R E F A C E.

rendoit incurables. C'est Hippocrate qui le dit luy-même dans le vi. liv. des maladies Epidem. sect. iii. *Herodicus outroit les febricitans par des courses en rond, par la lutte, par les courses droites & par les fomentations. Méchante methode, car la fièvre est tres ennemie de la faim, de la lutte, des courses & des frictions, & en voulant guerir un travail par un autre travail, il rendoit ses malades pâles & livides, & leur causoit des inflammations & des maux de costé, qui devenoient ensuite de veritables pleuresies.* En effet il n'y a rien de plus ridicule que d'ordonner dans la fièvre, la faim & les exercices qui ne doivent jamais marcher ensemble, car comme Hippocrate le dit ailleurs, *Où est la faim, il ne faut point travailler.* Quelle fièvre n'estoit ce point de faire promener des malades depuis Athenes jusqu'à Megare qui en.

P R E F A C E.

estoit à plus de 200. stades, c'est à dire , à plus de 20. lieüës , & de les faire retourner sur leurs pas , sans leur laisser prendre un seul moment de repos , car voilà les *courses droites* qu'Hippocrate luy reproche.

Herodicus ne fut pas seulement blâmé par Hippocrate , sa methode mit Platon de mauvaise humeur contre luy. Ce Philosophe ne pouvoit souffrir qu'on exerçât un art qui ne fairoit que passer les maladies & les traîner en longueur , & qui troubloit toutes les fonctions politiques , en empêchant chaque particulier de vaquer aux fonctions ausquelles la nature & les loix de son pays l'avoient destiné.

Voilà en quel estat Hippocrate trouva la medecine. On scavoit l'anatomie ; la plûpart des operations de la Chirurgie

P R E F A C E.

estoint pratiquées avec succéz,
on usoit de medecines , de vo-
mitifs, de lavemens, de frictions,
de fomentations , de bains , de
demy-bains , & de remedes ti-
rez des métaux. On connoissoit
l'usage de la ptisane épaisse &
claire , les qualitez des plantes
& les vertus des differens regi-
mes ; on avoit un grand nom-
bre de remedes tirez de l'expe-
rience , & dont le frequent usa-
ge fortifié peu à peu par le rai-
sonnement , avoit confirmé la
bonté ; & l'on sçavoit déjà que
les saveurs estoient la véritable
cause des maladies.

Il paroist aussi par quelques
passages d'Hippocrate , qu'a-
vant luy on connoissoit la Chi-
mie , c'est à dire , l'art de fondre
les métaux & les mineraux , &
de faire des distillations pour
tirer l'essence pure des mixtes.
La nécessité avoit fait trouver

P R E F A C E.

les remedes de la Chimie, avant que l'avarice eût porté les hommes à chercher la Pierre Philosophale par l'Alchimie qui est un Art tres-different du premier. Ceux qui pretendent que l'Alchimie a précédé la Chimie, & qui la font si ancienne qu'ils la mettent même avant le Déluge , font paroître plus de credulité que de raison & de science. L'Alchimie n'a été connue dans l'Empire Romain, que dans le quatrième siecle du temps de l'Empereur Constantin. Julius Firmicus est le premier qui en ait parlé, les Grecs n'en ont eu aucune idée. Cet art imposteur vient des Arabes, comme son nom même le prouve manifestement, car, selon Bochart , Alchimie vient de l'Arabe Chema qui signifie *cacher* , de forte que l'Alchimie n'est autre chose que *l'art secret*.

P R E F A C E.

Les Medecins estoient partagez en Medecins Philosophes ou raisonnans , & en Medecins Empiriques. Les premiers avoient fait de la Medecine l'accessoire de la Philosophie. C'étoient proprement des Physiciens qui en raisonnant de la nature des corps en general , recherchoient aussi les causes des maladies. Mais ils se contentoient de la theorie & ne descendoient point à la pratique & aux experiences, où ils ne pratiquoient que rarement.

Les Empiriques estoient des praticiens , qui dénuez du secours de la Philosophie & du raisonnement , ne suivoient que les experiences , & n'employoient que les remedes specifiques qu'on leur avoit enseignez ou qu'ils avoient découverts eux-mêmes.

Outre ces deux sortes de Me-

P R E F A C E.

Medecins , il y avoit aussi des Sophistes , qui contrefaisant les Philosophes & se servant bien ou mal de quelques remedes , seduisoient les jeunes gens & deshonoroient la Medecine.

Mais en même temps on ne peut pas douter qu'il n'y eût de veritables Medecins , des Medecins habiles , qui ne séparant pas tout-à-fait l'experience du rai-sonnement , se conduisoient avec methode . Hippocrate le dit luy-même à la fin du Traitté de l'Art , dans celuy des Pre-ceptes , & dans tout le Traitté de l'ancienne Medecine , où il prouve qu'avant luy tous les anciens Medecins avoient fait avec succez , par methode & par raison des recherches tres-utiles . C'est même à ces anciens qu'il attribuë cette merveilleuse découverte qui est le fonde-ment de la medecine , que ce

P R E F A C E.

ne sont pas les premières qualitez, le froid, le chaud, le sec & l'humide qui causent les maladies, mais les secondes, l'acerbe, lamer, le doux, le salé & toutes les autres saveurs.

Il y avoit donc en Grece d'habiles Medecins avant Hippocrate, contre le sentiment de Pline. Hippocrate ne fit qu'ajouter une plus grande perfection à la Medecine, en se conduisant par les regles anciennes dont il fit voir la certitude & la verité.

Comme les Medecins Philosophes avoient fait de la Medecine l'accessoire de la Philosophie, il fit de la Philosophie l'accessoire de la Medecine, c'est à dire qu'il sépara de cette dernière tout ce que la Philosophie y avoit apporté d'étranger & d'inutile, & conserva tout ce qu'elle avoit de plus so-

P R E F A C E.

lidle & de plus capable de servir à l'avancement de l'Art. Car pour confondre les Empiriques entêtez de la nature seule , & les Medecins raisonnans entêtez de l'Art seul , il prouve invinciblement , que ces deux moyens , l'art & l'experience doivent estre inseparables ; car dans son Traité du Medecin il fait voir clairement que la Nature elle-même emprunte les regles & les preceptes de la Philosophie , pour faire mieux connoître ses operations singulières par les preceptes généraux de la science. Car l'art & la science ont pour objet les choses générales , & la nature a pour objet les choses singulières qui sont le sujet des expériences. Ainsi par le moyen de la science , c'est à dire , de la Philosophie , la Nature fait connoître ses operations par-

P R E F A C E.

ticulieres , en les rendant en quelque façon generales par l'assemblage que la science fait de plusieurs qu'elle comprend sous une regle commune , qui devient le commencement de l'art. Aussi Dieu a-t-il donné à l'homme la raison & les sens; les sens , afin que sur leur rapport il connoisse les choses singulieres : & la raison , afin que par son moyen il connoisse les choses generales. Car de cette double connoissance dépendent la vérité & la certitude de ses jugemens , & la seureté des operations qu'il fait en consequence. Delà vient que Platon dit dans le xii. liv. des Loix , que *l'esprit joint à des sens tres-fins & tres-justes , & devenu une même chose avec eux , doit estre appellé & est effectivement le salut des hommes.* Hippocrate a donc fait voir qu'il falloit toujours associer

P R E F A C E.

associer la Philosophie à la Medecine , & la Medecine à la Philosophie , car la Medecine rend la Philosophie utile , & la Philosophie rend la Medecine heure.

Par ce mot de Philosophie il n'entend point ces systèmes vagues & indeterminez , où l'on est obligé d'avoir recours à des suppositions chimeriques ou incertaines , & qui par consequent ne peuvent être d'aucune utilité. Il parle de cette sorte de Physique qui a des principes seurs dans la nature , & qui se rapporte à l'homme. Il s'explique luy-même dans le Traité *des chairs ou des principes* , en ces termes : *Et je n'ay recours à la Physique qu'autant qu'elle a de rapport à l'homme & à tous les autres animaux , & qu'elle est nécessaire pour faire connoître ce que c'est que l'ame , ce que c'est quo la*

à à

P R E F A C E.

maladie & que la santé , ce qui est bon ou mauvais à l'homme , & ce qui le fait mourir .

Par là seulement on peut concilier ce que dit Celse , qu'Hippocrate a été le premier qui a séparé la Médecine de l'étude de la Sageffe , c'est à dire , de la Philosophie , avec ce que dit Hippocrate lui-même , qu'il faut toujours joindre la Sageffe , (la Philosophie) avec la Médecine . Hippocrate a séparé de la Médecine ce qu'il y a d'inutile dans la Philosophie , & a enseigné comment il faut lui associer ce qu'elle a d'utile & qui peut servir à son avancement ; car , comme il le dit dans le Traité des lieux dans l'homme : *La nature du corps est le principe de tous les raisonnemens qu'on fait dans la Médecine.* C'est à dire , que la seule Philosophie nécessaire à la Médecine , est

P R E F A C E.

celle qui a rapport au corps de l'homme, la Medecine ne cherchant pas à connoître l'homme en general , mais à sçavoir ce que chaque homme est en particulier.

La parfaite union de ces deux choses , je veux dire , du rai-sonnement & de l'experience, donna un nouveau lustre à la Medecine , à la Chirurgie & à la Pharmacie , qui n'avoient fait jusqu'alors & ne firent en-core long temps après qu'une seule & même profession. Voilà pourquoi Hipocrate passa ju-stement pour le Fondateur de la veritable Medecine , qui est également opposée à la Mede-cine des Empiriques & à celle des Dogmatiques ou raisonnans, & qui n'en fait qu'une des deux.

Quand Pline fait aussi Hippocrate Auteur de la Medecine
á á ij

P R E F A C E.

Clinique, c'est à dire, de la Medecine où l'on visitoit les malades dans leur lit, il ne veut pas faire entendre qu'avant luy on ne visitoit pas les malades; car comment pourroit-on s'imaginer que jusqu'à Hippocrate les maladies leur eussent donné le temps & la force d'aller eux mêmes chercher le Medecin ? Voilà des maladies bien commodes. Mais il oppose la Medecine Clinique à la première Medecine Empirique des Egyptiens, qui regna encore long-temps après en Affyrie & en Espagne, où l'on exposoit les malades dans les ruës & dans les Temples, pour implorer le secours des Dieux ou celuy des hommes qui auroient éprouvé ou vû dans d'autres les mêmes maux. Il passa pour le Fondateur de la Medecine Clinique, parce qu'outre qu'il l'enrichit

P R E F A C E.

beaucoup par ses découvertes,
il luy donna des loix , & établit
les termens qu'on exigea tou-
jours depuis , & des Maistres &
des disciples.

Je ne diray point iey jusqu'où
Hippocrate porta cet Art , on
le verra beaucoup mieux dans
le cours de ses ouvrages & dans
les remarques, où en expliquant
simplement la lettre , je feray
voir que l'obscurité ou l'équi-
voque des termes , & souvent
même la trop grande étendue
qu'il leur donne , ont rendu sa
doctrine suspecte de beaucoup
d'erreurs dans lesquelles il n'est
nullement tombé. Ce n'est pas
que je pretende qu'Hippocrate
ait tout vu & tout connu , il
estoit bien éloigné de le pré-
tendre luy- même , puisqu'il
avoüoit que cet Art n'estoit pas
encore dans sa perfection , &
qu'il falloit en suivant les regles.

PREFACE.

anciennes aller d'observation
en observation , pour trouver
ce qui luy manquoit.

Il disoit en parlant des con-
sultations des Medecins , qui
estoiient déjà établies de son
*Dans le temps , Que ce n'étoit pas sans
Traité des Pre- raison & sans nécessité qu'on avoit
ceptes. trouvé cette ressource dans les occa-
sions pressantes ; car les hommes
sont si bornez & si miserables , que
dans la plus grande abondance il
ne laisse pas de s'y trouver de la
pauvreté. Si pour la guerison
d'une seule maladie il faut une
consultation de plusieurs Me-
decins , on peut dire avec encore
plus de raison , que pour la
perfection de la Medecine il
faut une consultation de tous
les siecles ; chacun y doit con-
tribuer & donner son avis. Cela
n'empêche pas qu'Hippocrate
ne soit touújours le plus grand
homme qui ait jamais paru dans*

PREFACE.

cet Art. Il est le seul qui ait eû cet avantage de réunir en sa personne les suffrages de tous les hommes. Tous les Philosophes & tous les Medecins ont rendu hommage à sa doctrine, si l'on en excepte quelques-uns qui privez de toute véritable louange , pour me servir de cette parole de Pline , *veræ laudis expertes*, ont voulu devoir à leur audace & à leur temérité une reputation qu'ils ne pouvoient attendre de leur merite. Les Legislateurs mêmes, qui ont donné des Loix aux Républiques & aux Empires , en ont reçû de luy ; ses paroles ont passé pour des oracles ; on a dit qu'il estoit également incapable de tromper & d'estre trompé , qu'il estoit admirable en tout , & que ses préceptes estoient la vérité même. Aussi jamais homme n'a eu comme Hippocrate

P R E F A C E.

tous les talens necessaires pour réussir également dans la Medecine & dans la Chirurgie : car on ne seauroit dire en laquelle des deux il a le plus excellé. Les plus habiles Medecins conviennent qu'Hippocrate bien entendu ne peut jamais jettter dans l'erreur , & que la veritable pratique de la Medecine doit être apprise dans ses Ouvrages. Sur tout , ils l'admirent dans ses jugemens & dans ses pronostics où il paroît plutoft un Dieu qu'un homme ; car on y découvre tous les jours de nouvelles merveilles , & on ne trouve jamais que l'experience démente ses prédictions , ce qui prouve qu'il avoit une connoissance parfaite des maladies & de leurs causes , & qu'il en jugeoit par science & nullement par opinion , car le tems efface les chimeres de l'opinion ,

&c

P R E F A C E.

& confirme les jugemens de la
Nature : *Opinionum commenta* Cic. de
delet dies, Naturæ judicia confirmat. Nat.

Sa Chirurgie ne fut pas moins Deo-
rum.
Lib. II.
parfaite , & il en faut croire les
plus grands Chirurgiens de ce
siecle , qui avoient tous qu'
Hippocrate les guide encore
aujourd'huy dans les operations
les plus difficiles , & que ses
traitez des ulceres, des fistules,
des fractures , des articles , &
des playes de tête , sont des
ouvrages incomparables qu'on
ne sçauoit apprendre avec trop
de soin. Il n'y a pas un seul de
ces Traitez qui n'ait sauvé la
vie à des millions d'hommes.
Quel éloge pour leur Auteur:

Il est temps que je rende com-
pte de mon dessein & des rai-
sons qui m'ont obligé d'entre-
prendre la traduction de ces li-
vres. Hippocrate se plaignoit
que la Medecine estoit devenuë

é é

P R E F A C E.

le plus vil & le plus méprisable de tous les Arts, par l'ignorance des Sophistes qui le professoient, & par la simplicité de ceux qui prenoient ces Sophistes pour des Medecins. On pourroit renouveler aujourd'huy cette plainte , car notre siècle n'est pas moins fertile en Sophistes que l'estoit le sien. Les Satires que l'on a faites contre eux , & les ridicules qu'on leur a donnés sur notre Theatre , en divertissant beaucoup , n'ont servi qu'à décrier encore davantage la Medecine, le peuple n'estant pas assez habile pour distinguer l'innocent du coupable , & sa malicité trouvant mieux son compte à envelopper dans la même censure ceux qui la méritent & ceux qui ne la méritent pas. D'ailleurs , comme Hippocrate l'a fort bien dit , la honte ne blesse point les char-

P R E F A C E.

latans qui en sont comme paï-
tris & qui en subsistent. Il m'a
donc paru que la meilleure
Satire & la meilleure Comedie
que l'on puisse faire à present
contre eux , c'est de traduire
les œuvres d'Hippocrate , qui
estant le fondement & la regle
de la Medecine , confondront
les faux Medecins , & feront
connoistre en même temps les
Medecins veritables, les enfans
de l'Art , ce que toutes les Sa-
tires & toutes les Comedies ne
sçauroient faire. Hippocrate est
le Maistre de la Medecine , &
par consequent la gloire de
former , de caracteriser les
Medecins , & de démasquer
les Charlatans , est réservée à
ses écrits dans tous les siecles.
On ne sçauroit rien faire de
plus utile que de mettre entre
les mains de tout le monde ses
ouvrages qui sont aujourd'huy

cc ij

P R E F A C E.

si negligez à cause de leur obscurité & de la peine qu'il faut se donner pour les entendre, & j'ay esperé que le public me scauroit quelque gré d'avoir entrepris pour son service un travail si long & si épineux. Il n'y a que trop de gens qui ne cherchent que le plaisir dans leurs études ; & il y en a tres-peu qui attaquant de grandes difficultez & n'oubliant rien pour les vaincre , préferent la satisfaction d'estre utiles , à l'avantage de plaire & de divertir. Pour moy qui ne trouve rien de plus scant à l'homme & de plus digne de lui, que d'employer sa vie à des ouvrages honnêtes & nécessaires , j'ay perseveré jusques icy dans ce travail pour l'amour du travail même , & pour l'utilité que le public en pourra tirer.

J'ay rendu le texte d'Hippo-

P R E F A C E.

crate le plus fidelement qu'il m'a été possible , & j'ay tâché presque par tout d'égaler sa brieveté mysterieuse sans tomber dans son obscurité. Je n'ay rien donné à mes conjectures qu'avec beaucoup de circonspection , persuadé que sur un texte duquel dépendent la santé & la vie des hommes, la critique ne sçauroit être trop sage , & qu'on ne doit rien avancer que sur des fondemens incontestables & tres certains.

Dans les remarques, qui ne sont purement que pour éclaircir le texte , je me suis servi des lumieres des anciens & des modernes , & sur les passages les plus considerables je n'ay rien dit dont je n'aye de bons garens. Pour une plus grande seureté j'ay même conferé le texte Grec avec les meilleurs manuscrits de la Bibliotheque du R.oy , qui en

é^e iiij

P R E F A C E.

éclaircissant quelques passages,
ont payé la peine & l'ennuy que
donne cetté occupation.

J'ay aussi tiré beaucoup de
secours d'ua Hippocrate de
Zuingerus , que m'a prêté M.
Bourdelot Medecin ordinaire
du Roy , & tres digne de cette
Charge par son sçavoir , par
son application & par l'amour
qu'il a pour Hippocrate. A la
marge de ce livre il y a des re-
marques manuscrites qui sont
d'une main inconnue, mais fort
sçavante.

Dans la traduction j'ay cor-
rigé les fautes évidentes des tra-
ductions Latines qui sont fort
infideles en plusieurs endroits,
& j'ay évité de donner dans les
visions d'un ancien Interprete,
qui a voulu trouver dans Hip-
pocrate des choses merveilleu-
ses sur la nature de Dieu & sur
celle de l'ame , que je n'y ay

P R E F A C E.

point apperceuës , ces passages devant estre expliquez par la Philosophie qui regnoit alors.

J'ay évité de me servir du mot de *Circulation* dans les passages où il paroist qu'Hippocrate décrit la circulation du sang, qu'on prétend une découverte de notre siecle , & j'ay conservé son terme de *Periode* ou de *Circuit*, afin qu'on ne m'accuse pas de vouloir préoccuper les Lecteurs par un terme connu qui donne trop promptement cette idée. On verra assez par les textes mêmes qu'Hippocrate n'a pu parler , comme il a fait , sans l'avoir connue. Mais, dirait-on , est-il possible que les modernes , à qui on l'attribuë , n'en eussent pas fait honneur à Hippocrate , s'ils l'avoient prise de luy , ou qu'elle eust demeuré si long-temps ensevelie dans les tenebres? A cela on peut répondre

é é iiiij

P R E F A C E.
d'un costé qu'il en est des choses comme des mots.

Multa renascentur que jam ceciderent.

On prend souvent pour naissance ce qui n'est qu'une résurrection, un retour : & de l'autre côté que s'il peut fort bien être qu'on n'a pas puisé cette découverte dans Hippocrate , il peut estre aussi qu'on l'y a puisée & qu'on n'en a rien dit. Combien de choses la Philosophie moderne se vante-t-elle d'avoir tiré la première des trésors de la Nature , que l'on trouve pourtant semées dans les écrits des anciens les plus connus ? A-t-on fait honneur à Empedocle , à Melissus & à Zenon d'avoir nié le vuide , parce que s'il y avoit du vuide , le néant seroit étendu , ce qui est absurde? A-t-on fait honneur à Democrite de ses tourbillons

P R E F A C E.

& de son explicatiō des couleurs,
de la chaleur & des différentes
qualitez des estres, lesquelles ne
font pas réellemen dtans les su-
jets & dépendent uniquement
de la détermination & de l'ar-
rangement de la matière & du
sentiment qu'elle excite en nous,
suivant la différente structure
des nerfs & des organes sur les-
quels elle agit ? A-t-on fait hon-
neur au Mathematicien Seleucus
de la cause qu'on a donnée du
flux & reflux de la mer , & que
Plutarque a rapportée ? On a pu
faire la même chose de la cir-
culation du sang. Il est vray
qu'Hippocrate ne l'a pas ex-
pliquée avec autant d'étendue
& de suite que les modernes.
Mais c'est sa coutume de ne don-
ner que l'idée des choses qu'il
laisse développer à ceux qui l'au-
ront entendu. Comment peut-
on s'imaginer qu'Hippocrate

P R E F A C E.

exact & appliqué comme il étoit , ait ignoré la circulation dont on peut s'assurer sans le secours de l'anatomie ; car on n'a qu'à toucher les veines des mains pour en estre convaincu.

Il y a dans Hippocrate beaucoup de passages qu'il faut entendre par rapport à sa pensée, qu'il a expliquée plus clairement ailleurs , & point du tout par rapport aux termes dont il se fert dans les textes dont il s'agit. Par exemple Hippocrate reconnoît dans le traité de l'aliment, que le cerveau est l'origine des nerfs , le foye la source des veines , & que les arteres sortent du cœur. Par tout où l'on trouvera que les veines viennent du cœur , il faut entendre qu'Hippocrate parle là de leur insertion & non pas de leur origine. Ceux qui n'ont pas observé cette règle ont fait souvent dire à Hippo-

P R E F A C E.

erate de grandes absurditez, & pour le sauver ils ont esté oubliéz d'attribuer à d'autres Auteurs des ouvrages où l'on reconnoist son stile & ses manières. Hippocrate donne aussi le nom de nerfs aux muscles, aux tendons & aux ligamens. Il donne même quelquefois aux nerfs le nom de veine. Il appelle quelquefois *thorax*, non pas la poitrine comme nous, mais tout le tronc du corps, depuis le haut de la poitrine jusqu'au bas ventre, c'est à dire, tout ce que la cuirasse couvroit. Il faut donc expliquer ces passages avec beaucoup de circonspection, pour trouver la vérité qu'il a enveloppée par des raisons qui nous sont inconnues. Car on auroit grand tort de croire qu'il abuse ainsi des noms pour n'avoir pas eu une idée distincte de ces parties, qui long-tems avant lui

PREFACE.

avoient chacune leur nom, comme nous le voyons par Homere même , & qui par consequent estoient parfaitement connuës , puisque les choses ne naissent pas des noms , cela est impossible , mais les noms sont les dénominations des choses. Hippocrate a imité dans son stile la majesté des oracles , & il en a aussi l'obscurité ; c'est à nous à percer cette obscurité pour l'entendre.

Je serois trop long si je marquois dans cette Preface tous les ménagemens qu'il faut nécessairement garder dans cette traduction : on les verra mieux dans les remarques. La seule grace que je demande , c'est qu'on ne me condamne pas sur les termes d'Art que j'auray ou ignorez ou évitez. Mon but est d'estre entendu de tout le monde , & ces mots d'Art , si on en

PREFACE.

excepte un petit nombre , que l'usage a rendu familiers , sont tres-barbares , ou du moins ils sont connus de tres-peu de gens.

Il ne me reste qu'à répondre à deux objections qu'on ne manquera pas de me faire. La première , pourquoy je m'avise de traduire des traitez de Medecine sans estre Medecin?

La seconde , d'où vient que je mets entre les mains de tout le monde , & que je divulgue des mysteres qui ne doivent être connus que des seuls disciples & des seuls initiez ?

Pour la première , j'avoüe que je ne suis pas Medecin , mais en même temps je suis persuadé qu'il vaut mieux traduire Hippocrate sans estre Medecin , que d'estre Medecin sans connoître Hippocrate. Il est bien certain qu'un grand Medecin , c'est à

P R E F A C E.

dire , un Medecin tel qu'Hippocrate le demande , favorisé de la nature , nourri par l'Art & fortifié par l'experience feroit de la traduction d'Hippocrate un ouvrage tres-excellent : mais c'est ce qu'on doit plutôt souhaiter qu'espérer. Un tel Medecin sera toujours , ou trop appliqué à l'étude , ou trop employé pour trouver le temps de faire un travail si long & si pénible , & les autres sont incapables d'y réussir. Car outre qu'ils connoissent tres peu la langue d'Hippocrate , ils sont plus remplis d'opinion que de science , & par leurs préventions ils gâteroient plus Hippocrate qu'ils ne le traduiroient. Ce qui n'arrivera point à un homme qui entendra le texte , & à qui il est indifferent qu'Hippocrate ait pensé cela ou cela : il le donnera tel qu'il est à la lettre

P R E F A C E.

sans luy rien prêter ; & les fautes que ce dernier pourra faire, car il est impossible qu'il n'en fasse point , seront beaucoup moins considerables & moins essentielles que celles que fe-roient ces Medecins sans expe-rience , en communiquant à Hippocrate le poison de leurs préjugez , & en autorisant par un si grand nom des erreurs souvent capitales. Mais sans en-trer dans une discussion qui nous meneroit trop loin, qui est-ce qui a marqué les limites de la Philosophie & de la Medecine, & qui les a séparées par des bornes que l'on ne puisse fran-chir ? Comme la Medecine a droit sur la Philosophie , la Phi-losophie a droit sur la Medecine, & un Philosophe peut fort bien oster ces bornes pour travailler avec le Medecin comme dans un champ commun , & rechercher

P R E F A C E.

ce qui est en même temps agreable à entendre & tres-necessaire à sçavoir. D'ailleurs que fais-je ici que ce que feroit un homme qui estant auprés d'un de ses amis malade , qui seroit visité par un Medecin qu'il n'entendroit point , luy expliqueroit ce que ce Medecin pense de sa maladie , & les remedes qu'il luy ordonne poursa guerison. Je n'écris ni pour les Medecins habiles,pour entendre Hippocrate, ils n'ont pas besoin de moy , ni pour les Charlatans , ils ne sont pas assez dociles pour changer de conduite. Je n'écris pas même pour les jeunes gens qui étudient en Medecine ; cette traduction pourra peutestre leur estre de quelque secours pour l'intelligence du texte d'Hippocrate , mais je les exhorte à ne rien negliger pour le lire dans l'original, où ils trouveront une force

P R E F A C E.

force d'expression dont rien n'approche , & un charme capable d'adoucir les amertumes & la tristesse de cette profession. J'écris pour les particuliers, pour tous les hommes en faveur desquels Hippocrate a aussi écrit. Ils sont presque tous si aveugles sur ce qui les regarde, qu'il faut qu'ils apprennent par d'autres des nouvelles de ce qui se passe en eux. Ils se piquent de bon goût, ils jugent des vins & des viandes avec la dernière finesse , mais ils ne connaissent ni ce qui leur fait du bien, ni ce qui leur fait du mal ; ils ne savent ni comment se forment leurs maladies , ni comment elles finissent ; & comme les nations les plus barbares ils rapportent tout à la volupté , ne s'abstiennent d'aucune des choses qu'ils désirent , & s'abandonnent à tout , vivant comme

ii

P R E F A C E.

dans un corps d'emprunt qu'ils
outrent par toutes sortes d'excez
& de débauches sans aucun mé-
nagement ; de sorte qu'on peut
fort bien leur appliquer ce que
disoit Democrite , que si leur
corps appelloit leur ame en ju-
stice pour luy demander de
grands dommages & interests,
elle ne pourroit éviter d'estre
condamnée. Cependant il n'y a
rien de plus precieux que la
santé , sans elle il n'y a ni biens
ni plaisirs , & elle est encore
plus nécessaire aux voluptueux
qu'aux autres hommes ; car
rien ne demande un si grand
fonds de santé que la volupté.
Je veux donc leur mettre entre
les mains les œuvres d'Hippo-
crate qui les convaincra de l'e-
xistence de la Medecine , & de
la certitude de cet art ; qui leur
enseignera les précautions qu'ils
doivent prendre pour vivre tou-

PREFACE.

jours bien sains, & qui lors, qu'ils feront malades, leur donnera des conseils utiles, & les mettra en état de ne pas croire temérairement tous ceux qui se disent Medecins ; car de tous les mensonges c'est le plus dangereux & celuy qui coûte le plus cher à ses dupes. Pline faisoit autrefois cette plainte ; *Pour juger de la monnoye, on fait venir des hommes de Cadix & des colonnes d'Hercule ; & personne n'est appellé pour nous aider à juger d'un Medecin qui va bientost nous envoyer en l'autre monde. Cela nous est bien dû, continuë-t il ,puisque nous avons si peu de soin de nous instruire de ce qui est nécessaire pour nostre santé , & que nous sommes assez imprudens pour ne vivre que par le ministere des autres.*

La seconde objection n'est pas plus solide, & ne peut être faite par de veritables Me-

11 ij

P R E F A C E.

decins. J'en ay des preuves incontestables , puisqu'une grande partie de ce qu'il y a de plus scayant & de plus illustre dans la Medecine , a non seulement approuvé mon dessein , mais m'a exhorté à le continuer. Les veritables enfans de l'Art nesont ni envieux ni jaloux , & ne cherchent qu'à répandre leurs richesses , tres-persuadez que leur Art sera toujours d'autat plus honore qu'il seraplus connu. Que veulent donc dire mes censeurs , & de quoy se peuvent-ils plaindre? En divulguant les mysteres d'Hippocrate , je ne divulgue nullement les leurs , ce sont deux choses tres-differentes. Le véritable but de la science , c'est d'éclairer tous les hommes , & on la détruit quand on cherche à la cacher , ou qu'on ne la fait valoir que par le refus barbare de la communiquer aux autres.

P R E F A C E.

Les Romains estoient bien éloignez d'avoir de pareils sentiments. Quand Pompée eut vaincu Mithridate, il trouva dans la cassete de ce Prince des traitez de Medecine & des recueils de secrets dont il avoit écrit de sa propre main la composition, l'usage & les vertus; bien loin de les supprimer, il les fit traduire & les donna au public. Quel succez eut cette liberalité? Il en fut remercié comme d'un present qui n'estoit pas moins utile à la vie des citoyens, que sa victoire l'avoit esté à la République. Hippocrate lui-même a écrit pour tous les hommes, pour les moindres du peuple, comme pour les plus considérables, & on ne peut rien faire de plus conforme à ses vœus, que de rendre tous ses ouvrages publics. Aussi rien ne mérite davantage d'être entre les mains

PREFACE.

de tous les hommes , que ce qui contribuë à la santé de tous les hommes . C'est l'intérêt des familles & des Royaumes , & tout homme qui donnera à la France une bonne traduction des Livres d'Hippocrate , luy fera un présent très-precieux , car ce sont des trésors & non pas des livres . En effet j'osserai dire , sans crainte d'estre démenti par les sçavans , que si on metttoit d'un costé tout ce que nous avons de Médecine depuis deux mille ans , & de l'autre costé tout ce qu'Hippocrate a fait , ce dernier emporteroit la balance & prévaudroit infiniment . Je diray encore davantage , Hippocrate exerceroit aujourd'huy la Médecine avec un très-grand succès dans l'état où il l'a mise , & sans le secours de toutes les découvertes qu'on a faites depuis sa mort : au lieu qu'avec toutes

P R E F A C E.

ces decouvertes nous ne scaurions la pratiquer que tres-mal-heureusement , en nous éloignant des regles d'Hippocrate; Tant il est vray que la perfection de cet Art dépend de l'observation de ces anciennes regles , & que sans elles la Medecine ne peut subsister. Il n'y a jamais eu de temps plus favorable pour renouveler ces anciennes regles , que celuy où le plus grand Medecin de l'Europe , appuyé de la sage autorité du Roy , ne cherche qu'à redonner à la Medecine son premier lustre , & à la porter encore à une plus grande perfection.

J'aurois bien voulu ne point parler ici d'une traduction Françoise d'Hippocrate qu'un Medecin entreprit il y a quarante ou cinquante ans. Mais de peur qu'on ne m'accuse d'avoir feint

P R E F A C E.

d'ignorer qu'elle eût été faite,
je suis obligé malgré moy de
dire ce que j'en connois. Je
n'en ay vu que le premier Vo-
lume. C'est moins une traduc-
tion , qu'une méchante Para-
phrase , où l'Auteur a gâté
tout ce qu'il n'entendoit pas ,
& alteré le reste ; de maniere
qu'Hippocrate n'y peut estre
reconnu.





LA VIE
D'HIPPOCRATE.
MONSIEUR
LE CHANCELLIER.



MONSIEUR,

*Je m'attirerois le blâme de tous
les honnêtes gens, si après que
vous m'avez prévenu par vos
a*

L A V I E

bienfaits , lorsque je n'espérois pas même pouvoir me flatter de l'honneur d'estre connu de Vous , je ne vous donnois pas quelque marque de ma reconnoissance. Plus vous honorez notre siecle par cette avidité insatiable de faire du bien , plus je dois prendre garde de ne pas le deshonorer par mon ingratitudo , & tâcher de justifier en quelque façon les bontez que vous avez pour moy. Les reconnoître , MONSEIGNEUR , & les publier , c'est le seul moyen que je puissé avoir de n'en paroître pas entierement indigne. Je vous supplie donc de souffrir que pendant qu'on lira la Vie d'Hippocrate , on lise aussi les obligations que je vous ay. Je ne pou-

D'HIPPOCRATE.

vois rendre ma reconnaissance ni plus publique ni plus durable , qu'en la plaçant à la tête d'une Vie aussi illustre , & qui doit naturellement donner tant de curiosité . Tous les hommes ne souhaiteront-ils pas de connoître ce luy qui leur a enseigné à prévenir ou à combattre avec succès les maladies , & à éloigner la mort , & que depuis plus de vingt siecles le monde entier regarde moins comme son Medecin , que comme son Dieu Tutelaire . La protection que vous donnez à son Art me fait esperer , MONSEIGNEUR , que cette matière ne vous sera pas désagréable , & j'ose dire qu'on la trouvera tres-digne de Vous . Il y a

a ij

LA VIE

un si grand rapport de la Justice à la Medecine, que l'une est dans la Politique, ce que l'autre est dans la Nature, & qu'elles se prétent un secours mutuel : car comme ce seroit en vain que sous le plus sage des Rois vous rempliriez si dignement pour notre repos toutes les fonctions de votre auguste Ministere, si la Medecine ne prenoit soin de nous conserver ; ce seroit aussi tres-inutilement que la Medecine nous conserveroit, si vous ne travaillez à rendre notre vie heureuse par la Justice. D'ailleurs, MONSEIGNEUR, tout ce qui est nécessaire à un parfait Medecin, l'est de même à celuy à qui le Roy a confié ses Loix, & qu'il

D'HIPPOCRATE.

a établi Mediateur entre luy & ses peuples ; c'est pourquoy Platon ne fait pas difficulté de comparer le Legislateur au Medecin. Leurs principales vertus sont la Pieté sans superstition , la Prudence , la Temperance , la Bonté , la Gravité , la Force ; ils doivent estre exempts de toute sorte de passion , & ressembler à la Loy que les Anciens ont définie , une Intelligence sans cupidité. Je ne diray rien icy , MONSEIGNEUR , de toutes les occasions où vous avez fait paroître ces vertus dans les Charges les plus considerables , & dans les Emplois les plus importants , dont le Roy , pour rendre vôtre sagesse utile à ses peuples , vous a honoré avant

a iii

LA VIE.

que de vous approcher de son Trône ; mais je ne fçaurois m'empêcher de parler de cette bonté dont vous donnez tous les jours de si grands exemples. Vous estes en tout temps & à toute heure l'azyle de l'innocent & du malheureux, & persuadé de cette maxime d'Hippocrate , qu'il y a souvent des malades qui sont plûtoſt gueris par l'humanité du Medecin que par la force des remedes , vous écoutez & soulagez le dernier du peuple avec une patience qui fait honneur à la Justice. Les Payens ont reconnu, MONSEIGNEUR, que Dieu aime & élève ceux qui tâchent de se conformer à sa bonté & à sa clemence , & qu'il leur fait part de

D'HIPPOCRATE.

sa justice & de sa vérité , qualitez plus divines que l'immortalité même ; & l'Ecriture Sainte en parlant du plus grand des Legislateurs , se contente de louer sa bonté , pour nous faire entendre que ce fut le fondement de toutes ses autres vertus , & ce qui attira du Ciel sur luy les precieux dons de la Vérité & de la Justice. Cet éloge , qui est le seul que le Saint Esprit donne à cet homme divin , & qui renferme tous les autres , est un éloge qui vous est dû. Je souhaite , MONSEIGNEUR , que le sujets du Roy joüissent long-temps de cette bonté que Dieu a mise en vous , & qu'il a si glorieusement recompensée , & que vous donniez

a iiiij

LA VIE

*long-temps dans les Conseils de
Sa Majesté des marques de vō-
tre Prudence, & de cette Expe-
rience consommée, fille des an-
nées & du travail, qui jointe à
la sagesse, est dans la Politique
comme dans la Medecine, la plus
seure ressource des Familles, des
Villes & des Estats. Mais il est
temps, MONSEIGNEUR, de
vous entretenir d'Hippocrate,
qui est le premier Philosophe qui
ait prouvé que pour la perfection
de tous les Arts, il faut que
l'Experience soit mêlée avec la
Sagesse ; c'est à dire, éclairée par
la Science, & conduite par la
Raison.*

Hip-
pocrate
dès son *Pour acquerir l'art de la Mede-
cine, on a besoin de six choses qui se*

D'HIPPOCRATE.

trouvent rarement ensemble dans Traité de la
les hommes du commun, car il faut Loy, p.
une heureuse naissance, une bonne
éducation, estre élevé dans un lieu
propre aux études, commencer
jeune, aimer beaucoup le travail,
et travailler plusieurs années.
On ne pouvoit donc naturellement
attendre la perfection de cet Art
que d'un homme extraordinaire,
sur tout dans un temps où les
Princes & les Rois se faisoient
honneur de le pratiquer. Aussi
l'on peut dire que jamais ces six
choses ne se sont rencontrées dans
personne comme dans Hippocrate.
Nous allons les parcourir l'une
après l'autre, car elles renferment
naturellement toutes les particu-
laritez de la Vie de ce grand

a v

L A V I E

homme , qui m'a paru ne pou-
voir estre plus exactement faite
que sur ce plan.

L'heu-
reuse
naissan-
ce. Les presents que la Nature fait
à chaque homme au moment de sa
naissance , dépendent presque tou-
jours de ceux qu'elle a déjà faits
à ses ayeux. En effet , dès que les
fondemens de la naissance sont
bien jettez , comme dit Euripide ,
il arrive rarement que la Natu-
re se démente dans la suite , au
contraire elle ne travaille qu'à per-
fectionner ce qu'elle a si bien com-
mencé. Hippocrate en est un exem-
ple. Il estoit d'une origine tou-
te divine , pour parler comme les
Anciens , c'est à dire que le mon-
de n'avoit rien connu de plus il-
lustre non seulement pour l'éclat

HIPPOCRAT E.

de la naissance , mais ce qui est encore plus considerable pour les grands bienfaits que les Grecs & les Barbares avoient reçus de ses predecesseurs , car il descendoit d'Esculape au dix huitiéme degré , & par les femmes il étoit le vingtiéme descendant d'Hercule . Voicy sa genealogie qui a été dressée par les Anciens sur les Memoires d'Eratosthene , de Phecyde , d'Apollodore , & d'Arius de Tarso .

Esculape , qui fut élevé par Chiron , épousa Epione fille d'Hercule .

De ce mariage n'quirent plusieurs filles & deux fils , Podalire qui fut Roy de Carie , & Ma-chaon qui regna dans la Messenie .

a vi

LA VIE
Les descendans de Podalire sont,

HIPPOLICHUS.

SOSTRATUS I.

DARDANUS.

CLEOMITTADES I.

CHRYSAMIS I.

THEODORUS I.

SOSTRATUS II.

CHRYSAMIS II.

CLEOMITTADES II.

THEODORUS II.

SOSTRATUS III.

NEBRUS.

CNOSIDICUS DE COS.

HIPPOCRATE I.

HERACLIDE DE COS.

LE GRAND HIPPOCRATE.

Cette branche de Podalire re-

D'HIPPOCRATE.

gna en Carie jusqu'à Theodorus II. sous lequel ils furent dépossedez par les Heraclides, & obligez de se retirer dans l'Isle de Cos qui est vis-à-vis de la Carie, & ils exercerent tous la Medecine avec beaucoup de réputation, sur tout Nebrus, Cnossidicus, Hippocrate Premier & Heraclide : mais la Nature ne prodigua ses dons à aucun d'eux, comme à Hippocrate Second, car elle le fit d'une constitution si forte, qu'aucun travail ne l'alteroit, & luy donna une pénétration & une étendue d'esprit si merveilleuses, qu'on a feint qu'elle l'avoit mené dans ses abymes les plus profonds, où elle luy avoit découvert tous ses mysteres.

L A V I E

Il n^aquit à Cos la premiere année de l'Olympiade LXXX, quatre cens cinquante-huit ans avant N. S. la cinquième année du regne d'Artaxerxe Longuemain, ainsi il étoit contemporain de Socrate, d'Herodote, de Thucidide, &c.

Son pere Heraclide, & son grand-pere Hippocrate premier, tous deux grands Medecins, prirent eux-mêmes le soin de l'élever, & ne se contenterent pas de luy enseigner la Medecine, dont l'étude est ordinairement sterile quand elle est seule, ils l'initierent dans les autres Sciences qui se tiennent toutes comme par la main, & dont aucune ne scauroit estre parfaite sans ses com-
La bonne éducation.

D'HIPPOCRATE.

pagnes. Ils luy apprirent la Logique, la Physique, la Geometrie, l'Astronomie, car le Medecin ne peut estre parfait sans ce cercle des Sciences, qui seule peut le rendre heureux.

On pretend aussi qu'Hippocrate etudia la Physique sous Democrite, & la Diætique ou l'Art du Regime sous Herodicus ; mais y a grand sujet de douter de l'un & de l'autre, Hippocrate parle trop mal d'Herodicus pour qu'on puisse jamais croire qu'il eust esté son disciple, & par l'Histoire il paroît clairement qu'il étoit déjà vieux & grand Medecin, quand il vit pour la premiere fois le Philosophe Democrite.

L A V I E

Il étudia l'Eloquence sous Gor-
gias le Leontin , le plus celebre
Rheteur de ce temps-là.

Estre
élevé
dans
un lieu
propre
aux é-
tudes,

L'Isle de Cos , où il n'aquit , est
un des plus heureux climats du
monde , & il y avoit depuis
long-temps une Echole publique
de Medecine fondée par ses An-
cestres , & qui étoit dans une
grande réputation. Il eut donc
toutes les commoditez nécessaires
pour apprendre la Theorie de la
Medecine , sans sortir de son païs ;
mais comme dés ce temps-là les
plus grandes villes n'étoient pas
fort peuplées , pour se perfectionner
dans la pratique , il suivit le
precepte qu'il donne aux autres
dans son Traité appellé la Loy ,

D'HIPPOCRATE.

où il dit qu'après qu'on a acquis la science de la Medecine , il faut voyager dans les villes pour n'estre pas seulement Medecin de nom , mais pour l'estre en effet , car l'ignorance qui vient du défaut d'experience , est un méchant fonds pour ceux qui le possedent , & un pernicieux trésor & la nuit & le jour.

Il voyagea en Macedoine , en Thrace &) en Thessalie . Ce fut en parcourant ces Provinces qu'il fit la plupart des observations que nous lisons aujourd'huy dans ses Livres des Maladies Epidemiques . Soranus écrit qu'il fut averti en songe de faire ce voyage pour le salut de ces Peuples , & un certain Andreas , qui avoit fait l'hi-

LA VIE

stoire de l'Origine de la Medecine , avance , avec plus de malice que de fondement , qu'il fut obligé de s'enfuir pour avoir brûlé la Bibliotheque publique des Cnidiens , après avoir pillé tout ce qu'il y avoit de meilleur sur la Medecine , qu'il s'appropria ensuite. Il n'est pas difficile de remonter jusqu'à la source de cette calomnie , qui doit sans doute estre attribuée à la jalouſie (々) à l'envie dont l'Echole de Cnide étoit animée contre Hippocrate , qui avoit écrit contre les maximes des Medecins Cnidiens , comme nous l'avons remarqué dans la Preface.

D'autres pretendent qu'il quitta sa patrie après avoir copié les

D'HIPPOCRATE.

inscriptions qui avoient esté consacrées selon la coutume dans le Temple d'Esculape , par les malades , qui y avoient marqué , & les maladies dont ils avoient été attaquez , & les remedes qui les avoient gueris ; coutume qui dura encore long-temps , non seulement en Grece , mais en Italie , comme on le voit par les Tables de marbre qui avoient esté posées dans le Temple d'Esculape à Rome , du temps de l'Empereur Antonin , & qui furent trouvées dans l'Isle du Tybre. Je me contenteray d'en rapporter deux pour en donner l'idée.

Julien vomissoit du sang , & étoit abandonné de tous les Medecins. Il consulta Esculape,

L A V I E

qui luy répondit qu'il vint dans son Temple , qu'il prît sur l'Autel des pignons , & qu'il en mangeât avec du miel pendant trois jours. Ce remede l'ayant gueri , il vint rendre graces à Dieu devant tout le peuple.

Un soldat appellé Valerius Aper , étant devenu aveugle , consulta Esculape qui luy ordonna de venir dans son Temple , de prendre le sang d'un chapon blanc , de le mêler avec du miel , d'en faire un collyre , & de s'en frotter les yeux pendant trois jours. Par ce moyen il recouvrira la vuë , & vint publiquement remercier le Dieu.

Mais quand Hippocrate auroit copié toutes les inscriptions du

D'HIPPOCRATE.

Temple de Cos , estoit-ce une raison qui dût l'obliger à quitter sa patrie , & n'estoit-il pas plutôt à louer qu'à blâmer d'avoir cherché à s'instruire par les expériences qu'on avoit faites avant luy , & n'est-ce pas ce qui a augmenté & perfectionné la Medecine . Mais il n'est pas même vray qu'Hippocrate ait profité de ces inscriptions pour la découverte de beaucoup de remedes , car Strabon , Auteur tres-exact , écrit en propres termes qu'elles ne luy servirent que pour la Diætétique , pour le régime , ce qui meritait d'être remarqué . Il y avoit déjà long-temps que l'Ecole de Cos n'en estoit plus à ces premiers elemens de la Medecine .

L A V I E

On veut aussi qu'Hippocrate ait voyagé en Afrique, en Europe & en Asie, & cela paroît appuyé sur ce passage du pronostic, où il dit luy-même : Tous les signes dont j'ay écrit se trouvent vrais dans la Lybie, à Delos, & en Scythie. Car selon Erotien, il a voulu marquer les trois parties du monde, l'Afrique par la Lybie, l'Asie par Delos, & l'Europe par la Scythie. Mais je ne scay si la conséquence est seure. Ce qui est bien certain, c'est qu'il parcourut toute la Grèce, où il guerit non seulement des particuliers, mais des Villes & des Provinces toutes entières.

Les Illyriens luy envoyerent

D'HIPPOCRATE.

des Ambassadeurs pour le prier
d'aller faire cesser une peste cruel-
le qui ravageoit tout le pays.
Hippocrate estoit tres-porté à al-
ler secourir ces peuples, mais s'é-
tant informé des vents qui re-
gnoient alors en Illyrie, des cha-
leurs qu'il y faisoit, & de tout
ce qui avoit précédé la contagion,
il vit que le mal estoit sans re-
mede, & refusa de partir; mais
prévoyant que cette peste seroit
bientost portée dans la Thessalie
& dans la Grece par les mêmes
vents, il envoya sans perdre
temps ses deux fils Thessalus &
Dracon, son Gendre Polybe, &
plusieurs de ses disciples en dif-
ferens lieux avec les instructions
nécessaires, & marcha luy-même

LA VIE

au secours de la Thessalie , passa
ensuite chez les Doriens & dans
la Phocide , alla à Delphes où il
fit des prières & des sacrifices ,
courut toute la Béotie , & se ren-
dit à Athènes , versant par tout
sur son passage comme un autre
Apollon , pour me servir des pa-
roles de Callimaque , La divine
Dans l'Hymn. à Apoll. v. 40. Panacée dont les précieuses
gouttes chassoient les maladies
de tous les lieux où elles tom-
boient .

Dans une occasion encore plus
pressante il délivra la ville d'A-
thènes de la grande peste qui y
avoit fait des ravages infinis , &
qui a esté si bien décrite par Thu-
cidide témoin oculaire , & après
luy par Lucrece . Et l'on pretend
que

D'HIPPOCRATE.

que les remedes generaux dont il se servit en cette occasion , furent de grands feux qu'il fit allumer dans toutes les ruës , & où il fit jeter toutes sortes de fleurs & de drogues aromatiques qui purifient l'air , methode pratiquée long-temps avant Hippocrate par les Egyptiens , qui , comme nous l'apprenons de Plutarque , purifient l'air le matin par des parfums de resine , fai-soient brûler à midy de la myrrhe , & qui le soir à l'entrée de la nuit allumoient des pastilles appellées Cyphi dont on peut voir la composition dans Dioscoride.

Nous avons vu qu'Hippocrate étoit né dans une Famille de Com-mencer jeune.

b

L A V I E

Medecins , & entre les bras de la Medecine , il ne faut donc pas douter qu'il n'eust succé , pour ainsi dire , avec le lait les principes & les elemens de cet Art , mais en voicy deux preuves qui me paroissent incontestables. La premiere , c'est ce qu'Hippocrate dit lui-même , que ceux qui ont appris tard la Medecine , sont pour les malades un tres-grand malheur , & une peste tres-dangereuse , & il en explique les raisons. Et la seconde , qui est encore plus forte , c'est qu'avant l'âge de trente ans il avoit déjà été honoré d'une Couronne d'or par les Atheniens , & qu'Artaxerxe avoit tâché de l'attirer dans ses Etats par de magnifiques promesses.

D'HIPPOCRATE.

L'heureuse naissance, la bonne éducation, le lieu propre à l'étude, & l'application dès la Jeunesse sont les quatre principales choses qui conduisent à la perfection des Sciences, mais on peut dire que si elles ne sont accompagnées de l'amour du travail, elles deviennent enfin inutiles, & l'édifice demeure imparfait, ou il se détruit, car en matière de Sciences, ne pas avancer, c'est reculer. La Médecine, qui est le plus difficile de tous les Arts, où l'on ne doit ni rien négliger, ni rien faire temérairement, & où il faut rassembler sous un seul point de vue le présent, le passé & l'avenir, demande encore plus d'as-

b ij

LA VIE

fiduite & plus de travail que tous les autres. Hippocrate étoit si persuadé de cette vérité, qu'il employoit à l'étude ou à la pratique les jours & les nuits, & qu'il insera dans son serment cet article si remarquable, Je n'entrerai jamais dans quelque maison que ce soit, que pour assister ceux qui auront besoin de mon secours. Par là il avertit les Médecins qu'ils sont responsables au Public de tous les momens de leur vie, & qu'ainsi tous ceux qu'ils perdent en visites inutiles ou en divertissemens sont autant d'injustices contre le salut des hommes, dont Dieu les a établi les gardes, & dont il leur demandera compte un jour.

D'HIPPOCRATE.

C'étoit une des maximes d'Hippocrate , que tout Medecin qui aime les hommes , aime son Art. Un Medecin hait donc les hommes , lors qu'il perd en occupations frivoles ou étrangères , un temps qu'il doit employer tout entier à l'étude ou à l'exercice de son Art , qui le rend maistre de la vie des Particuliers , & de celle des Rois mêmes.

Cet amour des hommes faisoit qu'Hippocrate étudioit sans ceſſe , & qu'il étoit toujours preſt à aller de nuit & de jour dans tous les lieux où ſa preſence pouvoit apporter du ſoulagement , & à s'abbaiffer jusqu'aux moindres fonctions de ſon miſtère , qu'il faifoit avec autant

b iii

L A V I E

d'exactitude & d'application que
les plus relevées , persuadé qu'il
n'y avoit rien d'indigne de luy
dans une Profession où tout con-
court à la guerison des Malades,
& où la plus petite negligence
cause souvent des desordres aus-
quels on ne trouve pas toujours
le temps de remedier.

Il ne travailloit pas seule-
ment à guerir les maladies, mais
encore à les prévenir ; car il di-
soit que s'il est glorieux d'avoir
soin des Malades pour rétablir
leur santé , il ne l'est pas moins
d'avoir soin des sains pour les
empêcher d'estre malades , &
dans cette vûe il écrivit plus-
ieurs Traitez , comme ceux de
la Diete , celuy de la Diete Sa-

D'HIPPocrate.

*lubre, celuy de l'Eau, de l'Air
& des lieux, & celuy des Son-
ges, sans compter tous les grands
preceptes qu'il a semez dans ses
autres Ouvrages pour la même
fin.*

*Il dit luy même que la vie est Tra-
courte, & l'Art fort long. Il s'en- vailler
suit de là nécessairement que plu-
ieurs années.
ceux qui veulent devenir ex-
cellens Medecins, ne doivent
pas seulement travailler de bon-
ne heure & aimer le travail,
mais aussi travailler plusieurs
années. C'est pourquoy les An-
ciens ont peint Esculape avec
une longue barbe, & tenant un
bâton plein de nœuds, pour
marquer les difficultez de cet
Art, & la longueur du temps*

b iiiij

LA VIE

qu'il faut employer pour s'y rendre habile : & comme ceux qui vivent le plus , ne vivent que fort peu , un Medecin doit , s'il faut ainsi dire , adjouter à sa vie la vie de ceux qui l'ont precedé , & celle de ses contemporains , en profitant des lumieres des uns par l'étude , & de celles des autres par la consultation . C'est ce qu'Hippocrate pratiqua toute sa vie . Il retint toutes les découvertes certaines que les Anciens avoient faites ; il les augmenta par ses reflexions & par un travail de plusieurs années , & y joignit celles qu'il avoit apprises des Medecins qui vivoient de son temps , & des Particuliers même . Aussi estoit-ce une de ses

D'HIPPocrate.

maximes , qu'il ne faut jamais negliger d'interroger ceux avec qui on se trouve , pour sçavoir s'ils n'imaginent rien dont on puisse se servir , & dans cette vûe il approuvoit extrêmement les consultations des Medecins dans les occasions difficiles , parce , disoit-il , que dans la plus grande abondance il se trouve toujoures de la pauvreté . Et dans le même temps qu'il défendoit aux Empiriques la pratique de la Medecine , il ne laissoit pas d'avouer qu'ils ne sont pas inutiles en tout , & il enseignoit que véritablement il ne faut pas consulter avec eux sur la maniere , sur la methode , qui dépend de la connoissance de l'Art qu'ils n'ont

b v

LA VIE

point, mais qu'on peut leur demander leur avis, parce que la connoissance de l'*Histoire generale* qui constitue l'*Art*, est répandue dans ce qu'ils disent, & qu'y qu'ils soient nécessairement ignorants, étant privéz de la connoissance des dogmes & des preceptes généraux, il ne laisse pas d'être tres-vray qu'on peut se servir utilement de leur experience, & il exhorte les Medecins à écouter ce que disent les Empiriques, & à les empêcher de faire ce qu'ils voudroient.

La reputation d'Hippocrate étoit si grande, que la pluspart des Princes & des Roys tâchoient de l'attirer. Il fut appellé à la Cour de Perdiccas Roy de Macedoine

D'HIPPOCRAT E.

qu'on croyoit malade de la phthisie. Hippocrate après avoir estudié son mal, connut qu'il n'estoit causé que par l'amour qu'il avoit pour une Maistresse de son pere, nommée Phyla.

Artaxerxe luy fit offrir des sommes immenses & des Villes entieres pour l'obliger à aller faire cesser la peste qui desoloit ses Armées & ses Estats, & il ordonna qu'on luy comptast cent talents ⁶⁰⁰⁰⁰. d'avance. Hippocrate regarda ces écus. richesses comme les ennemis de sa Patrie, & l'opprobre éternel de sa maison. Il les refusa, & fit au Gouverneur de l'Hellespont cette genereuse réponse.

Ecrivez à vostre Maistre que je suis assez riche, & que je ne

b vij

L A V I E
puis avec honneur accepter ses
offres , ny aller guerir des Bar-
bares qui sont les ennemis des
Grecs.

*Artaxerxe outré de ce refus,
envoya à Cos des Ambassadeurs
avec cette Lettre ,*

LE GRAND ROY
AU PEUPLE DE COS.

REMETTES incessamment entre
les mains de mes Ambassadeurs
l'insolent Hippocrate , qui a
mal parlé de moy & des Per-
ses , ou preparez vous à estre
punis. Car j'iray ravager vostre
Isle , & je la dissiperai & l'aby-
merai de maniere que la poste-
rité étonnée demandera où elle
aura esté.

D'HIPPOCRATE.

*Le Peuple de Cos ne s'épou-
vanta pas de cette menace , & ré-
pondit aux Ambassadeurs , Nous
ne ferons rien d'indigne d'Her-
cule & d'Esculape , & nous ne
vous remettrons point Hippo-
crate quand nous devrions tous
perir malheureusement . Nos
Peres refusèrent à Darius & à
Xerxes la terre & l'eau qu'ils
leur demandoient , & trouve-
rent qu'ils estoient sujets à la
mort comme les autres hom-
mes . Artaxerxe n'est pas plus
immortel qu'eux , retirez vous*

** Quand les Peres vouloient que des peuples se
rendissent à eux & devinssent leurs sujets , ils leur
envoyoient demander la terre & l'eau , c'est à dire ,
une entière sujetion désignée par l'abandonnement
de ces deux choses nécessaires à la vie . Cette réponse
du peuple de Cos esclaircit un passage de Quinte Curié
dans le III. Livre .*

L A V I E

donc, & rapportés luy nostre dernière réponse, les Dieux ne manqueront pas de venir enco-re à nostre secours.

Quelqu'un ayant dit sur cela à Hippocrate qu'il avoit tort de refuser une si grande fortune que Dieu luy offroit, & qu'Artaxer-ze estoit un fort bon Maistre, Hippocrate répondit, Mais je n'ay que faire d'un Maistre quelque bon qu'il soit.

Hippocrate estoit d'une sagesse à toute épreuve, d'un secret im-pénétrable & retenu, & moderé en tout : la justice & la probité regloient toutes ses actions : il seavoit allier la gravité avec l'hu-manité, & employer à propos & la fermeté & la complaisance. Il

D'HIPPOCRATE.

estoit prompt à profiter de l'occasion, & patient pour l'attendre. Il conservoit dans ses habits & dans toutes ses manieres beaucoup de simplicité & de modestie. Il avoit un langage masle & concis, parloit peu, & haïffoit mortellement les grands parleurs. Il ne faisoit rien dans l'agitation ni dans le trouble, suivoit toujours la raison, ne donnoit rien au hazard, ne negligeoit rien, & s'exposoit à tout sans aucune crainte; du reste grand ennemi des cabales & des brigues, & fort éloigné de toute sorte d'affection. Sur tout il avoit une tres-grande pureté de mœurs & une pieté si solide, qu'il s'opposoit ouvertement

L A V I E

aux superstitions qui regnoient
de son temps , & qui avoient
presque entierement corrom-
pu la Medecine. Il attribuoit à
Dieu tous ses grands succez ,
& pour le remercier de la bene-
dition qu'il avoit donnée à ses
Remedes , il consacra à Delphes
une statuë d'airain d'un homme
qui avoit été consumé par une
maladie , & à qui il ne restoit
plus que les os & la peau. On
a pretendu que cette Statuë étoit
un squelete , & qu'Hippocrate
l'avoit consacré comme un chef-
d'œuvre d'Anatomie , mais cela
ne s'accorde pas avec l'Histoire
de ce temps-là , car il paroist
v. pau.
fanias
dans les
Phocis qu'on regardoit cette Statuë com-
me la statuë d'un phthisique. Pen-
ques.

D'HIPPOCRATE.

dant la guerre sacrée , qui s'alluma peu de temps avant la mort d'Hippocrate , & qui dura encore plusieurs années après luy entre les Phocéens & les Thébains , on remarqua que Phayl-lus General des Phocéens , ayant songé qu'il étoit devenu semblable à cette statuë , mourut phthisique bien-tost après .

Hippocrate appelloit le desinteressement , une prééminence divine qui élève l'ame au dessus de toutes les choses terrestres , & il le possedoit à un si haut degré qu'il exerçoit la Médecine gratuitement , voulant que les Operations d'un Art libre fussent libres . Il disoit que ceux qui réduisent les Sciences à

L A V I E

La cruelle nécessité de servir pour de l'argent , en font de viles es-claves. Mais comme tous les Medecins ne peuvent pas suivre son exemple , & imiter sa générosité , il se contente de leur ordonner de n'exiger la récompense que dans la vûe d'acquérir les choses nécessaires pour s'avancer dans leur Art , & il les exhorte à être en cela très doux & très humains , & à s'accommoder toujours aux facultez de leurs Malades : & quand des pauvres ou des estrangers auront besoin de leur secours , il veut qu'il les assistent non seulement de leurs remèdes & de leurs soins , mais encore de leur bourse , leur donnant en cela des leçons & des exem-

D'HIPPOCRATE.
*ples d'une charité tres-digne d'un
Chrestien.*

*Il fut appellé par le Senat
d'Abdere pour aller guerir De-
mocrite, qui passoit pour fou dans
l'esprit du peuple, toujours por-
té à prendre pour folie la sagesse
qui est au dessus du commun; &
il donna encore en cette occasion
une marque du mépris qu'il avoit
pour les richesses: car il refusa
dix talens qu'on luy offrit.*

Six mil-
le écus.

*Quand les Atheniens envoye-
rent Alcibiade en Sicile, Hippo-
crate leur donna son fils Thessalus
pour Medecin de l'Armée, &
voulut qu'il fit le voyage à ses
dépens. Le mauvais succès de
cette expedition n'empescha pas
les Atheniens d'honorer Thessalus*

LA VIE
d'une Couronne d'or à son retour,
après trois années de service.

Jamais Citoyen ne témoigna plus d'amour pour sa patrie, qu'Hippocrate en fit paroître pour la sienne. Sur la nouvelle que les Atheniens se préparaient à porter leurs armes dans l'Isle de Cos, Hippocrate alla d'abord implorer la protection des Thessaliens & des peuples voisins, & en même temps envoya son fils Thessalus à Athènes pour tâcher de conjurer cette tempête qui menaçait son pays. Le père & le fils réussirent chacun de leur côté. Le Macédoine, la Thessalie & le Péloponèse estoient prêts à marcher au secours de Cos ; Et les Atheniens ou par reconnaissance.

D'HIPPOCRATE.

ou par crainte se rendirent aux remonstrances de Thessalus , qui leur fit voir que la trop grande puissance est la plus grande ennemie des Villes & des Estats , & qu'elle les ruine enfin parce qu'elle ne reconnoit presque jamais ni mesure ni regle.

Pythagore enseignoit que le seul moyen que les hommes ayent de se rendre semblables à Dieu , c'est de dire la vérité , & de faire du bien à tout le monde . Selon cette maxime jamais homme n'a mieux mérité qu'Hippocrate le surnom de Divin . Le bien qu'il a fait dans tous les siècles est assez connu , & pour la vérité il l'a si fort aimée , qu'il a voulu avertir la postérité d'une funeste méprise

LA VIE

où il estoit tombé, & qui auroit
pu estre ensevelie dans l'oubly,
comme le font d'ordinaire toutes
celles des Medecins, dont le so-
leil éclaire les succés, &) dont la
terre couvre les fautes. Dans le
cinquième Livre des Maladies
épidémiques il avoue avec une
ingénuité dont un grand homme
est seul capable, qu'ayant été
appelé pour penser Autonomus
qui avoit été blessé à la teste,
il prit malheureusement la playe
pour une des sutures, & ne le
trepana point. Quelques jours a-
près, une grande douleur de côté
estant survenue au Blessé avec
des convulsions aux deux bras,
Hippocrate, qui connut sa faute,
le trepana, mais inutilement;

D'HIPPOCRATE.

car comme c'estoit le quinzième
jour , & en Esté , il en cousta la
vie au malade qui mourut le len-
demain.

Hippocrate ne demandoit à Dieu
pour recompense de ses travaux ni
les plaisirs, ni les richesses, mais de
vivre long temps dans une santé
parfaite , de réussir dans son Art,
& de se rendre illustre dans tous
les siecles. C'est le souhait qu'il
fait dans son serment , & qui fut
accompli dans toute son estendue.

Car il vécut cent neuf ans , sain
d'esprit & de corps ; Il réussit si <sup>D'au-
tre di-
cent 85.
ou 90.</sup>
bien dans son Art , qu'il en aëté ^{ou 104.}
regardé comme le Pere ; Il receut
pendant sa vie d'aussi grands
bonheurs qu'on en ait jamais fait
à homme mortel. Les Argiens luy

LA VIE

érigèrent une statue d'or, & les Atheniens luy decernèrent des Couronnes de mesme métal, ordonnerent qu'il seroit nourri luy, & ses descendans dans le Prytanée, & l'initierent aux grands Mystères, honneur qu'ils ne faisoient que très rarement aux Estrangers, & qu'ils n'avoient encore fait qu'à Hercule, & apres sa mort il laissa une réputation qui ne finira jamais. Platon & Aristote, les deux plus grands genies qui ayent peut-être jamais paru, le suivirent comme leur Maistre, & s'attacherent à expliquer ses sentimens. Aristote mesme le prit pour modèle dans sa maniere d'escrire & de traiter les sujets, c'est pourquoy il est plus précis que Platon & plus methodique.

D'HIPPOCRATE.

methodique. Enfin Hippocrate a
esté regardé comme le plus fidelle
interprete de la Nature, & il y
a bien de l'apparence qu'il conser-
vera toujours une gloire que plus
de deux mille ans n'ont pu luy
ravir.

Il mourut en Thessalie la se-
conde année de l'Olympiade CVII.
349. ans avant la naissance de
Notre Seigneur, & fut enterré
entre Larisse & Gortone. On a
dit qu'un essaim d'abeilles fit du
miel pendant long-temps sur son
tombeau, & que les Nourrices y
portoient les enfans qui avoient
des ulcères à la bouche, qu'elles
guerissoient avec ce miel. J'ay
toujours cru que c'estoit une fic-
tion, pour faire entendre que la

c

L A V I E

Medecine est l'ouvrage d'Hippocrate , & le miel salutaire qui guerit tous les maux des enfans de la terre , c'est à dire des hommes , dont la Terre est la mere & nourrice.

On le representoit toujours avec un chapeau sur la teste , ou la teste couverte des pans de son manteau. On pretend que le chapeau estoit une marque de noblesse , c'est pourquoy les Peintres & les Statuaires donnoient toujours un chapeau à Ulyssè , à Castor & à Pollux. D'autres assurent qu'on representoit Hippocrate la teste couverte , parce qu'il étoit chauve , comme on donna toujours un casque à Pericles , pour cacher le même défaut. On

D'HIPPOCRATE.

en trouve encore d'autres raisons plus mystérieuses , mais qui me paroissent plus recherchées que solides. Ceux qui ont le mieux rencontré , à mon avis , sont ceux qui ont dit qu'Hippocrate estoit représenté la teste couverte , parce qu'il avoit beaucoup voyagé , car il n'y avoit que les voyageurs qui portassent des chapeaux. Si le chapeau eust été simplement une marque de noblesse , on l'auroit donné à Agamemnon , à Achille & aux autres Rois , on ne le donnoit qu'à Esculape , à Ulysse , à Castor & à Pollux , &c. parce qu'ils estoient célèbres par leurs voyages.

Suidas parle en ces termes des écrits d'Hippocrate. Son premier

c ij

L A V I E

Traité est le Traité du Serment, le second celuy des Pronostics, & le troisième celuy des Aphorismes, qui est au dessus de l'esprit humain, & je mets au quatrième rang le célèbre & admirable volume qu'on appelle Hexecontabiblos, parce qu'il contient soixante Traitez. Et voila à peu près le nombre des Traitez que nous avons d'Hippocrate, en prenant pour un seul Traité chacun de ceux qui sont partagez en plusieurs Livres, & en exceptant de ce nombre le Serment, les Aphorismes & les Pronostics.

Il est vray que parmi ces soixante Traitez, il y en a plusieurs qu'on ne juge pas dignes

D'HIPPOCRATE.

*d'Hippocrate, & qu'on attribue
à d'autres Auteurs. Soranus d'E-
phèse assure qu'il est tres-diffi-
cile de concilier les dissensions où
l'on est sur cette matière, & d'é-
tablir rien de certain, &) cela
par plusieurs raisons. La premie-
re, parce que plusieurs Auteurs
ont porté le même nom, & qu'il
y a eu plusieurs Hippocrates. La
seconde, parce qu'il est aisé d'i-
miter le caractère d'un Escrivain
& son style, &) la troisième,
parce qu'un même homme écrit
plus faiblement ou plus forte-
ment selon l'âge où il est, &
selon les progrès qu'il a faits
dans les sciences. Puisque du
temps de Soranus, qui avoit feuill-
leté toute la Bibliothèque de Cos,*

c iii

LA VIE

qui sçavoit tout ce que la Tradition disoit d'Hippocrate, il passoit pour impossible de decider seurement sur les Ouvrages de ce grand Medecin, que doit-on attendre aujourd'huy de tous nos Critiques ? Tous leurs jugemens sont non seulement incertains, mais souvent frivoles & opposez à une autorité indubitable, & qu'on ne peut contester. Je n'en donneray qu'un exemple. Il y a eu des Sçavans qui ont pretendu que le Traité de la Nature humaine est de Democrite, & ils se sont fondez sur ce que Democrite avoit fait un Traité de la Nature. Mais ne vaut-il pas mieux s'en rapporter à l'autorité de Platon, qui affeure que

D'HIPPOCRATE.

le Traité de la Nature humaine
est d'Hippocrate. Platon qui a-
voit vécu avec ce Medecin, n'est-
il pas plus croyable que tous les
Critiques ?

Pour ce qui est du style, quel-
ques Anciens ont dit que quoy
qu'Hippocrate fust de l'Isle de
Cos où l'on parloit Dorien, il
écrivit en langue Ionique en fa-
veur de Democrite qui estoit Io-
nien, Abdere sa patrie ayant été
rebâtie par des Clazomeniens qui
estoient d'Ionie. Mais cela est
avancé sans aucun fondement.
Herodote estoit d'Halicarnasse où
l'on parloit la langue Dorique
aussi bien qu'à Cos, cependant il
écrit en Ionien. Le fit-il aussi en
faveur de Democrite ? Homere

c iiiij

LA VIE

même qui étoit en Eolide , n'é-
crit pas en Eolien , mais en lan-
gue Ionique. Tous ces grands
Ecrivains suivirent le Dialecte
Ionique , parce que c'estoit le plus
estimé & le plus connu , & que ,
comme Strabon l'a remarqué au
commencement de son huitième
Livre , le langage Ionien étoit le
même que l'ancien Attique , les
Ioniens qui menerent des colonies
en Asie , étant sortis de l'Atti-
que qui étoit la véritable Ionie
ainsi appellée d'Ion fils de Xu-
thus. Hippocrate préféra donc la
langue d'un peuple voisin qui
étoit fort poli & fort délicat au
langage qui regnoit dans son Is-
le , & qui étoit plus rude & plus
grossier.

D'HIPPOCRATE.

Il laissa deux fils celebres Medecins , & une fille mariée aussi à un Medecin nommé Polybe. Je ne scaurois m'empêcher de rapporter icy une Tradition , qui bien qu'elle paroisse d'abord plus digne d'entrer dans un Roman , que de trouver place dans la Vie d'un Medecin aussi grave & aussi sérieux qu'Hippocrate , j'ert pourtant à faire connoître l'idée qu'on a conservée de ses Ecrits.

On dit que la fille d'Hippocrate fut convertie en un horrible dragon par la colere de Diane , & qu'elle habite encore aujourd'huy un antre près d'un vieux chasteau dans l'Isle de Lango , c'est à dire de Cos , dont

cv

LA VIE

Hippocrate estoit Seigneur. Les habitans l'appellent La Maistresse de l'Isle. Elle a autour d'elle de grands tresors, & elle ne recouvrera sa premiere forme que lors qu'un Chevalier, & non autre, sera assez hardy pour la baisser à la bouche. Plusieurs ont tenté l'avanture, & parce qu'ils n'ont pas eu assez de courage, & que cette horrible figure les effrayez, ils y ont péri. Mais celuy qui l'achevera sera le Maistre de la Dame, de son isle & de ses tresors. Il me semble qu'il n'est pas mal aisé de penetrer le sens de cette fiction qui est assez ingenieuse. La fille d'Hippocrate c'est la Medecine, elle est convertie en un monstre horrible par

D'HIPPOCRAT E.

la colere de Diane ; c'est pour faire entendre que les maux qui affligent la Nature humaine, font paroître la Medecine une chose si affreuse , que peu de gens ont la force de s'y appliquer. Mais celiuy qui la buisera à la bouche, c'est à dire celuy qui aura le courage de penetrer ses secrets, sans se rebuter de l'horreur qui l'accompagne , y trouvera des beautez incomparables , & jouira de tous ses tresors. Il faut que ce soit un Chevalier , c'est à dire qu'il faut que ce soit un homme initié dans les Mysteres ; car cette Reine n'accorde ses faveurs qu'à ceux qui portent , pour ainsi dire , ses livrées , & rebute tous ces avanturiers sans aveu ,

c vj

LA VIE
qui l'approchent moins pour la
baiser à la bouche , que pour se
rendre maistres de ses tresors.

Aprés la mort d'Hippocrate ,
on luy fit pendant long-temps des
sacrifices comme à un Dieu ; mais
les seuls sacrifices qu'il deman-
de , c'est qu'on lise ses écrits a-
vec attention , & qu'on travail-
le à connoistre la force & les
raisons de ses preceptes . Ceux
qui luy rendront cette sorte de
culte en recevront la recompense ,
& réussiront dans leur Art ; &
ceux qui y manqueront demeure-
ront dans leur ignorance , & tra-
vailleront inutilement . Hippo-
crate fera encore chez eux , ce
que sa petite statuë , dont par-
le Lucien , faisoit chez le Me-

D'HIPPOCRATE.

decin Antigonus ; quand on avoit manqué de luy sacrifier comme de coutume , cette Statuë ne manquoit jamais la nuit dés que la lampe estoit esteinte , de courir par toute la maison , de renverser les boëtes & les Medecines , & de brouiller toutes les drogues . Punition justement due , non seulement aux Charlatans & aux Sophistes , mais encore aux Medecins paresseux qui veulent exercer un Art qu'ils ne se donnent pas la peine d'apprendre .

Sur ce que j'avois demandé à Monsieur l'Abbé Renaudot , si dans les passages les plus difficiles d'Hippocrate , je ne pourrois pas tirer quelque secours des versions Syriaques & Arabes qui en ont esté faites , ce sçavant Abbé dont l'érudition est aussi agreable que profonde , m'a fait cette réponse , qui enrichira mon ouvrage , & qui servira extrêmement à détromper de la grande opinion qu'on a de la science des Orientaux plus capables d'obscircir la vérité par leurs imaginations & par leurs fables , que de l'éclaircir par la fidélité de leurs traductions .

A

MONSIEUR D...

CE seroit trop faire valoir l'érudition Orientale , Monsieur , que de vous promettre qu'elle pût servir à perfectionner l'ouvrage que vous avez entrepris en traduisant Hippocrate . Elle a pû estre autrefois fort utile aux Médecins , quand ils n'étudioient leur

Art que dans les livres faits ou traduits par les Arabes, ce qui a duré jusqu'à la fin du 15. siècle. Mais depuis qu'ils ont commencé à lire les principaux Auteurs dans leur langue, comme la lecture des Arabes est tombée entièrement, à peine est-il resté un habile homme qui voulût lire Hippocrate, Dioscoride ou Galien dans de mauvaises traductions faites sur celles des Arabes. Il est cependant resté une opinion parmy des Sçavans, que si la lecture de leurs ouvrages n'estoit plus nécessaire, elle n'estoit pas inutile pour corriger les textes originaux. Cette opinion s'est établie trop facilement, parce qu'on a pris trop serieusement, ce que ceux qui ont cultivé les langues Orientales, ont dit à la louange des Arabes, & qu'on en a porté les conséquences trop loin. Il est vray que dans la décadence des lettres en Europe, les Arabes ont cultivé toutes les sciences; qu'ils ont traduit les principaux Auteurs; & qu'il y en a quelques-uns qui étant perdus en Grec, ne se peuvent trouver que dans les traductions Arabes; & c'est ce qui a produit tant de Philosophes,

tant de Medecins & de Mathemati-
ciens Arabes , dont le merite n'est pas
égal. Ils ont eu de plus habiles Ma-
thematiciens , & on trouve que leurs
observations ont esté fort justes. On
estime assez leurs Geometres , quoy-
qu'aucun n'ait excellé , comme ceux
qui ont paru parmy nous dans ces der-
niers temps ; & aussi ils preferent en-
core ce qu'on leur traduit de nos Au-
teurs , à tout ce qu'ils trouvent dans
leurs livres. M. Bernier m'a dit sou-
vent que Daneschmend Chan , Mini-
stre tres-sçavant , d'Aurengzeb Empe-
reur des Mogols , & les plus habiles
Philosophes des Indes preferoient
quelques traitez de Gassendi qu'il
avoit traduits , à tous leurs Philoso-
phes. M. Greaves traduisit de mesme
quelques observations de Tycho Bra-
hé , que les plus habiles Astronomes
de Constantinople trouverent confor-
mes aux meilleures observations de
leurs Auteurs. Ainsi on ne peut refu-
ser aux Orientaux la veritable louan-
ge qu'ils meritent d'avoir cultivé les
sciences , mais quand on veut les faire
considerer comme d'excellens Tradu-
seurs , c'est assurément qu'on ne les

connoist pas. M. de Saumaise a beau-
coup servi à établir cette opinion , en
citant toujours ces livres qu'il ne con-
noissoit guere , & promettant de resti-
tuer Dioscoride par la version Arabe ,
qu'il avoit lûe dans Ebenbeîtar. M.
Dodart, qui a vû quelques essais de cet
Auteur , ne paroît pas en juger de la
mesme maniere ; & il n'y a qu'à sa-
voir l'histoire de ces traductions pour
en juger. Les plus anciennes , qui
avoient esté faites par des Syriens , &
en langue Syriaque , sont entierement
perduës , & il n'en reste que les ti-
tres. Mais si elles estoient semblables
à celles des Auteurs Grecs Ecclesiasti-
ques qui nous restent , il n'y a pas
lieu de croire que ceux qui se sont
trompez si souvent , dans des matie-
res communes , ne l'ayent pas esté en-
core plus dans d'autres si difficiles ,
qu'elles ont obligé les Grecs mesmes
à se faire des dictionnaires pour les é-
claircir. On en juge par plusieurs mots
Grecs restez dans les Dictionnaires Sy-
riaques , parce que la langue Syriaque
ne pouvoit les expliquer , & quand les
Arabes les ont voulu traduire en leur
langue , ils les ont souvent mal en-

tendus. Cependant on ne peut disconvenir que ces premières versions Syriaques n'ayent été faites dans un temps auquel le Grec estoit plus connu, & même encore vulgaire : au lieu que la pluspart des versions Arabes n'ont été faites que sous la seconde race des Califes, successeurs de Mahomet, lorsque le Grec literal n'estoit plus qu'une langue sc̄avante dans les Provinces dont ils estoient les Maîtres.

La grande Epoque des traductions est ordinairement marquée sous le règne

Il com-
mença
son regne
l'an de
l'hégire
198. c'est
à dire de
J. C. 813.
mourut
218. de
l'hég. de
J.C. 833.

d'Almamon cinquième de ces Princes
qui favorisa plus qu'aucun autre, les
gens de lettres, & qui mit sa nation
dans la curiosité des sciences, que les
Grecs avoient cultivées. Abu Jafar
Almansor son grand pere avoit com-
mencé, & il avoit donné de gran-
des récompenses aux Sçavans, parti-
culièrement à ceux qui par la tradu-
ction des livres Grecs donneroient aux
Arabes les moyens de cultiver la Phi-
losophie, l'Astronomie, les Mathema-
tiques & la Medecine. Il y avoit déjà
plusieurs des principaux livres traduits
en Syriaque par Sergius Syrien, qui
Abulfa. vivoit sous Justinien, & qui passe pour

le plus ancien Interprete. Almamon ^{ge hist.}
fit une recherche particulière des li- ^{Dynastie}
vres Grecs ; il envoia les demander ^{rum p.}
aux Princes Chrestiens ; & quand il ^{94. Hist.}
en eut ramassé un grand nombre, il fit ^{des Me-}
chercher des hommes habiles pour les
traduire en Arabe. On croid commu-
nément que la pluspart des tradu-
ctions se firent sur les originaux Grecs ;
& il se peut faire qu'il s'en fit quel-
ques-unes. Cependant les meilleurs
Historiens remarquent que la pluspart
se firent sur des traduct ons Syriaques
qui estoient entre les mains des Sy-
riens. Comme ce Calife & son grand
pere Almansor, qui bâtit Bagdad, y
faisoient ordinairement leur résiden-
ce, & que le Syriaque estoit encore
vulgaire, qu'on parloit même encore
Grec en plusieurs Villes, & que ce-
pendant la connoissance du Syriaque
n'estoit presque que parmy les Chré-
tiens, ce furent eux qui eurent la prin-
cipale part à ces ouvrages. Une des
premières traductions fut celle d'Hip-
pocrate, faite par des Médecins ^{Entre autres,}
Chrestiens, qui eurent beaucoup de ^{George,}
credit dans la Cour du Calife Alman- ^{fils de}
sor. Jusqu'à ce temps-là les Arabes ^{Bodie-}
^{chuia,} Chrétiens,
^{Nestor}

rien, na. n'avoient pas fait grand état de la Me-
tis de Jondifa- decine étrangere ; & on trouve dans
bur. les histoires de Mahomet, qu'un Prin-
Gulistan ce luy envoya un Medecin, qui fut
p. 239. long-temps parmy eux sans rien faire ;
& qu'estant allé trouver Mahomet, il luy dit que depuis qu'il demeuroit parmy les Arabes, personne ne luy demandoit le secours de son art ; à quoy Mahomet répondit que les Arabes ne mangeoient que quand ils estoient pressiez de la faim, & que mesme ils finissoient leurs repas avant que d'estre rassasiez ; le Medecin luy fit une profonde reverence, & se retira, disant, que c'estoit la véritable règle de se bien porter ; & que par tout où elle se pratiquoit les Medecins n'avoient que faire. Les Historiens marquent que parmy les Arabes il y avoit un Medecin appellé Hareth Ebn Chalda à qui

Il avoit Mahomet envooyer les malades, & qui eu quel- les traitoit avec des remedes fort sim- ples. Mais Almansor estant fort in- commode, & ayant essayé des remedes de toutes sortes de Medecins, il fit ve- nir de Perse, Georges, fils de Boct-Ie- chua, qui fut long-temps son premier Medecin. Cet homme estoit Syrien,

& Chrestien Nestorien ; & on attribuoit la grande capacité à l'étude qu'il avoit faite des anciens, dont il traduisit les principaux en sa langue. C'est ce qui mit les Mahometans dans le goust de cette étude, dans laquelle les Syriens furent leurs maîtres : car on ne trouve presque aucun Mahometan qui eut étudié le Grec : & comme la plupart ne sçavoient pas non plus le Syriaque, quand ils s'appliquèrent à la lecture des livres Grecs, particulièrement de Medecine, ce ne fut que dans les traductions Arabes, faites par les Chrestiens Syriens sous Almansor, & sous Almamon. Les Egyptiens s'appliquèrent aussi avec grand soin à cette étude. Le Grec se conserva plus long-temps en Egypte qu'en Syrie, principalement parmy les Chrestiens Orthodoxes, appelliez ordinairement Melchites, qui avoient conservé l'usage de cette langue dans leurs offices, au lieu que les Demi-Eutychiens, ou Jacobites ne les celebroient qu'en Copte ou Egyptien. Cependant les Egyptiens ont fait fort peu de traductions en comparaison des Syriens, parceque les Califes protecteurs des sciences, n'alle-

servations, &
quelques
expérien-
ces, sans
qu'ils
eussent
aucune
connois-
fance des
principes
de la Me-
decine.

rent point en ce pays-là , qui estoit gouverné par des Emirs ou Gouverneurs , sous l'autorité des Califes , & qu'ainsi les sciences n'y estoient pas si florissantes.

On a tout sujet de croire suivant plusieurs témoignages des Auteurs Orientaux , qu'il s'estoit fait des traductions d'Hippocrate dès les premiers temps d'Almansor & d'Almamon : Mais celle qui a effacé toutes les autres , a été celle de Honain , fils d'Isaac , qui fut en grande réputation sous le Calife Elmotewakel. Ce Prince commença son règne l'an 232. de l'hégire , de J. C. 846. & mourut l'an 247. J. C. 861. Cet Honain fut disciple de Jean , surnommé fils de Massowia ; & c'est celuy qu'on appelle communément Mefvé. Les Historiens remarquent que Honain entreprit de nouvelles traductions des livres Grecs , parceque celles de Sergius estoient fort défectueuses. Gabriel fils de Boët-Iechua , autre fameux Médecin , l'exhorta à ce travail qu'il fit avec tant de succès , que sa traduction surpassa toutes les autres. Sergius avoit fait les siennes en Syriaque ; & Honain , qui

avoit demeuré deux ans dans les Provinces où on parloit Grec, pour apprendre la langue , alla ensuite à Basora , où l'Arabe estoit le plus pur ; & s'estant perfectionné dans cette langue , il se mit à traduire. La pluspart des traductions Arabes d'Hippocrate & de Galien portent son nom : & les Hebraïques faites il y a plus de 700. ans , ont esté faites sur la sienne. Les premiers Traducteurs Syriens avoient fait leurs versions en Syriaque , la pluspart ne sçachant pas assez bien l'Arabe dans les premiers temps du Mahometisme pour écrite en cette langue , sur laquelle les Arabes avoient de grandes delicateſſes. Ceux qui vinrent ensuite avoient plus traduit sur le Syriaque , que sur les originaux Grecs , & comme Honaïn joignit l'érudition greque à l'élegance de la langue Arabesque , ses traductions surpasserent toutes les autres par leur exactitude , & par la beauté du style. Les premières traductions Latines d'Hippocrate , dont les Medecins des siecles passés se sont servis par toute l'Europe , n'estoient point faites sur le Grec. Quelques - unes qui se répandi-

rent depuis les guerres d'Outremer, furent faites sur les livres Arabes ; & celles qui vinrent par l'Afrique & par l'Espagne, où les Juifs cultivoient extrêmement la Medecine, estoient la pluspart faites sur les traductions Hebraïques que les Juifs avoient faites sur les Arabesques. Il est fort difficile de les distinguer les unes des autres, parceque les copistes, ou mesme les Medecins de ce temp-là, reformoient souvent leurs éditions latines, sur celles qui leur tomboient entre les mains : & la maniere de traduire estoit si mauvaise, que ces traductions à force d'avoir été reformées par des Medecins qui ne scavoient ni l'Arabe ni l'Hebreu : ou par des Juifs qui ne scavoient pas la Medecine, estoient devenus inintelligibles, quand on commença à lire cet Auteur en Original. On en peut dire autant de toutes les traductions des Auteurs Grecs, & particulièrement d'Aristote. Il avoit été de mesme traduit en Syriaque, puis en Arabe, puis en Hebreu : & c'estoit sur cette troisième traduction, qu'avoient été faites ou reformées toutes celles qu'on lissoit dans les écoles jusqu'au rétablissement

lement des lettres , & de l'étude de la langue Greque . L'ignorance ou la négligence des Traducteurs alloit si loin , que quand on compare l'ancienne traduction d'Avicenne avec son texte , on ne le peut presque reconnoistre , encore moins celuy des Auteurs plus difficiles .

Pour revenir donc à Honain fils d'Iaac , il est le plus considerable , & presque le seul interprete d'Hippocrate ; & c'est de lui que les Arabes ont tiré tout ce qu'ils ont d'érudition sur l'histoire de la Medecine . Il y avoit encore dans ce temps-là deux traductions , l'une Syriaque , & l'autre Arabe . La premiere passoit pour un second original ; & on trouve souvent dans les exemplaires anciens des traductions Arabes , particulierement de Dioscoride , qu'elles avoient été conférées avec les éditions Syriaques . Les premières sont fort rares depuis plusieurs siecles , à cause que le Syriaque est devenu une langue scavante , qui n'a plus eu d'usage que parmy les Chrétiens ; & ils l'ont même tellement oubliée , que quoy-qu'ils celebrent le service divin en cette langue ,

d

elle ne s'apprend plus que par étude. C'est ce qui a rendu ces premières traductions fort rares , de sorte qu'on ne les trouve plus. On peut juger par ce qui a été dit jusqu'à présent , qu'on n'en peut pas tirer beaucoup d'utilité pour la révision des textes Grecs ; & c'est-là Monsieur , la première partie des remarques que vous avez souhaitées.

Vous n'aurez pas après cela de peine à juger qu'il est bien difficile de trouver parmy les Orientaux quelques éclaircissements touchant l'histoire d'Hippocrate , qui ayent échappé à la diligence des Grecs ou des Latins. Ce la n'empesche pas que les Orientaux n'ayent des vies d'Hippocrate , & qu'ils n'en parlent avec éloge comme d'un des plus grands genies de l'antiquité , dans leurs histoires générales. C'est ce qu'on trouve dans les deux feules qui soient imprimées , dont la première est celle d'Eutychius, ou Sahid fils de Patrik , Patriarche d'Alexandrie , l'autre celle de Gregoire , surnommé Abu'lfarage , qui estoit Métropolitain de Takrit , ville d'Armenie ,

qui a vécu jusqu'au 13^e siècle. Dans l'une ni dans l'autre, il n'y a rien de particulier qui ait un fondement solide. Vous ne laisserez pas de trouver dans ce Mémoire ce que ces Auteurs ont écrit de plus apparent. Je suis, Monsieur, Vostre, &c.

On n'a pas jugé à propos de faire imprimer ce Mémoire, parce que tout ce qu'il y a de meilleur dans tous les Auteurs Orientaux, n'est qu'un méchant extrait des Vies Grecques.

d ij

REMARQUES

*Qui ont été oubliées dans ce premier
Volume.*

p. 98. *Il y a des Charlatans & même des Médecins qui disent qu'il est impossible de savoir la Médecine.* J. Hippocrate après avoir prouvé que ce ne sont pas les premières qualitez, mais les secondes, qui font tous nos maux, attaque une autre opinion des nouveaux Sophistes qui soutenaient qu'on ne peut apprendre la Médecine que l'on ne saache auparavant ce que c'est que l'homme, & comment il est fait & formé. Hippocrate ne nie pas que cette connoissance ne soit nécessaire au Médecin, mais il nie que le Médecin puisse l'apprendre d'ailleurs que de la Médecine même. La Philosophie ne va pas jusqu'à là, & tous les Charlatans qui avoient écrit alors de la nature de l'homme, & qui n'avoient pu descendre dans le détail infini que la Médecine seule peut enseigner, n'en avoient parlé que d'une manière générale & superficielle, & par conséquent plus propre à instruire un Peintre qu'un Médecin. C'est, à mon avis le sens de ce passage qui paroît assez obscur. J'ay suivi Zuingerus, & après l'impression de ce Volume j'ay vu que le Savant Heurnius est du même sentiment,

Et moins utile aux Médecins qu'aux Peintres, à la fin de la Remarque ajoutez. J'avois cru d'abord en lisant ce passage que c'etoit une espèce de façon de parler proverbiale, & qu'il

REMARQUES.

falloit traduire, n'est non plus utile aux Medecins qu'aux Peintres, comme si Hippocrate avoit voulu dire qu'il estoit également inutile aux uns & aux autres. Mais apres y avoir bien penſé, & avoir bien examiné la suite du raiſonnement, il m'a paru qu'Hippocrate n'a pu dire que l'Ouvrage de ces Sophistes n'estoit non plus utile aux Medecins qu'aux Peintres, car outre que cela feroit froid, il est évident que la maniere générale & superficielle, dont ces Auteurs avoient traité de la nature de l'homme pouvoit n'estre pas inutile aux Peintres, & Hippocrate en le remarquant rend par-là ces ignorans encore plus ridicules, car un Medecin qui n'inſtruit pas les Peintres par ses écrits n'est nullement ridicule, mais il l'est beaucoup, lorsqu'en écrivant de la nature humaine il inſtruit les Peintres, & ne donne pas le moindre precepte qui puisse estre utile aux Medecins.

Car le Medecin est un Philophe presque égal aux Dieux.] Hippocrate dit en ces trois mots *ταῦται φιλόσοφος ισούτεος Medicus Philosophus Deo par.* Il faut toujours joindre la Medecine avec la Philosophie, Car le Medecin est un Philosophe égal aux Dieux, au lieu que le Medecin qui n'est pas Philosophe ne mérite pas mesme le nom de Medecin. Mais peut-être feroit-il mieux de traduire : *Car le Medecin Philosophe est égal aux Dieux.* Cela me paroifstroit plus fort, & rendroit le raiſonnement d'Hippocrate plus sensible, c'est pourtant toujours le même sens.

Encore s'en consoleroit-on si ceux qui font les p. 220: fautes en estoient seuls punis.] C'est le sens le d iij

REMARQUES.

plus raisonnable que j'ay pu tirer de ce passage, qui est tres obscur dans l'original. On l'avoit expliqué de cette maniere: *Encore seroit-ce un fort petit malheur si ceux qui font mal la Medecine n'empoisonnent aux malades que l'argent qu'on leur donne pour leurs visites.* Comme si Hippocrate disoit, on seroit bien heureux si on estoit quitte d'un meschant Medecin pour de l'argent, mais il en couste bien d'avantage, & on paye bien plus cherement ses visites, puisqu'il en couste la vie tres-souvent. Le premier sens me paroist meilleur, on en jugera. Hippocrate prend le mot *τιμωρία* metaphoriquement pour peine, pour châtimen^t, comme nous nous servons souvent du mot de récompense, & de celuy de salaire. Ce qui precede le prouve suffisamment

¶. 221. *C'est par-là je pense que tout l'Art de la Medecine a été trouvé, puisque sur la connoissance des choses particulières.] Il tend la raison, pourquoi il ne faut pas négliger d'interroger les particuliers avec lesquels on se trouve, & cette raison est que les expériences particulières qu'on a faites par les sens, ayant été recueillies & assemblées par la raison, cet assemblage général a constitué l'Art. Ce passage peut aussi être traduit, C'est par-là je pense que tout Art a été trouvé, &c. car tous les autres arts ont été trouvez par la même voie que celui de la Medecine. Le mot Grec Τιμωρία a été emprunté des Bergers qui assemblent dans un même par les troupeaux de même espèce, les expériences recueillies ont enfin constitué l'Art.*

Sur tout dans les maladies aiguës.] C'est à dire, dans les maladies qui peuvent devenir ai-

REMARQUES.

gées. Car dès qu'une maladie est aiguë, où menace de l'estre, Hippocrate dit qu'il y auroit de l'inhumanité à un Medecin de fatiguer son malade, en voulant faire marché avec luy, ou de laisser perdre l'occasion, pendant qu'il s'amuseroit à faire marché avec ceux qui seroient près de luy, ce marché ne devoit estre fait que dans les maladies Chroniques, dont la guérison consiste dans le temps. Mais il n'en devoit point parler dans les maladies aiguës qui ne peuvent estre guéries qu'en profitant de l'occasion.

Preférant le plaisir d'obliger à celsuy de s'enrichir.] Le Scavane Heurnius a traduit: : *Vel ob gratitudinis memoriam, vel ob praesentem existimationem.* Et en cela il me paroît qu'il n'a pas bien compris la force des termes Grecs. Il n'est point pour *vel*, mais pour *quām*, & dépend du mot *εγείρειν glw.* Hippocrate dit à la lettre *memoriam gratia priorem faciens, quam praesentem existimationem.* Mais dira-t-on comment *existimatio εὐδοκία* peut il estre appliquée aux richesses? C'est en ce qu'un Medecin regarde ordinairement la récompense, comme la marque de l'opinion qu'on a de luy, & comme le fruit de sa réputation.

Car dès qu'un Medecin aime les hommes il aime son Art.] Heurnius en traduisant *si enim adfuerit benignitas, aderit etiam artificio comparatus artii amor, car si le Medecin est humain il fera aimer son Art.* Il a creu que *φιλασθανίς* estoit dit du Medecin, & que *φιλοτεχνίς* estoit de la part du malade. Mais il me semble que de cette manière il corrompt un précepte très-excellent. Il ne dépend pas toujours d'un Medecin, quelque humain qu'il soit,

d. iiiij

REMARQUES.

de faire aimer son Art, au lieu que c'est une vérité constante non-seulement dans l'Art de la Medecine, mais dans tous les autres que celuy qui aimera les hommes aimera son art, & que celuy qui ne les aimera point le negligera, ou ne l'exercera que fort imparfaitement & pour son utilité particulière.

p. 227. *Et que la plus grande misere ne seroit pas capable de les porter à faire la moindre demarche contre des principes si bien establis.*] Je vois que Heurnius a expliqué ces mots d'Hippocrate εὐτὸν οὐδὲν τὸ δοκεῖν, ne in summa quidem facultatis inopia, comme si Hippocrate avoit voulu dire que le véritable Medecin, lors mesme qu'il manque des instrumens necessaires, ne laisse pas de se bien conduire, parce qu'il agit par methode. Mais je doute fort que ce soit le sens des termes Grecs.

p. 235. *Car la connoissance de l'Histoire generale & qui constitue l'Art est répandue dans ce qu'ils disent.*] J'ay un peu estendu ce passage pour luy donner plus de jour. Hippocrate du feulement : *Car la connoissance de l'Histoire, (de la science) élégante, ou convenable, est répandue dans ces gens-là. ιστορίας γέλης ινών οὐρανού τοντοποιίαν.* par ce nom d'Histoire, il en entend la science generale, la methode qu'il appelle *convenable*, *élégante*, ou *décente*, parce que c'est elle qui constitue l'Art & qui fait le Medecin, & il dit qu'elle est répandue dans les Empiriques, parce que la methode n'est fondée que sur les experiences, & n'en est qu'un resultat, car comme a fort bien dit Aristote dans le chap. 1 du 1. Liv. de la Metaphysique πάντει τέχνῃ στοιχεῖαν οὐ μόνον τὸ εἶναι.

REMARQUES.

Cela équivaut à dire que l'Art est lorsque de plusieurs notions de l'expérience, il se forme une conjecture générale sur toutes les choses semblables, qui doivent arriver conformément. Sur quoy Cicéron a dit: *Est enim Ars in his qui novas res conjectura persequuntur, Veteres observatione dedicarunt.* De Divinat. Liv. 1.

*Quand la maladie est petite on peut attendre p. 238.
beaucoup de l'âge.] Le Grec dit mot à mot :
L'âge, quand le sujet est petit, a quelquefois
beaucoup de force Et sur cela on a cru qu'Hip-
pocrate voulloit dire que dans un corps fort in-
firme l'âge peut souvent beaucoup. C'est à-
dire, que le changement d'âge guerit souvent
des malades que tout l'Art de la Médecine au-
roit de la peine à guérir. Mais je doute fort que
les Grecs ayent jamais dit petit pour insirme.*

Par rapport à la saison, selon le sujet & la partie] Ajoutez à la fin de la Remarque à la pag. 303. En effet Hippocrate a pu vouloir dire que les humeurs augmentent & diminuent dans le corps, selon la partie, selon chaque saison, parce que la bile domine en Esté le sang, au Printemps la pituité, en Hyver, &c. & selon la Nature, selon la constitution de chacune de ces saisons, parce que selon que les humeurs sont déreglées, les humeurs changent & varient à proportion.

PréSENTEMENT je m'en vais écrire mes propres pensées.] C'est-à-dire, appliquer, accommoder au corps humain, qui est le sujet de la Médecine, les principes généraux de la Physique selon mon idée.

Et celle qui éstoit également grasse & visquée p. 329.

REMARQUES.

se fit des os spongieux.] Car les parties visqueuses empêchent les parties graffes de se brûler si promptement, y font des pores & y entretiennent des cavitez.

p. 330. *Or le cerveau est la metropole du froid & du visqueux.]* Après la Remarque p. 357. ajoutez Hippocrate explique ici admirablement la nature du cerveau qui est froid & visqueux, comme le devoit être nécessairement le siège du sentiment & de la pensée, froid & par conséquent humide, pour recevoir l'impression des esprits animaux, qui s'évaporoient s'il estoit chaud, & visqueux pour en conserver l'impression, & aussi pour fournir la matière aux nerfs.

p. 335. *Ils ne sauroient pas même sucer le lait d'abord après leur naissance, s'ils n'avoient succé dans le ventre.]* Après la remarque de la p. 360. ajoutez, Hipocrate cependant ne dit-il pas dans le traité de l'aliment & dans le vi. liv. des maladies Epidem. que la Nature fait tout sans maître, & qu'elle fait toujours ce qu'il faut sans avoir rien appris. L'enfant pourroit donc sucer le lait après sa naissance, quoy qu'il n'eust pas succé dans le ventre, la Nature cherchant & faisant elle-même ce qui convient.

p. 340. *Et elles tombent lors que les enfans ont accompli les années de leur première nourriture.]* Après la remarque qui est à la p. 361. ajoutez. Il y a encore une raison plus sensible de la chute de ces premières dents, car elle vient de ce que l'alvéole étant un os spongieux croît plus promptement que la dent, qui est un os fort dur, & en croissant elle s'élargit de maniere que la dent ne remplissant pas sa capacité, vacille jusqu'à ce qu'enfin ne tenant plus, elle est obligée

REMARQUES.

de tomber. Cette raison satisfait plus que celle d'Aristote, qui est que ces premières dentes tombent, parce qu'elles croissent dans une machoire fort étroite, ce qui les rend faibles & faciles à chanceler.

Et qu'ils sont reçus dans les intestins inférieurs, ils s'épaississent & deviennent excrements.] Ils s'épaissent parce que les veines, comme il l'a déjà dit, ont receu le plus clair, c'est à dire le chyle.

Parce que, comme je l'ay déjà dit, les machoires sont les seuls de tous les os qui ayent des veines.] Il vaut dire seulement que les veines sont plus rares dans les autres os, car chaque alveole de la machoire reçoit une veine, une artere & un nerf: ainsi dans un tres-petit espace il y a plusieurs veines, c'est pourquoi il ajoute que la nourriture y afflué plus abondamment.

Les sons vont donner contre cet os dur.] Les sons, c'est à dire l'air qui estant poussé & comprimé ébranle les filets nerveux de l'oreille & remue les esprits animaux qui y sont contenus.

*Est une membrane forti déliée comme une toile d'araignée.] Après le mot *Tympan*, ajoutez cette membrane sépare le trou de l'oreille externe d'avec la cavité du tambour.*

Il y a pourtant des Auteurs qui en écrivant de la Physique, ont soutenu que c'est le cerveau qui fait le son.] Le cerveau ne fait pas le son, c'est à dire il ne resonne point, mais il reçoit l'impression de l'air par l'ébranlement des nerfs & le communique à l'âme, mais de savoir comment cette perception se fait dans l'âme, c'est ce que ni les anciens, ni les modernes n'ont pas encore si bien expliqué qu'il n'y reste des difficultés infinies.

REMARQUES.

Par le moyen des bronches ou cartilages secs.]
J'ay voulu conserver le mot de *bronches*, dont Hippocrate s'est servi, quoique nous ne l'employions pas dans ce sens là. Hippocrate appelle à mon avis bronches ou cartilages secs les lames osseuses & revêtues de la membrane qui est l'organe de l'odorat, car à cette membrane aboutissent les extrémités des nerfs qui sont ébranlés par les parties des corps odorans.

p. 346. Et que le cerveau flaire le mieux les choses seches.] Pourveu que la sécheresse ne soit pas assez grande pour empêcher que les parties des corps odorants ne s'exhalent.

[Mais il ne flaire point l'eau.] A la fin de la remarque ajoutez. Ni l'air que nous respirons, ni l'eau n'excitent en nous aucun sentiment d'odeur, parce que leurs parties sont trop foibles & trop delicates & qu'elles ne peuvent ébranler en aucune maniere l'organe de l'odorat.

p. 347. Par ces veines passe du cerveau & se filtre ce qu'il y a de plus clair dans l'humeur tres-viscuse, & fait tout autour la premiere tunique de l'œil.] Hippocrate explique icy selon les principes comment se fait la tunique exterieure qui environne tout l'œil, & qu'on appelle la cornée que quelques-uns pretendent une production de la dure mère.

Reluisent & impriment leur éclat.] Hippocrate se fera d'un terme qui signifie proprement reflechir la lumiere *aireroyeñ*.

p. 348. Et qu'on appelle le blanc des yeux est une chair.] A la fin de la remarque ajoutez. Ou plutôt à cause de la tissure des fibres qui étant fort compactes & serrées renvoient plus de lumière.

REMARQUES.

*Et si on en demande la raison, c'est parce p. 349.
qu'ils sont de même couleur.]* Après la remarque ajouiez. Ainsi quand il dit qu'un objet ne peut estre vu parce qu'il est de même couleur que l'œil, il veut dire, parce qu'il n'a que la même lumière, qu'il n'est pas plus éclairé que luy. Car *lumière & couleur* sont une seule & même chose, puis que ce n'est que la lumière différemment réfléchie qui fait les différentes couleurs, & que la couleur perit & ne subsiste plus sans la lumière.

*Que toutes les maladies internes naissent de p. 378.
l'air, ou en sont les suites nécessaires.]* Hippocrate enseigne icy formellement, & son opinion a été renouvelée par quelques Médecins modernes, que la cause de toutes les maladies universelles & particulières, ce sont les esprits animaux altérés & corrompus par l'air extérieur infecté de quelque qualité nuisible.

*Quand donc l'air est chargé d'ordures qui p. 379;
sont ennemis de la nature de l'homme.]* Il appelle *ordures ou miasmes* les levains morbifiques, qui sont des poisons très-subtils qui corrompent les esprits, ces esprits corrompus communiquent leur corruption au sang.

*Les esprit qui ne peuvent sortir, le bas ven- p. 381;
tre étant bouché, courrent par tout le corps, &
se coulant dans les parties les plus sanguines,
les refroidissent.]* Les modernes expliquent cela d'une autre maniere, mais toujours sur le même fondement, ils disent que les esprits animaux accablés & embarrassés, & ne faisant plus leurs fonctions, causent le frisson avec la fièvre de poux & la respiration frequente ; cet état dure jusqu'à ce que ces mêmes esprits

REMARQUES.

irrités ayant recouvré leurs forces , ou naturellement , ou par les remèdes , s'agitent , s'étendent & caufent la chaleur , la fréquente élévation de poux , les maux de teste , la veille , le délire , les tremblemens , les convulsions , & à la fin les sueurs .

p. 414. *Elle delie les nerfs & les muscles.] Les nerfs comme dans le tetane ; & les muscles , ou les chairs comme il y a dans le texte , lors que les tendons sont comme rétirés par la chaleur de la fièvre , ou par quelque exercice trop violent.*

p. 415. *Elle fert à humecter par des lotions comme les narines & la vessie.] L'eau chaude prise par le nez fond la pituite & la fait couler , & par-là elle décharge la teste.*

Extrait du Privilege du Roy.

PAR GRACE & PRIVILEGE DU
ROY, donné à Versailles le
26. Mars 1695. Signé, par le Roy,
PARAYRE. Et scellé : Il est
permis au Sieur A.D. de faire im-
primer un Livre intitulé , *Les
Oeuvres d'Hippocrate*, traduites
en françois, avec des Remarques;
& ce pendant le temps de dix
années consécutives, à commen-
cer du jour que lesdits Ouvra-
ges seront achevez d'imprimer.
Et défenses sont faites à tous Im-
primeurs, Libraires & autres
personnes de quelque qualité
qu'elles soient, de vendre ni de-
biter ledit Livre, sans son con-
sentement, ou de ceux qui au-
ront droit de luy, à peine de con-
fiscation des Exemplaires, trois
mille livres d'amende, & autres
peines portées par ledit Pri-
lege.

Reigistré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 1. Avril 1697.

Signé, P. AUBOUYN, Syndic.

Et ledit Sieur D. a cedé & transporté le droit du présent Privilege , pour ces deux premiers volumes d'Hippocrate seulement , aux sieurs Aubouyn, Barbin & Compagnie , suivant l'accord fait entr'eux.

LES



DE L'ART DE LA MEDECINE.

LA premiere chose que doit faire un Philosophe qui veut establir les Principes d'un Art, & en donner des regles, c'est de prouver que cet Art existe, & de le defendre contre ceux qui l'attaquent & qui tachent de sapper ses fondemens. Du temps d'Hippocrate il y avoit une infinité de gens, & leur Secte n'est pas encore éteinte, qui pour faire paroître leur esprit, ou pour secouer le joug de la Medecine, qu'ils regardoient comme la plus grande ennemie des

Tome I.

A

2 DE L'ART

plaisirs, ne cessoient de la décrier comme une invention chimerique & très-pernicieuse, en soutenant d'un côté que la guérison des Malades devoit estre imputée au hazard ou à la Nature, & de l'autre que leur mort ne pouvoit estre regardée que comme l'effet de cet Art empoisonneur. Hippocrate répond à ces reproches avec beaucoup de netteté & de force, en faisant voir l'ignorance, la malice & la folie de ces calomniateurs, & en expliquant la conduite merveilleuse de la Médecine, qui ne suit que la Nature, & qui en mille occasions fait mesme du bien à ces ingrats malgré tous les efforts qu'ils font pour la détruire. Ce traité est très-solide & très-digne de la réputation de son Auteur.

IL y a des gens qui se font un art de décrier les Arts; ce n'est pas, comme je pense, qu'ils espèrent d'y réussir, ils ne l'en-

DE LA MEDECINE. 3
treprennent que pour faire pa-
rade de leur science ; mais l'uni-
que but de la véritable science,
c'est ou de trouver des choses
nouvelles qui puissent estre utiles
au Public, ou de perfectionner
celles qu'on a déjà inventées :
car de vouloir par des discours,
qui ne scauroient estre que mau-
vais , flétrir & deshonorer le
travail des autres sans les re-
dresser , mais seulement pour
décrier auprès des ignorans , les
découvertes des gens habiles ,
c'est moins un effet de la sci-
ence , qu'un aveu manifeste de
son ignorance & de son mé-
chant naturel ; c'est là l'ouvrage
des hommes ignorants & gros-
siers qui , naturellement remplis
d'envie , voudroient bien ac-
complir la malice de leur cœur ;
mais tout leur travail est inuti-
le ; car bien loin de pouvoir
faire tomber ce qui est bon , ils

A ij

ne sont pas mesme capables de se mocquer de ce qui est mauvais.

Que chacun donc soutienne son Art contre des agresseurs si insolens & si téméraires. Pour moy, je vais deffendre la Medecine contre les insultes de ses injustes calomniateurs, & si cette responce est hardie par rapport à ceux qu'elle attaque, elle sera aisée à cause de la certitude de l'Art qu'elle deffend, & ne manquera pas de faire son effet, à cause des bonnes raisons dont elle sera fortifiée.

Il me semble donc en general qu'il n'y a point d'Art qui n'existe. Car il est absurde & contradictoire de dire qu'une chose soit sans estre. En effet qui est ce qui peut connoistre la nature des choses qui ne sont point? Et s'il est impossible de voir ce

DE LA MEDECINE. 3
qui n'est point , comme on voit
ce qui est, je ne sai pas comment
on peut le definir ni le compren-
dre. Tout ce qu'on voit de ses
yeux , on comprend aussi qu'il
existe , & l'on ne peut se trom-
per que sur ses qualités ; mais il
est toujours certain que ce qui
est, peut estre vu ou connu , &
que ce qui n'est point , ne peut
estre ni l'un ni l'autre.

On connoist donc les Arts
puisqu'ils sont démontrez , & il
n'y en a pas un seul qui ne soit
veu par quelque espece. Ce sont
mesme les especes qui leur ont
donné le nom ; car il est ridicu-
le de penser que les especes naif-
fent des noms , cela est absolu-
ment impossible ; les noms ne sont
que les dénominations & les in-
dices des especes , indices esta-
blis par la coutume & par la vo-
lonté des hommes. Et les especes
ne sont pas des dénominations ,

A iij

6 DE L'ART
mais des generations. Si cela ne suffit pas pour me faire entendre , il faut qu'on ait recours à d'autres TraitéS.

Mon dessein n'est de parler ici que de la Medecine , que je pretends démontrer : mais il faut la definir avant toutes choses. La Medecine est un Art qui guerit les Malades , ou qui appaise leurs douleurs , & qui n'entreprend jamais ceux qui , éstant surmontés par le mal , sont devenus incurables. Car ce qui est sans remede , la Medecine ne tente pas de le guerir. Prouvons donc presentement qu'elle fait ce qu'elle promet & qu'elle est capable de le faire ; c'est à quoy je vais employer tout ce discours , où avec les preuves de cet Art , on trouvera la refutation de toutes les raisons qu'ont employées ceux qui veulent le décrier & le détruire ,

DE LA MEDECINE. 7
& que j'attaquerai dans les endroits où ils se croient les plus forts.

Premierement, tout le monde convient, & cela ne peut estre contesté, que plusieurs Malades, qui se sont jettez entre les bras de la Medecine, ont été gueris; mais ils ne l'ont pas tous été, & c'est par là qu'on pretend ruiner la Medecine. Car ses plus grands ennemis soutiennent que de tous les Malades, qui sont malades des mêmes maladies, les uns meurent & les autres guerissent, & que ceux qui guerissent, guerissent par quelque espece de Fortune, & nullement par les regles de l'Art. Pour moy je n'ay garde de vouloir priver la Fortune de ce qui luy est deu. Je suis persuadé que comme c'est un grand malheur de n'estre point gueri, c'est un grand bonheur

A iiij

§ D E L' A R T

de l'estre ; mais comment est-il possible que ceux qui l'ont été, aiment mieux rapporter leur guérison à toute autre chose qu'à la Médecine , puisque ce n'est qu'en suivant ses ordonnances & ses règles qu'ils ont été guéris. En effet une marque certaine qu'ils n'ont pas voulu s'en fier à la Fortune seule, c'est qu'ils ont appellé l'Art à leur secours. Ils ne doivent donc rien à la Fortune, & doivent tout à l'Art : car dès qu'ils se sont abandonnez à ses règles, ils ne peuvent ne pas convenir qu'ils n'ayent été persuadés de son existence. Et ensuite par leur guérison , n'ont-ils pas connu son pouvoir ? Mais, dira-t-on, beaucoup de Malades ont été guéris sans Médecin, Qui en doute ? Il est très possible que sans avoir appellé de Médecin ils soient tombés en-

DE LA MEDECINE. ¶
tre les bras de la Medecine ; ce
n'est pas qu'ils ayent connu ce
qu'il y a en elle de bon ou de
mauvais, ni ce qu'il faut éviter,
ou ce qu'il faut suivre ; mais
c'est qu'ils ont fait heureuse-
ment tous les mesmes remedes
qui leur auroient esté ordonnés
par les Medecins, s'ils les avoient
appelés. Et c'est une gran-
de preuve de l'existence & du
pouvoir de cet Art, que ceux-
la mesme qui n'y croyent point,
ne laissent pas de devoir leur sa-
lut à ses regles. Car il faut de
toute nécessité que ces Malades,
qui ont recouvré leur santé sans
Medecin, conviennent qu'ils se
sont gueris, en faisant certaines
choses , ou en ne faisant rien.
En effet ils se sont sauves en man-
geant beaucoup, ou en mangeant
peu ; en beuvant, ou en s'empé-
chant de boire ; en se baignant,
ou en ne se baignant pas ; par le

10 DE L'ART

travail, ou par le repos; par les veilles, ou par le sommeil, ou enfin par le secours & le meslange de toutes ces choses. Et puisqu'ils ont esté soulagés, il faut de toute nécessité qu'ils reconnoissent que c'est quelque chose qui a operé ce soulagement; comme au contraire, lors que leur mal a empiré, il faut que cela vienne aussi de quelque cause. Il est vray que peu de gens sont capables de connoître & de distinguer, ni ce qui leur fait du bien, ni ce qui leur fait du mal; mais le malade qui pourra faire ce discernement, & louier ou blâmer avec justice le régime qu'il aura suivi, trouvera que ce qui l'aura sauvé est précisément l'effet de la Medecine. Les fautes mêmes qu'il aura faites, ne sont pas des preuves moins éclatantes, de son existence, que tout ce qui lui aura réussi. Car ce

DE LA MEDECINE. II
qui luy a fait du bien , ne luy
en a fait qu'à cause qu'il s'en
est servi à propos & comme il
falloit , & ce qui luy a fait du
mal , ne luy en a fait que par les
raisons contraires. Or par tout
où le bien & le mal ont leurs
causes marquées , il faut ne-
cessairement qu'il y ait un Art:
car où il n'y a point d'Art ,
là ni le bien ni le mal n'ont de
route certaine , ou plutôt il n'y
a ni bien ni mal. Et comment
veut-on qu'où le bien & le mal
se rencontrent , là il n'y ait point
d'Art? Cela est impossible , &
on ne scauroit l'imaginer.

D'ailleurs si la Medecine &
les Medecins n'operoient la
guerison des malades que par
des remedes purgatifs , ou par
des remedes astringents , ma
preuve ne seroit peut-être pas
dans toute sa force ; mais tous
les Medecins les plus habiles gue-

DE L'ART

rissent leurs malades & par le régime, & par toutes les autres sortes de remèdes. Ce que personne, je ne dis pas un Médecin, mais l'homme le plus ignorant ne peut attribuer qu'à des règles certaines & à une méthode seure, & c'est ce qui constitue l'Art.

Puis qu'il n'y a donc rien dans la Médecine ni dans les bons Médecins, dont on ne se serve très utilement, & que dans la plupart des choses que la terre produit, ou que l'industrie des hommes opère, on trouve des remèdes très efficaces & très excellents, ceux qui se sont guéris sans le secours des Médecins, ne peuvent plus attribuer leur guérison au hazard, avec quelque sorte de justice ; car le hazard se trouve n'être rien quand on vient à l'examiner, & tout ce qui se fait a une cause certaine, & cette cause

DE LA MEDECINE. 13
en a encore une autre qui la produit pour une certaine fin ; & ainsi du reste. Or le hazard n'existe point dans la nature ; ce n'est qu'un vain nom au lieu que la Medecine existe véritablement , & qu'on la connoist & par sa nature & par l'usage qu'elle fait des causes qui ne manquent pas de produire les effets qu'elle en attend. Voila ce qu'on peut répondre à ceux qui veulent , à quelque prix que ce soit qu'il n'y ait point d'Art , & qui rapportent leur guerison à la Fortune.

Pour ceux qui alleguent contre la Medecine tant de malades qui sont morts entre ses bras , j'admire quelle raison si évidente & si certaine ils peuvent avoir , pour s'en prendre plutôt à l'ignorance des Medecins , qu'à l'intemperance des malades. Il n'y a donc que les

14 DE L'ART
Medecins qui puissent faire des fautes. Quoy ! le Medecin est capable d'ordonner ce qu'il ne faut pas au malade, & le malade est incapable de negliger ou de passer les ordres du Medecin ! Certainement il y a plus d'apparence & plus de raison à dire que le malade n'a pu executer l'ordre du Medecin, qu'à souhaiter que le Medecin a ordonné ce qu'il ne falloit pas au malade. En effet lorsqu'un Medecin , je dis un véritable Medecin , entreprend un malade , il est sain & de corps & d'esprit , il voit l'état présent de la maladie. Il joint à cela les conséquences qu'il tire du passé , & voit ce qu'il luy a réussi en pareille rencontre , & ce qui a gueri de semblables malades de leur propre aveu. Au lieu que le malade ne sait ni quel est son mal , ni ce qui l'a causé. Il ignore ce que

DE LA MEDECINE. 15
sa maladie peut devenir, & ce
qui est arrivé en de semblables
rencontres. Il sçait seulement
qu'il est entre les mains du Me-
decin. Il est tourmenté du pre-
sent, & effrayé de l'avenir ; Il
est plein de son mal, & vuide
de nourriture ; Il cherche bien
plus ce qui le flatte, que ce qui
le peut guerir. Ce n'est pas que
la mort luy paroisse agreable ;
mais c'est qu'il trouve le reme-
de horrible, & qu'il n'a pas la
patience de le souffrir. En cet
état, lequel est le plus vrai-sem-
blable, ou que le malade obeït
comme il faut aux ordonnances
du Medecin, sans en oublier la
moindre circonstance ; ou que
le Medecin, qui a toutes les
qualitez necessaires, luy ordon-
ne ce qu'il ne faut pas ? N'y a-
t-il pas beaucoup plus d'appa-
rence que le Medecin ordonne
bien, & que le Malade obeït

16 DE L'ART
mal, & qu'il meurt par sa desobeissance. Mais ceux qui jugent mal des choses, accusent de sa mort celuy qui en est innocent, & en dechargent le seul qui en est coupable.

Il y en d'autres qui sous pretexte que les Medecins n'entre-prennent pas les Malades qui sont desja vaincus & surmontés par le mal, condamnent entierement la Medecine, & disent qu'elle guerit les maux qui gueriroient assés d'eux mesmes, & qu'elle ne touche pas à ceux qui ont le plus grand besoin de secours. Or, adjoûtent-ils, s'il y avoit un Art de Medecine, il gueriroit les derniers comme les premiers. Ceux qui tiennent ce langage auroient plus de raison de se plaindre d'un Medecin qui les traiteroit d'un autre mal que d'une pure folie, qu'ils n'en ont d'accuser la Medecine com-

me

DE LA MEDECINE. 17
me ils font. Car tout homme qui demande d'un Art ce qui n'est point du ressort de cet Art, & de la Nature, ce qui passe les forces de la Nature, est dans une fort grande ignorance , ou pour mieux dire, il est moins ignorant que fou. Tout ce que nous pouvons operer par les instrumens que la Nature & l'Art nous fournissent, nous le faisons , & nous n'en avons point d'autres. Or quand un homme est attaqueé d'un mal plus fort que tous les Instrumens de la Medecine , il ne faut pas attendre que la Medecine puisse le guerir. Sans aller plus loin, de tous les feux dont la Medecine se sert pour brusler, le feu naturel est celuy qui brusle au degré le plus haut , tous les autres feux , qu'on peut appeller artificiels , sont beaucoup plus foibles. Puisqu'il est donc certain que le plus foible ne surmonte

Tome I. B

18 DE L'ART
pas le plus fort parmi les foibles,
comment ne veut-on pas com-
prendre que ce qui est très fort,
ne peut estre gueri par ce qui
n'est pas plus fort que luy Il est
aisé de voir que ce que le feu
naturel ne peut faire , doit né-
cessairement estre laissé à un au-
tre Art , & ne peut rien atten-
dre de celuy qui n'a que ce mê-
me feu pour instrument.

Il en est de même de tous les
autres instrumens qui servent à
la Medecine. Quand ils ne réus-
sissent pas dans les Operations
où on les emploie , il ne faut
pas s'en prendre à l'Art de la
Medecine , mais en accuser la
force & la violence du mal. Re-
procher aux Medecins de ne
pas entreprendre les Malades
qui sont surmontez par la ma-
ladie , c'est leur ordonner de
tenter ce qui ne dépend pas de
leur Art , comme ce qui en dé-

DE LA MEDECINE. 19
pend : Et ceux qui ordonnent
une chose si déraisonnable , sont
admirez & suivis par les Char-
latans , qui ne sont Medecins
que de nom ; mais ils sont moc-
quez & méprisez par les Mede-
cins habiles.

Ceux qui possedent l'Art de
la Medecine ne se reglent , ni
par les louanges , ni par les re-
proches de gens si insensez . Ils
se conduisent par la raison , & ils
ne regardent uniquement qu'a
ce qui peut les mener à leur
but , & rendre leurs Operations
parfaites ou imparfaites . Mais il
y a deux sortes d'imperfections ,
les unes qu'on doit imputer aux
Ouvriers , & les autres dont on
doit accuser l'Ouvrage ou le su-
jet même . Je me reserve à parler
dans un autre temps de ce qui
concerne les autres Arts ; je me
renferme icy dans celuy de la
Medecine . J'ay déjà commencé à

B ij

20 DE L'ART faire voir ce qu'il est & ce qu'il en faut juger, & je vais poursuivre.

Tous ceux qui sont bien instruits de cet Art conviennent, qu'il y a deux sortes de maladies. Les premières sont celles qui se jettent sur des parties exposées aux yeux, elles sont en petit nombre. Et les autres sont celles qui affectent des endroits cachés, & elles sont en fort grand nombre. Celles qui sont tournées au dedans, sont des maladies cachées; & celles qui paroissent sur la peau par des rougeurs ou par des enflures, sont des maladies découvertes. Car, & par la veue & par le tact, on peut discerner s'il y a de la dureté ou de l'humidité, & si elles sont froides ou chaudes; & connoistre les qualitez de tout ce qu'elles ont, & de ce qui leur manque. La cure de

DE LA MÉDECINE. 27
cés dernières maladies doit estre
parfaite, & sans faute. Ce n'est
pas qu'elle soit facile, mais c'est
qu'il y a une methode seure
pour la trouver. Elle ne se
découvre pas à tout le monde;
mais seulement à ceux qui
sont capables de la chercher,
& il n'y a de capables de cette
recherche, que ceux qui ont
joint le travail & l'étude à un
heureux naturel. Voila de quelle
maniere l'Art doit réussir à
traiter les maladies découvertes;
mais il faut aussi qu'il ne
manque pas de remedes pour
celles qui sont moins exposées
aux yeux.

Les Maladies cachées sont
celles qui se tournent vers les os
& le ventre. Or, il y a plusieurs
ventres ou cavités dans le corps:
car déjà il y en a deux qui re-
çoivent & rendent les alimens,
& il y en a encore d'autres qui

22 DE L'ART

sont connus de ceux qui se mêlent de cet Art. Tous les membres qui ont une chair ronde, qu'on appelle Muscle, ont tous une cavité. Car tout ce qui est détaché, soit qu'il soit couvert de peau ou de chair, est creux ; & s'il est fain, il est plein d'esprits ; au lieu qu'il est plein de sanie, s'il est malade. Telle est la chair des bras, des jambes, & des cuisses. Les parties décharnées en ont aussi-bien que les parties charnuës, car ce qu'on appelle le Thorax, qui couvre le foye, le coffre de la teste où est le cerveau, & le dos, la region où est le poumon, ce sont autant de parties crevées, toutes pleines de retranchemens, ou interstices qui servent presque tous de vaisseaux, toujours remplis ou de ce qui est utile, ou de ce qui est préjudiciable.

D'ailleurs il y a une infinité de veines & de nerfs, qui ne paroissent point sur la peau, mais qui s'étendant le long des os, font les ligamens des articles. Il y a de plus ces articles où se font les emboëstures des os, qui sont humectez par un suc écumeux, & qui ont de petites cellules, comme on le découvre par la sanie qui en sort en quantité quand elles s'entr'ouvrent, & qui cause souvent de grands maux.

Aucune de ces parties n'est exposée aux yeux ; c'est pourquoy je les ay appellées Cachées & Invisibles , comme en effet l'Art juge & montre qu'elles le sont. Ce n'est pas qu'elles ne puissent estre apperceuës. Cela dépend des Malades, qui font le rapport de leur mal, & de l'habileté des Medecins , qui les interrogent. Elles peuvent estre connues

24 DE L'ART
& vœus comme à l'œil, pourveu
qu'on y emploie & plus de
temps & plus de travail. Car ce
que les yeux du corps ne peuvent
découvrir, les yeux de l'esprit le
penetrent : Et tous les maux que
les Malades souffrent, quand
on ne découvre pas assez prom-
ptement la partie affectée, ne
doivent pas estre imputez aux
Medecins ; mais ou à la qualité
des malades, ou à celle de leur
mal. Le Medecin qui ne peut
ni voir de ses yeux la partie qui
souffre, ni l'apprendre par le
rapport du Malade même, se
sert du raisonnement pour le
connoistre ; car tous les Ma-
lades, qui ont des maladies ca-
chées, & qui tâchent de les
découvrir à leur Medecin, en
parlent plûtoft par opinion que
par connoissance : & une mar-
que certaine de cette vérité,
c'est que s'ils ayoient cette con-
noissance,

DE LA MEDECINE. 15
noissance, ils ne seroient pas en-
tre les mains des Medecins; car
la mesme science qui fait con-
noistre le mal, enseigne aussi à
y appliquer tous les remedes qui
peuvent ou le guerir ou l'arre-
ster. Ainsi donc quand un ma-
lade ne peut donner à son Me-
decin une connoissance certai-
ne de sa maladie, il faut que le
Medecin travaille à la connoî-
tre d'ailleurs. Et par consequent
il ne faut pas imputer ces lon-
gueurs à l'Art de la Medecine,
mais à la nature des corps.

La Medecine ne demande
qu'à connoistre le mal & qu'à le
guerir. Mais elle n'entreprend
rien à l'étourdie, elle veut se
conduire avec prudence & avec
connoissance, & ne pas tomber
dans une hardiesse temeraire, qui
ne peut devoir qu'à un miracle
un heureux succez: & elle cher-
che à employer plutôt la dou-

Tome I.

C.

26 DE L'ART
ceur que la force , & tout malade dont le mal peut estre connu , peut aussi estre gueri , si ce n'est que la maladie se soit rendue la plus forte , ou parce qu'elle est trop prompte & trop aiguë , ou parce que le malade a trop tardé à appeller les Medecins ; car en ce cas là rien n'est capable de le sauver , il faut qu'il perisse : mais la maladie n'est point trop aiguë lorsque le remede la suit de près . Elle ne l'est que quand elle le devance ; & elle le devance , ou parce que les corps estant trop cachez , les maladies ne sont pas toujours visibles ; ou par la negligence des malades qui different toujours , & n'ont recours au Medecin que lorsque la maladie est toute formée .

C'est pourquoy il est bien plus juste d'admirer l'Art de la Medecine quand il guerit une

de ces maladies cachées, que lors qu'il entreprend ce qu'il ne fau-
roit executer. Car on ne voit rien de semblable dans tous les autres Arts qui ont esté inventez jusques icy. Ceux qui s'exercent par le feu, demeurent oysifs & inutiles, si le feu leur manque, & font leur ouvrage si tost que le feu est allumé. Il en est de mesme de tous ceux qui travail-
lent sur des matieres qui peu-
vent estre corigées, comme sur le bois, sur le cuir, sur l'airain,
sur le fer & autres semblables.
Tous leurs ouvrages ne se font ni promptement, ni comme en passant, quoy qu'ils puissent estre corrigez ; mais on y em-
ploye tout le temps nécessaire pour les faire comme il faut, & pour leur donner toute la per-
fection dont ils sont capables ; & s'il manque quelque instru-
ment, on s'arreste & ils demeu-

C ij

28 D E L'ART
rent imparfaits. Et dans tous ces Arts, quoique la lenteur soit plus prejudiciable qu'utile, cependant elle est louée, & on la préfere à la precipitation. La Medecine est la seule où, quoique les fautes y soient presque toujours irreparables, l'on veut que l'Ouvrier satisfasse, non pas aux regles de son Art, mais à l'impatience du malade. Cependant la Medecine est privée de la faculté de voir & de toucher une infinité de maux. Car, comme tout le monde scait, elle ne voit le mal ni de ceux qui ont un abcès crevé dans la poitrine, ni de ceux qui sont mālades du foye, ni de ceux qui ont mal aux reins, ni à quelque ventricule. Ainsi elle est obligée d'appeller à son secours d'autres facultez qui luy aident & qui la conduisent. Elle considere donc la clarté ou la difficulté de la voix, elle exa-

DE LA MEDECINE. 29
mine toutes les humeurs qui sortent par les lieux ordinaires, & tirant ses conséquences de leur odeur, de leur couleur, de leur épaisseur ou de leur fluidité, il juge de la qualité du mal & de l'état du malade ; & par ces signes il découvre, non seulement tout ce qu'il a déjà souffert, mais tout ce qu'il peut souffrir encore. Que si ces signes ne paraissent point, & que la Nature refuse de les donner d'elle-même, l'Art trouve le moyen de luy faire de douces violences, & de l'irriter de maniere, que sans aucun risque elle donne tous les signes dont il a besoin.

La nature ainsi aidée & excitée, ne manque pas d'indiquer aux habiles Medecins ce qu'ils doivent faire. Car d'un costé, par l'acréte des viandes & des breuvages, la Medecine force la chaleur naturelle de pousser

C. iii.

au dehors une pituite sur laquelle elle juge des choses qu'elle veut connoistre ; & de l'autre costé par des courses penibles en des lieux rudes & escarpez, elle oblige l'haleine, ce fidèle delateur, à acuser juste. D'ailleurs attirant dans quelques-uns, par les exhalaisons d'eaux chaudes, des sueurs, elle tire de là ses conséquences. Très-souvent mesme ce qui sort de la vessie indique plus feurement la maladie que tout ce qui sort des chairs. C'est pourquoi cet Art a inventé des remèdes, qui étant plus chauds que ces humeurs qui échauffent, les fondent & les font couler ; ce qu'elles ne ferroient point sans la violence qu'elles souffrent ; mais comme il y a différentes maladies, il y a aussi differens remèdes & differens signes. Car une chose est attirée par cecy, & l'autre par

C'est pourquoy on ne doit pas s'étonner qu'on emploie tant de temps à acquérir une connoissance certaine, & que les cures soient si lentes, puisqu'il faut recourir à des choses étranges pour avoir les signes des maladies, & pour connoître les remedes qui peuvent les guerir. Mais que la Medecine ait une methode seure pour traiter avec succès les maladies qui sont capables de guerison, & qu'elle ne manque pas de raisons solides pour ne pas entreprendre celles qui sont incurables, ou du moins si elle les entreprend, pour disculper les Medecins, c'est ce qui paroist par ce Traité, & par les preuves évidentes qu'en donnent tous les jours ceux qui sont habiles dans cet Art, & qu'ils font voir plus volontiers par des

C iiiij

32. DE L'ART DE LA MED.
effets que par des paroles. Caa
ils ne cherchent point à estre élo-
quens, persuadez que le Public
aime mieux ajouter. foy & se
rendre à ce qu'on luy fait voir
devant ses yeux, qu'à tous les
beaux raisonnemens qu'on luy
fait entendre.



REMARQUES
SUR
LE TRAITE DE L'ART.

*C*e n'est pas, comme je pense, qu'ils p. 21
espèrent d'y réussir.] Hippocrate
ne les veut pas croire alsz fous pour
espérer de venir à bout de décrier les
Arts ; parce que c'est une chose en-
tièrement impossible. Car les Arts sub-
sistent indépendamment de l'opinion
qu'on en a, & des efforts qu'on fait
pour les détruire. Mais Hippocrate ju-
ge peut être trop favorablement de
ces sortes de fous. Combien en voit-on
encore aujourd'hui qui prétendent sé-
rieusement refuter ce qu'il y a de plus
solide dans certains Arts, & qui est le
plus avéré & le plus confirmé par l'ex-
perience ?

*Car bien loin de faire tomber ce qui p. 32
est bon, ils ne sont pas même capables de
se moquer de ce qui est mauvais.] J'ai
suivi un autre sens que celuy que Zuin-
gerus a donné à ce passage, parce qu'il*

m'a paru que ce sçavant homme n'avoit pas bien pris celuy d'Hippocrate, qui n'a pu, à mon avis, vouloir dire que ces ignorans dont il parle, s'attachent à reprendre ce qui est bon, & ce qui est mauvais. Ces ignorans sont tres capables du premier par leur aveuglement, mais ils sont incapables de l'autre. S'ils connoissoient ce qui est mauvais, ils connoistroient aussi ce qui est bon : car c'est une seule & mesme operation d'un seul & mesme principe.

pag. 4. Que chacun donc soutienne son Art.]
Car la Medecine n'est pas la seule qui ait des ennemis ; tous les Arts ont des Sophistes qui les combattent.

Et si cette réponse est hardie par rapport à ceux qu'elle attaque.] Car ces gens là estoient considerables & par leur nombre & par leur rang.

A cause de la certitude de l'Art qu'elle defend.] Certitude prouvée par mille & mille exemples, c'est à dire par toutes ses operations.

A cause des bonnes raisons dont elle sera fortifiée.] Car ces raisons feront voir la verité de ses preceptes. C'est ce qu'Hippocrate appelle icy *οφίλα*, qui est le fondement de l'Art.

Il me semble donc en general qu'il n'y a point d'Art qui n'existe : car il est absurde & contradictoire de dire qu'une chose soit sans estre.] Cet argument paroist d'abord captieux, mais il est au fond tres-solide. Ce qui n'existe point, ne peut estre ni vu ni connu. Car dire que ce qui n'est point peut estre connu, c'est dire que ce qui n'est point est, ce qui est tres-absurde. L'art de la Medecine est vu & connu, donc il existe.

*Mais il est toujours certain que ce p^{ag}. 5.
qui est peut estre vu & connu]* Vu immediatement par les sens, & connu par la raison. Et voila les deux choses qui constituent l'art. Les sens sont affectez par les choses particulières, & la raison ramasse ces choses particulières dont elle forme l'art.

*Et il n'y en a pas un seul qui ne soit vu
par quelque espece]* Hippocrate veut faire voir que les Arts existent. Il l'a déjà prouvé par leur forme, & il va encore le prouver par leur méthode. Car il n'y a point d'art qui ne s'exerce sur quelque sujet connu par les sens. Et c'est ce sujet qui fait son existence, c'est son fonds. Hippocrate appelle ce

36 REMARQUES.

sujet & cette matière *espece*, comme il l'appelle ailleurs *chose*. Il n'y a donc point d'art qui ne soit connu par la nature des choses qu'il embrasse, & dont il traite.

Car il est ridicule de penser que les especes naissent des noms] Car il ne se peut que les noms précédent les choses.

Indices établis par la coutume & par la volonté des hommes] Car ce sont les hommes qui ont donné les noms aux choses; & ces noms ont ensuite été receus & suivis d'un commun consentement, qu'Hippocrate appelle loy. C'est pourquoy Platon enseigne dans son Cratylus, que les noms ne sont pas *éviés* par la nature, mais *acquis* par l'imposition.

pag. 6. Mais des générations] Les choses sont l'ouvrage de Dieu, & les dénominations l'ouvrage des hommes.

Il faut qu'on ait recours à d'autres Traitez] C'est à dire aux Traitez de Logique, à qui cela appartient. Aussi Platon en a traité dans son Cratylus.

pag. 7. Car ses plus grands ennemis soutiennent que de tous les malades qui sont

malades des mesmes maladies, les uns meurent & les autres guerissent] Ce passage estoit defectueux dans le texte. Je l'ay suppleé & corrigé sur une Remarque manuscrite qui est à la marge d'un Hippocrate de Zuingerus, qui m'a été presté par M. Bourdelot dont le merite est si connu. Toutes les remarques qui enrichissent la marge de ce livre, au moins sur les premiers Traitez, sont d'une main scavante, & m'ont été d'un fort grand secours.

Pour moy je n'ay garde de vouloir privier la fortune de ce qui luy est dû] Hippocrate admet la fortune dans la Medecine comme dans tous les autres Arts; mais par ce mot de fortune il n'entend pas ce que nous appelons hazard & événement fortuit. Car au contraire il reconnoist ailleurs qu'ils ne sauroient avoir lieu dans cet Art, qui ayant ses règles certaines, & enseignant à connoître les divers temperemens & toutes les différentes occasions, ne peut errer à l'avanture & dépendre du hazard. Celuy qui scait la Medecine de cette maniere, ajoute-t-il, n'attend point la fortune, mais sans elle & avec elle il fait toujours bien. Par ce mot de

38 REMARQUES.

fortune il entend donc un succez heureux, qui est ordinairement le fruit de la science & de la bonne conduite; comme le malheur est l'effet de l'ignorance & du defaut d'Art. Voicy comment il s'explique luy-mesme à la fin du beau Traité des lieux dans l'homme. Tous ceux qui bannissent de la Medecine & de tous les autres Arts la fortune, & qui soutiennent que ceux qui font leurs operations selon les regles de l'Art, ne la connoissent point, me paroissent se tromper. Car il me semble au contraire que ceux qui font bien & ceux qui font mal, sont les seuls heureux & les seuls malheureux, c'est à dire les seuls qui réussissent ou qui ne réussissent point. Réussir c'est bien faire, & c'est l'action de ceux qui sont habiles dans l'Art. Ne point réussir c'est mal faire ce qu'on ne scait pas : car comment réussir dans les choses qu'on ignore ? & quand mesme on réussiroit en quelque façon, ce succès ne seroit pas considerable, celuy qui fait mal ne pouvant jamais réussir, parce qu'il ne fait pas toutes les autres choses necessaires qui seules peuvent assurer ce succès & le rendre parfait. Ces paroles

sont tres-considerables. On voit donc que par ce mot de *fortune* Hippocrate entend la bonne conduite, & avec elle la benediction de Dieu qui seul peut donner cette bonne conduite, & la mener à une heureuse fin. Voilà en quoy le Medecin & le malade ont besoin de fortune. Aussi Hippocrate dans la Lettre qu'il écrit à Cratervas, dit : *Le malade ne demande pas seulement de nous ce qui est en nostre puissance, mais il demande encore ce qui n'y est pas. Ainsi nous combattons toujours entre deux fins, l'une de l'homme, & l'autre de l'art. La premiere est obscure, & l'autre a ses regles certaines ; mais l'on a besoin de fortune dans toutes les deux.* Il reconnoist par là que le Medecin a besoin du secours de Dieu & dans celles qui dépendent de son Art, & dans celles qui n'en dépendent pas.

Car dès là qu'ils se sont abandonnez pag. 22 à ses regles, ils ne peuvent ne pas convenir qu'ils n'ayent esté persuader de son existence] Car ce seroit une pure folie d'appeller à son secours un Art de l'existence duquel on ne seroit pas persuadé.

46 REMARQUES.

*Il est tres-possible que sans avoir appelle de Medecins ils soient tombez entre les mains de la medecine] C'est ce qui fait dire à Pline qu'il y a beaucoup de nations qui vivent sans Medecin, mais non pas sans Medecine : *seu verò non millia gentium sine Medicis degant, nec tamen sine medicina.* Le peuple Romain a été près de six cens ans sans Medecin, mais toujours dans l'usage & la pratique de la Medecine. Caton luy-même, ce grave Censeur, & cet ennemi déclaré des Medecins, nous a laissé dans ses écrits des remèdes qu'il donne comme tres-excellens. Cela suffit pour faire voir qu'on peut pratiquer les regles de la Medecine sans appeler de Medecin, soit qu'on le fasse par hazard ou par connoissance.*

Or par tout où le bien & le mal ont leurs causes marquées, il faut nécessairement qu'il y ait un Art] Il est aisé d'en faire la démonstration. Ce qui n'est point ne peut estre cause ni du bien ni du mal. Le bien & le mal ne sauroient venir que de quelque cause préexistente, & cette cause préexistante est nécessairement relative à quelque

quelque Art; de maniere qu'on peut assurer qu'il ne se fait aucun bien ni aucun mal dans la Nature qui ne soit selon les regles ou contre les regles de quelque Art; ou de plusieurs Arts: car tous les arts subalternes ont deux fins, l'une particuliere, qui leur est propre; & l'autre generale, qui appartient aux arts superieurs. Ainsi en manquant contre la fin particuliere d'un Art subalterne, on peche contre la fin generale qui est la fin particuliere de l'Art superieur. On peut voir les deux premiers chapitres des Morales d'Aristote.

Ma preuve ne seroit peut-estre pas dans toute sa force.] Car on pourroit dire que ces malades qui ont esté gueris fortuitement, l'ont esté par des remedes purement naturels, & qu'ainsi ils sont obligez de leur guerison, non pas à l'Art, mais à la Nature. Hippocrate répond à cela en faisant voir que la Medecine guerit les malades non seulement par des remedes naturels, mais aussi par des remedes artificiels qu'elle invente. Hippocrate, pour abreger la dispute, & pour avoir plutôt fait, ne veut pas se servir de tous ses avantages: car il est certain

Tome I.

D.

42 REMARQUES.
que quand même la Medecine ne se serviroit que de remedes naturels , l'art ne laisseroit pas de subsister. Ce n'est pas le remede qui fait l'Art, c'est l'application convenable du remede. Ainsi sans les remedes artificiels , la Medecine ne laisseroit pas d'être un Art; elle seroit seulement moins parfaite & moins étendue. Voila pourquoy Hippocrate a mis peut-estre.

pag.12. *Le hazard n'existe point dans la Nature ce n'est qu'un vain nom.]* C'est le nom d'une chose qui n'existe point , & qui ne peut être , ni veuë ni connue ; les sens & la raison prouvant au contraire qu'elle n'est point. Aristote a fort bien dit , que la Fortune n'est rien en elle-même , & que quand on approfondit ce que c'est qu'on appelle de ce nom , on trouve que c'est le premier de tous les êtres , que c'est Dieu même , & que ce qui passe pour venir de la Fortune est conduit & gouverné par une puissance divine qui est au dessus de notre raison.

pag.14. *En effet lorsqu'un Medecin , je dis un véritable Medecin , entreprend un malade , il est sain & de corps & d'esprit.]* En opposant l'état du Medecin à celuy

du malade , Hippocrate fait voir qu'il y a beaucoup plus d'apparence que les fautes viennent du côté du malade que du côté du Medecin. Car en toutes sortes d'affaires , les prejugez sont toujours contre celuy qui a eu le plus d'occasions de faire la faute ; & c'est le malade sans contredit.

*Tout ce que nous pouvons operer par les pag. 17;
instrumens que la Nature & l'Art four-
nissent , nous le faisons.] La Medecine
n'a que deux sortes d'instrumens pour
operer ; les uns naturels , & les autres
artificiels. Elle ne peut donc guerir que
les maux qui sont soumis à ces sortes
d'instrumens , & l'on est injuste de
luy demander qu'elle guerisse les au-
tres. C'est ce qu'on ne demande d'au-
cun Art.*

*Puisqu'il est donc certain que le plus
foible ne surmonte pas le plus fort par-
my les foibles.] Ce passage m'a paru
defectueux dans le texte , je l'ay cor-
rigé en suivant le sens d'Hippocrate
qui veut dire , que si un leger cauterie
artificiel ne peut guerir un mal , qui ,
quoyque leger demande un feu plus
fort , il ne faut pas esperer que les
maux très violens qui demandent des*

D ij

44 R E M A R Q U È S.

remedes caustiques puissent être guéris, quand ils ne cedent pas au feu naturel; car la Medecine n'a pas d'instrument plus fort qu'elle puisse employer. Ainsi dans ces occasions, elle demeure inutile; ces maux ne sont plus de son ressort.

pag. 19. Il y a deux sortes d'imperfections, les unes qu'on doit imputer aux Ouvriers, & les autres, dont on doit accuser l'Ouvrage, ou le sujet même.] Non seulement dans la Medecine, mais dans tous les autres Arts, quand on ne parvient pas à la fin qu'ils se proposent, cela ne peut venir que par la faute de l'Ouvrier, ou par la faute de l'Ouvrage, c'est-à dire, du sujet qu'on traite. Il ne peut y avoir de milieu.

Je me réserve à parler dans un autre temps de ce qui concerne les autres arts.] Hippocrate designe icy à mon avis, ce qu'il execute dans le 1. Livre de la Diète.

pag. 20. Conviennent qu'il y a deux sortes de maladies.] Cette même division des maladies en maladies cachées, & en maladies découvertes & visibles, se trouve dans Herodote contemporain d'Hippocrate.

*Et il n'y a de capables de cette recher- pag. 232.
che que ceux qui ont joint le travail &
l'étude à un heureux naturel.] La Na-
ture & l'éducation sont encore plus
nécessaires pour faire un bon Medecin,
que pour faire un excellent Poète. Par
le mot d'éducation, Hippocrate en-
tend l'étude & le travail. Le travail
fournit les expériences ; l'étude les ap-
plique à l'Art, & la Nature donne les
dispositions nécessaires du corps & de
l'esprit pour réussir dans l'un & dans
l'autre. Ces trois choses sont nécessai-
res pour réussir même dans les mala-
dies découvertes ; combien le sont-elles
davantage pour les maladies ca-
chées!*

*Les maladies cachées sont celles qui
se tournent vers les os & le ventre.]
C'est-à-dire autour des os, ou dans les
parties qui les environnent, comme la
chair, les muscles, les nerfs, les arte-
res, les veines, &c.*

*Il y en a encore d'autres qui sont con-
nus de ceux qui se meslent de cet art.]
Car il appelle ventre, toutes les cavi-
rez qui sont dans le corps.*

*C'est tout ce qui est détaché.] C'est pag. 233.
ainsi que j'explique ἀσύμφυτος ; c'est-*

à dire, qui est *contigu* & non pas *continu*; & telle est la chair des muscles.

Car ce qu'on appelle le Thorax qui couvre le foye.] Il semble qu'Hippocrate appelle icy thorax tout le tronc du corps, ou les deux capacitez, celle de la poitrine, qu'il designe par le mot de *dos*, où est le poulmon, & celle du ventre, où est le foye, la rate, &c. Il dit donc, qu'il y a des cavitez dans les parties décharnées, comme dans le ventre supérieur, dans le crane, il y en a dans le cerveau, dans le ventre du milieu qu'il appelle *dos*, c'est-à-dire dans la poitrine; il y en a dans le cœur & dans le poulmon qu'elle renferme, & dans le ventre inférieur il y en a encore, car il y en a dans le foye, dans la rate, dans les reins.

Pag. 23. Cela dépend des malades qui font le rapport de leur mal.] Le Grec dit mot à mot, *Elles le peuvent autant que les natures des malades donnent lieu à les examiner & approfondir, & que celles des medecins sont capables de cette recherche.* Un malade qui veut être promptement secouru doit aider au Medecin, autrement la Medecine est plus lente; car il faut qu'elle se serve du rai-

REMARQUES. 47
sonement pour découvrir ce qu'elle ne peut sçavoir par le rapport du mala-
de.

*Car ce que les yeux du corps ne peu- pag. 241
vent découvrir, les yeux de l'esprit le penetrent.]* Un habile Medecin qui sçait ce que toutes les parties, dont nô-
tre corps est composé, peuvent & doi-
vent faire, selon qu'elles sont bien ou mal disposerées, peut par le raisonne-
ment parvenir à la connoissance d'un mal caché. Car par le raisonnement il tire ses conséquences des signes que donne la maladie. C'est ce qui a fait faire à Hippocrate tant de pronostics qui nous paroissent si surprenants.

*Car la même science qui fait connoî- pag. 251
tre le mal, enseigne aussi à y appliquer les remèdes.]* C'est une vérité certaine. On ne peut connoître la nature d'une maladie & sa cause, sans connoître en même temps les remèdes qui peuvent la guérir. Ces deux connaissances ne peuvent que marcher ensemble.

*Elle veut se conduire avec prudence &
avec connoissance.]* Cela regarde la theorie. La Medecine veut connoître bien certainement la maladie avant que de la traitter; & au contraire les

[48.] REMARQUES.

Charlatans traittent tous les maux avoit que de les connoître. Ils donnent tous les jours dans ces hardiesses témeraires qui depopulent les Villes & les Etats, & qui demeurent impunies.

Et elle cherche à employer plûtoſt la douceur que la force.] Cela regarde la pratique. Le Medecin est le ministre de la Nature & non pas son ennemi.

Pag. 27. Sur des matières qui peuvent être corrigées.] Car les fautes qu'on fait sur ces matières peuvent être facilement corrigées; & quand elles ne le pourroient pas, on les chageroit, & la perte ne seroit pas considerable.

Pag. 28. Et dans tous ces arts, quoynque la lenteur soit plus incommode qu'utile, elle est pourtant louée, & on la prefere à la precipitation.] Je n'ay pas suivi le sens de Zuingerus qui m'a paru fort éloigné de celuy d'Hippocrate. Dans tous les Arts qui travaillent sur des matières qui peuvent être corrigées, il semble que la promptitude devoit être preférée à la lenteur. Car la lenteur est incomode, & pour l'ouvrier qui gagneroit davantage s'il travailloit plus promptement, & pour celuy qui attend l'ouvrage, & dont l'impatience souffre

souffre de cette lenteur. Cependant c'est tout le contraire. On veut que les ouvriers ne precipitent pas leur travail, & qu'ils donnent tout le temps nécessaire à leurs ouvrages. Il n'y a que dans la Médecine où l'on demande cette précipitation, quoy qu'elle soit presque toujours funeste.

La Médecine est la seule, où quoique les fautes y soient presque toujours irréparables.] J'ay ajouté ces deux lignes, pour mieux éclaircir la pensée d'Hippocrate qui mérite bien d'être mise dans tout son jour.

Ni de ceux qui ont un abcès crevé dans la poitrine.] De ceux qui ont un empêtement. Ce mot empêtement se prend pour un abcès du poumon, & pour le pus de cet abcès épanché dans la poitrine.

Car d'un côté par l'acréte des viandes & des breuvages, la Médecine force la chaleur naturelle de pousser en dehors une pituite.] Une pituite épaisse ne peut être chassée que par la chaleur. La chaleur est excitée par l'acréte des viandes & des breuvages ; ainsi cette acréte fait que la chaleur fond & résoud cette pituite, & la dispose à sortir.

Tom. I.

E

30 REMARQUES.

PAG. 30. *Et de l'autre côté par des courses pénibles.]* Pour voir si le mal ne vient pas de la poitrine & des organes de la respiration.

Par des exhalaisons d'eaux chaudes.] Par des étuves humides où l'on faisoit fuer par la vapeur d'une eau chaude.

C'est pourquoy cet Art a inventé des remedes qui étant plus chauds.] Des remedes diuretiques, qui faisant uriner, donnent au Médecin le moyen de juger par les urines des causes de la maladie.

Mais comme il y a différentes maladies, il y a aussi differens remedes & differens signes.] J'ay tâché d'éclaircir la pensée d'Hippocrate en l'étendant un peu plus qu'il n'a fait; car il est trop court. Il appelle τὰ θεραπεία, les choses qu'on fait prendre aux malades, comme les remedes diuretiques, ceux qui fondent la pituite, ceux qui font fuer; & il appelle τὰ σημεῖα, les signes qui font juger des maladies. Les uns & les autres sont differens, & par eux-mêmes, & par la qualité des maladies, & par la nature des parties. Ainsi il ne faut pas s'étonner, si par leur moyen

REMARQUES. 31
on ne parvient que fort tard à une
connoissance seure.

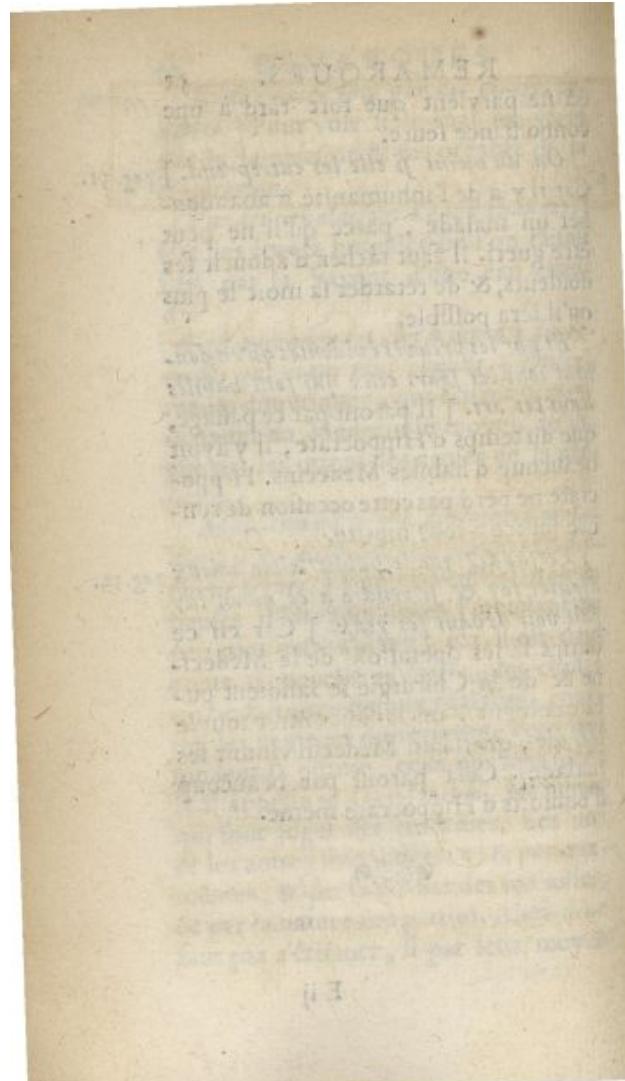
Ou du moins si elle les entreprend.] pag. 31.
Car il y a de l'inhumanité à abandon-
ner un malade , parce qu'il ne peut
être guéri. Il faut tâcher d'adoucir ses
douleurs, & de retarder sa mort le plus
qu'il sera possible.

*Et par les preuves évidentes qu'en don-
nent tous les jours ceux qui sont habiles
dans cet art.] Il paroît par ce passage,
que du temps d'Hippocrate, il y avoit
beaucoup d'habiles Médecins. Hippo-
crate ne perd pas cette occasion de ren-
dre justice à leur mérite.*

*Persuadez que le public aime mieux pag. 32;
ajouter foy & se rendre à ce qu'on lui
fait voir devant ses yeux.] Car en ce
temps là les opérations de la Médeci-
ne & de la Chirurgie se faisoient pu-
bliquement , on laissoit entrer tout le
monde , quand un Médecin visitoit ses
malades. Cela paroît par beaucoup
d'endroits d'Hippocrate même.*



E ij



DE L'ANCIENNE
M E D E C I N E.



Ans le premier Traité Hippocrate a défendu la Medecine contre les igno- rans qui la combattoient & qui nioient son existence. Dans ce- lui-cy il la défend contre les entreprises de quelques nouveaux Sophistes, qui en introduisant quelque nouvelle mé- thode pleine de suppositions chimeri- ques & entièrement contraire aux découvertes des anciens Medecins, ruinoient tous ses fondemens. Ce Trait- té est parfaitement beau, & doit être regardé comme le fondement de tou- te la Medecine ; car Hippocrate y prouve admirablement cette grande

E iij

& importante vérité, que ce ne sont pas les premières qualitez, le froid, le chaud, le sec, l'humide, qui agissent dans nos corps, & qui causent nos maladies, mais les secondez qui les accompagnent, comme l'acide, l'amer, le doux, le salé. Il y a pourtant des Critiques, qui avec une audace très condamnable ont prononcé, que ce Traité n'étoit pas d'Hippocrate, & il y a encore aujour'd'ny quelques Médecins dans ce sentiment. Comme leurs raisons n'ont rien de solide, il seroit inutile de les rappor-ter. Je me contenterai de dire, que non-seulement les Anciens ont recon-nu ce Traité; mais que du consente-ment mesme des Médecins de ce temps les plus éclairez & les plus versez dans la lecture & dans la doctrine d'Hippocrate, parmy tous les écrits de ce grand homme il n'y en a point de plus digne de luy, qui luy fasse plus d'honneur, & qui soit plus de sa manière & de son style.

Tous ceux qui ont entrepris de parler ou d'écrire de la Medecine, & qui ont pris pour hypothese & pour fondement de leurs discours, le froid & le chaud, le sec ou l'humide, ou telle autre chose qu'il leur a plu, reduisant ainsi à un ou à deux principes les causes des maladies de tous les hommes & de leur mort, se sont manifestement trompez dans la plupart des choses qu'ils ont avancées; & il est juste de s'en plaindre au nom de la Medecine, puisqu'elle existe, qu'on s'en sert tous les jours dans les grandes occasions, & qu'on honore infiniment les habiles gens qui la professent.

Car si la Medecine n'avoit pas existé, ces Sophies au roient été plus excusables.
Dans la Medecine il y a de bons & de mechans Ouvriers; ce qui n'arriveroit pas si cet Art n'existoit, & si l'on n'y avoit fait des observations & des découvertes; car tous les hommes

E iiiij

56 DE L'ANCIENNE
y seroient également ignorans,
& le hazard décideroit du sort
de tous les malades. Or c'est ce
qui n'est point ; au contraire on
voit que dans la Medecine, com-
me dans tous les Arts, il y a des
Ouvriers plus excellens les uns
que les autres, & pour la teste
& pour la main ; c'est-pourquoy
il n'est nullement necessaire d'a-
voir recours à de vaines suppo-
sitions, comme dans les choses
obscures & douteuses où l'on ne
fauroit s'en passer quand on en-
treprend d'en parler ou d'en é-
crire. Par exemple, celuy qui
traitte des choses qui se passent
dans les cieux & sous la terre,
quelque persuadé qu'il soit de
son Système, ne peut pourtant
jamais être luy-même bien assu-
ré, que tout est comme il le dit,
ni en convaincre certainement
les autres, parce qu'il n'a pas
de principe fixe & indubitable,

auquel il puiſſe remonter pour prouver la vérité de ſes découvertes, au lieu que cela ſe trouve merveilleuſement dans la Médecine. Elle ſubſiste depuis long-temps, & elle a des principes feurs & un chemin certain, par lesquels on a trouvé dans le cours de plusieurs ſiècles une infinité de chofes dont l'expé-rience a confirmé la bonté. Tout ce qui manque pour la perfec-tion de cet Art, ſe trouvera ſans doute, ſi des gens habiles & bien instruits des règles anciennes, en font la recherche, & tâchent d'arriver à ce qui est inconnu par ce qui est connu. Mais tout homme, qui, ayant rejetté les an-ciennes règles & pris un chemin tout oppoſé, ſe vante d'avoir trouvé cet Art, il trompe les au-tres, & il eſt trompé. Car cela eſt abſolument imposſible, & je m'en vais le démontrer en fai-

58 DE L'ANCIENNE
fant voir que l'Art de la Mede-
cine existe. Car , il s'ensuit de-
là nécessairement & évidem-
ment, qu'on ne sauroit le trou-
ver par aucun autre chemin ,
que par celuy qu'on a déjà te-
nu ; mais en traittant cette ma-
tière, il ne faut rien dire que le
peuple ne puisse entendre. Car
tous nos discours & toutes nos
recherches ne doivent avoir
pour but que les maladies dont
il peut être attaqué.

Or comme le peuple est fort
ignorant , il ne sauroit de luy-
même connoître , ni comment
ses maladies se forment , ni com-
ment elles finissent , ni ce qui les
irrite, ni ce qui les adoucit ; mais
cela luy devient aisé , quand on
le luy explique. Car il n'y a rien
dont on se ressouvienne avec
moins de peine , que de ce que
l'on a senti. Quand un Medecin
ne peut se faire entendre au plus

ignorant d'entre le peuple , nile desabuser , & le convaincre , on peut dire qu'il est encore loin de la verité ; c'est pourquoy la Medecine n'a nullement besoin de suppositions . Si cela étoit elle n'auroit jamais été trouvée , on ne se seroit pas même donné la peine de la chercher . En effet elle n'auroit été d'aucune utilité aux malades qui auroient observé la même maniére de vivre & mangé les mêmes viandes que les hommes fains , si elle n'eust pu leur enseigner un meilleur régime , & leur ordonner de meilleures viandes pour les soulager .

C'est donc la nécessité seule qui a fait chercher & trouver cet art ; car on a vu que les malades se trouvoient fort mal de manger les mêmes viandes que les hommes fains , comme cela arrive encore . Je suis même per-

60° DE L'ANCIENNE
suadé qu'au commencement on n'auroit pas trouvé le régime, & les viandes dont se servent aujourd'hui ceux qui se portent bien, si les mêmes choses, dont les chevaux, les bœufs, & tous les autres animaux se nourrissent, leur avoient suffi, comme l'herbe, le foin, les fruits, & toutes les autres productions de la terre; car tous ces animaux en sont fort bien nourris, & vivent sains & dispos, sans avoir besoin d'aucune autre nourriture.

En effet je ne doute pas que les hommes n'ayent eu d'abord la même nourriture que les bestes, & que celle, dont on se sert aujourd'hui, n'ait été trouvée dans la suite des temps, par ce que cette première, qui étoit trop simple, trop forte, trop animale, & trop indigeste, leur causoit les mêmes maux qu'elle causeroit encore aujourd'hui,

Car il ne faut pas douter , qu'el-
le ne cauſe de grandes douleurs
& de grandes maladies , & qu'el-
le n'abrege aſt même nos jours.
Il eſt vray que l'habitude la ren-
doit alors moins dangereufe &
plus ſupportable ; mais elle ne
laiſſoit pas de faire de grands ra-
vages . Ceux qui n'avoient pas
le temperament aſſez fort pour
la ſurmonter , mourroient bien-
toſt , & ceux qui étoient plus ro-
buſtes , refiſtoient plus long-
temps ; comme nous voyons tous
les jours que les uns ſurmontent
aiſément une viande trop forte ,
& que les autres ne la ſurmon-
tent qu'avec beaucoup de peine
& de travail. Voila quelle a été
la nécessité qui a obligé les hom-
mes à chercher un régime con-
venable à leur Nature , & qui
leur a fait trouver celuy qui eſt
en usage aujourd'huy.

Après avoir donc battu &

lavé le froment , l'avoir bien purgé , l'avoir fait moudre , & fasser , ils l'ont petri & fait cuire , & en ont fait du pain. Ils ont pris aussi de l'orge , & après l'avoir fait bouillir & rostir , ils
Maza. en ont fait des gasteaux en y ajoutant plusieurs autres sortes de choses , & en mêlant & détrempant les alimens les plus forts avec les plus foibles , & en les accommodant & les proportionnant à la Nature & aux forces de l'homme , dans la pensée que tout ce qu'on mange de trop fort , & que la Nature ne peut surmonter , cause des douleurs , des maladies , & la mort même , & que tout ce dont elle peut se rendre la maîtresse , fait la bonne nourriture , l'accroissement , & la santé. Et quel nom plus propre & plus convenable peut-on donner à cette invention , que celuy de Medecine ? puis-

qu'elle n'a été trouvée que pour la nourriture & la santé des hommes, & pour leur conservation, au lieu de ce régime brutal & sauvage, qui ne peut causer que des douleurs & des maladies.

Que si l'on soutient, que ce n'est pas un Art, il n'y a rien là d'absurde ; car dans toutes les choses que personne n'ignore, & que tout le monde fait également pour ses nécessitez & pour son usage, on ne peut pas dire qu'il y ait des gens qui en fassent une profession particulière, en un mot, que ce soit un Art. Cependant il est certain que c'est une invention très importante & l'effet d'une grande méthode & d'une forte réflexion, & nous voyons encore aujourd'hui, que ceux qui sont préposés sur les lieux d'exercice & qui ont soin d'entretenir & de réparer les forces des A-

64 DE L'ANCIENNE
athletes, font tous les jours de
nouvelles découvertes, en cher-
chant, par la même voye, des ali-
mens que la Nature puisse sur-
monter, & qui donnent de nou-
velles forces.

Voyons donc si ce qu'on ap-
pelle communément la Medeci-
ne, qui a été inventée pour le
soulagement des maladies, me-
rite ce nom, si elle a des gens
qui la professent, & sur qui elle
domine, & quels ont été ses com-
mencemens. Pour moy je suis
persuadé, comme je l'ay déjà
dit, que personne ne se seroit
avisé de chercher l'Art de la Me-
decine, si les mêmes viandes &
le même régime eussent été pro-
pres aux malades & aux fains.
Aussi voyons-nous que ceux qui
n'ont point l'usage de la Mede-
cine, toutes les nations barba-
res, & les Grecs même qui
sont leurs voisins, vivent en tout
comme

comme ceux qui jouissent d'une santé parfaite , c'est-à-dire qu'ils rapportent tout à la volupté , ne s'abstiennent d'aucune des choses qu'ils desirent , & s'abandonnent à tout ; au lieu que ceux qui ont cherché & trouvé la Medecine , ont eu la même pensée & les mêmes vœus que ceux dont j'ay déjà parlé , & ont commencé à retrancher de la quantité des viandes & à en donner beaucoup moins qu'ils ne faisoient .

Comme on a veu que cette diminution réussissoit & faisoit du bien à quelques-uns , & qu'elle ne soulageoit nullement les autres qui étoient trop malades & trop foibles pour digerer même cette petite quantité d'alimens , on a trouvé que ces derniers avoient besoin d'une nourriture plus foible . Voilà pourquoy on a inventé la nourriture liquide ce que nous appellons ,

Tom. I. F.

66 DE L'ANCIENNE
rhophemata, sorbitions, en mê-
lant un peu de ces alimens forts
Comme nous di- nions des pana- des. avec beaucoup d'eau, & en leur
faisant perdre leur force par ce
mélange & par la maniere de
les faire cuire.

Quand il s'est trouvé des ma-
lades qui n'ont pas même pu
porter cette nourriture, on la
leur a retranchée, & on les a
reduits aux simples breuvages,
dont on a réglé & l'usage & la
quantité, afin den'en donner ni
trop, ni trop peu, par rapport à
leur foibleſſe. Car il est certain,
que lorsque les *sorbitions* nui-
ſent au malade au lieu de le sou-
lager, toutes les fois qu'on luy
en donne, on augmente son mal
& sa fièvre, & l'on voit manife-
ment, que c'est ce qu'on luy fait
prendre qui nourrit & augmen-
te sa maladie, & qui affoiblit &
corrompt son corps.

Tous ceux donc qui étant-en.

cet état, prendront une nourriture seche, des gasteaux d'orge, *Mazas*, ou du pain, quelque peu qu'ils en prennent, ils en feront dix fois plus malades, que s'ils avoient pris une nourriture liquide ou forbition, & cela ne vient que de la trop grande force de cet aliment par rapport à leur foiblesse. Il en est de même de ceux qui ne doivent prendre qu'une nourriture liquide, des *forbitions*, & qui ne sont pas en état de manger, s'ils mangent beaucoup, ils seront fort malades ; & s'ils mangent peu, ils le seront moins, mais ils le seront. Ainsi toutes les causes des maladies se reduisent à celle-cy, à la trop grande force des alimens, qui nuit aux fains & aux malades. Quelle difference peut-on donc mettre entre la methode de cet homme qu'on appelle Médecin, & qui pratique effec-

F ij

68 DE L'ANCIENNE
tivement cet art, lequel a trou-
vé ce régime pour les malades,
& la conduite de celuy qui au
commencement a inventé pour
tous les hommes cette manière
de se nourrir dont nous nous ser-
vons aujourd'huy, au lieu de cet-
te première nourriture sauvage
& brutale ? Pour moy je trouve
que c'est la même chose, & un
seul & même Art. Le premier a
retranché des alimens trop forts
& trop sauvages que les plus sains
ne pouvoient surmonter ; & le
dernier a interdit ceux qui é-
toient encore trop forts pour
chaque malade, de quelque for-
te d'indisposition qu'ils fussent
attaqués. Quelle différence ya-
t-il entre l'un & l'autre, sinon
que le champ de ce dernier é-
tant plus vaste & plus étendu,
demande par consequent, &
plus de travail & plus d'expé-
rience ; mais il est toujours cer-
tain que la premiere invention

à donné lieu à la dernière.

Que si l'on compare le régime de ceux qui se portent mal, avec celuy des personnes saines, on trouvera que la nourriture de ceux qui sont en santé, est plus pernicieuse aux malades, que la première nourriture sauvage & brutale ne pourroit l'estre à ceux qui sont sains. Par exemple qu'un malade, dont l'indisposition ne soit, ni tout à fait dangereuse, ni tout à fait légère, & qui ne connoisse pas lui-même son mal, mange du pain, ou de la viande, ou enfin de quelqu'autre chose que ceux qui se portent bien mangent avec succès; qu'il n'en mange pas beaucoup; mais moins qu'il n'en mangeroit s'il se portoit bien: Et qu'au contraire une personne bien saine, dont le tempérament ne soit, ni bien fort ni bien foible, mange des mêmes choses dont se

70 DE L'ANCIENNE
nourrissent les bœufs & les chevaux , pourvû qu'il en mange moins qu'il ne pourroit , il est certain que ce dernier se trouvera moins mal de cette nourriture sauvage , que ce malade qui n'aura mangé que du pain , de la viande & du gasteau mal à propos . Et ce sont des preuves certaines , que l'Art de la Medecine peut être trouvé quand on le cherchera par raison & par methode .

S'il n'y avoit feulement , comme quelques uns le pensent , que les viandes trop fortes qui fussent nuisibles , & que les plus foibles fussent également bonnes aux sains & aux malades , il n'y auroit rien de plus aisè . On n'auroit qu'à reduire les hommes à une nourriture très foible ; mais malheureusement ce n'est pas une moindre faute , & on ne leur fait pas moins de mal , quand

on les nourrit trop peu , que quand on les nourrit trop. Car la faim a un grand pouvoir sur la nature de l'homme , soit pour l'affoiblir , pour le guerir , ou pour le tuer ; & l'inanition cause une infinité de maux fort differens de ceux que cause la repletion , mais tout aussi grands. Voila pourquoy cette dernière espece de Medecine est beaucoup plus étendue que la premiere , & demande plus d'exactitude & plus de soin. Car il s'agit de trouver une mesure. Or il n'y a ni mesure , ni poids , ni nombre plus juste & plus feur , pour parvenir à ce regime précis , que le sentiment du corps ; mais il est très difficile de le connoître de maniere que l'on ne peche , ni par le trop , ni par le trop peu. Le plus habile est celiuy qui s'en éloigne le moins ; Car d'en trouver qui ne s'en é-

72^e DE L'ANCIENNE
cartent point du tout, c'est ce
qui est très rare.

La pluspart des Medecins sont
comme les méchans Pilotes. Les
fautes, que ces derniers font dans
une grande bonnace , ne s'ap-
perçoivent point ; mais , s'ils font
surpris par un grand vent , &
battus par une furieuse tempe-
ste , alors on voit manifestement
que c'est par leur faute & par
leur ignorance , qu'ils ont laissé
perir leur vaisseau. Il en est de
même des méchants Medecins ;
quand ils traittent des maladies
legeres , où ils peuvent faire les
plus grandes fautes sans danger ;
& il y a beaucoup plus de ces
petites maladies , qu'il n'y en a
de grandes , alors toutes leurs
beveuës ne paroissent point aux
ignorans. Mais si par malheur on
les appelle pour une maladie vio-
lente & dangereuse , alors tout
le monde peut s'appercevoir de
leurs

leurs fautes & de leur ignorance dans leur Art. Car la punition ne se fait pas long-temps attendre , elle arrive tres-promptement.

Or que l'inanition hors de propos , cause autant de maux que la repletion , on peut s'en convaincre par l'exemple de ceux qui jouissent d'une bonne santé. Les uns se trouvent fort bien de ne faire qu'un repas , & pour leur utilité ils observent cette règle. Les autres sont forcez par la même utilité d'en faire deux. Je ne parle pas de ceux qui par débauche ou par rencontre observent l'un & l'autre de ces deux régimes. Car il y a bien des gens à qui il est indifférent de ne faire qu'un seul repas ou d'en faire deux , quoyqu'ils n'y soient pas accoutumez , & qui ne sont incommodez ni de l'un ni de l'autre.

Tom. I.

G

Mais il y en a qui ne scauroient s'écartez du régime qui leur est nécessaire , sans en ressentir le jour même de fort grandes incommoditez. Car si ceux qui ne disnent point viennent à disner , ils se sentent d'abord lâches & pesants de corps & d'esprit , ils baillent , sommeillent & bruslent de soif ; & si après cela ils souuent , ils ont des vents & des tranchées qui leur déchirent le ventre ; & ç'a été pour plusieurs personnes le commencement d'une grande maladie , d'avoir fait deux repas lorsqu'ils avoient accoutumé de n'en faire qu'un seul , quoiqu'ils n'eussent mangé que des mêmes viandes & rien de plus . D'un autre côté , quand ceux qui ont accoutumé de disner , ne disnent point , l'heure n'est pas plûtoſt passée , qu'ils se sentent défaillir ont des tremblements & tom-

bent en foibleſſe, leurs yeux ſont batus & leurs urines épaiffes & échauffées, ils ont la bouche a- mere, & il leur ſembla que leurs entrailles tirent & aillent tomber ; ils ont des vertiges, ſe mettent facilement en colere, & ſont triftes & chagrins. La même choſe leur arrive, quand aprés avoir ſoupé contre leur coutume, ils viennent à dîner le lendemain ; car ils n'ont pû digerer ce qu'ils ont mangé la veille, & toutes ces viandes deſcendant avec grand bruit, leur cauſent des tranchées & leur bouchent le ventre ; de forte qu'ils ne dorment qu'avec peine, & ſont inquietez par des ſonges pleins de tumulte & de confuſion : Et c'eſt par là qu'ont commencé trèsſouvent de grandes maladies. Il faut donc tâcher de connoître les cauſes de tous ces accidens.

Celuy qui a accoutumé de ne

G ij

C'est-à-faire qu'un repas, n'est incommodre, qui modé du disner du lendemain, soupe & que parce qu'il n'a pas assez atteint point. tendu, qu'au lieu de donner le temps à son estomac & aux autres parties de jouir parfaitement de ce qu'il a mangé la veille, d'en faire la distribution & l'assimilation, de chasser ce qu'il y a d'inutile, & de se reposer, il le remplit de nouvelles viandes dans le temps de sa plus grande fermentation. Car ces sortes d'estomacs digèrent bien plus lentement que les autres, & par consequent ils ont besoin d'un plus long relâche, & d'un plus grand repos, & celuy qui ayant accoutumé de disner, ne disne point, ne tombe dans les accidens dont j'ay parlé, que parce qu'il n'a pas donné à son corps une nouvelle nourriture dès qu'il en a eu besoin, qu'il a eu consumé la première, & qu'il n'a plus rien trouvé de

quoy se nourrir ; c'est la faim qui le mine & qui le consume ; car tout ce qu'il souffre, je l'attribuë uniquement à la faim.

Il est évident par-là que tous les hommes, qui seront deux ou trois jours sans manger , tomberont dans les mêmes accidens que ceux, qui ayant accoutumé de disner ne disnent pas. Tous les temperemens qui se sentent violemment & promptement des moindres fautes , sont les plus foibles. Car la foibleſſe approche bien de la maladie , la maladie n'étant qu'une foibleſſe un peu plus grande ; c'est-pourquoy le malade eſt encore plus incommodé quand il n'obſerve pas un régime exact , & qu'il ne mange pas à ſes heures. Mais comme la Medecine demande une très-grande exactitude , il eſt bien difficile de rencontrer toujouſs cette perfection. Car pour y ar-

G iij

78 DE L'ANCIENNE
river, il y a dans cet Art plusieurs
chemins tous differens qu'il faut
bien connoître, & dont nous
parlerons ; c'est - pourquoy ce
n'est pas une raison de rejeter
l'ancienne Médecine , comme
fausse & mal assurée , sous pre-
texte qu'elle n'est pas arrivée en
tout à cette exacte perfection.
Au contraire , parce qu'elle ap-
proche de cette exactitude par-
faite , & qu'elle peut y conduire
par le raisonnement, il faut d'autant
plus l'admirer qu'elle a trou-
vé ces grandes veritez dans le
tems d'une profonde ignorance ;
& reconnoître que ses découver-
tes sont vrayes & seures , & qu'el-
les sont le fruit d'une methode
certaine , & non pas l'effet du
hazard.

Mais revenons à ceux qui pour-
trouver cet Art , se font une mé-
thode nouvelle , & bâtissent sur
des fondemens supposez . Si c'est

le chaud ou le froid, le sec ou l'humide qui nuisent à l'homme, & s'il faut qu'un habile Medecin corrigé les uns & les autres par leurs contraires, qu'il remede au chaud par le froid & au froid par le chaud, à l'humide par le sec & au sec par l'humide, qu'on me donne un homme d'un temperament foible, que cet homme mange du bled comme on l'apporte de l'aire, & de la chair cruë, & qu'il boive de l'eau pure, il est certain qu'un tel regime luy causera beaucoup de maux très dangereux. Il sentira de grandes douleurs, son corps deviendra foible, son esto-mac se gâtera, & il n'aura qu'une vie fort courte. Quel secours luy donnera-t-on? le froid? le chaud? le sec? l'humide? Car ils sont tous fort simples. Et si c'est l'un des quatre qui fait tout le mal de cet homme, il faut le guerir par

G. iiiij;

80 DE L'ANCIENNE
son contraire, comme le preten-
dent ces nouveaux Auteurs. Ce-
pendant le remede le plus seur
& le plus prompt, c'est de luy
faire changer de regime, de luy
donner du pain au lieu de bled,
de la chair bouillie au lieu de
chair crue, & du vin au lieu
d'eau. Il est impossible que ce
changement ne le rétablisse, à
moins que le temps & le long
usage de cette méchante nour-
riture ne l'ayent entièrement
corrompu. Que dirons-nous donc
de sa convalescence ? Dirons-
nous que ses maux étant causez
par le froid, ont été dissipéz par
la nourriture chaude qu'on luy
a donnée ? Où sera ce le con-
traire ? Je suis persuadé pour
moy qu'on seroit fort embarrassé
à répondre à ces questions.

En effet, celuy qui fait du pain,
oste du bled le chaud, le froid,
le sec, ou l'humide. Car le pain

est fait avec de l'eau & du feu & plusieurs autres choses dont chacune a ses qualitez & ses vertus. Ainsi il a perdu une partie de ce qu'il avoit, & a acquis ce qu'il n'avoit pas. Je scay aussi qu'il y a bien de la difference pour le corps de l'homme, entre le pain blanc & le pain noir ; entre celuy qui est fait de bled bien purgé & bien lavé, ou de bled qui ne l'est pas ; entre celuy qui est petry avec beaucoup d'eau, ou avec peu d'eau ; entre du pain bien cuit & du pain mal cuit, & mille autres circonstances qui mettent des differences infinies. Il en est de mesme du gasteau d'orge. Dans chacun de ces états, le pain a des vertus différentes qui ne se ressemblent en rien. Comment se peut-il donc que celuy qui les ignore & qui n'y a jamais fait de reflexion, connoisse les maladies des hom-

Mazar.

82 DE L'ANCIENNE
mes, car chacune de ces choses les
change & les altere visiblement,
& d'elle dépend la vie des sains,
des convalescens & des malades.
Il n'y a donc rien de plus néces-
faire que de bien connoître tou-
tes ces différentes qualitez. Car
ceux qui ont cherché l'Art de la
Medecine par methode & par
raison, ont trouvé toutes ces dif-
ferences par rapport à la Nature
de l'homme. Et cette invention
a paru si merveilleuse, qu'on l'a
attribuée & qu'on l'attribuë en-
core à un Dieu. Ces premiers
Auteurs n'ont pas estimé que ce
fust le froid ou le chaud, le sec
ou l'humide qui fissent du bien
ou du mal à l'homme ; mais ils
ont crû que l'unique source de
tous ses maux étoit ce qu'il y a
de plus fort dans chaque chose,
& que la Nature ne peut surmon-
ter, & voila ce qu'ils ont cher-
ché à retrancher. Or ce qu'il y

a de plus fort dans les choses douces, c'est ce qui est très-doux; dans les choses amères, ce qui est très amer; dans les choses acides, ce qui est très acide; & ainsi dans chaque chose, ce qui est porté au plus haut degré. Car ils ont vu que toutes ces qualitez étoient dans l'homme & nuisoient à l'homme. En effet dans l'homme se trouve l'amer, le salé, le doux, l'acide, l'acerbe, & l'insipide, & mille autres qualitez qui ont toutes des puissances & des vertus différentes, selon leur quantité & leur force. Toutes ces choses bien meslées ensemble & temperées les unes par les autres, ne sont point sensibles & ne font aucun mal; mais lorsqu'il y en a quelqu'une qui se sépare & qui est seule, elle devient sensible, & fait un grand ravage dans le corps. Il en est de même des alimens. Tous ceux

84 DE L'ANCIENNE
qui ne nous sont pas propres,
sont amers, violens, salez, ou acides,
ou enfin trop forts; c'est
pourquoy, ils nous causent les
mêmes incommoditez que les hu-
meurs dont j'ay parlé; mais ceux
qui nous sont propres ne parti-
cipent nullement de ces qualitez
trop fortes & nuisibles. Tels sont
le pain & le gasteau d'orge, &
autres de pareille nature, dont
l'homme a accoutumé de se
nourrir, & dont il mange abon-
damment. Je ne parle point icy
des ragousts & des viandes pre-
parées & assaisonnées pour flater
le goust & pour irriter l'appetit &
qui sont pernicieuses; je parle de la nourriture com-
mune qui ne cause aucun trou-
ble ni aucune séparation des hu-
meurs & qualitez du corps, &
qui au contraire, le fortifie, le
nourrit, & le fait croître. Car
elle ne luy fait tout ce bien que

parce qu'elle n'a rien de trop dominant ni de trop fort , & qu'elle est si bien temperée , qu'elle est une & simple , & n'a rien de trop violent.

Je ne voy donc pas comment ces nouveaux Auteurs , qui veulent reduire la Medecine à des suppositions chimeriques , se prendront à traitter les malades selon leur Système . Car ils n'ont rien trouvé , à mon avis , qui soit de luy-même chaud ou froid , sec ou humide , sans participer à aucune autre qualité , & je ne pense pas qu'ils ayent d'autres viandes & d'autres breuvages que ceux dont nous nous servons . Mais il leur plaist de supposer , que l'un est chaud & l'autre froid , que celui-cy est sec & celui-là humide . Il n'y a pourtant rien de plus incertain & de plus équivoque , que d'ordonner à un ma-

86 DE L'ANCIENNE
lade ce qui est chaud; car le malade ne manquera pas de demander d'abord, ce que c'est qu'on appelle chaud. De sorte qu'il faudra, ou que le Medecin ne dise que des extravagances, ou qu'il ait recours à des choses connues & d'usage. Or si ce qui est chaud peut être en même temps chaud & acerbe, chaud & fade, chaud & piquant, car il y a plusieurs sortes de choses qui sont chaudes & qui ont des vertus toutes contraires, de quelle espece de chaud faudra-t-il se servir? sera-ce de celuy qui est chaud & acerbe, ou de celuy qui est chaud & fade? employera-t-on le froid & acerbe, car il y en a de cette sorte? ou le froid & insipide? Je sçay certainement que chacun d'eux produit des effets tout contraires, non-seulement dans l'homme, mais aussi sur le cuir, sur le bois & sur

beaucoup d'autres choses qui n'ont pas tant de sentiment que l'homme. Car ce n'est pas le chaud qui a beaucoup de vertu, c'est l'acerbe, c'est le fade, ou l'insipide, & toutes les autres qualitez dont j'ay parlé, qui l'accompagnent & qui agissent tant dans l'homme que hors de l'homme, soit qu'elles se trouvent dans le boire & dans le manger, ou dans les choses dont on se frotte, ou dans les remedes qu'on applique de telle autre maniére qu'on voudra. En un mot le froid & le chaud sont à mon avis de toutes les qualitez celles qui ont le moins de pouvoir sur nos corps, par les raisons que j'ay expliquées.

Pendant que le chaud & le froid sont bien mêlez ensemble, ils ne scauroient faire de mal. Car par le moyen de ce mé lange, le froid est temperé par le

88 DE L'ANCIENNE
chaud, & le chaud par le froid.
Ils ne sont donc nuisibles que
quand ils sont separez & que
l'un ou l'autre domine. Mais a-
lors voicy ce qui arrive. Si c'est
le froid qui nous gagne & qui
nous cause un mal fort prompt,
le chaud interieur vient tout
aussitost pour le combattre, sans
avoir besoin d'autre secours ni
d'autre preparation, & il guerit
seul les maux que le froid peut
causer aux sains & aux malades.

C'est ce que l'experience con-
firme. Si un homme qui se porte
bien se refroidit beaucoup en
hyver, soit en se baignant dans
l'eau froide, soit en se tenant à
l'air, ou de quelque autre ma-
niere que ce puisse être, plus il
sera refroidi, à moins que son
corps ne soit entièrement gelé,
plus il se rechauffera en se met-
tant seulement à couvert, & en
retenant

reprenant ses habits. Tout de même , si un autre s'échaufe beaucoup, ou par un bain chaud ou par un grand feu , & qu'ensuite avec le même habit il se tienne quelque temps dans le même lieu où s'est tenu celuy qui a souffert ce grand froid , il fera beaucoup plus gelé que le premier. Il en est de même de celuy qui dans un grand chaud s'évante pour se donner luy même de la fraischeur ; la chaleur qu'il sent après cela est dix fois plus grande que s'il n'avoit rien fait. Mais voicy des preuves encore plus fortes. Ceux, qui pour avoir marché sur la neige ou sur la glace , ont souffert un très grand froid aux pieds , aux mains , ou à la tête , dès que la nuit est venue & qu'ils sont à couvert & auprès du feu, ils souffrent de grandes chaleurs & d'incessives démangeaisons ; il y en a

Tome I. H.

90 DE L'ANCIENNE

même à qui il sort de petites ves-
fies , comme à ceux qui se sont
brûlez , & cela ne leur arrive
qu'après qu'ils se sont rechau-
fez. Tant il est vray que ces deux
contraires se suivent prompte-
ment , & se succèdent l'un à l'autre.

Je pourrois citer beaucoup
d'autres exemples ; mais sans al-
ler plus loin , voyons ce qui ar-
rive aux malades : N'est-il pas
vray que ceux qui ont eu les plus
violens frissons , ont ensuite la
fievre la plus ardente ? & si la
fievre n'est ni violente , ni lon-
gue , ni dangereuse , & que pen-
dant qu'elle a duré , elle ait é-
chauffé également tout le corps ,
il est certain qu'en finissant elle
se retire aux pieds où le frisson
a été le plus long & le plus vio-
lent. Et après que la fièvre s'en
est allée par les sueurs , le mala-
de est beaucoup plus frais que

MÉDECINE. 91
s'il n'avoit jamais eu de fièvre.
Puis donc que les deux contraires se suivent si promptement &
temperent d'eux-mêmes leur force, quel mal en peut-il arri-
ver ? & qu'est-il besoin de re-
courir pour cela à de grands remedes?

Mais dira-t-on, ceux qui ont des fievres ardentes, des inflammations de poulmon, ou d'autres violentes maladies, ne sont pas délivrez promptemēt du chaud, & ne sentent pas le secours du froid. Je réponds que c'est une preuve évidente, qu'alors ce n'est pas le chaud qui fait la fièvre, & qui est la seule cause du mal ; c'est le chaud amer, le chaud acide, le chaud salé, & mille autres de différente nature ; comme aussi le froid joint à d'autres qualitez. Voilà la cause de ses maux. Le chaud a naturellement de la force, mais il

H ij

92 DE L'ANCIENNE
faut qu'une autre qualité le grise,
l'irrite & l'augmente. Car
de luy-même il n'a d'autre force
& d'autre vertu que celle qui
luy est propre.

C'est une vérité constante &
que l'on ne sauroit mieux prouver
que par les expériences que
nous faisons très-souvent. Quand
nous avons un grand rhume ou
en chifrement, & que l'humeur
coule par le nez, n'est-il
pas vray que cette humeur est
plus acre & plus piquante que
celle qui couloit auparavant,
qu'elle fait enfler le nez, & qu'elle
l'enflamme & le rend brûlant,
comme on le sent si l'on y
porte la main; & si la fluxion dure
quelque temps, il se fait des
ulcères sur la partie, quoy qu'elle
soit décharnée & dure. Or
cette ardeur cesse, non pas tan-
dis que l'humeur coule, car c'est
ce qui fait l'inflammation, mais

lorsquelle devient plus épaisse,
moins acre, plus cuite & qu'elle se
mêle mieux avec la premiere.

Il y a aussi des enchifrement causez par le froid seul, sans
aucune autre cause qui y contribuë ; & ces enchifrenemens se
guerissent par le chaud, de même
que ceux qui sont causez par le
chaud seul, se guerissent par le
froid sans autre remede ; comme
ils viennent tres-promptement,
ils s'en vont de même, sans avoir
besoin d'aucune coction. Il n'en
est pas de même des autres qui
viennent de l'acréte & de l'in-
temperie des humeurs, ils ne peu-
vent guerir que lorsque ces hu-
meurs sont bien cuites & bien
temperées.

La même chose arrive aux
fluxions qui tombent sur les
yeux, & qui ayant beaucoup de
force, & toute sorte d'acrétez,
ulcerent les paupieres, rongent

94. DE L'ANCIENNE
le haut des jouës , & les parties
qui sont au dessous des yeux , &
rompent & mangent la mem-
brane qui les couvre. Les dou-
leurs , l'ardeur & l'inflammation
qu'elles causent , durent jusqu'à
ce que les humeurs soient cuites ,
& qu'étant devenuës plus épaïf-
fes , elles forment de la chassie .
Car cette coction vient du mé-
lange & de la juste temperatu-
re des humeurs .

Il en est de même des fluxions
qui tombent sur la gorge , & qui
causent les enrouëmens , les es-
quinancies , les erezypeles , les in-
flammations de poulmon . Tou-
tes ces humeurs sont d'abord sa-
lées , humides & piquantes , &
ce sont ces qualitez qui consti-
tuent & entretiennent ces maladie s . Mais lorsqu'elles devien-
nent plus épaisses & plus meu-
res , & qu'elles ont perdu toute
leur acréte , alors seulement la

fièvre cesse & le mal s'en va.
Ainsi il faut toujours prendre
pour la cause de chaque mala-
die, tout ce qui la fait naître par
sa présence, & finir par son ab-
sence ou par son changement.
Toutes les fois donc qu'une ma-
ladie viendra de froid ou de
chaud, sans qu'aucune autre qua-
lité y contribue, elle finira af-
fûrement quand on aura chan-
gé le froid en chaud & le chaud
en froid, & ce changement se
fait de la maniere que j'ay di-
te.

Tous les maux qui arrivent
aux hommes viennent de ces qua-
litez. Par exemple lorsqu'une
certaine humeur amere qu'on
appelle bile jaune, se sépare
& se répand dans le corps, quel-
les inquiétudes, quelles cha-
leurs, quelles foiblessest ne sent-
on point? Quand ce torrent est
passé, & que nous en sommes

96 DE L'ANCIENNE
purgez, ou par la force de la Na-
ture, ou par la vertu des reme-
des, si la purgation s'est faite à
propos, nous sommes delivrez
sur l'heure même de toutes ces
ardeurs, & des douleurs qui les
accompagnent; mais pendant que
cette humeur est exaltée, cruë, &
sans aucun mélange, il n'y a
point de remede qui puisse cal-
mer la fiévre, ni appaifer les dou-
leurs : Et quand on a des hu-
meurs acres, piquantes & une
espece de bile verte, quelle ra-
ge, quels déchiremens d'entraî-
les & de poitrine, dans quel de-
sespoir n'est-on point ! Tous ces
accidens ne cessent qu'après que
cette bile est purgée ou calmée,
& qu'elle est contrainte de se
mêler avec les autres humeurs.

Pour cet effet il faut la cuire,
la changer, l'affoiblir & l'épaissir
à propotion des autres humeurs
par plusieurs differentes voyes, &
c'est.

c'est à quoy les crises & les nom-
bres des temps ont beaucoup de
pouvoir; mais le froid & le chaud
sont incapables de ces sortes de
changemens, car ils ne peuvent,
ni se cuire ni s'épaissir. Que di-
rons-nous donc que sont le froid
& le chaud, & quel est leur
usage? C'est d'agir l'un contre
l'autre uniquement; le chaud
a beau être mêlé avec toute au-
tre chose, il ne cesse d'être
chaud que quand il est mêlé a-
vec le froid, & le froid ne cesse
d'estre froid, que lorsqu'il est mê-
lé avec le chaud, au lieu que
toutes les autres qualitez qui se
rencontrent dans l'homme, plus
elles se trouvent mêlées avec un
plus grand nombre de choses,
plus elles sont douces & loita-
bles, & l'homme ne se porte ja-
mais mieux, que lorsque ces hu-
meurs sont bien cuites, qu'il est
en repos, & qu'il ne sent aucu-

Tome I. I

*Des So-
phistes.* Il y a des *Charlatans*, & mê-
me des *Medecins* qui disent
qu'il est impossible de scavoir la
Medecine, si on ne fait bien au-
paravant ce que c'est que l'hom-
me, & comment il est fait & for-
mé; mais pour moy je suis per-
suadé que tout ce que ces Char-
latans & ces *Medecins* écrivent
de la *Nature* est moins utile aux
Medecins qu'aux *Peintres*, &
qu'on ne peut bien apprendre à
connoistre la *Nature* que de la
Medecine seule. Il faut même,
pour la bien connoistre, estre in-
struit de la *Medecine* à fond, &
embrasser la *Medecine* entière.
J'ay vu assez de gens qui scâ-
voient tout ce dont traittent ces
Auteurs, & qui pouvoient dire
parfaitement ce que c'est que
l'homme, les causes qui l'ont

formé , & le reste ; mais ce que le Medecin doit connoistre particulièrement de la Nature , & ce qui doit faire sa principale étude , s'il veut reussir & faire bien son métier , c'est de sçavoir ce que c'est que l'homme , par rapport à ce qu'il mange & à ce qu'il boit , & ce qui peut luy arriver de chaque chose . Car il ne suffit pas qu'il dise simplement que le fromage est mauvais , parce qu'il cause des douleurs à ceux qui en mangent trop ; Il faut qu'il sache quelles sont ces douleurs , pourquoy il les cause , & à quelle partie de l'homme il nuit principalement , car parmy les choses qu'on mange & qu'on boit , il y en a beaucoup qui sont mauvaises , & qui cependant n'affectent pas l'homme de la même façon .

Je diray par exemple , le vin pur , quand on en prend avec

I ij

100 DE L'ANCIENNE
excés, rend l'homme foible. Tous
ceux qui en feront l'experience
connoistront, que telle est la ver-
tu du vin , & qu'il est seul la
cause de cette foiblesse ; & l'on
scrait sur quelles parties de l'hom-
me il agit. Je veux donc que l'on
découvre de même la vérité de
chaque chose ; car le fromage,
puisque nous nous sommes ser-
vis de cet exemple , n'est pas
contraire à tout le monde. Il y a
une infinité de gens qui en man-
gent beaucoup , & n'en ressen-
tent aucun mal. On trouve mê-
me , qu'il est merveilleux pour
ceux qui sont maigres. Il est vray
qu'il y en a aussi beaucoup qui
n'en fauroient manger sans en
être incommodez. Cela vient de
la difference du temperament;
& cette difference est causée par
une humeur qui étant ennemie
du fromage, en est émeuë & a-
gitée. Et ceux en qui cette hu-

meur est la plus abondante & la plus forte en sont aussi le plus incommodez. Si le fromage étoit contraire à la Nature humaine, il feroit du mal à tous les hommes également. Ceux qui connoistront bien toutes ces choses n'ont rien à craindre & ne tomberont dans aucun inconvenient. Dans les convalescences, comme dans les longues maladies, il arrive beaucoup d'accidens fâcheux. Les uns viennent d'eux-mêmes sans qu'on y ait contribué; mais les autres viennent uniquement des choses qu'on a employées temerairement & sans connoissance.

J'ay connu beaucoup de Médecins, qui, comme les plus ignorans du peuple, ne manquoient jamais d'attribuer ces accidens à ce qu'on avoit fait ce jour-là d'extraordinaire. Par exemple, si on s'étoit baigné, si on s'étoit

I iij.

102 DE L'ANCIENNE

promené , si on avoit mangé de quelque chose qu'on n'eult pas accoutumé de manger , ils s'en prenoient uniquement à cela , quoynque souvent il eust été mieux & plus avantageux de l'avoir fait que de l'avoir negli-
gé , & ignoroient la véritable cause , condamnant ainsi , & dé-
fendant au hazard ce qu'il y
avoit de meilleur & de plus u-
tile. Or c'est ce qu'il ne faut pas ,
mais il faut qu'un Medecin sa-
che ce que peuvent faire un bain
pris mal à propos , & une lassi-
tude à contre temps. Car le mê-
me inconvenient ne naist pas de
ces deux choses , ni d'aucune au-
tre , non pas même de la reple-
tion , & de telle & telle viande.
Tout homme donc qui ne con-
noîtra pas ce que chaque chose est par rapport à l'homme , ne
connoîtra , ni les effets qu'elles
produisent , ni les services qu'il
en peut tirer.

Il me semble aussi qu'il doit connoistre les maux qui arrivent aux hommes, des facultez qui font en eux, & ceux qui viennent de la figure des parties. J'appelle facultez, le souverain degré & la force des humeurs, & j'appelle figure, la conformatio[n] des parties qui composent le corps humain. Car les unes sont creuses & vont en étreffant, les autres sont également étenduës ; celles-là sont solides & rondes, celles-cy plates & pendantes. Il y en a de larges & de longues, de fermes & ferrées, & de rares & lâches, & de spongieuses & molles. Parmy ces parties, quelles croit-on les plus propres à attirer l'humidité d'un autre corps? Celles qui sont creuses & également étenduës, ou les solides & rondes, ou celles qui sont creuses & qui vont en étreffant? Ce sont sans doute les

I iiiij

104 DE L'ANCIENNE
dernières , & l'on peut s'en con-
vaincre par des expériences sen-
sibles & exposées aux yeux ; par
exemple un homme qui ouvrira
la bouche , n'attirera aucune
humidité ; mais s'il avance les
levres en les joignant & en les
pressant ensemble des deux cô-
tez , de maniere qu'il n'y ait
qu'une petite ouverture au mi-
lieu , ou en prenant même un
chalumeau , il attirera tout ce
qu'il voudra sans aucune peine.
C'est ce qui a donné lieu aux
ventouses , dont le ventre large
aboutit à un col étroit ; car c'est
pour attirer les humeurs des
chairs. Il y a dans la Nature plu-
sieurs autres choses semblables ;
mais parmy les parties du corps
humain , celles qui ont cette fi-
gure sont , la vessie , la tête , &
dans les femmes la matrice ; ce
sont les parties qui attirent ma-
nifestement , aussi sont-elles tou-

jours pleines de l'humidité qu'elles ont attirée. Celles qui sont creuses & étendues également, contiennent mieux que les autres l'humidité qui s'y est glissée; mais elles ne peuvent l'attirer. Et pour celles qui sont solides & rondes, elles ne peuvent, ni l'attirer, ni la contenir. Car elle coule de tous côtés & se perd ne trouvant point de lieu qui l'arreste & qui la retienne.

Les parties qui sont spongieuses & rares, comme la ratte, le poumon & les mamelles, boivent l'humidité qui les approche, & par là se gonflent & deviennent dures. Car lorsque ces parties ont en elles des humeurs & qu'elles se chargent encore des humeurs du dehors, elles ne peuvent les vider tous les jours. Mais lorsqu'elles en sont bien pleines, & que toutes leurs parties rares & molles en sont bien

106 DE L'ANCIENNE
abreuves & imbibées jusqu'
aux plus petites, de manière que
ce qui étoit rare & mou, est de-
venu dur & serré, elles ne peu-
vent, ni les cuire, ni s'en dé-
charger, c'est ce qui leur arrive
à cause de leur figure.

Toutes les choses qui causent
des vents & des tranchées dans
le corps, doivent nécessairement
faire du bruit dans les parties
creuses & spacieuses, comme la
poitrine & le ventre. Car com-
me elles ne les remplissent pas
entièvement, de manière qu'el-
les demeurent fermes, qu'elles
ont du mouvement, & qu'elles
peuvent changer de place, il est
impossible qu'elles n'y causent
du bruit & des émotions sensi-
bles.

Les parties charnuës & mol-
les font le siège des engourdis-
femens & des palpitations, com-
me on en voit dans les chairs

M E D E C I N E. 107
des animaux qui viennent d'être
égorgéz.

Quand les vents rencontrent
une partie large qui leur est op-
posée , & où ils trouvent de la
résistance , si cette partie n'est
naturellement , ni assez forte
pour résister à leur effort , & pour
n'en ressentir aucun mal , ni assez
molle & assez percée , pour leur
ceder & pour leur donner passa-
ge ; mais qu'elle soit tendre , ver-
meille , sanguine & ferrée , comme
le foye , sa condensité & sa lar-
geur font qu'elle résiste & ne cé-
de point . Les vents irritez par
cette résistance en deviennent
plus forts , & battent plus vio-
lement cette partie , & comme
elle est tendre & sanguine , il ne
se peut qu'elle n'en ressente de
grands maux . Voila ce qui fait
qu'on ressent des douleurs si ai-
guës & si fréquentes dans le
foye , qu'il s'y engendre du pus ,

108 DE L'ANCIENNE
& qu'il s'y forme des tumeurs.
La même chose arrive au dia-
phragme , quoys qu'avec beau-
coup moins de violence. Car le
diaphragme est une partie éten-
due & qui résiste ; mais comme
elle est plus nerveuse & plus for-
te , elle est moins sensible ; l'on
y ressent pourtant des douleurs,
& il s'y forme des abcés.

Le corps humain a au dedans
& au dehors beaucoup d'autres
fortes de figures très-differentes
entre elles , & qui contribuent
différemment aux accidens qui
arrivent aux sains & aux mala-
des , comme la teste grosse ou
petite , le col gros ou menu , long
ou court , les ventres longs ou
ronds , la poitrine & les costes
larges ou étroites , & mille au-
tres , qu'on doit toutes connoî-
tre , & dont il faut savoir jus-
qu'à la moindre difference , afin
qu'en connoissant la Nature de

chacune, on l'ait toujours présente, & qu'on ne s'en éloigne jamais.

Pour ce qui est des qualitez des humeurs, il faut savoir ce que chacune d'elles peut faire à l'homme, comme je l'ay déjà dit, & connoistre la ressemblance ou l'affinité qu'elles ont entre elles. Je veux dire qu'il faut savoir, par exemple, si l'humeur douce se change en une autre espece, non par aucun mélange, mais d'elle-même, en degenerant de sa première nature, & si elle devient premierement amere, ou salée, acerbe, ou acide. L'humeur acide est la plus nuisible de toutes les humeurs utiles, si l'humeur douce en est la plus salutaire. Celuy qui par ses recherches & par ses experiences aura acquis cette connoissance parfaite, tant des choses internes que des externes, sera toujours capable de

q 10 DE L'ANCIENNE MED.
prendre en toutes choses le meil-
leur party. Or en toutes choses
le meilleur party, c'est celuy qui
est le plus éloigné de tout ce qui
est incommode & nuisible.



REMARQUES
SUR LE TRAITE
de
L'ANCIENNE MEDECINE.

ET il est juste de s'en plaindre au nom pag. 55 :
de la Medecine puisqu'elle existe.]
C'est le sens qu'on peut tirer du texte
de la manière dont il est écrit. Cepen-
dant j'ay toujours cru ce passage defec-
tueux. Je n'autois pas oïé tenter de le
corriger ; mais je rapporteray avec
plaisir une Remarque manuscrite que
j'ay trouvée à la marge de l'Hippocra-
te de M. Bourdelot. Je ne scay si c'est u-
ne differente leçon que l'Auteur de ces
Remarques eust trouvée dans quelque
manuscrit , ou une correction qu'il ait
faite luy-même : Au lieu de , *μαλλεις οι*
αέτοις μέμφασιν αι. φί τέχνης εἰσόντων, &c. illit,
μάρανοις αέτοις μέμφασιν τούς αὐτοὺς τέχνη-
ων ἀπόστον διαλεγομένοις, &c. En recevant
cette correction , il faudroit traduire :
Et il est encore plus juste & plus néces-
saire d'accuser & de refuter ces innova-

teurs, qu'il ne l'étoit de refuter ces Différeurs qui nient l'existence de la Médecine, puisqu'on s'en sert dans toutes les grandes occasions, & qu'on honore infiniment les habiles gens qui la professent. Hippocrate, pour rendre son Lecteur attentif, releve l'importance de la matière de ce Traité qu'il met fort au dessus de celle du Traité que nous venons de lire. En effet il n'est pas fort nécessaire de refuter ceux qui nient l'existence de la Médecine ; car la Médecine se défend assez d'elle-même, puisque ceux-là même qui la nient & qui la combattent ne laissent pas d'y avoir recours ; mais il est très important de refuter ceux qui l'exercent sur de faux principes & qui renversent la méthode des anciens Médecins, méthode appuyée sur la raison & sur l'expérience. Cette Remarque me paroît importante : Les Maîtres en jugeront.

Dans la Médecine il y a de bons & de méchants ouvriers, ce qui n'arriveroit pas si cet Art n'existoit.] Dans toutes les choses où il y a de bons & de méchants ouvriers, il y a un Art, car il y a des règles sûres, comme il le démontre

montre dans le Traité précédent. Or dans tout Art qui est connu la méthode doit estre accommodée au sujet. Le sujet de la Médecine est connu par les sens, donc sa méthode doit estre exposée aux sens, & par conséquent il ne faut pas avoir recours à des suppositions, qui sont tout au moins incertaines & douteuses.

Et pour la teste & pour la main.] pag. 561
Pour la teste, c'est-à-dire, pour la science & la théorie. Pour la main, c'est-à-dire, pour la pratique.

C'est-pourquoy il n'est nullement nécessaire d'avoir recours à de vaines suppositions.] Car tout ce qui tombe sous les sens n'a pas besoin de supposition, & telle est la Médecine.

Comme dans les choses obscures & douteuses, où l'on ne s'eauroit s'en passé.] Dans toutes les choses qui ne tombent pas sous les sens, & qui ne peuvent estre connues que par la raison, les suppositions sont d'une nécessité absolue, car il faut un fondement sur lequel on puisse bâtir. Et de là vient cette diversité de systèmes.

Tout ce qui manque dans la perfection de cet Art se trouvera sans doute Tom. I. K.

114 REMARQUES.
*si des gens habiles & bien instruits des
regles anciennes.] Hippocrate estoit
bien éloigné de croire que la Méde-
cine fust parfaite de son temps. Il
croyoit seulement que ce qu'on y a-
voit déjà trouvé serviroit de flambeau
pour conduire à de nouvelles décou-
vertes, & c'est ainsi qu'on perfectionne
tous les Arts en allant d'observa-
tion en observation. Quand on neglige
les regles anciennes, qui ont été
bien établies, bien loin d'avancer les
Arts on les tient toujours, s'il est per-
mis de parler ainsi, dans leur première
enfance.*

*Car cela est absolument impossible.]
Il n'y a qu'un chemin pour arriver à
la vérité. Quand on a une fois trouvé
ce chemin, si on le quitte pour en
prendre un autre, au lieu d'approcher
de son but on s'en éloigne.*

*Quand un Médecin ne peut se faire
entendre au plus ignorant d'entre le peu-
ple, ni le persuader & le convaincre, on
peut dire qu'il est loin de la vérité.] Car
le plus ignorant peut juger de ce qui
est exposé aux sens, quand on le luy
explique. Et de là Hippocrate tire cet-
te conséquence que dans la Médecine*

il ne faut point de supposition.

*Si cela étoit elle n'auroit jamais été pag. 59.
trouvée.]* Car la supposition ne mene
jamais à l'évidence du sentiment , el-
le est toujours douteuse ou suspecte.
Et dans la Medecine on ne reçoit que
ce qui est conforme aux sens , & c'est
par là qu'on a trouvé d'abord l'Art
diætétique , ou du régime , en faisant
voir par des expériences séures & in-
contestables qu'une telle viande étoit
meilleure qu'une autre , non seule-
ment pour les malades , mais aussi pour
les sains. C'est par l'évidence de la
démonstration , & non pas par l'incer-
titude & l'obscurité de la supposition
qu'on a prouvé la vérité de ces décou-
vertes.

*En effet , je ne doute pas que les hom- pag. 60.
mes n'ayent en d'abord la même nour-
riture que les bestes.]* C'est le senti-
ment de toute l'antiquité , & l'on peut
dire que c'est une vérité appuyée sur
la parole de Dieu même , qui dit dans
le premier chap. de la Genèse , qu'il
leur a donné l'herbe & les arbres afin
qu'il leur servent de nourriture & à
tous les animaux de la terre , à tous
les oyseaux du Ciel , &c. La nourri-

K ij

116 REMARQUES.
ture simple & naturelle a precedé né-
cessairement la nourriture préparée &
artificielle.

PAG. 62. Ils ont pris aussi de l'orge, & après
l'avoir fait bouillir & roir, ils en ont
fait des gâteaux, en y ajoutant plu-
sieurs sortes de choses, &c.] L'expli-
cation de ce passage d'Hippocrate doit
à mon avis être tirée de Pline chap.
VII. Liv. XVIII. où ils disent la manière
dont on faisoit ces gâteaux, car je n'ay
point d'autre terme pour exprimer le
Maza des anciens, qui n'étoit pas pro-
prement un gâteau. Voicy comment
Pline en parle. *Greci perfusum aquâ*
hordeum siccant nocte una, ac postero
die frigunt, deinde molis frangunt. Sunt
qui diutius rostum rursus exiguâ aquâ
aspergant, siccantque prius quam mo-
lant. Alii verò virentibus spicis decus-
sum hordeum recens purgant, madidum,
que in pila tundunt, atque in coribibus
eluunt, ac siccatum sole rursus tun-
dunt, & purgatum molunt. Quocumque
autem genere preparato, vicenis hordei
libris ternas seminis lini, & coriandri
selibras salisque acetabulum, torrentes
ante omnia miscent in mola, &c. Les
Grecs après avoir lavé l'orge dans de

l'eau, le font secher la nuit, le lendemain ils le rotissent, & le font moudre. Il y en a qui, apres l'avoir fait extremement rotir, l'arrosoft encore avec un peu d'eau, & le font encore secher avant que de le moudre. D'autres tirent l'orge de ses épics tout verds, le purgent bien, & apres l'avoir mouillé, ils le pilent tout humide dans un mortier, ils le lavent ensuite sur des paniers, & apres l'avoir fait secher au soleil, ils le pilent pour la seconde fois, & apres l'avoir bien purgé, ils le font moudre. De quelque manière qu'on le prépare, en le faisant moudre on y met le sur vingt livres d'orge trois livres de graine de lin, demi livre de coriandre, & deux onces trois drachmes de sel, apres les avoir fait rotir auparavant, &c. C'est ce qu'Hippocrate a voulu faire entendre par ces mots, en y ajoutant plusieurs sortes de choses, car il a voulu parler de lagraine de lin, de la coriandre, du sel. Il y avoit encore d'autres manieres de préparer ces gâteaux, on peut les voir dans le 11. liv. de la Diete.

Et quel nom plus propre & plus convenable peut-on donner à cette invention,] Car d'abord la Medecine a

commencé par la Diætetique, ou l'Art du régime, qui, quoique commun, ne laisseoit pas d'être un Art, comme Hippocrate va le prouver ensuite.

pag. 63. Que si l'on soutient que ce n'est pas un Art, il n'y a rien là d'absurde.]
Hippocrate parle ainsi pour s'accommoder à l'opinion du peuple, qui n'appelloit Art que ce qui étoit caché, & dont les mystères n'étoient révélés qu'aux initiés & aux disciples. La Diætetique est une chose connue & commune, ce n'est donc pas un Art. Voilà comme on raisonnait du temps d'Hippocrate; mais ce grand homme, sans entrer dans une dispute de nom, découverte l'illusion de ce principe. La Médecine, la Diætetique, ne devoit pas être comme les autres Arts, elle auroit été inutile si elle avoit été cachée ou peu connue; un Art nécessaire à tous les hommes doit être connu de tous les hommes. D'ailleurs il n'est pas vrai qu'elle soit si connue qu'on n'y fasse pas tous les jours de nouvelles découvertes, & qu'on ne péche jamais contre ses règles. Mais quand même cela seroit, il ne s'ensuivroit pas de là que ce ne fust pas un Art. Que

tous les hommes deviennent excellens. Geometres, Musiciens & Poëtes, la Geometrie, la Musique & la Poësie ne laisseront pas d'être des Arts. Cette qualité d'être connus de tout le monde ne pouvant leur ôter leur caractère, autrement il arriveroit qu'une même chose seroit un Art & ne le seroit pas. Car elle seroit Art pour ceux qui l'ignoreroient, & ne le seroit pas pour ceux qui en seroient instruits. Ce qui est donc absurdité manifeste.

Toutes les Nations barbares, & les pag. 64.
Grecs même qui sont leurs voisins.] J'ay
suivi la leçon d'un Manuscrit, η τον
ιπποκρατη οι εμεσι. Et ceux des Grecs qui
sont leurs voisins, & non pas, Ceux qui
sont voisins des Grecs. Hippocrate com-
prend icy tous les Grecs Asiatiques &
les Grecs Italiques ou de la grande
Grece. Tous ces peuples, aussi-bien
que les Barbares vivoient sans aucune
connoissance de la Médecine, & s'a-
bandonnoient à toutes sortes de disso-
lutions, ne suivant que leurs plaisirs,
sans aucune retenuë. Sous ce nom de
Barbares, Hippocrate comprenoit au-
si les Romains & tous les Peuples d'I-
talie, qui par leurs infames débauches
enormides

120° REMARQUES.

avoient mérité que leur nom passât en injure & fût donné à tous les débauchez. Et c'est de quoy Caton le Censeur se plaignit long temps après, lorsqu'il écrivit à son fils, en parlant des Medecins Grecs, & ayant peut-être devant les yeux ce passage d'Hippocrate : *Nos quoque dicitant barbaros, & spurcius nos quām alios, opicos appellatione fēdant. Ils nous traittent de barbares, & pour nous ravaller encor davantage, ils nous donnent l'odieux nom d'Opici; c'est-à-dire, de brutaux, & infames débauchez.*

¶ pg. 65. *Et ont commencé à retrancher de la quantité de viandes.]* Voila le premier degré par lequel on a commencé à changer le régime ; avant que de penser à la qualité des viandes, on a diminué de leur quantité.

Voila pourquoi on a inventé la nourriture liquide que nous appellons, rhophemata, forbitions.] Nous n'avons point en notre Langue de terme qui puisse exprimer ce que les Grecs appellent *ορνίατα*, & les Latins, *forbitiones*; c'est-pourquoi j'ay conservé ces deux termes en les expliquant par ceux de *nourriture liquide*. Car ces forbitions

bitions étoient proprement comme nos panades, nos orges mondez, nos consommez, les ptisanes épaisées prises avec tout le grain; enfin toute nourriture forte qu'on delaye & qu'on détrempé dans de l'eau pour l'assoiblir.

*Et on les a rednits aux simples breu- pag. 66;
vages.]* Comme le vin, l'eau, l'hydromel, l'oxymel, le simple suc de ptisane.

*Mais malheureusement ce n'est pas pag. 70.
une moindre faute.]* On peut voir l'Aphor. 5. du Liv. I.

*Voila pourquoi cette dernière espece pag. 71.
de Medecine est plus étendue que la première.]* La première ne visoit qu'à éviter le trop, en retranchant de la quantité, ce qui est très facile; mais la dernière veut aussi éviter le trop peu en proportionnant la nourriture aux forces du malade, ce qui est infini, chaque homme demandant une mesure différente.

*Car la punition ne se fait pas long- p. 73.
temps attendre]* Comme la perte du vaisseau suit de près les fautes des Pilotes dans une grande tempête, de même la mort des malades suit de près les fautes des Medecins dans les gran-

Tome I.

L

des maladies ; & c'est pourquoy Hippocrate appelle cette mort *la punition des fautes du Medecin* : *Culpam pœna premit comes.*

p. 75. [Ils se mettent facilement en colere.] C'est sur cela que Plaute a fort bien dit, *fames & mora bilem in nasum concidunt.*

p. 76. Qu'au lieu de donner le temps à son estomac & à toutes les parties de jouir parfaitement de ce qu'il a mangé la veille, d'en faire la distribution & l'assimilation, de rejeter ce qu'il y a d'inutile, & de se reposer.] Hippocrate marque icy bien precisement le temps que l'on doit être sans manger. Il faut attendre, dit Zuingerus, non seulement que la première & la seconde coction soient faites; mais encore la troisième, qu'il explique icy par quatre termes remarquables, ἀπόλευσις, ἐμίρρωσις, λάθαξις, & ἀνρέψη. ἀπόλευσις, lorsque le fang se répand dans toutes les parties, & ce terme comprend l'apposition & l'agglutination de Galien. ἐμίρρωσις, lorsque qu'il s'assimile à la partie & devient de même substance. λάθαξις, lorsque ce qu'il y a d'inutile se sépare. ἀνρέψη, le temps de repos qu'il faut laisser entre

deux avant que de recommencer.

Il y a dans cet Art plusieurs chemins tout differens qu'il faut bien connître, & dont nous parlerons.] Hippocrate designe icy ses Livres de la Diète, où il a traité cette matière à fond.

Mais revenons à ceux qui pour trouver cet Art, se font une methode nouvelle.] Après avoir prouvé que l'Art de la Medecine subsistoit depuis long-temps, & que les découvertes que les Anciens y avoient faites étoient le fruit d'une methode certaine, il vient au but qu'il s'étoit proposé, qui est de refuter les opinions nouvelles de certains Medecins de son temps, qui s'éloignant des regles anciennes, supposoient que les premières qualitez, le sec & l'humide, le froid & le chaud, étoient les seules causes de la santé & de la maladie. Il va faire voir que ce sentiment est contraire, & à la pratique, & à la theorie.

En effet celuy qui fait du pain ôte du p. 30, bled, le froid, le chaud, le sec ou l'humide.] Celuy qui prend du bled & qui en fait du pain, ôte certainement à ce bled quelqu'une de ces premières qualitez. Que ces nouveaux Medecins di-

L. ij

sent donc, quelle est celle qu'il luy fait perdre, pour faire voir quelle est celle qui luy reste après qu'il est fait pain, & qui guerit le malade. C'est ce qu'ils ne sçautoient faire, & par conséquent il n'y a rien de plus faux que leur supposition.

p. 81. *Entre celuy qui est fait de bled bien purgé & bien lavé.]* Car le pain est bien meilleur, quand il est fait d'un bled qu'on a lavé avant que de le moudre.

Et autres circonstances.] Qu'il explique dans le 1. Liv. de la Diete.

p. 81. *Ont trouvé toutes ces différences par rapport à la Nature de l'homme.]* Ils n'ont pas suivi des idées & des suppositions chimeriques, ils ont toujours consulté la Nature de l'homme, ils l'ont toujours euë devant les yeux, & tout ce qu'ils ont établi, ils l'ont établi sur le sentiment, & sur la différente manière dont ils voyoient que cette Nature étoit affectée.

Qu'on l'a attribuée & qu'on l'attribue encore à un Dieu.] A Apollon. Par ces fictions les Payens faisoient entendre, que tout ce qui est bon & parfait est un don de Dieu, & ne peut venir que de Dieu.

Ces premiers Auteurs n'ont pas estimé que ce fust le froid ou le chaud, le sec ou l'humide.] Ce ne sont pas les premières qualitez qui font les maladies des hommes, mais les secondez. Car comme quelques Auteurs modernes l'ont prouvé, les premières qualitez ne procèdent pas des levains & des semences, & par conséquent elles n'ont seules aucune vertu d'agir. Ce sont les levains qui alterent les humeurs, selon leur saveur ou qualité, & leur force.

*En effet dans l'homme se trouve l'a- p 83:
mer, le salé, le doux, l'acide.] Voila la saine doctrine des anciens medecins, voila la baze de la Medecine. Elle a été abandonnée pendant long-temps, les modernes l'ont enfin renouvellée, & ce n'est que par elle qu'on peut éléver la Medecine au plus haut degré de perfection.*

Et mille autres qualitez qui ont toutes des puissances & des vertus différentes.] En effet le nombre de ces qualitez ou saveurs est infini ; car cette diversité innombrable est causée par les différentes combinaisons des petites particules salines, tant entre elles qu'avec

L iij

d'autres corpuscules, qui mettent en mille manières différentes le chyle, le sang, la bile, & la lymphe hors de leur état naturel.

Mais lorsqu'il y en a quelqu'une qui se sépare & qui est seule.] Ainsi selon Hippocrate, l'unique moyen de conserver ou de rétablir la santé, est d'entretenir ou de rétablir cette harmonie entre ces qualitez ou puissances, & pour cet effet quand l'une est trop exaltée, il faut la corriger & la rabaisser, ou relever la puissance abbatue, & rétablir ainsi l'équilibre. Il faut faire pour la santé ce qu'on fait pour la Politique, où l'on tâche toujours de rabaisser un voisin trop fort & trop puissant, en relevant celuy qui est trop abattu & trop foible.

p. 84.

Tels sont le pain.] Hippocrate donne ici la raison pourquoi le pain est de tous les alimens celuy dont on se laisse le moins; car cela vient de ce qu'il n'a point de qualité trop dominante, & qu'il est proportionné à la nature des corps dont il entretient l'harmonie.

Je ne parle pas des ragousts & des viandes préparées & assaisonnées pour flater le goût & pour irriter l'appétit.] Platon écrit dans le troisième Liv. de sa

Repub. qu'Homere ne fait jamais manger à ses Heros , ni poisson , quoiqu'ils fussent campez sur le rivage de la mer , ni ragousts , ni autres viandes agréablement assaisonnées. Car il n'y a rien de plus pernicieux pour la santé. Toutes ces viandes produisent l'intemperance , & l'intemperance est un fonds inépuisable de maladie. C'est pourquoi Platon bannissoit de sa Republique les tables delicates des Siciliens , la bonne chere de Corinthe , & les ragousts & les patissieries des Atheniens.

*De sorte qu'il faudra , ou que le Me- t. 86-
decin ne dise que des extravagances .]*
En voulant chercher une sorte de chaud , qui ne soit que chaud , & qui n'ait aucune autre qualité qui l'accompagne.

Ou qu'il ait recours à des choses connues & d'usage .] Et toutes ces choses connues & d'usage auront avec la chaleur d'autres qualitez , & quand on viendra à l'examen , il se trouvera que ce sont ces autres qualitez qui font tout le bien & tout le mal.

*Mais aussi sur le cuir , sur le bois , &
sur beaucoup d'autres choses qui n'ont
L. iiiij.*

128 REMARQUES.
pas tant de sentiment que l'homme.]
Toutes ces différentes sortes de chaud
produisent sur les corps naturels & ar-
tificiels des effets différens & très-re-
marquables, mais qui ne sauroient être
imputez à la chaleur. L'expérience
prouve qu'ils sont produits par les sa-
veurs ou qualitez qui l'accompagnent;
& c'est ce qu'on voit à l'œil.

t. 87. *En un mot le froid & le chaud sont, à
mon avis, de toutes les qualitez celles
qui ont le moins de pouvoir sur nos corps.]*
Il ne rejette pas absolument ces pre-
mieres qualitez comme si elles étoient
sans action; mais il prétend qu'elles
n'agissent pas absolument d'elles-mê-
mes. Elles n'agissent considérablement
que par la vertu des secondes qui les
irritent. Le froid & le chaud sont pû-
tost les suites & les effets de ces secon-
des qualitez qu'elles ne sont les causes
des maladies. Par exemple, lorsqu'on
a vuidé la bile, qui faisoit beaucoup de
défondre dans le corps, ne voit on pas
manifestement que la chaleur cesse,
& que l'intemperie des viscères s'éva-
nouit.

*Pendant que le chaud & le froid sont
bien mêlez;] Il va prouver que le chaud*

& le froid ne peuvent être la cause des maladies. Ils ne le peuvent quand ils sont bien mêlés, car alors ils sont tempérez l'un par l'autre, & ils ne le peuvent pas non plus quand ils sont séparez. Et il le prouve par la vicissitude continue de ces deux qualitez qui succedent très-promptement l'une à l'autre. Or il est impossible que ce qui va être incessamment combattu & corrigé par son contraire, puisse faire beaucoup de mal.

*C'est le chaud amer, le chaud acide, p. 91.
le chaud salé.]* Car lorsqu'une de ces qualitez domine, elle rompt l'harmonie & excite une fermentation irrégulière & vicieuse. Aussi voit on que les choses les plus chaudes ne causent pas tant la fièvre que les fruits & toutes les autres choses qui se corrompent & s'agrißent facilement dans l'estomac, & que tout ce qui est salé ou amer & qui rend le sang trop acre.

*Or cette ardeur cesse, non pas tandis p. 92.
que l'humeur coule.]* Si c'estoit le chaud ou le froid qui causast le mal, ce mal cesseroit dès que cette première qualité seroit alterée; mais il ne cesse que par la coction, & par consequent c'est

p. 96. *Ou calmée.] Applanie*, *κατεπόδη*,
qu'il oppose au mot *μετωπεα*, dont il
vient de se servir. Ces deux termes sont
empruntee de la mer. Dans la tempe-
ste elle élève ses flots jusqu'aux nuées,
& quand la tempête cesse, elle s'abaïf-
fe & s'aplanit.

Et l'épaissir à proportion des autres.]
Zuingerus a traduit *en une sorte d'hu-
meur loisable & utile*. Il a donc lu, *ἐς
χρυσὴν ἀσθέτον*, ou bien, *ἐς ἀντί^τ
χρυσῆν ἀσθέτον*. Mais cela ne me satisfait
pas. Je croy qu'Hippocrate avoit écrit,
ἐς ἀλλαχ χρυσὴν ἀσθέτον.

p. 97. *Et c'est à quoy les crises & les nom-
bres des temps ont beaucoup de pouvoir.]*
Car les jours critiques & les crises ont
beaucoup de force pour affaiblir l'hu-
meur peccante, la purger, & l'épaissir.

p. 98. *Et moins utile aux Médecins qu'aux
Peintres.]* Car il est fort inutile au Méde-
cin de savoient general ce que c'est que
l'homme ; au lieu que cette connoissan-
ce est fort utile aux Peintres & aux Sta-
tuaires, qui ne sauroient être habiles
dans leur Art, s'ils ne conoissent la for-
me du corps humain qu'ils veulent imi-

ter, & la proportio de toutes les parties.

Et qu'on ne peut bien apprendre à connoître la Nature que de la Medecine seule.] En effet la Physique enseigne à connoître en general les causes qui ont formé l'homme, & la manière dont il a été formé. Mais la Medecine enseigne à connoître en particulier chaque homme, & les différences qui se trouvent entre un tel & un tel, & c'est ce qui est utile au Medecin.

C'est de savoir ce que c'est que l'homme par rapport à ce qu'il mange & à ce qu'il boit.] Car en connoissant ainsi la nature de chaque partie, il connoîtra les alimens qui lui sont propres ou contraires.

On trouve même qu'il est merveilleux p. 100, pour ceux qui sont maigres.] Car il nourrit. On voit dans Homere, que les dieux dans l'ars d'Esculape mêlent du fromage dans la boisson qu'ils font prendre à Euryptilus blessé, marque certaine non-seulement qu'ils ne croyoient pas le fromage ennemi de la nature humaine en general, mais qu'ils le croyoient même très propre en certains états. Pline décrit au long les remèdes qui résultent du fromage, & l'on peut voir ce-

132 R E M A R Q U E S.
qu'Hippocrate en dit dans le 11. Liv.
de la Diète.

Et cette difference est causée par une humeur.] Le fromage augmente la pituita qui est dans le corps, & agite la bile qui est son ennemie, & qu'elle surmonte, & c'est cette inegalité qui fait tout le mal.

p. 101. *Il arrive beaucoup d'accidens fâcheux.]* Il y a dans le texte *συμβολές*; c'est à dire proprement *des combats*. Hippocrate considere tous ces accidens qui arrivent dans les maladies, comme autant de combats qui se font entre la nature & l'humeur morbifique, chacune tâchant d'avoir le dessus. En cet état tout ce qu'on emploie n'est pas différent; car s'il est amy de la Nature, il vient à son secours & luy aide à surmonter le mal; mais si c'est son ennemy il combat contre elle. Et voila ce que doit bien connoître un Medecin.

p. 105. *Celles qui sont creuses & étendues contiennent mieux que les autres l'humidité qui s'y est glissée.]* Comme le ventre & les intestins. Ils reçoivent les humeurs, mais ils ne les attirent point. Quand Hippocrate parle de sucer &

d'attirer, il parle en Médecin; car il n'ignoroit pas, que cette attraction n'est proprement qu'une impulsion qui se fait par le mouvement des fibres.

Mais pour celles qui sont solides & rondes.] Comme les os, les tendons, les cartilages, les muscles: Toutes ces parties n'attirent point l'humeur des parties voisines, & quand elle y affluë, elles ne peuvent la retenir.

Car lorsque ces parties ont en elles de l'humidité (des humeurs) & qu'elles se chargent encore des humeurs du dehors.] Ce Passage est fort embrouillé dans le texte. J'ay tâché de l'éclaircir, & j'en ay tiré le sens qui n'a paru le plus juste. Hippocrate parle ici des maux qui arrivent aux parties rares & spongieuses, à cause de leur figure & de leur conformation. Quand elles sont une fois bien imbibées d'humeurs, elles ne peuvent, ni s'en décharger, ni les cuire, il faut avoir recours aux remèdes de la Médecine pour les purger.

Toutes les choses qui causent des vents p. 1064 & des tranchées dans le corps.] Après qu'Hippocrate a parlé des maux qui sont causés par les humeurs, il parle de ceux que causent les vents. Car les

deux causes générales des maladies ce sont les vents & les humeurs, *πνεύματα*, comme Platon le reconnoît dans le 3. Liv. de sa Repub. suivant en cela la doctrine d'Hippocrate,

[Les parties charnues & molles sont le siège des engourdissements & des palpitations, comme on voit dans les chairs des animaux qui viennent d'être égorgés.] Hippocrate pour rendre sensible ce qui arrive dans les parties charnues & molles, se sert d'une comparaison empruntée des sacrifices, car comme on voyoit tous les jours immoler des victimes, on pouvoit remarquer tous les jours, que les chairs des bestes qu'on égorgoit étant pleines d'esprits pendant qu'elles étoient chaudes palpitoyent jusqu'à ce que les esprits fussent entièrement sortis.

[L'humeur acide est la plus nuisible de toutes les humeurs.] C'est ordinairement l'acide qui cause la fièvre; car se mêlant avec la masse du sang, il excite cette effervescence qu'on appelle fièvre; comme lorsqu'on mèle de l'esprit de vitriol ou quelque autre acide avec de l'huile de tarterre ou autre alkali, il fait une ébullition sensible.



LA LOY D'HIPPOCRATE.

Comme dans les Etats & dans les Républiques il y a une regle qui apprend aux Citoyens à distinguer le juste d'avec l'injuste & cette regle n'est autre chose que la Loy : tout de mesme dans les Arts il doit y avoir une regle certaine, qui apprenne aux hommes à distinguer ceux qui les professent véritablement d'avec les Sophistes & les Charlatans qui les deshonorent. C'est cette regle qu'Hippocrate proposè icy pour la Medecine, c'est-pourquoy il luy a donné le nom de Loy.

La Medecine est le plus illustre de tous les Arts ; mais par l'ignorance de ceux qui la professent, & de ceux qui prennent ces Charlatans pour des Medecins, elle est devenue de tous les Arts le plus vil & le plus méprisable. Cette erreur vient, à mon avis, de ce que la Medecine est la seule profession contre laquelle les Villes n'ont point ordonné de punition quand elle est mal exercée, on ne la punit que par l'ignominie. Or l'ignominie ne blesse point ceux qui en sont comme païtris & qui en subsistent. Car ils sont justement comme les Acteurs muets d'une Tragedie; ils ont la figure, l'habit & le masque des veritables Personnages, & ne le sont pourtant point. Ainsi on trouve beaucoup de Charlatans qui se disent Medecins ; mais peu de Medecins qui le soient en effet , & qui ayent

Pour acquerir la science de la Medecine , on a besoin de ces six choses : D'un heureux naturel ; de bons preceptes ; d'un lieu propre aux études ; de commencer jeune ; d'aimer beaucoup le travail , & de travailler plusieurs années. Le premier & le principal , c'est l'heureux naturel , car si la Nature est contraire tout est inutile , & si elle est favorable on apprend aisement un Art qui doit être appris avec prudence & avec sagesse. Il faut commencer jeune , & dans un lieu propre à cette sorte d'étude , & travailler beaucoup & long-temps , afin que cette science jettant de profondes racines , & devenant comme naturelle , porte heureusement de bons fruits.

Car l'étude de la Medecine ressemble parfaitement à la cul-

Tom. I. M

138 LA LOY
ture des fruits de la terre. Nôtre Nature , c'est à-dire notre esprit, c'est le champ ; les preceptes, c'est la semence ; commencer de bonne heure , c'est jeter cette semence dans la bonne saison ; le lieu propre à cette étude , c'est le bon air qui nourrit cette semence & la fait croître ; le travail , c'est toutes les façons qu'il faut donner à ce champ pour le rendre fertile ; & enfin la longueur du temps, c'est ce qui fortifie , nourrit & meurit toutes choses.

Voila les secours dont il faut être muni, pour acquerir cette science , & quand on l'a véritablement acquise , il faut voyager dans les Villes, pour n'estre pas seulement Medecin de nom, mais pour l'estre en effet ; car le defaut d'experience est un très-méchant fonds pour ceux qui le possedent, & un pernicieux tresor

M . 1 . mo 1

D'HIPPOCRATE. 139
& en songe & en effet, c'est l'ennemi de la tranquillité que donne une conduite sage & de la bonne confiance, & la source de l'audace & de la timidité, car l'impuissance produit la timidité, & l'audace est la fille de l'ignorance. Il n'y a que deux choses, la science & l'opinion. La première fait qu'on sait, & la seconde fait qu'on ignore. Mais les choses saintes ne doivent être montrées qu'aux saints; & c'est un sacrilège de les communiquer aux prophanes, avant qu'ils ayent été purgés des erreurs de l'opinion, & initiez aux mystères de la science.



M ij

REMARQUES
SUR LA LOY
D'HIPPOCRATE.

¶. 136. **E**t cette erreur vient, à mon avis, de ce que la Medecine est la seule profession contre laquelle les Villes n'ont point ordonné de punition.] Il y avoit des punitions ordonnées contre toutes les autres espèces de Sophistes ; car on les bannissoit des Villes, & on confisquoit leurs biens. La Medecine a toujours été le seul Art où l'on fait tout impunément. C'est de quoy Pline se plaignoit aussi de son temps : *Nulla præterea lex qua puniat inscitiam capitalem, nullum exemplum vindictæ. Discunt periculis nostris, & experimenta per mortes agunt, Medicoque tantum hominem occidisse impunitas summa est: D'ailleurs il n'y a aucune loy qui punisse l'ignorance capitale ; il n'y a aucun exemple de vengeance. Ils apprennent à nos perils & fortunes, & font leurs expériences par des morts. Il n'y a que le Medecin qui en tuant les hommes soit assuré de l'impunité.*

ii M

Car ils sont justement comme les Acteurs muets d'une Tragedie.] Avec cette difference pourtant que les Acteurs muets d'une Tragedie accompagnent les veritables Acteurs, & servent à ornner & à remplir la scène, & que les Charlatans sont l'opprobre de la Medecine, & ruinent & deshonorent les Medecins.

D'un lieu propre aux études.] C'est- p. 137. à dire d'un lieu où se trouve tout ce qui est nécessaire, tant pour la theorie que pour la pratique de la Medecine.

Il faut commencer jeune.] C'est pourquoy les veritables Medecins étoient appellez *Enfans de l'Art*, pour faire entendre qu'ils avoient succé cet Art avec le lait, & qu'ils y étoient néz.

Le lieu propre à cette étude, c'est le p. 138, bon air qui nourrit cette semence & la fait croître.] Car dans un lieu propre à cette étude, il faut trouver tout ce qui est nécessaire à la perfection de cet Art, comme un bon air doit avoir tout ce qui est nécessaire pour amener les fruits à une maturité parfaite. Or ce qui est nécessaire pour la perfection de la Me-

decine , ne se trouve que dans les grandes Villes fort peuplées. Encore faut-il suppléer par les voyages à ce qui manque en un seul lieu.

Et un pernicieux tresor & en songe & en effet.] J'ay suivi le texte, & en songe & en effet ; Il y en a d'autres qui ont lù, non en songe mais en effet, & Hippocrate fait allusion à un passage d'Homère du 19. Liv. de l'Odyssée : ἐν δραπ αλλ' οὐταπ εἰσαγ. Ce n'est pas un songe mais une vérité avantageuse , &c.

¶ 139. Et la source de l'audace & de la timidité , car l'impuissance produit la timidité.] Il fait voir comment l'inexpérience produit deux choses aussi contraires que sont l'audace & la timidité. Elle produit l'audace par l'ignorance , c'est à dire qu'ils entreprennent hardiment toute sorte de maux , parce qu'ils ne savent pas distinguer ceux qui peuvent être guéris d'avec ceux qui sont incurables ; & elle produit la timidité par l'impuissance, parce que lorsqu'il faut mettre la main à l'œuvre , ils sont comme un Pilote fort ignorant qui est battu d'une grosse tempête , ils ne savent remédier à rien , & tout les épouvante. Hip-

poocrate oppose donc la bonne confiance *τιμη*, à l'audace *ὕρεσις*, & la tranquillité qui vient d'une conduite sage *εὐθεία*, il l'oppose à la timidité *συντροπή*. Ce passage est fort beau & fort remarquable.

Il n'y a que deux choses, la science & l'opinion. La première fait qu'on fait, & la seconde fait qu'on ignore.] Hippocrate avoit connu cette grande vérité, que le savoir vient de l'intelligence, & l'opinion de l'erreur. Et c'est ce que saint Augustin à fort bien dit : *Quod intelligimus debemus rationi, quod opinamur errori:* Nous devons à la Raison ce que nous entendons par l'intelligence, & à l'erreur ce que nous ne savons que par l'opinion. Car l'opinion fait qu'on croit savoir ce que l'on ne fait pas, ou qu'on ne fait pas bien certainement, l'opinion n'étant qu'une conception fausse ou incertaine de la chose conceue, au lieu que la science est une conception vraye, & qui s'accorde avec la chose qu'on conçoit.

Et initiez aux mystères de la science.] C'est à dire avant qu'ils aient appris les sciences qui ouvrent le chemin de la

TRINITÉ ET

144 REMARQUES.
Medecine & qui sont la base & le fondement de cet Art. V. le Traité de la Decence.



LE SERMENT



LE SERMENT D'HIPPocrate.



*'Est le formulaire du ser-
ment qu'on faisoit faire à
ceux, qui après avoir étu-
dié la Medecine dans les
écholes publiques, vouloient avoir la
liberté de la pratiquer, & ce ser-
ment étoit different de celuy qu'on e-
xigeoit de ceux qui se presentoient
pour estre Disciples, & dont il est
parlé dans celui-cy.*

Je jure par Apollon le Dieu de
la Medecine ; par Esculape ;
par la Déesse Hygea, qui pre-
side à la santé ; par la Déesse Pa-
nacée, qui preside à la guerison ;
Tome I. N

Par tous les Dieux & par toutes les Déeses, & je les prens à témoins, que j'accompliray de tout mon pouvoir & felon mes connoissances, l'obligation que je contracte aujourd'huy, & que je tiendray ce serment comme je le jure & qu'il est écrit. Je regarderai toujours comme mon pere celuy qui m'a enseigné cet Art; je luy aideray à vivre & luy donneray toutes les choses dont il aura besoin. Je tiendray lieu de frere à ses enfans, & s'ils veulent se donner à la Medecine, je la leur enseigneray sans leur demander, ni argent ni promesse. Je les instruirai par des preceptes abbregez & par des explications étenduës, & autrement, avec tout le soin possible. J'instruiray de même mes enfans & les disciples qu'on aura mis sous ma conduite, qui auront été immatriculez & qui auront

D'HIPPOCRATE. 147
fait le serment ordinaire , & je
ne communiqueray cette scien-
ce à nul autre qu'à ceux-là.

J'ordonnerai aux malades, au-
tant que je le pourray & que je
le sauray , le régime le plus pro-
pre pour haster leur guerison , &
je ne leur donneray jamais rien
qui puisse les blesser ou les in-
commode en quelque maniére.
Je ne conseilleray jamais à per-
sonne d'avoir recours au poison,
& j'en refuseray à tous ceux qui
m'en demanderont. Je ne donne-
ray à aucune femme des reme-
des pour la faire accoucher a-
vant son terme. Je conserveray
ma vie pure & sainte , aussi-bien
que mon Art. Je ne tailleray ja-
mais ceux qui ont la pierre , &
laisseray faire cette operation
aux Maistres que cela regarde
particulièrement. Je n'entreray
jamais dans quelque maison que
ce soit que pour assister ceux qui

N ij

L.8 LE SERMENT D'HIP.
auront besoin de mon secours,
& n'abuseray jamais des entrées
que cet Art donne, pour faire
aucune injustice, ni pour cor-
rompre personne en aucune fa-
çon, & moins encore pour dé-
baucher homme ou femme, es-
clave ou libre.

Tout ce que je verray ou que
j'entendrai dans le commerce des
hommes, soit dans les fonctions
ou hors des fonctions de mon mi-
nistere, & qui ne devra point
être rapporté, je le tiendray
trés-secret, comme un des plus
grands mysteres. Ainsi puissav-je
vivre long temps dans une santé
parfaite, réussir dans mon Art,
& être celebre parmy tous les
hommes dans tous les siècles,
comme je garderay ce serment,
sans en violer un seul Article, &
si j'y manque & que je me parju-
re, qu'il m'arrive tout le contrai-
re de ce que j'ay souhaitté.

REMARQUES
SUR LE SERMENT
D'HIPPOCRATE.

Je jure par Apollon le Dieu de la Médecine.] Il se présente icy naturellement une difficulté ; c'est de savoir si Hippocrate avoit trouvé ce serment établi , s'il avoit été obligé de le prêter , ou s'il en est luy-même l'Auteur. Le dernier sentiment est le plus vray-semblable. Il paroît même que c'est celuy de l'antiquité. Car S. Hierosme écrit : *Hippocrates adjurat discipulos suos antequam doceat , & in verba sua jurare compellit , extorquet sacramento silentium , sermonem , incessum , habitum , moreisque prescribit.* Hippocrate , après avoir donné dans le Traitté précédent des loix pour la theorie , en donne icy pour la pratique. Ainsi il doit être regardé comme l'Auteur & le Fondateur de cette profession , qui avant luy étoit en proye à tous les Charlatans & Sophistes.

N iiij

NO REMARQUES.

p. 146. *Je les instruiray par des preceptes abrégéz, par des explications étendus & autrement.]* Par le mot *περιγραφές*, Hippocrate entend des maximes générales & aphoristiques; par celuy d'*ἀπόδοσις*, il entend les explications étendues de ces maximes & preceptes généraux; & par cette expression *καὶ τὴν λοιπὴν ἀπόδοσιν μαθήσαντος, & par toute autre manière d'enseignement;* il entend les exemples en leur faisant voir la pratique de ce qui leur a été enseigné.

Qui auront été immatriculez & qui auront fait le serment ordinaire.] Car ayant qu'un jeune homme pust estre receu au nombre des disciples, Hippocrate vouloit qu'on le fist jurer, qu'il n'abuseroit point de cet Art, & qu'il ne communiqueroit ses secrets à personne.

p. 147. *Et je ne communiqueray cette science à nul autre qu'à ceux-là.]* Ce n'estoit, ni par envie, ni par jalouſie, qu'Hippocrate vouloit qu'on prist cette précaution, de ne communiquer cette science qu'aux veritables disciples, c'étoit au contraire par amour du public; car alors il n'y avoit rien de plus dangereux que de divulguer les secrets

de la Medecine, à cause des Sophistes qui en abussoient & qui ne s'en servoient que pour le gain.

Et je ne leur donneray jamais rien qui puisse les blesser ou les incommoder.] Les blesser, c'est-à-dire les faire mourir ou les rendre malades actuellement ; les incommoder, c'est-à-dire avoir des suites fâcheuses, comme en ont d'ordinai-
re les philtres, & toutes les choses qui alterent la raison, ou qui jettent dans une grande foibleesse. Sous ce dernier genre Hippocrate comprend aussi tous les prestiges, les enchantemens & les nœuds, qui étoient fort en usage dans ce temps-là, & que Platon appelle, *ἀδικίαν οὐνομάτων*, qui est le propre terme dont Hippocrate s'est servi. On peut voir l'onzième Liv. des Loix. p. 933. & 934. de l>Edit. de Serres.

Je ne conseilleray jamais à personne d'avoir recours au poison.] Ce passage est remarquable : Hippocrate reconnoissoit que les hommes n'avoient pas le droit de se faire mourir eux-mêmes, D'ailleurs y a-t-il rien de plus injuste que de faire servir à la destruction des hommes, un Art, qui n'a été inventé que pour leur salut ?

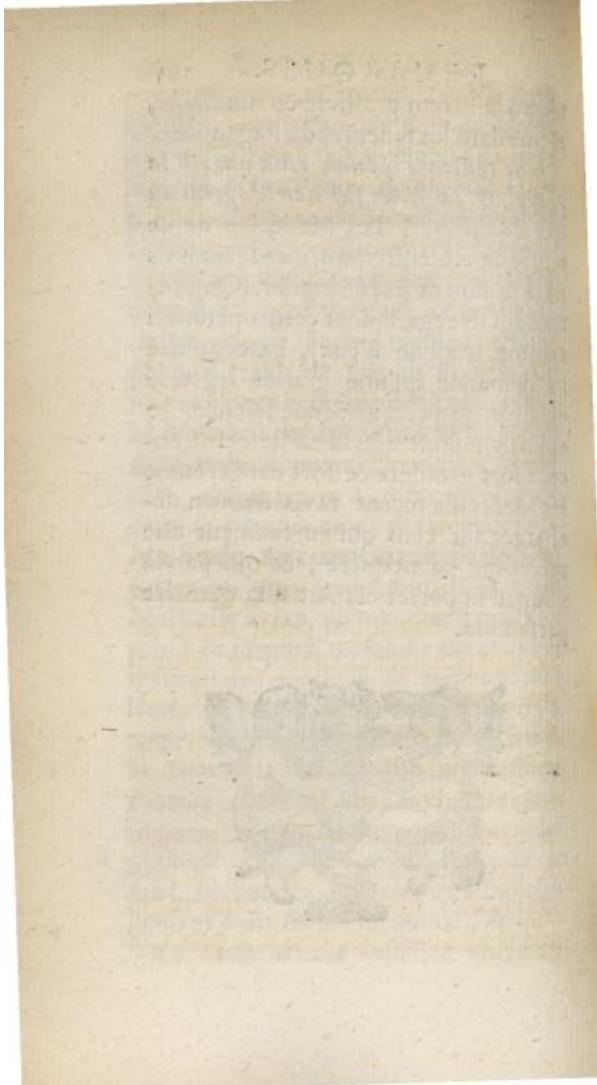
N iiiij

Je ne donneray jamais à aucune femme des remedes pour la faire accoucher avant son terme.] Cependant dans le Traité de la Nature de l'enfant Hippocrate rapporte luy même qu'il fit blesser une Chanteuse, qui n'étoit grossé que de six jours. Ceux qui ne sçauroient accorder ce passage avec ce serment, disent que ce Traité n'est pas d'Hippocrate, mais de son fils Polybe. Ce sera toujours la même difficulté. Polybe n'avoit il pas fait le même serment? D'où vient donc qu'il le viole? Il y a plus d'apparence à dire qu'Hippocrate se porta à cela, persécuté par la Maîtresse de cette Chanteuse & pour éviter un plus grand mal. Car cette Maîtresse avare, qui tiroit un très grand profit de la prostitution de son esclave, n'auroit pas manqué de tenter toutes sortes de voyes, & de faire mourir la mère en voulant perdre son fruit. D'ailleurs il paroît par un passage d'Aristote dans le vii. Liv. de ses Politiques, qu'en ce temps-là on étoit persuadé, qu'il n'y avoit de crime à faire blesser les femmes que lorsqu'un enfant étoit formé & animé, & qu'il n'y avoit aucune injustice avant ce

temps-là. Erreur grossière & étonnante, même dans les tenebres du Paganisme.

Je ne tailleray jamais ceux qui ont la pierre, & laisseray faire cette operation aux Maistres.] Les Medecins de ce temps-là étoient Chirurgiens; mais ils ne se mêloient pas de tailler. On prétend qu'ils regardoient cette operation comme indigne d'eux, parcequ'elle ne demande qu'une grande legereté de main & presqu'aucune science. Je croirois plutôt que la taille étant encore fort grossière & fort dangerouse, les Medecins furent ravis de s'en décharger sur ceux qui en faisoient une profession particulière, & qui par-là pouvoient porter cet Art à sa dernière perfection.







DU MEDECIN.

E *Traitté regarde plus le Chirurgien que le Medecin, car en ce temps-là on commençoit l'étude de la Medecine par la Chirurgie.*

CE Traitté est fait pour enseigner la conduite que doit tenir un Medecin pour avoir de l'autorité, & la manière dont il doit préparer le lieu où il travaille. Pour ce qui est de sa conduite, il doit tâcher d'avoir le teint bon & de se bien porter autant que son tempérament le peut permettre, car la plupart des hommes, s'imaginent qu'un Medecin, qui n'a pas une

bonne santé, ne fauroit donner aux autres ce qu'il ne se donne pas à luy-même. Il doit être propre sur sa personne, n'avoir que des habits honnêtes, & ne se parfumer que d'odeurs qui ne soient ni dangereuses, ni suspectes ; cela plaist aux malades & les rejoüit. Il doit être d'une sagesse à toute épreuve, non-seulement pour garder le silence, mais pour être moderé & retenu en tout, car rien ne contribue tant à la réputation d'un Medecin que les bonnes mœus & une vie sans reproche. Il faut qu'il sache joindre la gravité avec l'humanité, la trop grande facilité étant toujours méprisee, quelque commode qu'elle soit. Mais il doit bien distinguer les occasions où il a la liberté de se servir de l'une ou de l'autre, c'est à dire de faire paroistre, ou sa gravité, ou son :

humanité. Car les mêmes choses ne plaisent pas toujours aux mêmes gens ; pour plaire il faut qu'elles soient rares. Il faut qu'il ait l'air d'un homme sérieux & pensif, sans qu'il paroisse sur son visage aucune marque de chagrin ni d'amertume , ce qui le feroit passer pour misanthrope, ou pour glorieux. D'un autre côté celuy qui aime trop à rire & qui paroist trop gay devient importun & insupportable ; c'est pourquoi ce dernier défaut est autant à éviter que le premier. Il faut que la justice & la probité l'accompagnent en toutes rencontres , rien n'étant si nécessaire à un Medecin à cause de l'étroit commerce qu'il a avec ses malades. En effet les malades s'abandonnent entièrement à leur Medecin. Le Medecin entre à toute heure chez eux, il voit leurs femmes & leurs filles , & il est

158 DU MEDECIN.
toujours au milieu de tout ce qu'il y a de plus precieux dans la maison. Il faut donc qu'il ait les mains pures, & qu'il resiste à toutes sortes de tentations. Voila comme un Medecin doit être pour le corps & pour l'ame.

Venons aux preceptes qui sont necessaires pour la pratique de son Art , & descendons jusques aux premiers principes, afin qu'un homme puisse commencer à apprendre par-là ; aussi-bien tout ce qui se fait dans la maison du Medecin regarde proprement ceux qui apprennent. Il faut qu'il ait dans sa maison un lieu qui soit commode & bien situe ; & il le sera , s'il n'est point trop exposé au vent & au soleil, car le grand jour n'est pas desagréable au Medecin ; mais il est très-desagréable aux malades. Il faut sur tout qu'il évite le jour qui

fait mal aux yeux, & qu'il prenne bien garde, qu'il ne l'ait en face ; car il incommode beaucoup ceux qui ont la veue foible, & la moindre chose suffit pour la troubler. Il faut que les sieges ne soient, ni trop hauts ni trop bas, afin que les malades y puissent étre assis commode-
ment, & les Medecins faire tout ce que leur Art demande.

Hippocrate
Je veux qu'il n'employe l'airain que pour ses instruments ; les vases défend
cest pour l'ornement me paroît être plus
fert d'une parade non-seulement inutiles, & trop pour
inutile, mais insuportable. Il faut de que
que l'eau dont il se fert soit pure & bonne à boire, & que ses frottoirs soient les plus propres la plus
& les plus doux qu'il se pourra. part de
Il ne doit employer que du lin- orment
ge de lin pour les yeux, & pour les bouches, tiques
les playes il peut se servir d'é- de nos
ponges ; car ces choses-là paroîtent Apotiques
ceux qui guaies.

1160 DU MEDECIN.
sent toutes seules d'un grand se-
cours. Tous les instrumens dont
il se fert doivent être bien faits
& accommodez aux usages aus-
quels il les destine, soit pour la
grandeur, soit pour la pesan-
teur, ou pour la legereté. Il doit
prendre garde que toutes les
choses qu'il emploie soient très
bonnes, & particulièrement cel-
les qui sont long-temps sur les
parties malades, comme les ban-
dages, les drogues, les linges
qu'on met sur les playes, les ca-
taplasmes; car toutes ces choses y
demeurent long temps, au lieu
qu'on en emploie très peu à les
ôter, à rafraîchir les parties, à
les nettoyer, & à faire des fo-
mentations avec de l'eau.

Or il faut bien prendre gar-
de à ce qu'on fait quand il s'agit
du plus ou du moins à l'égard du
temps; l'un & l'autre sont très
bons quand on s'en sert à pro-
pos

Le bandage le plus propre &
le plus convenable à la Medecine,
c'est celuy qui donne beau-
coup de soulagement aux mala-
des & qui aide beaucoup le Me-
decin. Toute sa science consiste
principalement, à savoir serrer
où il faut, & lâcher où il faut.
Mais on doit sur tout avoir é-
gard à la faison, pour voir s'il
faut couvrir ou non, c'est à dire
mettre des linges & des com-
presses sous la ligature, & faire
un bandage serré ou lâche, afin
qu'on ne peche point en cou-
vrant & en serrant une partie
foible trop ou trop peu. Il faut
mépriser les bandages ajustez &
qui ne sont faits que pour l'or-
flémentation & pour la pompe. Car
ils sont ridicules, & sentent le
Charlatan ; souvent même ils
font beaucoup de tort aux ma-

Tome I. O.

lades; & il faut se souvenir que les malades cherchent du secours & non pas de l'ornement.

Pour ce qui est des operations de la Chirurgie , la vitesse & la lenteur sont également recommandables & necessaires dans celles qui se font par le fer & par le feu. Toutes les fois qu'on n'a besoin que d'une incision seule, il faut la faire le plus promptement qu'on peut; car, comme ceux qu'on incise sentent une grande douleur , cette douleur ne sauroit être trop courte ; mais quand il faut faire plusieurs incisions , il faut les faire très-lentement; c'est à dire qu'il faut mettre beaucoup de temps entre les unes & les autres ; les incisions trop promptes , qui se suivent de trop près , causent une grande douleur & une douleur continue; au lieu que celles qui sont lentes , c'est-à-dî

AL CHIRURGIE

DU M EDECIN. 163
re, qui se font à plusieurs reprises éloignées, donnent du relâche au malade, qui par-là est mieux en état de les souffrir.

Je diray la même chose des instrumens. Il faut se servir de grandes ou de petites lancettes, selon les différentes occasions. Car il y a des parties dans le corps d'où le sang vient avec peine; & d'autres d'où il vient si facilement, qu'on a même de la peine à l'arrester. Telles sont les veines des jambes & quelques autres. Dans ces dernières on ne doit faire que de petites ouvertures; car il ne faut pas que le sang vienne trop abondamment, & il suffit d'en tirer, quoiqu'on n'en tire pas beaucoup; mais dans les premières où il n'y a point de danger, & dont le sang n'est point trop subtil, il faut se servir de grandes lancettes pour faire de grandes

O ij

164 DU MEDECIN
ouvertures, parce qu'autrement
le sang ne viendroit pas. Or il
n'y a rien de plus honteux dans
la Chirurgie que de ne pas ope-
rer ce que l'on veut.

*Ventou-
ses non
scari-
fiees.* Il y a deux sortes de ventou-
ses dont on peut se servir. Lors-
que la fluxion est fort éloignée
de la superficie des chairs, il faut
que la ventouse ait le col étroit,
& qu'elle ne soit pas ventruë,
mais longue vers la main, & fort
legere; car de cette manière el-
le attire en droiture les humeurs
les plus éloignées. Mais lorsque
le mal est répandu dans les
chairs, il faut que la ventouse
soit en tout comme cette pre-
mière, excepté qu'elle doit a-
voir le col large; car une ven-
touse qui n'a pas le col large, ne
peut pas embrasser beaucoup de
chairs, & si elle est pesante, elle
affaisse la superficie, ce qui em-
pêche l'attraction, & fait par

DU MEDECINS 169
consequant qu'on laisse l'humeur qui cause la maladie : Et au contraire si lorsque la fluxion est éloignée de la superficie & fort profonde, on se fera de ventouses à col large, elles attirent beaucoup des autres chairs, & l'humeur, qu'elles en attirent, empêche le cours des serosités qu'on devroit attirer. On laisse ce qui cause la maladie ; & on attire ce qui ne fait aucun mal. Il faut donc juger de la grandeur que doivent avoir des ventouses qu'on veut rendre utiles, par rapport aux parties sur lesquelles on veut les appliquer.

Quand il est nécessaire de ^{Ventouse} rifier les ventouses, il faut le faire ^{ses scânes rifiées.} jusqu'au fond, car il faut toujours que le sang des lieux qu'on incise, paroisse manifestement, autrement il ne faut pas toucher au rond que la ventouse a élevé. Car la chair de l'endroit malade

est fort tendue & gonflée. Il faut se servir de lancettes courbes par la pointe , & qui ne soient pas trop étroites; car il vient souvent des humeurs gluantes & épaisses , & il y a du danger qu'elles ne s'arrêtent au passage, quand l'ouverture est trop petite.

Pour ce qui est des veines des bras , il faut les arrêter par des ligatures ; car il arrive souvent que la chair qui couvre la veine n'est pas bien jointe avec elle , de sorte que la chair venant à glisser , les deux ouvertures ne répondent plus l'une à l'autre , & la veine étant couverte , n'a plus d'issuë , ce qui empêche le sang de couler & est cause qu'il se forme souvent du pus dans cette partie , & cette méchante opération produit deux grands inconveniens , beaucoup de douleur à celuy qui la souffre , & u-

ne grande honte à celuy qui la fait. Il faut user de la même circonspection pour toutes les veines. Voïla les instrumens qui sont nécessaires à un Medecin qui veut devenir Artiste. Tout le monde se peut servir des instrumens à arracher les dents, & à couper ou inciser la luette, & autres de cette nature, leur usage paroissant très-simple.

Pour ce qui est des tumeurs ou abcés & des ulceres qui sont de grandes maladies, il faut beaucoup plus d'art pour les découvrir, quand ils se forment, pour les dissoudre, & pour les empêcher de grossir. Après ce premier degré d'habileté, le second est de les faire aboutir à un endroit visible qui soit très-petit, & à les traitter de maniére, que la matière qui les forme, soit égale par tout. Car si elle est inégale, il y a du

168 DU MEDECIN.
danger qu'ils ne crevent, & qu'ils ne forment un ulcere très difficile à guérir. Il faut donc la tenir égale en la faisant également meurir, ne les point percer avant le temps & ne pas permettre qu'ils percent d'eux-mêmes. Dans nos autres Traitez, nous avons marqué les choses qui peuvent les faire meurir également.

Les ulcères semblent avoir quatre chemins tout differens ; car les uns vont en bas, ce sont les fistules & tous les ulcères qui ont du pus caché & qui sont creux en dedans. Les autres vont en haut, ce sont ceux qui paroissent sur la chair. Les troisièmes s'étendent au large, & ce sont ceux qu'on appelle rampants. Et les quatrièmes s'étendent également ; & ce dernier mouvement paroist plus conforme à la Nature. Voila donc les accidens qui arrivent aux chairs,

&

Dans les autres Traitez on a expliqué leurs signes, & la maniere dont il faut les traitter, & l'on a suffisamment enseigné les moyens qu'il faut employer pour les guerir, tant ceux qui s'étendent également & ceux qui se remplissent de chair, que ceux qui sont profonds & ceux qui s'étendent en large.

Pour ce qui est des Cataplasmes, voicy comment on doit s'en servir. On ne fauroit apporter trop de soin & d'exactitude pour les linges qu'on met sur l'ulcere. Il faut proportionner le linge à l'ulcere, & faire le cataplasme tout autour du mal; car cet usage du Cataplasme est conforme aux regles, & est d'un très grand secours, la vertu du cataplasme qu'on met tout autour s'étendant jusqu'à

Tome I.

P

l'ulcere, & le linge dont on le couvre l'empêchant d'en être offendé.

Pour ce qui est du temps où il faut se servir de toutes ces choses, & de la manière dont il faut apprendre leur force & leur vertu, ce n'est pas ici le lieu d'en écrire ; car cela demande une grande connoissance de la Medecine, & ne doit être l'étude que de ceux qui sont déjà fort avancez dans cet Art. Après cela vient naturellement cette partie de la Chirurgie qui enseigne à penser les blessures, & à arracher les traits qui sont restez dans le corps. Cette science ne peut être apprise dans nos Villes ; car pendant la vie d'un homme, il arrive très rarement que nos Villes ayent la guerre entre elles ou avec leurs voisins. Mais on peut fort bien l'apprendre chez les Etrangers ; c'est-

I. OCTO T.

pourquoy celuy qui veut devenir bon Chirurgien, doit chercher la guerre chez les Etrangers, & suivre les armées, où il sera dans un exercice continu qui peut seul le rendre habile.

Ce qu'il y a de plus difficile & de plus profond dans cet Art, c'est de bien connoître les signes des traits qui sont restez dans le corps ; car par ce moyen quand un blessé aura été mal pensé, on sera en état de corriger cette faute , & on ne sera pas reduit à l'abandonner ; il n'y a qu'un homme qui connoîtra parfaitement ces signes, qui puisse entreprendre cette cure , y réussir. Mais dans nos autres Traittez nous avons assez parlé de toutes ces choses.

R E M A R Q U E S
S U R L E T R A I T E
D U M E D E C I N.

p. 155. **L**e doit tâcher d'avoir le teint bon & de se bien porter.] Dans Platon Socrate est d'un sentiment bien opposé à celui-cy : car il veut que le Medecin ait eu toutes sortes de maux , & qu'il soit fort valetudinaire; & cela par deux raisons : La première , afin qu'il connoisse toutes les maladies par sa propre experiance : Et la seconde , afin qu'il paroisse qu'il entretient & conserve sa vie par la force de son Art. Les malades seront assez du goust de Socrate , mais celuy d'Hippocrate plaira davantage aux Medeeins.

p. 156. **M**ais il doit bien distinguer les occasions où il a la liberté de se servir de l'une ou de l'autre , c'est à dire de faire paraître sa gravité ou son humanité , &c.] J'ay étendu ce passage qui est fort court & fort obscur dans le Texte. Hippocrate dit , qu'il faut que le Medecin

connoisse bien les occasions où il doit être humain ; car s'il a toujours de la gravité , il passera pour un orgueilleux & un superbe , & s'il est toujours humain , il passera pour un flatteur qui cherche des pratiques.

*Aussi bien tout ce qui se passe dans la p. 1583 maison du Medecin regarde proprement ceux qui apprennent.] Il veut dire à mon avis , que tous les malades qui alloient ou qu'on portoit dans les boutiques étoient le sujet de l'étude des apprentis ; c'est à dire des Chirurgiens ; car tous les malades de maladies externes alloient se faire traitter dans les maisons des Medecins ; au lieu que les Medecins alloient dans les maisons des malades qui avoient des maladies internes & cachées , & cette dernière sorte de Medecine fut appellée *Clinicé* , parce que les Medecins alloient voir les malades dans leurs lits ; & ce fut Hippocrate qui la renouvela , ou qui la fonda.*

Et qu'il prenne bien garde qu'il ne p. 1591 l'ait en face.] Le Medecin a besoin du grand jour , mais il ne faut pas qu'il l'ait en face dans ses operations ; car si le grand jour peut nuire au malade ,

P iii

il peut aussi nuire au Medecin en l'éblouissant.

Car ces vases d'airain dont on se sert pour l'ornement.] Les Charlatans qui ne pouvoient attirer le monde par leur habileté dans leur Art, tâchoient de luy donner dans les yeux par une vaine pompe, en étalant dans leurs boutiques une infinité de boëtes & de vases d'airain qui étoit alors fort estimé.

p. 160. Or il faut bien prendre garde à ce qu'on fait quand il s'agit du plus ou du moins à l'égard du temps.] Car il y a bien moins de danger aux fautes qu'on fait dans les choses qui ne servent que peu de temps, que dans celles qu'on fait dans les choses qui servent long-temps. Celles-cy sont d'une très-grande conséquence; au lieu que les autres sont legeres & se reparent facilement.

p. 164. Il y a deux sortes de ventouses dont on peut se servir.] Les ventouses que l'on scarifie, & les ventouses que l'on ne scarifie point. Il commence par les dernières.

p. 165. Car la chair de l'endroit malade est fort tendue & gonflée.] A cause de la fluxion & des humeurs que la ventouse a attirées, & par conséquent les in-

RE M A R Q U E S. 175
visions sont inutiles si elles ne sont pro-
fondes.

*Pour ce qui est des tumeurs ou abcés, p. 167,
& des ulcères qui sont de grandes maladie-*
s.] Hippocrate ne parle icy que des
tumeurs & ulcères qui sont très-consi-
derables, car les autres se guerissent fa-
cilement d'eux-mêmes par la Nature
seule, sans le secours du Medecin.

*Ne les point percer avant le temps, & p. 168,
ne pas permettre qu'ils percent d'eux-mê-
mes.] C'est à dire qu'il ne faut, ni les
percer, ni souffrir qu'ils percent d'eux-
mêmes avant que la matière soit bien
meure, bien cuite.*

*Dans nos autres Traitez nous avons
marqué les choses qui peuvent les faire
meurir également.] Dans le Traitté des
ulcères, & dans celuy des playes de
la teste.*

*Les uns vont en bas.] C'est à dire au
profond, de la circonference au cen-
tre, comme les fistules, les cancers ca-
chez qui creusent toujours.*

*Les autres vont en haut.] Du centre
à la superficie, comme toutes les ex-
croissances de chair.*

*Et les quatrièmes s'étendent égale-
ment.] J'ay ajouté au texte ce dernier*

P iiiij

276 REMARQUES
mot tis ouatés également, qui seul peut rendre ce passage intelligible.

p. 169. Et pour tous il y a les mêmes remedes.] J'ay suivi une correction manuscrite qui est à la marge de l'Hippocrate de M. Bourdelot, ~~médecin de l'ordre~~ à Paris. Il designe les remedes qui desfèchent ; car ils sont bons pour toutes sortes d'ulcères.

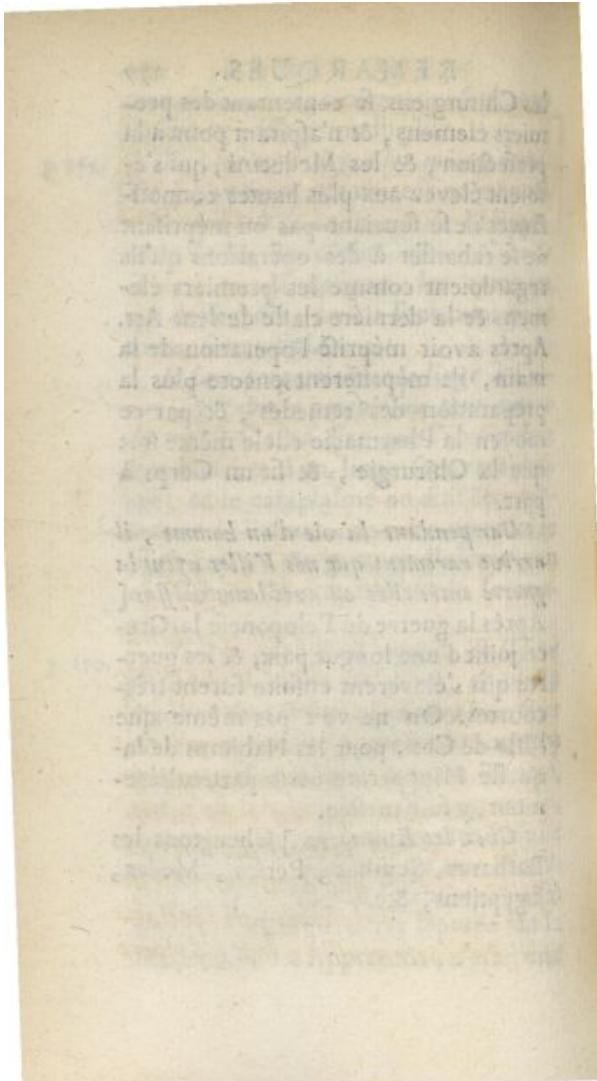
Il faut proportionner le linge à l'ulcere, & faire le cataplasme tout autour du mal.] C'est à dire que l'ulcere doit être couvert d'un linge sans cataplasme, & le cataplasme ne doit être qu'autour de l'ulcere ; de cette manière le linge couvre & garantit l'ulcere, en empêchant le cataplasme de le toucher.

p. 170. Pour ce qui est du temps, où il faut se servir de toutes ces choses, & de la manière dont il faut apprendre leur force & leur vertu.] Hippocrate ne juge pas à propos d'expliquer dans un Traité, qui n'est fait que pour les apprentis, des choses qui ne sont propres qu'aux véritables Médecins, qu'aux Médecins parfaits. Et voilà comment peu à peu la Chirurgie a été séparée de la Médecine, les Apprentis, c'est à dire

les Chirurgiens, se contentant des premiers élemens, & n'aspirant point à la perfection, & les Medecins, qui s'étoient élevéz aux plus hautes connoissances ne se souciant pas ou méprisant de se rabaisser à des operations qu'ils regardoient comme les premiers éléments, & la dernière classe de leur Art. Aprés avoir méprisé l'operation de la main, ils mépriserent encore plus la préparation des remèdes, & par ce moyen la Pharmacie eut le même sort que la Chirurgie, & fit un Corps à part.

Car pendant la vie d'un homme, il arrive rarement que nos Villes ayent la guerre entre elles ou avec leurs voisins. [Aprés la guerre du Peloponese la Grèce jouit d'une longue paix, & les guerres qui s'éleverent ensuite furent très courtes. On ne voit pas même que l'Isle de Cos, pour les Habitans de laquelle Hippocrate écrit particulièrement, y fût mêlée.

Chez les Etrangers.] Chez tous les Barbares, Scythes, Perses, Medes, Egyptiens, &c.





DE LA DECENCE

DE LA MODESTIE

NECESSAIRES

A

UN MEDECIN.

E Traitte est tres-beau
& très-digne d'un grand
Philosophe, car il est
plein de grands principes;
Mais il est écrit si obscurément,
& d'ailleurs corrompu en tant d'en-
droits, que c'est naviger sur une mer
pleine d'écueils que d'entreprendre de
le traduire. Je n'oserois pas me flat-
ter à y avoir réussi en tout; J'espere



seulement qu'on le trouvera un peu plus clair & plus intelligible qu'il n'a paru dans les Traductions latines.

C E n'est pas sans raison qu'on a dit que la Sageſſe (*la Philosophie*) eſt utile à tout. Je parle de la Sageſſe qui conduit les hommes dans le commerce de la vie ; car on donne ce nom à beaucoup de choses, qui n'ont pour but qu'une vaine curioſité & qui n'enseignent rien d'utile. Ce n'est pas que dans ces mêmes choses on n'y trouve des parties qui ſont bonnes, & dont-on peut tirer quelque profit, quand elles ne ſerviroient qu'à faire éviter l'oifiveté, & la corruption qui regne parmy les hommes ; car il n'y a point de vice où il n'y a point d'oifiveté. L'oifiveté & l'inoccupation cherchent le vice & s'y laiffent.

entraîner, au lieu que l'occupation & la meditation tirent des disputes même les plus inutiles quelque avantage pour l'honnêteté & pour l'ornement de la vie. Mais la Sageſſe habillée en Art est plus agréable & plus utile aux autres, pourvu que ce soit un Art où l'on ait pour but la Decence & la véritable Gloire. Car tous les Arts qui ne se proposent ni un gain déhonnête, ni la vanité, ont une méthode artificielle (*seure*) au lieu que ceux où l'innocence ne régne point, *changent tous les jours*, & sont enfin proscriptis, comme des corrupteurs de la jeunesſe. Car les jeunes gens qui font tombez entre les mains de ces malheureux qui les professent, quand ils font hommes faits ne scauroient les regarder sans honte, ni soutenir leur veuë sans frémir. Et quand ils font *super*.

182 DE LA DECENCE
vieux , la haine & la vengeance
les portent à faire des Loix qui
les chassent des Villes. En effet
ce sont des Charlatans qui ro-
dent de Ville en Ville , & qui
font des assémbées pour trom-
per les hommes par un vain ba-
bil qui n'a rien de solide & qui
ne vise qu'au gain.

Il est aisément de les connoître à
leurs habits & à leurs manières.
On ne fauroit trop fuir ceux qui
sont ajustez avec trop de soin
& de pompe , & au contraire on
ne fauroit trop rechercher ceux
qui n'ont rien d'affecté ni de su-
perflu. La simplicité & la mo-
destie dans les habits marquent
un homme , qui a soin de sa re-
putation , qui pense , qui est
renfermé en lui-même & qui
ne cherche qu'à se perfection-
ner dans son Art. Ceux qui dans
leurs mœurs & dans toutes leurs
manières font paroître cette for-

te de sagesse , ne sont , ni répan-
dus en choses vaines , ni curieux .
Ils sont graves avec ceux qui ne
les abordent que pour les amu-
ser ; toujours prests à refuter & à
convaincre ceux qui s'opposent
à leurs sentimens ; ils sont gra-
cieux & affables avec leurs sem-
blables ; civils & moderez avec
tous les autres ; severes dans les
revoltes & dans les contradic-
tions ; d'un secret impenetrable ;
prompts & habiles à profiter de
l'occasion , & patients pour l'at-
tendre ; sobres & nullement dif-
ficles pour leur manger ; con-
tents de peu ; expeditifs dans
leurs discours qui sont toujours
solides ; Ils ne disent rien qu'ils
ne demontront . Ils parlent pure-
ment sans affectation ; Ils sont
pleins de douceur & de grace ,
& fortifiez par la gloire qui leur
revient de toutes ces qualitez ,
ils sont toujours en état de dé-

184 DE LA DECENCE
fendre avec succès la vérité de
leur Art , & de purger les es-
prits de toutes sortes d'erreurs
par des démonstrations claires
& sensibles.

Le guide le plus sûr pour y
parvenir c'est la Nature. Ceux
qui s'attachent aux Arts , & à
qui elle est favorable , peuvent
réussir sans beaucoup de peine
dans toutes les choses qu'on
vient d'expliquer. Car l'usage
même , qui ne se peut ensei-
gner , ni dans la Sagesse , ni
dans l'Art qui lui est adjoint,
peut être enseigné par la Na-
ture , de manière que cela
fera le commencement de l'Art.
En effet la Nature même se
confond & se mêle avec la
Sagesse , pour faire connoître
ce que la Nature fait. Cepen-
dant il y a beaucoup de gens ,
qui étant entêtés de l'un ou de
l'autre de ces deux moyens ,(de
la

la Nature seule , ou de l'Art seul) se trompent , & se trouvent tous les jours fort loin de leur compte , parce qu'ils ne les joignent pas tous deux pour faire leurs démonstrations dans les sujets qui se présentent Et si l'on examine aux rayons de la vérité ce qu'ils avancent dans leurs beaux discours , on ne le trouve point du tout conforme à la Nature , on voit au contraire qu'ils se sont éloignez du chemin de leurs Maîtres , & par conséquent de la vérité. De là vient que se trouvant nuds & dépouilllez des vrais principes , ils se couvrent & s'enveloppent de leur méchanceté , & triomphent de leur infamie. Mais ceux-là parlent toujours bien qui ne parlent que des choses qu'ils ont bien apprises *par raison & par expérience* , & tout ce qui est fait par méthode selon

Tome I.



186 DE LA DECENCE
les regles de l'Art, est un effet
de la Raison; au lieu que ce qui
est dit selon les regles de cet
Art, & qui n'est pas executé de
même, est une preuve évidente
d'une méthode incertaine, &
qui n'est point appuyée sur des
regles seures. Car discourir ou
avancer des opinions & ne rien
executer, c'est un signe certain
d'ignorance & de défaut d'Art,
& ces discours pleins d'opinion,
particulièrement dans la Mede-
cine, deshonorent ceux qui les
font, & tuent le plus souvent
ceux qui s'y fient. Ceux qui
sur ces beaux discours se persuadent
qu'ils savent ce que la
science jointe à l'experience peut
seule enseigner, se découvrent
dans la pratique, comme l'or
faux se découvre par le feu; car
tous ces discours généraux ne
sont d'aucun usage pour con-
duire à la connoissance des ou-

vrages particuliers de la Nature, & l'inutilité de leur science est démontrée par sa fin, au lieu que le temps fait réussir & prospérer les efforts des autres, c'est-à-dire de ceux qui sont dans le bon chemin, & rend sensible le progrès de ceux qui suivent à peu près la même voie. C'est pourquoy en resumant ce que nous avons dit, il faut toujours accommoder & joindre la Sagesse, à la Medecine, & la Medecine à la Sagesse, car le Medecin est un Philosophe presque égal aux Dieux ; & il n'y a presque pas de difference entre ces deux choses. Car tout ce qui est nécessaire pour la Sagesse, l'est aussi pour la Medecine, le désintérêttement, l'application, la bonne vie, la pudeur, la modestie, ou l'humilité, la bonne réputation, le jugement, la tranquillité d'esprit,

Qij

188 DE LA DECENCE
la douceur, la pureté, la doctrine, la gravité du langage, la connoissance des purifications utiles & nécessaires, une véritable aversion pour toute sorte de gain honteux, une solide pieté éloignée de toute superstition, & une ame élevée au dessus de toutes les choses terrestres. Car toutes ces qualitez sont nécessaires pour reprimer & refrener l'intemperance, l'ignorance, l'avareice, la convoitise, les rapines & l'impudence. De-là dépend la connoissance de tous ses devoirs, sur tout de la manière dont on doit se gouverner avec ses amis, avec ses enfans & dans toutes sortes de rencontres. Ainsi la Medecine a un véritable rapport & une entière conformité avec la Sageſſe. Et on ne peut pas douter qu'un véritable Medecin n'ait la plupart de ces grandes qualitez, sur tout la con-

DUR MEDECIN. 189
noissance des Dieux est forte-
ment imprimée dans son esprit.
En effet dans toutes les mala-
dies & dans tous les symptômes ;
on voit le grand respect que la
Medecine a pour les Dieux. Les
Medecins reconnoissent qu'ils
sont inferieurs aux Dieux , &
qu'ils ne sont que leurs Minis-
tres. Car il ne faut pas s'imagi-
ner que la Medecine regarde la
Divinité comme une cause impuissante ou inutile , soit dans
les maladies dont elle opere la
guerisson , soit dans celles qui
guerissent d'elles mesmes. Ils
connoissent que tout le succès
vient de Dieu ; ils avoient qu'
ils ne sont riches que de les ri-
chesse. Le chemin que la Me-
decine tient, conduite par la Phi-
losophie , d'où l'a-t-elle appris ,
que de Dieu ? Aussi luy en fait-
elle honneur ; & non-seulement
elle est persuadée de cette veri-

190 DE LA DECENCE
té, mais elle en donne les preuves en faisant voir dans tous les accidens qui arrivent aux corps, que tout ce qu'elle opere vient de Dieu, & qu'elle n'est qu'une cause seconde, soit qu'elle force les maux de changer de Nature ou de lieu, soit qu'elle guerisse par l'operation de la main, ou qu'elle donne du secours par les remedes ou par le regime. En un mot tout ce qui vient d'elle se rapporte à Dieu, & sert à faire connoître Dieu.

Cela étant comme je viens de le dire, il faut que le Medecin soit doux, simple, affable & de bonne humeur ; car l'austerité fait peur aux sains comme aux malades. Il doit se tenir toujours decentement, de maniere qu'il ne montre point trop de parties de son corps. Il ne doit point s'amuser à converser avec le peuple, si ce n'est par nécessité ; car

DU M E D E C I N . 19^e
ces conversations passent aisément pour des violences ou pour des brigues qu'il fait en veue d'avoir des pratiques. Or il ne faut rien faire par ambition, ni avec trop d'empressement. Il doit avoir toujours une bonne provision de ce qui est nécessaire pour réussir dans son Art; car autrement on se trouve toujours court dans les nécessitez pressantes. Il doit se gouverner avec beaucoup de modestie dans les fonctions de son ministere, sur tout dans les frictions, dans les oignemens, dans les fomen- tations, & prendre garde que tout cela se fasse avec beaucoup de délicatesse & d'adresse. Pour ce qui est du charpi, des compresses, emplastres, bandages, ligatures, de tout ce qui est nécessaire selon les différentes fai- sons & les différentes occurren- ces, & des remedes pour les bles-

sures, & pour les maux d'yeux, il faut qu'il en ait toujours de toutes les sortes, comme aussi les instrumens, les machines & les ferremens dont il a besoin ; car d'en manquer, outre les maux qui en arrivent, on fait voir par là son ignorance, ou le peu d'application qu'on a pour son Art.

Mais pour la Campagne, il faut qu'il ait une provision plus simple & plus portative. La plus aisée c'est celle qu'on fait par methode. Car il n'est pas possible qu'un Medecin parcourre généralement tous les maux, pour avoir précisement ce qu'il faut pour chacun en particulier. Il faut qu'il ait dans sa memoire tous les remedes, leurs vertus simples, & leurs descriptions, s'il a envie de réussir dans la cure des maladiés, & qu'il connoisse toutes leurs differences, en combien de façons ils se preparent,

&c.

D U M E D E C I N . 193
& quels sont les differens effets
qu'ils produisent dans le corps.
Car voila le tout de la Medeci-
ne ; c'est le commencement , le
milieu & la fin.

Il faut qu'il ait préparé aussi ^{Malaga-}
^{mata,} des emplasters emollients de tou-
tes les sortes pour les differens
besoins , & les recettes des po-
tions incisives & aperitives.

Il doit avoir aussi de toutes
les drogues dont on se sert dans
la pharmacie pour les purga-
tions , & qui doivent avoir été
ceuillies en bon lieu , & être
préparées comme il faut , selon
les maladies , & leur grandeur ,
de manière qu'elles puissent se
conserver sans être gâtées. Cel-
les qui doivent être employées
toutes fraîches , il les prépare-
ra dans le temps ; & ainsi des au-
tres choses , en se conduisant tou-
jours avec prudence , afin que
lorsqu'il ira chez un malade , il

Tom. I.

R

194 DE LA DECENCE
ne manque d'aucune des choses
qui luy peuvent être nécessai-
res.

Avant que d'entrer dans la
chambre des malades , il doit
savoir ce qu'il y a à faire; car
trés-souvent le mal ne laisse pas
le temps de raisonner , & deman-
de un secours trés-prompt , &
il faut qu'il soit en état par son
experience de predire ce qui
doit arriver. Cela est glorieux &
facile.

Dans ses visites il doit s'asseoir
decentment; être modeste & pro-
pre; avoir de la gravité; parler
peu; ne rien faire dans l'agita-
tion & le trouble; se tenir près
du malade *sans rien craindre*; ne
rien négliger; répondre prom-
ptement à ce qu'on luy objecte;
avoir de la constance & de la
fermeté pour s'opposer aux tu-
multes qui s'élevent , & de l'autorité
pour les appaiser , & être

DU MEDECIN. 195
prest à tout ce qui regarde son ministere. Sur tout qu'il se souvienne de la première prepa-
ration dont j'ay parlé, sinon, pour ne point faire de faute, qu'il se mette au moins en état de ne manquer de rien de tout ce qui regarde la seconde.

Qu'il visite souvent ses malades, qu'il les considere avec une grande attention & un grand soin, afin que sur les changemens qui arrivent, il puisse corriger les fautes qu'on aura faites; par là il les connoistra plus facile-
ment, & sera plus en état d'y ap-
porter du remede; car tout ce qui est humide est mobile & in-
constant, c'est-pourquoy il peut être facilement changé par la Nature & par la Fortune, & si on perd l'occasion de faire ce qu'il faut, il previent & tuë fau-
te d'un prompt secours, car beaucoup de choses concourent

R ij

156 DE LA DECENCE
en même temps à faire du mal,
au lieu que ce qui arrive conse-
quemment donne plus de prise à
l'experience , & est plus aisè à
connoistre & à rétablir.

Il doit aussi bien prendre gar-
de aux fautes des malades ; car
il y en a eu beaucoup qui ont
trompé le Medecin sur les cho-
ses qu'il leur avoit ordonnées,
& qui n'ayant pas pris les me-
decines qui leur étoient désa-
greables , & venant ensuite à
être traitez consequemment,
ou par la pharmacie , ou par le
regime , sont morts comme on
dit , entre les bras de la mede-
cine. Le malade s'en va sans a-
voüier sa faute , & sa mort est im-
putée au Medecin.

Il faut qu'il considere bien les
lieux où les malades couchent ,
& par rapport à la saison , & par
rapport à la Nature des lieux
mêmes. Car les uns couchent

dans les lieux hauts & airez, & les autres dans des lieux bas & obscurs. Il doit aussi les éloigner de toute sorte de bruit & d'odeur, sur tout de l'odeur du vin, qui est la plus mauvaise, & les faire porter ailleurs. Tout cela doit être fait doucement & facilement.

Il ne doit jamais découvrir aux malades ce qu'il veut faire, mais les exhorter & les consoler avec un visage gay & sérain, afin de leur faire passer leurs fantaisies. Il faut qu'il mesle sagement la douceur avec la rudesse, & qu'il sache les gronder d'un côté avec ton aigre & menaçant, pendant qu'il les console de l'autre avec bonté, & qu'il leur donne de l'espérance; mais toujours sans leur rien déclarer de ce qui est, ou de ce qui doit être; ces sortes de confiden-

R. iij

198 DE LA DECENCE
ces ont souvent jetté les malades dans l'un ou dans l'autre excès.

Il faut aussi qu'il ait toujours près du malade un de ses Disciples, qui luy fasse exécuter ses ordres sans aigreur, & qui luy serve comme de second. Pour cet effet, il choisira les plus avancez & les plus habiles, afin qu'ils puissent faire & donner heureusement la plupart des choses qui seront nécessaires, & qu'il soit assuré de savoir précisément tout ce qui se sera passé dans les intervalles. Il ne confiera jamais la moindre chose aux ignorans, autrement il aura à répondre de leurs sottises qui retomberont toutes sur luy; mais s'il fait voir clairement le chemin que tiendra la maladie, en la traittant dans les regles de l'Art, il évitera toutes sortes de

DU MEDECIN. 199

reproches, & ne sera point responsable d'un succès qu'on attribuera à la qualité du mal ; c'est - pourquoy à mesure qu'il travaillera, il découvrira tout à ceux qui doivent en avoir connoissance.

Toutes ces choses étant donc nécessaires pour la gloire & pour la decence , aussi - bien dans la sagesse que dans la Medecine & dans tous les autres Arts, il faut que le Medecin les revête toutes, pour ainsi dire , qu'il les observe inviolablement , & qu'il les enseigne aux autres par son exemple ; car étant fort celebres parmy les hommes , elles se conservent & ne perissent jamais. Ceux qui les suivront seront recommandables à leur siècle & à la posterité. Et ceux qui n'auront pas les connoissances nécessaires pour y par-

R iiiij

200 DE LA DECENCE, &c.
venir, surmonteront enfin toutes ces difficultez par le travail
& par l'experience.



REMARQUES
SUR LE TRAITTE'
DE LA DECENCE.

DE la Decence & de la Modestie ^{p. 179.} nécessaires à un Medecin.] J'ay crû devoir traduire ainsi *mei εὐσεβοῦντος*; car ce mot renferme les mœurs & les qualitez tant interieures qu'exterieures, en un mot tout ce qui sied, ce qui est d'une très- grande étendue.

Je parle de la Sageffe qui conduit les hommes.] C'est-à-dire de la Sageffe qui n'est pas oisive mais agissante, qui consiste dans la pratique & non pas dans la theorie, & qui accommode ses regles aux Arts necessaires pour l'usage de la vie. Car celle qui s'arreste à la speculation & qui ne passe pas ces bornes est inutile, c'est plutôt un babil Sophistique qu'une véritable Sageffe.

Ce n'est pas que dans ces mêmes choses on n'y trouve des parties qui sont bonnes.] Voila la seule bonne chose qu'Hippocrate trouve dans la Philoso-

phie qui se contente de la Theorie, c'est que ceux qui s'y appliquent, évitent l'oisiveté, & par conséquent la corruption ; mais en cela même, ils ne sont utiles qu'à eux-mêmes, & ce n'est pas assez pour la Sagesse, il faut qu'elle soit utile aux autres, & elle ne le peut qu'en se reduisant en Art, & en s'accommodeant aux Arts.

P. 181. *Mais la Sagesse habillée en Art est plus agreable & plus utile aux autres.]* Voila la difference qui est entre la theorie & la pratique ; la theorie n'est tout au plus utile qu'à celuy qui l'a, mais la pratique est utile aux autres. Et quand la Philosophie la Science universelle descend dans les choses d'usage & s'accommode avec les Arts, elle est plus gracieuse & plus utile.

Pourvû que ce soit un Art, où l'on ait pour but la Decence & la véritable gloire.] Il va au devant d'une objection qu'on luy pouvoit faire ; car les Sophistes pretendoient reduire leur Science en Art ; mais dans leur Art ils n'avoient en veuë, ni la Decence, ni la véritable gloire ; au lieu de chercher la Decence ils ne visoient qu'au gain, & au lieu d'aspiter à la vérité,

ble gloire ils étoient pleins d'ignorance , comme il l'a dit ailleurs.

Ont une méthode artificielle.] C'est-à-dire qu'ils ont une raison universelle tirée de la Philosophie même & accommodée à un certain usage , une raison qui rapporte tout à l'action.

Quand ils sont hommes faits , ne sauroient les regarder sans honte.] Hippocrate désigne ici en termes couverts le malheur qui arrivoit d'ordinaire aux jeunes gens qui se mettoient entre les mains des Sophistes. Ces infames Seducteurs , au lieu de leur enseigner la vertu , les corrompoient ; c'est-pourquoy Platon appelloit les Sophistes , les Veneurs des jeunes gens insensez & riches.

Il est aisé de les connaître à leurs habits & à leurs manières.] Car ces Sophistes qui ne pouvoient acquerir du crédit & de l'autorité par leur science & par leur vertu , tâchoient d'en aquerir par l'ostentation & par la pompe , en menant avec eux grand nombre de Disciples & d'Eslaves , en s'habillant magnifiquement & en portant des bagues de prix. Aussi Aristophane dans ses nuées , appelle ces Médecins , ou

204 REMARQUES.

plutôt ces Charlatans d'un mot di-thyrambique , qui signifie des gens voluptueux & oisifs , qui s'ajustent avec soin , & qui portent des bagues jus-
qu'au bout des ongles. Rien ne mar-
que plus un homme de petit entende-
ment & d'imagination foible que cer-
te affectation dans les habits.

p. 183: *Contents de peu.*] Non-seulement dans leur manger , mais aussi dans ce qu'ils exigent de leurs malades. Le contraire de toutes ces qualitez , qu'Hippocrate attribué aux vrais Medecins se trouvoit dans ces Sophistes , & il n'y a rien de plus juste que cette opposition.

p. 184, *Et de purger les esprits de toutes for-
tes d'erreurs.*] C'est pourquoy Platon
dit dans le 1. Liv. des Loix , qu'il est
du devoir d'un bon Medecin d'ensei-
gner ses malades , & de ne leur rien
ordonner , dont il ne leur demonstre
la necessité & l'utilité. Aussi a-t-on re-
marqué , qu'Aristote étant malade , dit
un jour à son Medecin : Je t'obéiray ;
mais je t'obéiray en Philolophe , quand
tu m'auras demontré & prouvé ce que
tu dis. Mais malheureusement si les
bons Medecins sont rares , les Philoso-

phes ne le sont pas moins.

Car l'usage même qui ne se peut enseigner,] L'usage ne se peut enseigner, à cause du nombre infini des choses singulières qu'il renferme, qui ont chacune leur cause , & cela est vray dans la Sageſſe ou la Philosophie , & dans l'Art qui luy est adjoint , c'est-à-dire , qui est l'effet de la Sageſſe qui en resulte & qui en est la perfection.

Peut être enseigné par la Nature ; de manière que cela fera le commencement de l'Art.] Tout cecy est extremement profond. L'usage peut être enseigné par la Nature , parce qu'en approfondissant la Nature , on trouve qu'elle tient une seule & même methode dans une infinité de choses singulières ; de sorte qu'en appliquant cette regle commune à ces choses singulières, c'est le moyen d'avoir une connoissance générale du tout , & cette ob'ervation generale sur les operations singulières de la Nature devient le commencement de l'Art , & , si on ose parler ainsi , comme l'ébauche de l'usage.

En effet la Nature même se confond & se mêle avec la Sageſſe pour faire connoître ce que la Nature fait.] C'est-à-dire,

que la Nature d'elle-même emprunte ses règles & les préceptes de la Philosophie pour faire mieux connoître ses opérations singulières par les préceptes généraux de la Science, car l'Art & la Science ont pour objet les choses générales, & la Nature les choses singulières; ainsi par le moyen de la Science la Nature fait connoître ses opérations particulières, en les rendant en quelque façon générales par l'assemblage qu'elle fait de plusieurs qu'elle comprend sous une règle commune.

Cependant il y a beaucoup de gens qui étant entêtés de l'un ou de l'autre de ces deux moyens.] Comme les Empiriques entêtés de la Nature seule, & denuez du secours de l'Art ; & les Methodiques ou Artistes entêtés de l'Art seul, ou de la Science seule, & privez du secours de l'Expérience. Les uns & les autres se font toujours trompez quand ils n'ont pas joint ces deux moyens, qui doivent être inseparables ; car l'Art fait connoître les choses en general, & l'Expérience les fait connoître en particulier. C'est-pourquoys aussi Dieu a donné à l'homme la raison, ou l'esprit,

& les sens, afin que par les sens il joigne la connoissance des choses particulières à celle des choses générales qu'il connoist par la raison. De là vient que Platon dit dans le XII. Liv. des Loix : *L'esprit joint à des sens très-fins & très-justes, & devenu une même chose avec eux doit être appellé & c'est effectivement le salut des hommes.*

Ne se trouve point du tout conforme à p. 185 ; la Nature.] Car la Nature veut qu'on joigne la connoissance des choses singulières, à celle des choses générales ; & celle des générales, à celles des singulières ; que l'on confirme l'Art par l'Experience, & que l'on perfectionne l'Experience par l'Art.

De-là vient que se trouvant nuds & dépouillés des vrais principes, ils se couvrent & s'enveloppent de leur méchanceté & triomphent de leur infamie.] Cela arrive toujours dans toutes les Sciences & dans tous Arts, & il n'est pas nécessaire de remonter au siècle d'Hippocrate & à celuy de Platon pour en avoir des exemples, notre siècle nous en fournit dans tous les genres un plus grand nombre & de plus surprenants.

p. 186. *Car discourir ou avancer des opinions & ne rien executer.]* Car il ne suffit pas d'avancer des preceptes généraux , il faut agir & être exercé dans les opérations particulières. Car l'opinion seule est non-seulement inutile , mais elle rend même suspects de mensonge les preceptes les plus vrais.

Et ces discours pleins d'opinion, &c.] Car l'opinion , qui n'est pas fondée sur l'Expérience, trompe toujours.

Car tous ces discours généraux ne sont d'aucun usage pour conduire à la connoissance des ouvrages particuliers de la Nature.] Car la connoissance des choses générales dépend de la connoissance des choses particulières . & par consequent celuy qui ne connoîtra pas les dernières par l'Expérience, ne connoîtra jamais bien les premières par la Raison. Ainsi cette connoissance générale ne pouvant jamais être parfaite quand elle manque d'expérience, ne sauroit conduire à la connoissance particulière : au lieu de ομένων qui est fort obscur , je lis μορογήν , qui est très-intelligible.

p. 187. *Et l'inutilité de leur Science est démontrée par sa fin.]* Car ils ne parviennent

Au lieu que le temps fait réussir & prospérer les efforts des autres.] Car plus ils employent de temps à s'instruire des choses particulières par l'expérience, plus ils se fortifient dans la connoissance des choses générales, & plus ils s'affranchissent de la vérité de la méthode universelle.

Il faut toujours accommoder & joindre la Sageſſe à la Medecine, & la Medecine à la Sageſſe.] Car l'une est la perfection de l'autre. La Medecine rend la Philosophie utile, & la Philosophie rend la Medecine sûre.

La modeſtie ou l'humilité.] Qui le rende capable de s'abaisser à des choses qui paroissent serviles, & qui sont pourtant de son devoir.

Le jugement.] Pour bien juger des actions & des passions.

La gravité du langage.] Que ses p. 133.
rôles paroissent plutôt des oracles qu'un langage commun.

La connoissance des purgations utiles & nécessaires à la vie.] Car la Philosophie a ses purgations, dont elle se sert pour purger les esprits, & la Medecine les Tome I. S

siennes pour purger les corps. Et comme la Médecine est une espece de Philosophie, & la Philosophie une espece de Médecine ; elles se fervent chacune des purgations de l'autre. La Médecine emploie les purgations de la Philosophie pour purger les corps en purgeant les esprits, & la Philosophie emprunte les purgations de la Médecine pour purger les esprits en purgeant les corps. Ainsi la Philosophie & la Médecine marchent toujours ensemble, comme Hippocrate le dit.

Et une ame elevee au dessus de toutes les choses terrestres.] Le Grec dit en un mot, & une preeminence divine.

p. 189. *Les Medecins reconnoissent qu'ils sont inferieurs aux Dieux.] Tout ce qu'Hippocrate dit icy de la pieté des veritables Medecins est fort beau. Il faut entendre tout le contraire des Sophistes, ils attribuoient tout à leur Art, & rien à Dieu.*

Ceux qui ne font pas s'imaginer que la Médecine regarde la Divinité comme une cause impuissante ou inutile.] Dieu étant le Maistre de la Nature, & agissant toujours par les causes secondes, il faut necessairement que par ces cau-

ses secondes on remonte jusques à luy.
Cela est expliqué plus au long dans le
Traitté de la Maladie sacrée, ou mal
caduc.

*Le chemin que la Medecine tient con-
duite par la Philosophie d'où la-t-elle
appris que de Dieu ?]* Dicu étant l'Au-
teur de la Nature, & la Nature four-
nissant des exemples infinis d'opera-
tions singulières, l'entendement hu-
main conduit par la Philosophie, après
avoir diligemment observé toutes ces
différentes operations, a établi sur ces
modeles les règles d'une méthode uni-
verselle qui constitue l'Art. Ainsi Hip-
pocrate dit admirablement, que la Me-
decine conduite par la Philosophie, a
appris de Dieu le chemin qu'elle tient,
& cela s'accorde avec ces paroles de
l'Ecclesiastique : *Médicum creavit Al-
tissimus, à Deo enim est omnis mede-
cia.*

*Car ces conversations passent aisè- p. 190-
ment pour des violences ou pour des bri-
gues qu'on fait en venant d'avoir des pra-
tiques.]* J'ay suivi le sens que prescrit
naturellement la lettre du texte, *Ειν
έστι μάχανον πράξεων*, est très élégant
pour dire, une violence, une brigue pour

S ij

appeller, faire venir des pratiques. L'explication que Zuingerus a donnée à ce passage n'a aucun fondement ; car il ne s'agit point dans tout cecy d'un Medecin qui tâche d'excuser ses fautes & ses mauvais succès auprès du peuple.

p. 192. *La plus aisée c'est celle qu'on fait par methode.]* C'est-à-dire en divisant les maux par genre, & non pas par espèce.

p. 194. *Avant que d'entrer dans la chambre des malades il doit savoir ce qu'il y a à faire.]* En interrogeant les parens des malades, ou ceux qui l'ont assisté depuis le commencement de leur mal.

Cela est glorieux & facile.] Pour glorieux, ouy ; mais pour facile, il y a peu de Medecins qui en conviennent ; cependant Hippocrate le trouvoit ainsi. Cette prediction est aisée à ceux qui ont un grand usage & une grande experiance.

Et se tenir près du malade sans rien craindre.] J'ay ajouté ces trois derniers mots, pour expliquer la pensée d'Hippocrate qui veut dire, que ni la malpropreté, ni l'infection, ni le méchant air, ne doivent pas faire peur au Medecin, & l'empêcher de le tenir

RE M A R Q U E S. 213
long-temps près des malades pour les
bien considerer.

*Sur tout qu'il se souvienne de la pre- p. 195:
mière préparation dont j'ay parlé, sinon
&c.]* C'est le sens le plus naturel que j'ai
pû tirer des paroles du texte, qui sont
très obscures. Hippocrate veut dire, que
le Médecin doit avoir tout prests les
remedes, & tout ce qui est nécessaire
selon chaque espece de maladie. Voila
la première préparation dont il a parlé,
lorsqu'il a dit *qu'il en ait de toutes
les sortes*, sinon qu'il ait au moins ceux
qui sont preparez par methode, non
pas selon les especes, mais selon les
genres.

*Car tout ce qui eſt humide eſt mobile
& inconstant.]* C'est pourquoi il de-
mande un attention bien plus grande.
Car il arrive souvent que l'humeur
prend dans un moment un autre cours
que celuy que le Médecin avoit atten-
du, & emporte les malades dans l'in-
tervalle de ses visites.

Par la Natiſe & par la Fortune.]
C'est à-dire, & de foy-même, & par
quelque cause externe.

Et par rapport à la ſaison.] Pour p. 196.
voir s'ils font trop froids ou trop

214 REMARQUES.
chauds, trop humides, ou trop secs &
s'ils sont trop exposez aux vents con-
traires à leurs maux.

*Et par rapport à la Nature des lieux
mêmes.]* Car les lieux trop hauts &
trop airez sont mauvais pour certains
maux, & les lieux trop bas & trop obli-
curs le sont pour d'autres.

p. 198. *Dans l'un ou dans l'autre excès.]*
C'est à-dire les ont souvent portez à
rejeter toutes sortes de medecines, &
à aimer mieux vivre malheureux, ou
même à se donner la mort par deses-
poir, pour ne vouloir pas effuyer la
cruauté des remedes.

*Il ne confiera jamais la moindre chose
aux ignorans.]* Le Grec dit aux parti-
culiers, à ceux de parmy le peuple, *Idio-*
tis. Aujourd'huy on se rapporte de
tout aux gardes; il ne faut donc pas
s'étonner s'il arrive tant de mauvais
succés.

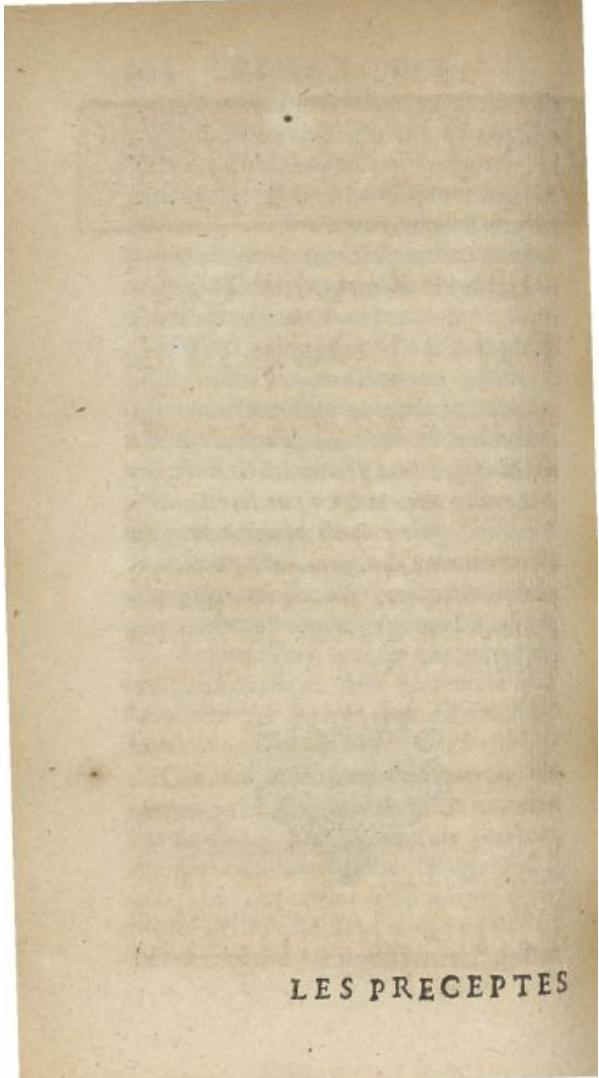
p. 199. *Car étant fort celebres parmy les
hommes, elles se conservent & ne peris-
sent jamais.]* Il n'est pas au pouvoir
des Charlatans d'abolir & de foulter
aux pieds des regles si salutaires & si
saintes, elles subsistent toujours & s'é-
levent contre leur impudence. Sopho-

cle a dit de même dans l'*OEdipe* qu'il n'est pas au pouvoir des hommes d'abolir les règles sacrées qui leur ont été prescrites par les Loix. Elles vivent malgré leur injustice.

Ceux qui les suivront se rendront recommandables à leur siècle & à la postérité.] C'est dans le même sens qu'il est dit dans l'*Eclesiastique* 38.3. *Disciplina Medici exaltabit caput, & in conspectu Magnatorum collaudabitur: La Science du Medecin luy fait lever la tête, & il sera loué devant les Grands.*

Et ceux qui n'auront pas les connoissances nécessaires.] Hippocrate ajoute cela, afin qu'il n'y en ait aucun qui puisse s'excuser, toutes ces qualitez pouvant être aquises par l'étude & par l'experience.





LES PRECEPTES



LES PRECEPTES D'HIPPOCRATE.

CE Traité est très-beau, très profond, & très-digne d'un grand Philosophe ; mais il est écrit fort obscurément ; car outre qu'Hippocrate y emploie des termes fort peu ordinaires, il y affecte une brieveté qui ressent fort le style & la gravité des oracles. Son but est d'instruire le Medecin ; Ainsi ce Traité embrasse plus de matière que celuy de la Decence, où il ne forme que les mœurs & les manières du Medecin, & ne travaille à lay donner que l'ornement qui se tire de la Philosophie. Dans le Traité du Medecin il a

Tom. I. T T

aussi donné des Preceptes pour cet Art, mais, outre qu'il n'y parle qu'aux Apprentis & non pas aux Maîtres, il y instruit plutôt le Chirurgien que le Médecin ; Au lieu qu'ici il parle aux Maîtres, & leur donne des Preceptes généraux, qu'il appelle Επαγγελίαι, c'est-à-dire des Preceptes courts & sentencieux qui renferment beaucoup de sens en peu de paroles.

Le temps est ce qui renferme l'occasion, & l'occasion n'est qu'une petite partie du temps. La guérison consiste quelquefois dans le temps, & quelquefois dans l'occasion. Il faut bien connoître cette différence, & ne pas entreprendre des cures fondées seulement sur des raisonnemens, quelque vraysemblables qu'ils puissent être. Il faut adjoûter l'exercice & l'expérience au raisonnement, car

le raisonnement est une espece de ressouvenir qui rassemble ce qu'on a receu par les sens, & qui s'est conservé dans l'imagination. En effet les sens sont les premiers affectez. A proprement parler, c'est le canal qui mene l'objet à l'intelligence, qui l'ayant receu, le conserve au dedans tel qu'il est, & qu'elle la receu, & le represente ensuite. Je louë donc le raisonnement pourvû qu'il naïsse des choses qui tombent sous les sens, & qui sont connuës par l'experience, & qu'il tire méthodiquement ses inductions & ses conséquences de ce qui paroist. Car si le raisonnement naît de ce qui est apparent & visible, on ne peut pas douter que ce ne soit l'effet & la vertu de l'intelligence, & qu'il ne soit dans le pouvoir de l'intelligence, qui a receu chaque chose par l'organe des sens.

T ij

Il faut donc conclure de-là, que la Nature est excitée & instruite par toutes sortes de sujets, par une nécessité cachée, qui agit toujours de même; car la pensée empruntant & recevant ses idées de la Nature, comme je viens de le dire, les applique ensuite à la vérité. Mais si, au lieu de se fonder sur des observations évidentes faites sur des faits sensibles, elle se contente de bâtir des raisonnemens vray-semblables, voilà ce qui met souvent les malades dans un état très-fâcheux & très-dangereux, & qui couvre les Médecins de honte en les privant du succès qu'ils avoient attendu. Encore s'en consoleroit-on, si ceux qui font les fautes en étaient seuls punis; mais ce sont toujours les malades qui en portent la peine. Ce n'est pas assez de la violence de leur maladie,

s'ils n'y ajoutent l'ignorance du Medecin. Cela suffit pour prouver qu'on ne peut attendre aucun avantage solide du raisonnement sans l'experience, ni de l'experience sans le raisonnement; car toute affirmation fondée sur l'opinion, est glissante & sujette à l'erreur. Il faut donc connoistre, & les choses générales, & les choses particulières, si on veut acquerir cette habitude heureuse & facile, qu'on appelle Medecine. C'est la seule source de la guerison des malades & de la gloire des Medecins. Il ne faut pourtant pas négliger d'interroger ceux avec qui l'on se trouve, pour savoir s'ils n'imaginent rien dont on puisse se servir dans l'occasion. C'est par là, je pense, que tout l'Art de la Medecine a été trouvé, puisque sur la connoissance des choses particulières, qu'on a

* Tom. I. T iii

222 LES PRECEPTES
découvertes par l'experience, on
a fait des observations generales
qu'on a assémblées, & qui con-
stituent l'Art.

Il faut donc , sur toutes cho-
ses, s'attacher aux experiences
& à ce qui arrive ordinairement
& travailler plutost avec simili-
cité, tranquilité & modestie
que de faire de grandes promes-
ses qui demandent ordinaire-
ment une apologie aprés l'ac-
tion. Il est aussi très-sage d'avertir
des differens remedes qu'il
faudra donner aux malades ; &
il ne faut pas assurer trop affir-
mativement qu'un seul les gué-
rira , car toutes les maladies sont
difficiles & opiniâtres à cause des
changemens & des divers acci-
dens qui leur arrivent.

Il n'est pas inutile d'avertir le
Medecin, qu'il doit commencer
par faire marché avec son mala-
de ; car cela fait un très grand

bien, en ce que le malade est persuadé par-là que son Medecin ne l'abandonnera point , au lieu que s'il ne traite pas d'abord avec luy , il s'imagine qu'il le negligera , & n'aura pas de luy tous les soins necessaires. Il faut donc convenir du prix de la guerison , rien n'étant plus capable de faire grand tort au malade que cette pensée qu'on l'abandonnera , sur tout dans les maladies aiguës , car ces maladies ne donnent pas le temps d'attendre un bon intervalle , & alors le Medecin doit negliger son interest pour ne penser qu'à sa reputation. Il vaut donc mieux dans ces occasions qu'il s'expose à toute l'ingratitude de son malade , quand il l'aura guéri , que de le tourmenter à contre temps dans un peril si manifeste ; quoyqu'il y ait des malades qui veulent faire valoir con-

T iiiij

tre leur Medecin le droit d'hospitalité, ou qui prétendent même que leur guerison n'est pas difficile ; ceux-là meriteroient véritablement d'estre abandonnez, mais ils ne meritent pas d'être punis ; & dans ces rencontres le Medecin doit se comparer à un homme, qui dans une grande tempête est obligé de jeter son bien dans la mer. Tout bon Médecin aime mieux guérir son malade en faisant son devoir, que de l'abandonner cruellement par un esprit de cruauté ou de défiance. Dès le commencement donc il examinera bien sa maladie, luy ordonnera les choses nécessaires pour sa guerison ; il en aura soin, & ne les negligera en aucune manière ; & pour ce qui est de la récompense, il ne l'exigera jamais que dans la veue de s'en servir pour s'avancer dans son Art ;

¶ T

& je l'exhorter à être en cela très-doux & très-humain, & à s'accommoder toujours aux facultez de ses malades; il y en a même souvent qu'il doit traitter pour rien, preferant le plaisir d'obliger à celuy de s'enrichir; & quand il y aura des Etrangers ou des pauvres qui auront besoin de son secours, il les assistera non-seulement de ses remedes, mais encore de sa bourse; car dès qu'un Medecin aime les hommes, il aime son Art. Et il y a souvent des malades, qui étant en grand danger, sont plustôt gueris par la bonté & par la facilité du Medecin, que par la force des remedes. Or s'il est glorieux d'avoir soin des malades pour rétablir leur santé, il ne l'est pas moins d'avoir soin des sains pour les empêcher d'être malades. Un Medecin est même obligé d'avoir soin de ces

Mais ceux qui sont dans une profonde ignorance de l'Art, ne comprendront point du tout ces Preceptes; car comme ils ne sont pas initiez dans ses mysteres, que ce ne sont que le rebut des hommes & des miserables qui se sont elevez tout d'un coup, & qui ont besoin de fortune, ils s'attachent à des personnes riches, qui sont leurs dupes, & après s'être tirez de la misere par leur moyen, ils font ensuite les vains, & s'enfonceant de plus en plus dans cet abisme d'ignorance, ils ne pensent qu'à vivre dans le luxe & négligent les regles & les principes de la Medecine qui font la gloire des veritables Medecins, de ces Medecins habiles qui sont appellez les Enfans de l'Art, au lieu que ceux-cy font leurs cures facile-

ment sans manquer à rien de tout ce que leur Art exige, & que la plus grande misere ne seroit pas capable de les porter à faire la moindre démarche contre des principes si bien établis ; car ils ne sont ni des perfides ni des parricides, comme ces Charlatans, qui ne vivent que de rapi-nes & d'injustices, qui cherchent les meilleures pratiques , & les malades du plus grand éclat , qui empêchent qu'on n'appelle d'autres Medecins, & qui , de peur de ce secours vantent extrémement leur savoir , & méprisent celuy des autres. Cependant les malades chagrins de leur mal, nagent au milieu de deux grands maux, parce qu'ils n'ont pas la patience de continuer jusqu'à la fin , de se faire traitter selon les veritables re-gles de la Medecine ; car dés qu'ils entendent dire qu'un ma-

la de a receu quelque soulagement, cela les remplit d'esperance, & dans l'empressement qu'ils ont pour recouvrer leur sante, ils n'ont plus que du degoust pour leurs premiers remedes, & brûlent d'envie d'essayer d'autres Medecins. S'ils n'ont pas le moyen de faire beaucoup de dépense, ils sont bassement rampants, & ne se font pas une affaire d'être ingrâts dans la suite; & s'ils sont riches, l'envie extrême qu'ils ont de guerir, fait qu'ils s'épuisent & se ruinent en promesses; Ils ont tant de maisons, tant de rentes; mais sont-ils gueris, ils sont pauvres, & seroient bien fachez de rien prendre sur leur revenu pour payer leur Medecin. Cet avertissement suffit; car le Medecin doit se gouverner en cela différemment, selon que la maladie est plus ou moins pressante.

Il n'est point honteux à un Medecin qui se trouve embrassé dans quelque occasion auprès d'un malade , & que son peu d'experience empêche de voir clair, il ne luy est point honteux , dis-je , d'appeller d'autres Medecins , afin de consulter avec eux sur l'état du malade , & qu'ils luy aident à trouver les remedes dont il a besoin ; car dans une longue maladie , le mal venant à s'augmenter , il échape beaucoup de choses sur la conjecture présente pour n'avoir pas pris conseil . Dans ces occasions il faut s'armer de constance & de force ; car pour moy je suis persuadé , qu'il n'est jamais permis de rejeter ce qui vient de l'Art & qui est selon les regles . Et alors il ne faut pas s'amuser à disputer ensemble & à se mocquer les uns des autres ; car c'est une chose certaine , &

230 LES PRECEPTES
que je puis affirmer par serment
que jamais un Medecin sage &
habile, ne nuira & ne portera
envie à un autre Medecin , il se
feroit tort à luy-même, & décou-
viroit son incapacité. Il faut lais-
ser faire cela aux Charlatans qui
cherchent les places publiques,
& qui n'aiment que le gain , &
ce n'est pas sans nécessite & sans
raison, qu'on a trouvé la ressour-
ce des consultations, car les hom-
mes sont si bornez & si miséra-
bles, que dans la plus grande
abondance , il ne laisse pas de s'y
trouver de la pauvreté.

Une grande marque encore de
l'existence de cet Art ; c'est lors-
qu'un Medecin en traittant son
malade selon les regles, le con-
sole & l'encourage en l'exhor-
tant de ne pas se troubler pour
vouloir guerir trop tost , & pour
courir avec trop de précipita-
tion au devant de la santé. Ces

sortes d'exhortations ne sont ni inutiles, ni contraires à son Art; car il arrive souvent que les longues douleurs jettent les malades dans le désespoir, & les portent à renoncer à la vie. Or un Médecin qui a entrepris un malade, doit faire voir que son métier est de rétablir & de conserver la Nature, & non pas de la changer; s'il le fait, il remportera sur l'heure même la récompense de sa sincérité, c'est-à-dire la confiance du malade, au lieu que s'il tient un autre langage, il n'en sera nullement cru. Car la bonne habitude, la bonne complexion de l'homme, est une certaine Nature qui ne souffre point de mouvement étranger, dont les esprits, la chaleur & la coction des humeurs sont bien d'accord, & qui est entretenue & confirmée par le bon régime & par toutes les au-

232 LES PRECEPTES
tres choses qui contribuent à la santé ; & si dès la naissance ou dès le commencement il y est arrivé quelque petit défaut , il faut le corriger en remettant la Nature , & en la ramenant à ses premiers principes ; car ces défauts , quoique légers , ne laissent pas d'être contre la Nature , & ne se guérissent qu'avec le temps.

Un Médecin doit aussi , pour acquérir de l'autorité , éviter de faire parade de mouchoirs à se frotter & à essuyer la sueur , & n'être point trop parfumé ; car en ces choses là l'excès expose infailliblement à la raillerie ; au lieu que la modération mène toujours à la Decence qui consiste dans la simplicité. Il en est de cela comme d'un mal , lorsqu'il n'occupe qu'une partie , il est petit ; & quand il est répandu

dans

D'HIPPocrATE. 233
dans tout le corps, il est fort
grand. Ce n'est pas que je dé-
fende la bonne grace, & que
j'empêche qu'on ne tâche de
plaire. Car au contraire, c'est
ce qu'un Medecin doit chercher;
mais je ne veux pas qu'il s'occu-
pe du soin de plaire par des cho-
ses vaines, superfluës & trop
marquées, comme sont les ins-
trumens de son Art.

Que si un Medecin, pour se
faire écouter d'une assemblée,
veut faire des discours publics,
il souhaite là une chose qui n'est
pas fort glorieuse, qu'il le fasse
donc sans ostentation, & qu'il
évite de se servir du témoigna-
ge des Poëtes; car s'il s'en fert,
il fera paroître qu'il n'aime pas
son Art, & qu'il ne cherche qu'à
tromper & qu'à cacher sous une
vaine pompe de mots son peu
d'experience. Or je n'aime pas

Tome I. V

234 LES PRECEPTES
qu'on emploie à d'autres usages des Etudes qu'on a faites avec peine, & qu'on les fasse servir à orner un Art qui est assez gracieux de luy-même, & qui n'a pas besoin de ce secours étranger pour se faire valoir, autrement on ne fait qu'imiter le vain bruit, & la vaine pompe du frelon.

Il faut souhaiter la disposition où il ne se trouve aucun des vices de ceux qui ont appris tard la Medecine ; & cette disposition ne s'acquierte pas par la veue des choses présentes, si on n'y joint en même temps le souvenir des absentes. Les Medecins, qui ont appris tard, sont pour les malades un très-grand malheur & une peste très-dangereuse ; car foulant aux pieds toutes sortes de devoirs & de bienfiances, & aussi ignorans dans leurs definitions, qu'info-

Iens dans leurs promesses & dans leurs sermens , où ils rejettent leurs fautes sur les Dieux mêmes , ils ne peuvent , ni avoir l'attention que les malades demandent , ni appaiser ni instruire les particuliers , qui se trouvent auprès d'eux , qui desireroient qu'ils leur fissent entendre ce qu'ils disent par des comparaisons sensibles & qui se sont assemblez pour connoître l'évenement de la maladie , avant que les Medecins ayent eu le temps de l'observer.

Pour moy , si ces sortes de gens étoient appellez par des malades que je traitasse , je ne consulterois pas avec eux sur la maniére , sur la methode , qui dépend de la connoissance de l'Art qu'ils n'ont point , mais je leur demanderois hardiment leur avis . Car la connoissance de l'histoire generale & qui consti-

V ij

236. LES PRECEPTES
tuë l'Art, est répandue dans ce
qu'ils disent; & quoyqu'ils soient
nécessairement ignorans, étant
privéz de la connoissance des
dogmes & des preceptes gene-
raux, je soutiens qu'on peut se
servir utilement de leur expe-
rience. Eh! qui est-ce qui peut
prétendre de parvenir verita-
blement à la connoissance des
dogmes, qui sont infinis, sans le
secours & la certitude de l'ex-
perience & de la pratique? C'est-
pourquoj'exhorter les verita-
bles Medecins, d'écouter avec
attention ce que disent ces Em-
piriques, & de les empêcher de
faire ce qu'ils voudroient.

Ne fait pas observer long-
temps une diete fort resserrée;
car elle augmente l'appetit du
malade, comme aussi d'un autre
côté, l'indulgence ne fait qu'
augmenter son mal. N'est-il pas
vray que si quelqu'un accordoit

à un aveugle tout ce qu'il demanderoit, il l'exposeroit à un danger évident, & qu'il n'y a rien, que l'on deust tant craindre. Il ne faut donc point avoir de ces complaisances qui détruisent l'unité.

Evitez avec soin les troubles soudains de l'air.

Dans la fleur de la jeunesse tout est agreable & gracieux; c'est tout le contraire dans la vieillesse.

La difficulté de la langue vient, ou d'une maladie, ou des oreilles, ou de ce qu'avant que d'avoir prononcé une chose, on en dit une autre, ou de la confusion des pensées, lorsqu'avant que d'avoir exprimé la première, il en vient une seconde qui luy nuit. Cette difficulté, qui n'est causée par aucun mal visible, arrive ordinairement à

238 LES PRECEPTES
ceux qui s'appliquent aux Arts
& aux Sciences.

Quand la maladie est petite,
on peut attendre beaucoup de
l'âge, qui ordinairement a beau-
coup de force.

Quand la maladie est tran-
quille, c'est-à-dire qu'elle est
constante, sans changer ni va-
rier, c'est une marque qu'elle
sera longue, & la crise c'est sa
fin.

La moindre chose empêche
la guérison d'une maladie, lors-
qu'une partie noble est atta-
quée.

Puisque la tristesse se commu-
nique par sympathie, il ne faut
pas douter que les maux corpo-
rels ne puissent se communiquer
de même.

Le grand bruit est ennemy
des malades.

Dans de grandes douleurs on

D'HIPPOCRATE. 239
peut avoir pour eux quelque
cnmplaisance.

Les lieux agreables sont utiles
à la santé.



REMARQUES
SUR
LES PRECEPTES
D'HIPPOCRATE.

p. 218. **L**a guérison consiste quelquefois dans le temps, & quelquefois dans l'occasion.] Celle des maladies Chroniques, c'est-à-dire longues, consiste dans le temps, & celle des maladies aiguës, consiste dans l'occasion; il ne faut pas se tromper en confondant ces deux temps.

p. 219. *C*ar le raisonnement est une espece de ressouvenir, qui rassemble ce qu'on a reçu par les sens.] Cela est absolument vray dans toutes les choses naturelles & sensibles, le raisonnement pour mériter ce nom, doit être un ressouvenir qui rassemble les choses sensibles, que les sens ont imprimées dans l'imagination, & qui s'y sont conservées, comme dans un trésor, & dont l'intelligence juge. Toutes les fois que le raisonnement n'est pas de cette nature, c'est une

une imagination, & non pas un raisonnement ; car il est privé d'un de ses plus solides fondemens qui est l'expérience. La raison & l'expérience sont toutes deux nécessaires pour la connoissance de la vérité. Il n'en est pas de même dans les choses invisibles & spirituelles ; notre ame en juge & en raisonne sans le secours des sens & de l'imagination. Ainsi cette maxime commune, *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*, n'est pas vraie en tout ; car nous avons une infinité d'idées qui n'ont point passé par les sens.

Je loue donc le raisonnement, pourvu qu'il naîsse des choses qui tombent sous les sens & qui sont connues par l'expérience.] Le Grec dit cela tout en un mot *εμετώπιος*, qui signifie proprement, une chose que le hazard a découverte, une expérience faite fortuitement, qui est la première sorte d'expérience, qui a donné lieu ensuite à toutes les autres. Hippocrate l'emploie pour l'expérience en general de quelque manière qu'elle ait été faite.

Et qu'il tire méthodiquement ses inductions & ses conséquences de ce qui paroît.] Car de ce qu'une telle

Tom. I.

X

chose arrive en tant d'occasions singulières la raison tire de là son induction, que la même chose qu'elle a veu arriver en particulier, arrivera en general, & toujours de même. Ainsi par la Nature des choses singulières elle connoît celle des universelles.

Et qu'il ne soit dans le pouvoir de la pensée.] C'est-à dire, & que la pensée ou l'intelligence ne puisse donner lieu au même raisonnement toutes les fois qu'elle voudra. Le raisonnement sera toujours le même, parce qu'il est fondé sur des choses que la pensée ne connoît pas par opinion, mais par expérience.

Il faut donc conclure de là que la Nature est excitée & enseignée par toutes sortes de sujets, par une nécessité cachée qui agit toujours de même.] Le sens de ces paroles est fort caché. Hippocrate veut dire sans doute, que le mouvement de la Nature se remarque dans une infinité de choses ou d'espèces particulières, & que la raison conduite par les sens, se sert de la connoissance de ces faits particuliers pour en tirer des inductions générales, & pour s'assurer qu'il y a une même cause, qu'il appelle iey *nécessité*, qui op-

re toutes les choses qui arrivent de la même manière, & c'est ce qui luy a fait dire dans le Traité précédent : *Que l'usage, qui ne peut être enseigné de luy-même, est enseigné par les operations de la Nature.*

Car la pensée empruntant & recevant ses idées de la Nature, comme je viens de le dire, les applique ensuite à la vérité.]

La pensée remplie des idées & des connaissances que la Nature luy fournit par ses operations singulières, & qui vont à elle par le ministère des sens, les applique ensuite à la vérité, c'est-à-dire, qu'elle s'en sert pour connoître la Nature en general. La vérité des choses qui sont hors de l'entendement produit la vérité des choses & des conceptions qui sont dans l'entendement.

Cela suffit pour prouver qu'on ne peut attendre aucun avantage solide du raisonnement sans l'expérience, ni de l'expérience sans le raisonnement.] Car si la connoissance des choses générales est inutile sans la connoissance des particulières, la connoissance des particulières l'est aussi sans celle des générales. Il faut donc connoître en même temps, celles cy par le raisonnement

244 REMARQUES.
& celles-là par l'expérience.

Car toute affirmation fondée sur l'opinion est glissante & sujette à l'erreur.]
Le Grec dit : *Car toute affirmation avec babil, c'est-pourquoj j'ay mis fondée sur l'opinion.* Car l'opinion a besoin de longs discours, au lieu que la vérité en demande peu. C'est le sens d'Hippocrate qui donne icy la raison de ce qu'il vient de dire, que le raisonnement est inutile sans l'expérience, & l'expérience sans le raisonnement. Car, dit-il, *toute affirmation, &c.* Cela sert aux deux. Toute affirmation que feront les partisans du raisonnement sans aucune expérience, & les partisans de l'expérience sans aucun raisonnement, est glissante & sujette à l'erreur, parce qu'elle vient de l'opinion, & non pas de la vérité de la chose, qui demande qu'on joigne les deux.

Il ne faut pourtant pas négliger d'interroger les particuliers avec qui on se trouve.] Hippocrate veut qu'un Médecin interroge les plus ignorans qui se trouvent auprès des malades ; car ils peuvent avoir fait des observations, dont ils ne sauroient se servir utilement eux-mêmes, parcequ'ils n'ont pas l'Art;

mais dont le Medecin peut tirer une grande utilité.

Il faut donc sur toutes choses s'attacher à l'experience & à ce qui arrive ordinairement.] Comme il est impossible aux jeunes Medecins de connoître toutes les maladies, qui sont infinies, ils doivent s'attacher premièrement à avoir une exacte connoissance de celles qui sont les plus ordinaires. Celles-là les conduiront ensuite seurement aux autres.

Il est aussi très-sage d'avertir des differens remedes qu'il faudra donner aux malades.] C'est contre les Sophistes & les Empiriques, qui avec un seul remede promettoient de guerir toutes les maladies.

Qu'il doit commencer par faire marché avec son malade.] Car les malades s'imaginoient, que le marché n'étant point fait, les Medecins les quittaient pour une pratique plus considerable, ou que pour avoir une plus grande recompense ils feroient durer le mal plus long-temps. Voila pourquoi Hippocrate, pour prevenir ce foubçon des malades, qui pouvoit leur être fort nuisible, vouloit que le

X iij

246 REMARQUES.
Medecin fist marché avec eux. Ce pre-
cepte est aujourd'huy très inutile.

p. 224. *Et dans ces rencontres le Medecin doit se comparer à un homme, &c.]* Ce passage est entièrement corrompu dans le Texte. Je l'ay corrigé ainsi: *μετὰ βολῶν ἐν ταῖς πρενομένοις, comme un homme battu d'une grande tempête est obligé de jeter son bien dans la mer, tout de même un Medecin engagé auprès d'un malade, qui ne le payera point, est obligé pour conserver sa réputation, de mépriser la récompense & d'achever ce qu'il a entrepris.* C'est le meilleur sens que j'ay pu tirer de ces paroles corrompues qui n'en font aucun, *μεταβολῆς ἐν ταῖς πρενομένοις in inconstancia salo versantibus, qui se trouvent sur cette mer d'agitation & d'inconstance.*

Il ne l'exigera jamais que dans la veue de s'en servir pour s'avancer dans son Art.] Un Medecin ne doit pas exiger la récompense de ses travaux par avarice, pour amasser du bien, ou pour vivre dans le luxe ; mais seulement pour s'en aider dans l'exercice de son Art, & pour avoir les choses nécessaires.

p. 225. *Et quand il y aura des étrangers ou des pauvres qui auront besoin de son se-*

tours, il les assistera, non-seulement de ses remedes mais de sa bourse.] Voila un precepte digne d'un Chrétien. Hippocrate joint les Etrangers & les pauvres, après Homere qui avoit déjà dit ce beau mot. Tous les Etrangers & les Pauvres viennent de Dieu.

Car dès qu'un Medecin aime les hommes, il aime son Art.] Cette vérité peut s'étendre à tous les Arts; car ils n'ont été inventez que pour l'utilité des hommes; mais elle convient encore mieux à la Medecine qui n'a été trouvée que pour leur salut. Un Medecin qui n'aime pas les hommes ne sauroit aimer son Art, & il est impossible qu'il y réussisse.

Par honneur & par bienfaveance.] Afin qu'on ne puisse pas l'accuser de regarder les maladies comme un revenu.

Que ce ne sont que le rebut des hommes & des misérables.] Car ces Empiriques étoient ordinairement de vils esclaves; c'est-pourquoys Platon dans les Livres des Loix, met une si grande différence entre les Medecins esclaves & les Medecins libres.

Cependant les pauvres malades, chagrinés de leur mal nagent au milieu p. 227.

248 R E M A R Q U E S.

de deux grands maux.] Leur premier mal , c'est le dégoult qu'ils ont pour les premiers remedes qu'ils ont fait suivant les regles de l'Art ; & le second mal , c'est l'envie qu'ils ont de vouloir qu'un Charlatan essaye sur eux tous les remedes nouveaux qu'il peut imaginer , & qu'il suive , non la raison qu'il ne connoist point , mais leur caprice , auquel il s'accommode par interest . C'est ainsi qu'on a expliqué ce passage ; pour moy je l'entendois plus simplement : Leur premier mal c'est leur propre maladie ; & le second l'impatience qu'ils ont de se jeter entre les mains d'un Charlatan , & d'essayer differens remedes .

p. 218. *Car le Medecin doit se gouverner en cela differremment , selon que la maladie est plus ou moins pressante.]* Cela regarde le marché qu'il dit qu'un Medecin doit faire avec son malade si la maladie le permet & qu'elle en donne le temps . Car si elle est fort aiguë , il faut que le Medecin ne parle point de son interest , & qu'il travaille uniquement à guerir son malade .

p. 219. *Car pour moy je suis persuadé qu'il n'est jamais permis de rejeter ce qui*

vient de l'Art, & qui est selon les règles.] Raison admirable pour porter les Médecins à appeler d'autres Médecins dans les occasions pressantes, c'est qu'il ne faut jamais rejeter ce qui vient de l'Art. Un Médecin ne peut jamais faire tort à un autre Médecin; car s'il est habile, il ne dira rien qui ne soit tiré de son Art. Ainsi ce sera toujours l'Art de la Médecine qui aura tout l'honneur de la guérison des malades, ce que les véritables Médecins doivent chercher.

Et ce n'est pas sans raison & sans nécessité qu'on a trouvé cette ressource. [Il dit que ce n'est pas sans raison qu'on a établi cette coutume dans les nécessitez pressantes d'avoir recours aux consultations des Médecins. Car un homme seul quelque scavanç qu'il puisse être, ne sauroit tout savoir, les choses singulières sur lesquelles il travaille, étant en trop grand nombre; c'est-pourquoy il a besoin du secours des autres Médecins dans les occasions extraordinaires.

Car les hommes sont si bornez & si misérables. [Voicy un aveu qui marque bien la grande modestie d'Hippocrate.

érate, & qui doit faire grand-honte à ces arrogants qui veulent persuader qu'ils n'ignorent rien.

Or un Medecin qui a entrepris un malade doit faire voir que son métier est de rétablir & de conserver la Nature, & non pas de la changer.] Par là il vaincra l'impatience du malade, & gagnera la confiance, en lui faisant voir que sa guérison dépend du temps.

p. 232. *Et par toutes les autres choses,]* Comme les purgations, les exercices, &c. Hippocrate comprend ici en peu de mots toutes les causes de la bonne santé.

Un Medecin doit aussi, pour aquerir de l'autorité, éviter de faire parade de mouchoirs à se frotter & à oster la sueur.] Du temps d'Hippocrate le commerce que les Grecs avoient avec les Barbares avoit déjà commencé à corrompre leur simplicité. Ils avoient pris d'eux beaucoup de nouveautés pour les habits, & entre autres choses ils portoient comme eux de grands mouchoirs de toile très fine pour se frotter, dont ils faisoient parade. Hippocrate blâme cela dans un Medecin, qui doit être frugal & simple.

Et n'estre point trop parfumé.] Car outre que cela marquoit en eux beaucoup de mollesse & d'affection, ces odeurs pouvoient fort incommoder les malades.

Il en est de cela comme d'un mal, lorsqu'il n'occupe qu'une partie il est petit.] Cette comparaison est fort juste ; lorsqu'un Medecin ne peche que peu contre cette Decence, qui luy ordonne d'estre habillé proprement sans affection, c'est comme un petit mal, qui n'occupe qu'une partie ; mais lorsque cela est outré, & qu'il n'y garde ni mesures ni bornes, c'est comme un grand mal qui a gagné tout le corps, & qui est par conséquent sans remede.

Mais je ne veux pas qu'il s'occupe du p. 233^e soin de plaire par des choses vaines, superflues, &c.] J'ay tiré des paroles du Texte, qui est fort obscur, le sens que le raisonnement d'Hippocrate m'a paru demander, quoynque la lettre permette aussi de traduire : *Mais je veux qu'il se fasse valoir par le bon usage de ses instrumens, par les démonstrations qu'il donnera des causes des maladies, par les signes, & par toutes les choses*

Or je n'aime pas qu'on fasse servir à d'autres usages des études qu'on a faites avec beaucoup de peine.] L'Eloquence & la Poësie sont assez nobles pour n'être pas reduites à être comme les servantes de la Medecine, & d'un autre côté la Medecine est assez belle d'elle-même, elle n'a pas besoin de leur secours pour paroistre avec grace & avec pompe. Celle-cy a son langage à part comme les autres, & les écrits d'Hippocrate en sont une preuve digne d'admiration. Il est aussi éloquent qu'aucun Orateur Grec; mais c'est d'une éloquence particulière, d'une éloquence de son Art; & dans tous ses Ouvrages il ne luy est peut-être pas arrivé trois fois de se servir du témoignage des Poëtes, & quand il l'a fait il n'a pas recherché un ornement inutile, il l'a fait par nécessité.

p. 234. Autrement on ne fait qu'imiter le vain bruit & la vaine pompe du frelon.] C'est une comparaison fort juste. Car comme les frelons font plus de bruit que les abeilles, les troublent dans leur ouvrage, & consument leur miel, tout

de même ces grands parleurs qui ne cherchent que l'ornement des paroles, troublent les veritables Medecins qu'ils empêchent de recueillir le fruit de leur travail, & ne font rien qui soit digne de louange.

Et cette disposition ne s'acquiert pas par la vené des choses présentes.] Ceux qui ont appris tard un Art, ne le conduisent que sur ce qu'ils voyent ; car leur principal guide est l'expérience : Or dans l'Art de la Medecine principalement les choses présentes ne suffisent pas, il faut être en état de rappeler par le raisonnement les choses absentes ou passées, car c'est l'union de ces deux choses qui constituë l'habitude & qui fait qu'on réussit dans cet Art. On a vu ce qu'Hippocrate a dit du raisonnement, que c'est un ressouvenir qui rassemble ce qu'on a receu par les sens, &c. Sans ce ressouvenir les expériences présentes sont inutiles. On en pourroit faire une démonstration.

*Pour moy si ces sortes de gens étoient p. 235.
appellez.]* Precepte très important sur la conduite que doivent tenir les Medecins lorsqu'ils se trouvent avec des Empiriques. Ils doivent les regarder com-

me des gens qui ne connoissent pas le fond de l'Art ; mais en même temps ils doivent les considerer comme des gens qui ont fait des experiences qui peuvent être très utiles , pourvû que la pratique en soit réglée par ceux qui savent l'Art.

Car la connoissance de l'Histoire générale, & qui constitue l'Art, est répandue dans ce qu'ils disent.] Car la connoissance des dogmes & des preceptes généraux dépend de la connoissance des faits particuliers , qui en sont le fondement. Ainsi ces Empiriques ne parlant que de leurs experiences , ne laisseront pas de pouvoir enrichir l'Art , & de servir par conséquent à la connoissance générale.

p. 236. C'est pourquoi j'exhorté les véritables Médecins d'écouter avec attention ce que disent ces Empiriques , & de les empêcher de faire ce qu'ils voudroient.] Ce précepte seroit très-utile s'il pouvoit être bien pratiqué. La Médecine consiste dans l'Art & dans l'Expérience. Ceux qui ont l'Expérience peuvent donner de grands secours à ceux qui ont l'Art ; mais il faut que ceux cy les empêchent de pratiquer eux-mê-

mes ce qu'ils n'ont appris que par l'Expérience ; car comme ils manquent de méthode , ils ne savent pas appliquer le remède au mal , & tombent le plus souvent dans des fautes irreparables , ou s'ils réussissent quelquefois ce n'est que par hazard : Or le Médecin ne donne rien au hazard , il attend tout de la méthode.

Ne faites pas observer long-temps une diète trop resserrée.] Dans cette dernière partie Hippocrate ramasse quelques préceptes qu'il donne comme un échantillon dont les autres recueils de sentences doivent être regardez comme la suite. Ce premier précepte est de la diète. Si elle est exacte il ne faut pas la faire durer long-temps , parce qu'elle augmente l'appétit du malade , & l'affoiblit de manière , qu'il ne scauroit y résister dans le cours d'une maladie. Mais si la diète trop exacte est dangereuse , celle qui est trop relâchée ne l'est pas moins : Il ne faut avoir pour les malades , ni trop d'indulgence , ni trop de rigueur.

Qui déirnissent l'unité.] Par le mot d'unité Hippocrate entend ici le juste mélange , le juste tempéramment des

humours, où rien ne domine & ne trouble l'harmonie & la concorde en excitant une sédition.

Evitez avec soin les troubles soudains de l'air.] Hippocrate étoit bien éloigné de condamner ceux qui, connoissant le grand pouvoir que l'air a sur nos corps, évitent avec un grand soin ses changemens soudains, & tâchent d'entretenir les lieux, qu'ils habitent, dans une certaine égalité conforme à leur Nature. Si cela est nécessaire pour les sains, il l'est encore plus pour les malades. Ce qui suit, *Dans la fleur de la jeunesse*, ne me paroît pas un nouveau precepte, mais la suite de celui-cy. Dans la jeunesse on peut négliger ce precepte, & s'exposer hardiment aux troubles soudains de l'air ; car à cet âge on est incommodé de très-peu de chose, au lieu que dans la vieillesse on est blessé de rien.

La moindre chose empêche la guérison d'une maladie.] On a traduit aussi cette sentence de cette manière : *Une légère maladie se guérira aisément par les remèdes quand une partie noble n'est pas offensée.*

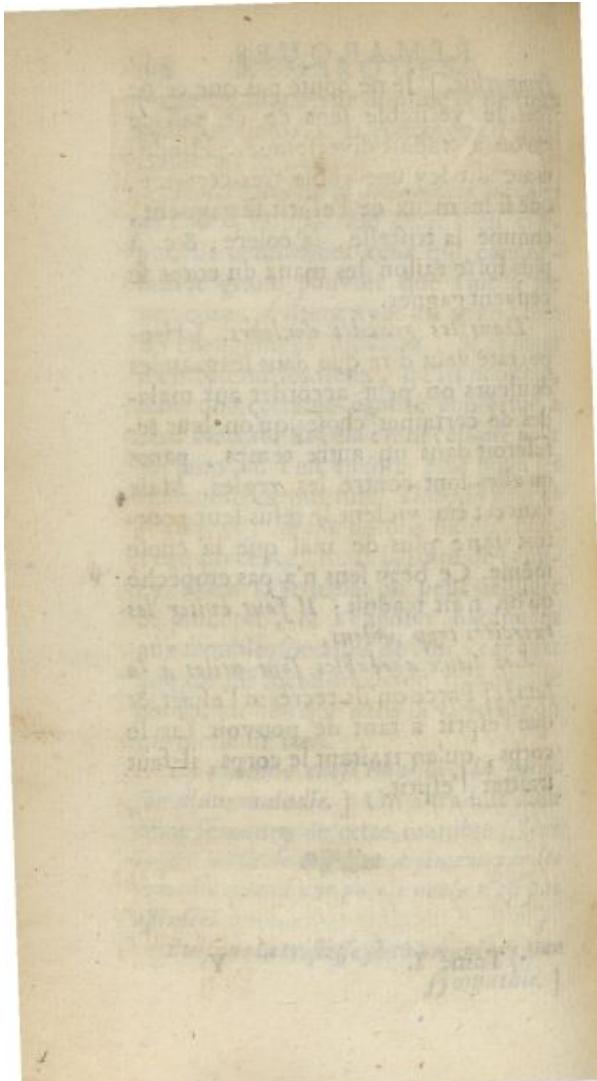
Puisque la tristesse se communique par sympathie.]

sympathie.] Je ne doute pas que ce ne soit le véritable sens de ce passage qu'on a traduit diversement. Hippocrate dit ici une chose très-certaine, que si les maux de l'esprit se gagnent, comme la tristesse, la colere, &c. à plus forte raison les maux du corps se peuvent gagner.

Dans les grandes douleurs.] Hippocrate veut dire que dans les grandes douleurs on peut accorder aux malades de certaines choses qu'on leur refuseroit dans un autre temps, parce qu'elles sont contre les règles. Mais dans cet état violent le refus leur pourroit faire plus de mal que la chose même. Ce beau sens n'a pas empêché qu'on n'ait traduit : *Il faut éviter les exercices trop violens.*

Les lieux agréables sont utiles à la santé.] Parce qu'ils recréent l'esprit, & que l'esprit a tant de pouvoir sur le corps, qu'en traitant le corps, il faut traiter l'esprit.







DE LA NATURE
HUMAINE,
ou
DE L'HOMME.

Ne peut pas douter que ce Traitté ne soit d'Hippocrate, car il luy est attribué par Platon dans son Phedre; & d'ailleurs son style, sa méthode & sa profondeur le ferroient assez connoître à ceux qui seroient accoutumez aux Ouvrages de cet Auteur. Il traritte de la Nature humaine; c'est-à-dire, de la matière dont le corps de l'homme est formé. Car tout Medecin qui veut réussir dans son Art, doit connoître auparavant la Nature des corps,

Y ij

260 DE LA NATURE
& savoir s'ils sont simples ou com-
posez ; car de cette connoissance dé-
pend le succès de sa méthode. S'ils sont
simples, il faut examiner leur vertu
ou leur puissance, pour savoir com-
ment & sur quoy ils agissent & ce
qui agit sur eux; & s'ils sont compo-
sez, il faut distinguer & connoître de
meme toutes leurs parties, & savoir
ce que chacune d'elles est capable de
faire & de souffrir. Cette sorte de
Dialectique n'est pas particulière à
la Medecine, elle est nécessaire dans
tous les autres Arts, & Platon a fort
bien prouvé, que l'Eloquence mesme
ne fauroit subsister sans elle ; car il a
fait voir que c'est un de ses plus soli-
des fondemens. Ce Traitté d'Hip-
pocrate est très-utile. Son but est en
établissant sa doctrine de refuter les
anciens Philosophes & les anciens
Medecins qui soutenoient que la
Nature & l'Homme n'avoient qu'
un seul élément, un seul principe, &
il le fait avec tant de force & de

Celuy qui a accoustumé d'entrendre discourir de la Nature humaine au de-là de ce qui appartient à la Medecine, n'a que faire de lire ce Traitté; car je ne donne point du tout dans ce principe, que l'homme soit seulement, ou air, ou feu, ou terre, ou eau, ou quelqu'autre chose que ce puisse etre; parce qu'il ne paroist pas clairement qu'il n'y ait qu'une seule chose dans l'homme; mais je permets de soutenir cette doctrine à ceux qui font profession de cette sorte de Philosophie. Je diray seulement que ceux qui la soutiennent, ne la connoissent pas bien; car ayant tous le même principe, ils ne s'accordent pas entre eux, & ne tiennent pas le même langage, quoiqu'ils tirent la

262 DE LA NATURE
même conclusion. Ils disent tous qu'il n'y a qu'un seul & même principe, quel qu'il soit; & que ce principe est ce qu'ils appellent, *l'Unité* & *l'Univers*; mais ils ne s'accordent pas sur les noms qu'ils luy donnent; car l'un dit que cette Unité & cet Univers est l'air; l'autre dit que c'est le feu; celuy-cy assure que c'est l'eau, & celuy-là soutient que c'est la terre; & chacun appuye son sentiment sur des autoritez & sur des preuves qu'il rapporte, & qui ne sont d'aucun poids; car puisqu'ayant tous le même sentiment, ils ne tiennent pas le même langage, c'est une preuve évidente, qu'ils ne connaissent pas ce qu'ils disent, & c'est de quoy on sera encore mieux convaincu si l'on assiste à leurs disputes; car lorsque ces Philosophes disputent devant les mêmes Auditeurs, on ne trou-

vera jamais que le même homme avec la même cause , & les mêmes raisons remporte l'avantage trois fois de suite. Tantost c'est celuy-cy qui est superieur, tantôt c'est celuy-là , & une autre fois ce sera le plus beau parleur & celuy qui plaist le plus au peuple. Cependant il seroit juste que celuy qui se vante de bien connoître les choses rendist toujours son Systeme superieur, s'il étoit vray qu'il connust bien la verité & qu'il pust la démontrer avec évidence ; mais il me paroist que tous ces Discoureurs se contredisent eux-mêmes dans leurs preuves par un effet de leur ignorance , & qu'ils établissent plutôtost le sentiment de Melissus que le leur ; & cela suffit pour ce qui les regarde. Pour ce qui est des Medecins , à l'exemple de ces Philosophes , les uns disent que l'homme n'est que sang ; les

264 DE LA NATURE
autres qu'il n'est que bile ; & il
y en a qui soutiennent qu'il n'est
que pituite. Ils tirent tous la
même conclusion, que l'Homme
n'est qu'une seule chose à la-
quelle chacun donne le nom
qu'il lui plaist ; que cette seule
chose change de forme & de
qualité ou de vertu, par la for-
ce du froid & du chaud ; & qu'
elle devient douce & amère,
blanche & noire , & acquiert
toutes sortes d'autres qualitez.
Pour moy, il me paroist qu'il
n'y a rien de moins vray. Ce-
pendant la plûpart soutiennent
ces sortes d'opinions , ou autres
semblables , comme de grandes
veritez. Mais moy je dis que si
l'Homme n'étoit qu'une seule
chose , il ne sentiroit jamais de
douleur ; car il n'y auroit rien
en lui qui pust créer cette dou-
leur , puisqu'il ne seroit qu'une
seule chose ; ou s'il sentoit de la
douleur,

douleur, il n'y auroit qu'un seul remede. Or il y en a plusieurs; car il y a dans le corps humain plusieurs choses, qui s'échauffant, se refroidissant, se dessendant, s'humectant les unes les autres plus qu'il ne faut, par leur different mélange, y causent des maladies. De sorte que, comme il y a plusieurs especes de maladies, il y a aussi plusieurs especes de remedes pour les guerir.

J'estime donc, que celuy qui affeure que l'homme n'est que sang, & rien autre chose, doit demontrer qu'il ne change jamais, & qu'il ne devient pas tout autre, & qu'il doit trouver seulement une saison de l'année ou un des âges de l'homme, pendant lesquels il ne paroisse en luy que du sang. Car il est bien vray - semblable qu'il y a un certain temps où il paroist qu'il n'est qu'une seule chose. Je dis

Tome I.

Z

266 DE LA NATURE
de même de celuy qui soutient
qu'il n'est que pituite ; & de ce-
luy qui affeure qu'il n'est que
bile ; car pour moy , je feray voir
que les choses , dont je diray
que l'homme est composé , sont
toujours les mêmes , selon la Na-
ture , (c'est à-dire dans la pure
verité) & selon l'opinion gene-
rale des hommes , dans sa jeu-
nesse , dans sa vieillesse , pendant
le chaud , pendant le froid ; j'en
rapporterai des preuves éviden-
tes , & je feray voir clairement ,
quelle est la nécessité qui les for-
ce chacune d'elles , d'augmenter
ou de diminuer dans le corps .

Premièrement , il est absolu-
ment impossible que la genera-
tion de l'homme se fasse par une
seule chose ; car comment ce qui
n'est qu'un pourroit-il engen-
drer rien de semblable , s'il n'é-
toit mêlé avec quelque autre
chose ; puisque même plusieurs

chooses mêlées ensemble , si elles ne sont de même espece , & qu'elles n'ayent la même vertu , n'engendreront rien , & ne feront rien qui leur ressemble . Encore faut-il qu'il y ait un juste temperament & comme une espece d'équilibre entre le froid & le chaud , le sec & l'humide ; car si l'un l'emporte sur l'autre , & que le plus foible soit surmonté par le plus fort , il n'y a plus de generation . Quelle apparence donc qu'une seule chose en produise d'autres , lorsqu'on voit que plusieurs choses mêlées ensemble , ne produisent pourtant rien , si elles n'ont entre elles ce juste temperament qui leur est nécessaire ? Et par consequent , puisque la Nature est toujours la même , aussi bien dans l'homme que dans toutes ses autres productionis , il est d'une nécessité absolue , que l'hom-

Z ij

268 DE LA NATURE
me ne soit pas une seule chose ;
mais que chacune des choses qui
ont contribué à sa génération
ayent dans son corps la même
force & la même vertu qu'elles y
ont apportée & contribuée.

C'est aussi une suite également
nécessaire , qu'après la mort de
l'homme , chaque chose , qui le
compose , s'en retourne à sa pro-
pre nature ; que l'humide s'en
retourne à l'humide ; le sec au
sec ; le chaud au chaud ; & le
froid au froid . La Nature des
animaux est la même que de tous
les autres êtres ; ils naissent tous
de la même manière , & meu-
rent tous de la même manière ;
car leur Nature est composée des
mêmes principes & se résout dans
les mêmes principes dont cha-
cun d'eux est composé . Le corps
humain a en lui du sang , de la
pitié & deux sortes de bile , la
jaune & la noire . Voilà la Nature

du corps, & voila ce qui fait qu'il se porte bien & qu'il est malade.

En effet il est en parfite santé quand toutes ces choses font bien meslées , qu'elles ont entre elles un juste temperament , & qu'aucune ne peche, ni en quantité , ni en qualité. Comme au contraire, il est malade , quand l'une est plus ou moins forte , qu'elle se retire dans quelque endroit du corps , & qu'elle ne se meslo pas bien avec les autres ; car lorsque quelqu'une se sépare & demeure seule , il faut de toute nécessité , non-seulement que l'endroit d'où elle se retire se porte mal , mais encore que celuy , où elle se jette & où elle affluë à cause de sa trop grande quantité , sente la même douleur , & la même maladie ; car meisme , lorsque quelqu'une de ces humeurs est évacuée hors du corps en plus grande

Z iiij

270 DE LA NATURE
quantité que celle par où elle
peche, cette évacuation cause
de la douleur; & par conséquent
si la même évacuation se fait dans
le corps par la séparation de
l'une de ces humeurs qui passe
d'un endroit à un autre, il faut
nécessairement, comme nous
l'avons dit, qu'elle cause une
double douleur, l'une dans l'en-
droit qu'elle a quitté, & l'autre
dans celuy où elle s'est jettée.

J'ay promis de démontrer que
les choses dont je dirois que
l'homme est composé, sont tou-
jours les mêmes, & selon la Na-
ture, c'est-à-dire par elles-mê-
mes, dans la pure vérité & se-
lon l'opinion des hommes. Je dis
donc que l'homme est composé
de sang & de bile jaune & noi-
re & de pituite. Et je soutiens
en premier lieu que selon le lan-
gage & l'opinion des hommes,
leurs noms sont tous différens;

& ensuite , que selon la Nature & dans la pure verité , elles sont toutes d'une espece différente , & que la pituite ne ressemble en rien au sang , ni le sang à la bile , ni la bile à la pituite . Comment ces humeurs se rassembleroient-elles ? puisqu'aux yeux elles ne paroissent pas de la même couleur , & qu'au toucher on n'y trouve rien de semblable ; car elles ne sont , ni également chaudes , ni également froides , ni également seches , ni également humides . Etant donc si différentes , & par leur forme , & par leur qualité , c'est une suite nécessaire , qu'elles ne soient pas une seule & même chose ; car ce n'est pas une seule & même chose que le feu & l'eau . Et une experiance qui peut vous convaincre de cette verité , que toutes ces humeurs ne sont pas une seule & même chose ,

Z iiiij

272 DE LA NATURE
& qu'elles ont chacune leur Na-
ture & leur vertu , c'est que si
vous donnez à un homme une
medecine pour purger la pitui-
te , il ne vomira que de la pitui-
te : Si vous luy en donnez une
pour purger la bile , il ne vomi-
ra que de la bile , & même de
la bile noire , si la Medecine n'est
que pour purger la bile noire :
Et si vous le blessez en quelque
endroit du corps , il en sortira
du sang ; & cela arrivera tou-
jours de même , la nuit , le jour,
en esté , en hyver , pendant qu'
il sera en état d'attirer l'air
& de le rendre , c'est-à-dire de
respirer ; & il sera en état de le
faire , jusqu'à ce qu'il soit privé
de quelqu'une de ces choses qui
sont nées avec luy .

Or ces choses que je viens
d'expliquer , c'est à dire , ces
humours qui sont nées avec luy ,
comment n'y seroient-elles pas

nées ? Premièrement il est certain que l'homme les a toujours toutes en luy, pendant qu'il est en vie ; il n'aist d'un homme qui les a de même ; & enfin il est nourri par une mere qui les a aussi, comme je viens de le démontrer.

Les Medecins qui soutiennent que l'homme n'est qu'une seule chose, ont, à mon avis, fondé ce sentiment sur ce qu'ils ont vu des hommes, après avoir pris des Medecines trop violentes, mourir par d'excessives évacuations, & rendre, les uns de la bile, & les autres de la pituite, & sur cela ils ont cru que chacun n'étoit que ce qu'il avoit vomi. Et ceux qui ont dit qu'il n'étoit que de sang, se sont fondez sur une semblable experiance ; car sur ce qu'ils ont vu des hommes égorgez ne rendre que du sang, ils se sont imaginé que

274 DE LA NATURE
le sang étoit l'ame de l'homme,
& voila les seules preuves qu'ils
rapportent de leur opinion.

Mais premiérement je sou-
tiens qu'on n'a jamais vu mou-
rir personne par d'excessives é-
vacuations, qui n'ait fait que de
la bile ; car tout homme qui au-
ra pris une Medecine pour pur-
ger la bile , rendra d'abord de
la bile , ensuite de la pituite ;
après la pituite il rendra avec
de grands efforts de la bile noire ;
& enfin en mourant , il fera du
sang tout pur. La même chose
arrivera à celuy qui aura pris
une Medecine pour purger la
pituite ; il rendra d'abord de la
pituite , ensuite la bile jaune ,
après cela la noire ; & enfin en
mourant il rendra le sang tout
pur. Car toute medecine de
quelque nature qu'elle soit ,
quand elle est entrée dans le
corps, purge premiérement de

toutes les humeures , ce qui est selon sa Nature ; & ensuite elle purge & entraîne les autres.

Comme les choses qu'on plan-te ou qu'on sème ne sont pas plutoft dans le sein de la terre , qu'elles attirent chacune ce qu'elles y trouvent de conforme à leur Nature ; car il y a dans la terre de l'acide, de l'amer, du doux , du salé, & toutes sortes d'autres qualitez : Elles attirent donc d'abord abondamment celle qui est selon leur Nature , & ensuite elles attirent les autres ; les medecines font la même chose dans le corps ; celles qui sont pour purger la bile , purgent d'abord la bile très-pure , & ensuite de la bile mêlée. Tout de même les medecines pour la la pituite commencent par purger la pituite toute pure , & elles entraînent ensuite de la pi-tuite qui est mêlée. Ceux qu'on

276 DE LA NATURE
a égorgéz ou blessez rendent
d'abord le sang très chaud &
très-rouge, & ensuite ils le ren-
dent plus meslé de pituite & de
bile.

La pituite s'augmente en hy-
ver dans le corps de l'homme ;
car de toutes les humeurs, c'est
celle qui est la plus conforme à
la Nature de l'hyver, parce qu'
elle est très-froide ; & une mar-
que de cette vérité, c'est que si
vous touchez de la pituite , de
la bile & du sang, vous trouve-
rez que la pituite est très froide,
quoyqu'elle soit très visqueuse,
& qu'après la bile noire , elle
soit la plus difficile à entraîner
par force , (& l'on fait que tout
ce qui est poussé par force de-
vient plus chaud , à cause de la
violence qu'il souffre.) Cepen-
dant cela n'empêche pas que la
pituite ne paroisse de sa Natu-
re très-froide au prix des autres.

humeurs. Or que l'hyver remplit le corps de pituite , vous pouvez vous en convaincre par ces marques sensibles ; c'est que les hommes crachent & mou- chent des humeurs pituiteuses en hyver , & que dans cette sai- son les tumeurs deviennent très- blanches & toutes les autres ma- lades deviennent pituiteuses.

Dans le printemps la pituite est encore forte dans le corps & le sang s'augmente, pa ce que le froid s'en va & que les pluyes viennent. Or il n'y a rien qui aug- mentetant le sang que l'humidi- té & la chaleur des jours ; car de toutes les saisons c'est celle qui est la plus conforme à sa Nature , étant humide & chaude. En voici des preuves sensibles , c'est qu'au printemps & en esté les hom- mes sont sujets à des dysenteries , à des saignements de nez , & que dans ces temps-là ils sont

278 DE LA NATURE
trés-chauds & fort rouges. En
esté le sang a encore de la for-
ce, & la bile s'élève dans le corps
& dure jusqu'à l'automne, & à
l'automne le sang diminuë, par-
ceque cette saison est contraire
à sa Nature ; mais la bile do-
mine pendant l'esté & pendant
l'automne , comme on le voit
clairement , parce que dans ces
temps-là , les hommes vomissent
d'eux-mêmes de la bile, & quand
ils se purgent ils ne rendent que
des matières bilieuses. On le voit
aussi par les fiévres qu'ils ont ,
& par la couleur de leur teint.
La pituite est plus foible en esté
que dans les autres saisons, par-
ce que l'esté est plus contraire
à sa Nature , étant sec & chaud.
Le sang diminuë très considéra-
blement en automne , parce que
l'automne est seche , & qu'elle
commence à refroidir l'homme.
La bile noire est très abondante

& très forte en automne ; mais dès que l'hyver est arrivé , la bile , étant refroidie , diminuée & la pituite s'augmente , tant à cause de l'abondance des pluies que de la longueur des nuits.

Le corps humain a donc en soy toutes ces choses en tout temps ; mais chacune d'elles est tantost plus abondante & tantost moins , par rapport à la saison , selon le tout , & la partie . Comme toute l'année participe de toutes ces qualitez , du froid , du chaud , du sec & de l'humide , car aucune d'elles ne subsisteroit un seul moment sans le secours de toutes celles qui sont dans le monde , & si une seule venoit à manquer , toutes periroient sans ressource ; car elles sont liées & unies par la même nécessité , & elles s'entre tiennent & se nourrissent reciprocement les unes les autres ;

Tout de même , s'il venoit à manquer au corps quelqu'une des choses qui sont nées avec luy, l'homme ne fauroit vivre.

Dans l'année c'est tantost l'hiver qui est le plus fort & qui domine , tantost c'est le printemps, une autre fois c'est l'esté , & une autre fois l'automne. Il en est de même dans l'homme , tantost c'est la pituite qui domine , tantost c'est le sang , & tantost c'est la bile , premièrement la jaune & ensuite la noire. Et une marque évidente de cela , c'est que si vous donnez quatre fois dans un an , c'est-à-dire une fois à chaque saifon, la même Medecine à un homme , il vomira en hyver des matières très pituitueuses , au printemps des matières très humides , en esté des matières très bilieuses , & en automne des matières très noires.

Cela

Cela étant ainsi, c'est une suite nécessaire, que les maladies, qui se fortifient & s'augmentent en hyver, cessent en esté, & que celles qui s'augmentent en esté, cessent en hyver, quand elles ne cessent pas dans un certain circuit de jours. J'expliqueray ailleurs ce que j'entends par ce circuit de jours. De celles qui viennent au printemps, on en sera delivré l'automne; & de celles qui viennent en automne, on n'en sera delivré qu'au printemps. Toute maladie qui passera ces temps-là, on doit s'asseurer qu'elle durera toute l'année. Il faut donc que le Medecin en traittant ses malades se souvienne toujours, que chacune de ces humeurs domine dans le corps pendant la saison qui est la plus conforme à sa Nature.

Il faut aussi qu'il sache, que toutes les maladies qui viennent Tout ce
qui suit
ne pa-

Tome I. A a

*voist a-
voir au-
cune
Laison
avec le
sujet
qu'Hip-
pocrate
traitte ;
c'est -
pourquoi*
de repletion, se guerissent par l'évacuation ; que celles qui viennent d'évacuation, se guerissent par la repletion ; que celles qui naissent du travail finissent par le repos ; & que celles que le repos cause, finissent par le travail.

*on a crû
qu'il a-
voit été
ajouté.
Voyez
les Re-
marques*
Sur tout il faut qu'un Medecin sache s'opposer aux malades naissantes, aux temporemens, aux faisons, aux differens âges, & prevenir ce qu'ils ont de mauvais, relâcher ce qui est trop tendu, & tendre ce qui est trop relâché; car par ce moyen ce qui fait le mal cessera, & c'est ce que j'appelle guérison.

Les maladies viennent, ou du régime que nous gardons, ou de l'air que nous respirons ; & voicy comment il faut connoistre & discerner les unes & les autres.

Lorsquedans le même temps plusieurs personnes sont atta-

quées de la même maladie, il faut en attribuer la cause à ce qui est le plus commun & qui est le plus à notre usage, & c'est l'air que nous respirons; car on ne sauroit en accuser le régime que nous gardons tous, puisque la maladie se jette également sur les femmes & sur les hommes; sur les jeunes & sur les vieux; sur ceux qui vivent de gasteau, & sur ceux qui se nourrissent de pain, sur ceux qui boivent le vin pur, & sur ceux qui ne boivent que de l'eau; sur ceux qui travaillent beaucoup & sur ceux qui se tiennent en repos. Ce n'est donc pas le régime qui cause ces maladies, puisque tant d'hommes qui observent tous différent régime, en sont surpris.

Mais lorsque toutes sortes de maladies naissent en même tems, alors il est évident que ce sont les

A. a ij

284 D E L A N A T U R E
regimes differens qui les causent
& il faut les traitter, en s'oppo-
fant dans chacun à la cause de sa
maladie; com ne je l'ay dit ail-
leurs, & le faire changer de re-
gime; car il est certain que ce-
luy qu'il a gardé, ne luy est pas
bon, ou entout, ou dans la plus
grande partie, ou du moins en
quelque chose, & il faut le con-
noistre pour le changer, & en
regardant principalement à la
Nature de chaque malade, à son
âge, à son temperament, à la
aison de l'année & à la qualité
de la maladie , il faut le traitter,
soit en ajoûtant, soit en retran-
chant, comme je l'ay dit il y a
déjà long-temps, de maniére
que tant dans les remedes que
dans les regimes , vous vous op-
posiez toujours aux âges , aux
aisons, aux temperamens & aux
maladies.

Lorsqu'il regne une maladie

Epidemique , il est évident que ce n'est pas le régime qu'il cause , mais l'air que nous respirons , Et alors on ne sauroit douter qu'il n'y ait dans l'air une exhalaison vicieuse . Voicy les conseils qu'on doit donner dans ces occasions . Il faut exhorter les hommes , non pas à changer de régime , car ce n'est pas le régime qui cause ce mal , mais à tenir leur corps dans un état qu'il soit le moins gros , le moins bouffi & le plus foible qu'il sera possible , en retranchant de leur nourriture ordinaire & de leur boisson peu à peu ; car s'ils changeoient tout d'un coup leur régime , il y auroit du danger que ce changement ne produisist dans leur corps quelque nouveauté ; mais il faut qu'ils continuent leur régime ordinaire , si l'on voit qu'il ne leur fasse aucun mal . Ils prendront seulement gar-

286 DE LA NATURE
de bien soigneusement de ne laisser entrer dans leur corps que le moins d'air qu'il sera possible, & tâcheront de faire en sorte que cet air soit le plus étranger. Pour cet effet ils quitteront, s'il leur est possible, les lieux infectez de la maladie, & travailleront à atténuer leur corps ; car en atténuant leur corps, ils n'auront pas besoin de tant d'air.

Au reste toutes les maladies qui viennent des parties les plus fortes du corps, sont les plus violentes, car si la maladie demeure dans la partie où elle a commencé, comme c'est la partie la plus forte qui souffre, il faut de nécessité que tout le corps souffre aussi, & si elle quitte cette partie forte pour se jeter sur quelqu'une de celles qui sont plus faibles, elle est difficile à guérir ; au lieu que celles qui passent d'une partie faible, à

une plus forte, se guerissent facilement; parce que la partie a la force de consumer & de dissiper les humeurs qui y affluent.

Il y a dans le corps quatre paires de grosses veines. La première paire vient de la tête par derrière, passe par le cou, s'étend le long de l'épine du dos, des deux côtéz en dehors, descend par les cuisses jusques aux jambes en dehors, & se termine aux pieds. Dans les douleurs de dos & de cuisses, il faut ouvrir l'une de ces veines aux jarrets & aux malleoles exterieurs.

La seconde paire, ce sont les deux veines appellées jugulaires; elles partent de la teste, passent près des oreilles dans le cou, & s'étendent en dedans le long de l'épine du dos près des lombes, & passant par les cuisses & les jarrets en dedans & par le gras des jambes, elles se rendent aux

288. DE LA NATURE
malleoles interieurs & aboutif-
sent aux pieds. Dans les dou-
leurs des lombes & des testicu-
les, il faut ouvrir ces veines aux
jarrets & aux malleoles inte-
rieurs.

La troisième paire vient des
tempes, descend par le cou, pas-
se sous les omoplates, se rend au
poulmon , l'une va par la droi-
te à la partie gauche, & l'autre
par la gauche à la partie droite.
La droite passant par dessous la
mammelle se rend à la rate &
au rein ; & celle qui va de la
gauche à la droite passant sous
la mammelle , se rend au foye,
& à l'autre rein , & elles abou-
tissent toutes deux à l'intestin
droit.

La quatrième paire part du
devant de la teste & des yeux ,
passé par le cou , les clavicules ,
le haut des bras , les coudes &
le dessus des mains , & aboutit

au

au bout des doigts ; ensuite du bout des doigts, elles remontent par les jointures des mains, des coudes, & par la partie interieure des bras jusques aux aisselles , & par le haut des côtes des deux côtéz ; l'une va passer par la rate, & l'autre par le foie : & l'une & l'autre passant au dessus du ventre aboutissent aux parties naturelles. Voila pour ce qui regarde les grosses veines.

Du ventre sortent plusieurs rameux de toutes sortes de veines , qui s'étendant par tout le corps , y portent la nourriture. Il en sort aussi d'autres de toutes les grosses veines, & elles portent la nourriture dans le ventre & dans les autres parties du corps du dedans en dehors & du dehors en dedans. Le veines interieures & les exterieures se communiquent les unes aux autres. Il faut donc faire les saignées selon cette si-

Tome I.

B b

290 DE LA NATURE
tuation des vaisseaux, & toujours
le plus loin qu'il est possible des
endroits où l'on sent la douleur,
& où le sang s'amasse ; car par
ce moyen il n'arrivera point de
grand changement tout d'un
coup , & en faisant prendre au
sang un autre chemin , vous luy
ferez perdre l'habitude de s'a-
masser en cet endroit.

30 Ceux qui n'ayant point de fié-
vre crachent beaucoup de pus;
ceux dans les urines desquels on
voit un sediment plein de pus,
quoyqu'ils n'ayent point de dou-
leur ; les hommes de trente-cinq
ans , ou au dessus , dont les selles
sont sanglantes , comme dans les
dysenteries , & durent long-
temps , ils sont tous malades de
la mesme cause. Il faut necessai-
rement que ce soient des ou-
vriers , des gens accoutumez à
travailler de leur corps dès leur
jeunesse , qui ayant ensuite re-

noncé au travail, se sont engraissez & ont fait une chair molle fort différente de la première ; de maniere que le corps qu'ils ont en cet état ne ressemble en rien à celuy qu'ils avoient avant que de s'être engraissez de cette maniere. Quand ces gens, qui ont acquis une telle habitude, viennent à estre attaquez d'une maladie, ils en guérissent très promptement, mais après la maladie, leur corps se fond avec le tems, & une humeur sereuse & sanguinolente coule par les venes où elles sont les plus grosses : si cette humeur descend dans le bas ventre, elle sort par les selles qui sont telles que cette humeur qui est dans le corps ; & comme elle trouve beaucoup de facilité à sortir, elle ne séjourne pas long-temps dans l'intestin.

Quand elle se jette dans la poitrine, elle y engendre du pus ; car

Bbij

292 DE LA NATURE
la purgation n'en étant pas aisee, parce qu'elle ne se peut faire que par le haut, & l'humeur croupissant long temps dans la poitrine, elle s'y pourrit & se change en pus.

Quand elle se décharge dans la vessie, elle devient chaude & blanche, à cause de la chaleur de cette partie, & elle est poussée dehors par les urines; ce qu'il y a de plus subtil nage au dessus, ce qu'il y a de plus épais va au fond; & c'est ce qu'on appelle du pus.

Les pierres se forment dans les enfans à cause de la chaleur de cette partie & de celle de tout le corps; mais elle ne se forme point dans les hommes âgés, parce que leur corps est froid; car il faut savoir que les hommes dans leur premier âge sont très-chauds, c'est-à-dire, aussi chauds qu'ils puissent être; & dans le

dernier âge ils sont très-froids ; car c'est une nécessité qu'un corps qui croist & qui augmente par force soit chaud ; comme au contraire lorsqu'il commence à se flétrir & à tomber , il ne se peut qu'il ne devienne plus froid . Par la même raison , plus il croist dans ce premier âge , plus il est chaud , & plus il se flétrit dans le dernier , plus il est froid .

Ceux donc qui sont ainsi disposés deviennent sains deux-mêmes , la pluspart le quarante-cinquième jour après qu'ils ont commencé à se fondre & à maigrir ; ceux qui passent ce temps-là guérissent d'eux-mêmes au bout de l'an , s'il ne leur arrive point d'autre accident fâcheux .

Toutes les maladies qui viennent dans un moment & dont les causes peuvent être facilement connuës , on peut assurer qu'elles ne sont pas dangereuses . Et

B b. iij

294 DE LA NATURE
pour les bien traitter il faut
s'opposer à la cause ; car par ce
moyen on détruit le mal.

Ceux qui ont au fond de leur
urine du sable ou de petites pier-
res, ont dans la grosse veine des
tumeurs qui s'y sont formées dés
le commencement. Ces tumeurs
étant pleines de pus, & ne cre-
vant pas assez-tôt, il s'est formé
des pierres de ce pus qui s'est
épaissi, & ces pierres sont pouf-
fées avec les urines dans la ves-
sie.

Quand les urines sont san-
gantes, les veines ont souffert
de la douleur.

Quand avec une urine fort
épaisse il sort de petites chairs
comme des cheveux, cela vient
des reins & des fluxions de la
goutte. Quand l'urine est pure,
& que de temps en temps on voit
nager au dessus comme du son,
on peut dire que la gale est dans
la vessie.

La pluspart des fiévres viennent de la bile ; il y en a de quatre sortes , outre celles que causent les grandes douleurs. Voicy leurs noms. La fièvre continuë , la fièvre quotidienne , la fièvre tierce , & la fièvre quarte. La continuë vient de beaucoup de bile , & d'une bile très-pure , & a ses crises en peu de temps ; car un corps qui n'est pas rafraîchi un seul moment , est bien-tôt fondu par la grande chaleur. La quotidienne est , après la continuë , celle qui vient d'un plus grand amas de bile , elle se termine aussi plus promptement que les autres ; mais elle dure d'autant plus long-temps que la continuë , qu'elle vient d'une moindre quantité de bile , & que le corps jouit de quelque relâche , au lieu que dans la fièvre continuë il n'en a aucun.

La fièvretierce est plus longue

B b iiiij

196 DE LA NATURE
que la quotidienne ; car elle est causée par un moindre amas de bile , & comme que le corps jouit d'un plus grand relâche dans cette fièvre que dans la quotidienne , elle dure aussi d'autant plus long-temps.

Il en est de même de la fièvre quarte , à proportion elle est d'autant plus longue que la fièvre tierce , qu'elle participe moins de cette bile qui fait la chaleur , & qu'elle laisse plus long-temps le corps se rafraîchir ; & elle a cela de plus de la bile noire , qu'elle est très-difficile à chasser ; car de toutes les humeurs qui sont dans le corps , la bile noire est la plus visqueuse & la plus adherante.

Vous connoîtrez certainement que la fièvre quarte participe beaucoup de la mélancholie ou bile noire , si vous prenez garde qu'elle regne particulièrement en Automne , & depuis l'âge de

vingt-cinq ans jusqu'à quarante-cinq, parce que c'est l'âge qui participe le plus de la bile noire, & que l'Automne est la saison la plus conforme à cette bile. Ceux qui auront la fièvre quarte dans une autre saison & dans un autre âge, peuvent s'asseurer qu'elle sera courte, si quelque autre mal ne survient à celuy qui en est attaqué.



REMARQUES
SUR LE TRAITÉ
DE LA NATURE HUMAINE.

*C*eluy qui a accoutumé d'entendre
p. : 61. discouvrir de la Nature humaine au
delà de ce qui appartient à l'Art de la
Medecine.] Hippocrate déclare que
ceux qui sont accoutumez au langage
& aux disputes des Physiciens, qui en
traitant de la Nature remontent jus-
qu'aux elemens, & veulent prouver
par des raisonnemens fort obscurs, qui
ne sont fondés sur aucune experience,
qu'il n'y a qu'un seul & même principe
de l'univers ; & qu'il n'y en a par con-
sequant qu'un seul de chaque partie
de cet univers même ; que ces gens-là,
dis je, doivent ne pas lire ce traité, qui,
à cause de la préoccupation où ils sont,
leur sera entièrement inutile. Les
Physiciens & les Medecins tiennent
un chemin bien différent : les premiers
prennent pour fondement de leurs
systèmes, des choses qui ne sont nulle-
ment connuës, ou du moins qui sont fort
incertaines, & qu'on peut fort bien
leur disputer. Au lieu que les Medecin

ne se fondent que sur l'évidence des sens & sur l'expérience. C'est pourquoi la Nature ne l'auroit été connue que par la Médecine, comme Hippocrate l'enseigne ailleurs. Et c'est pourquoi Aristote a dit, qu'où le Physicien finit, le bon Médecin commence.

Que l'homme soit seulement, ou air, ou feu, ou terre, ou eau.] Anaximenes de Lampsaque soutenoit que l'univers, & l'homme par conséquent, n'avoient qu'un seul principe qui étoit l'air. Hippasus de Metapont, & Heraclite d'Éphèse que c'étoit le feu. Thales de Milet que c'étoit l'eau; Hésiode & après lui Pherecydes, que c'étoit la terre.

On quelque autre chose que ce puisse être.] Il dit cela, parce qu'il y avoit des Philosophes, comme Nicolaus le Peripatéticien & Diogène d'Apollonie, qui soutenoient que le principe de tout étoit une matière moyenne entre le feu & l'air: Et d'autres, comme Anaximander & Melissus, qui établissoient pour seul principe une matière infinie & indéterminée qu'il sappelloient *Univers & cabos*.

Mais je permets de soutenir cette Doctrine à ceux qui font profession de cette

sorte de Philosophe.] Hippocrate ne veut pas disputer de la Nature avec des Philosophes qui ne sont pas Médecins, car leur opinion ne tire point à conséquence & ne nuit point à ceux qui voudront suivre les règles de la Médecine & se rendre aux expériences qu'elle fournit. Leurs systèmes sont proprement des songes de gens oisifs.

p. 264. *Si l'homme n'étoit qu'une seule chose, il ne sentiroit jamais de douleur.]* Il ne sentiroit ni plaisir, ni douleur; car ces passions ne peuvent venir que d'un agent contraire. Or si tout étoit un, il n'y auroit d'agent contraire, ni dans le corps, ni hors du corps. Les Auteurs de cette opinion ridicules, pour éluder la force de cette raison, disoient que cet un étoit alteré & affecté par le froid & par le chaud, & qu'à cet égard il devenoit comme étant plusieurs choses, changeant par là de forme & de qualité. Mais cette réponse n'étoit qu'une illusion: car & ce froid & ce chaud sont d'eux-mêmes quelque chose, ce qui détruit leur principe de l'unité, ou ce sont des accidens des êtres qui sont un, & en ce cas le froid & le chaud leur conviendront également.

REMARQUES. 301
ment , & ils altereront les estres , en se succedant l'un à l'autre ; mais ils ne pourront causer de la douleur , puisque la douleur n'est qu'une affection contre Nature & qui la détruit.

Ou s'il sentoit de la douleur , il n'y auroit qu'un seul remede .] Hippocrate ne veut pas tirer avantage de ce premier raisonnement , qui est très-certain . Il veut bien supposer que l'homme n'étant qu'un , il pourroit pourtant sentir de la douleur , mais il s'enfuivroit de là qu'il n'y auroit qu'un seul remede : car ce qui n'est qu'un , ne scauroit avoir qu'un seul contraire qui agisse contre lui . Or l'experience fait voir qu'il y a plusieurs remedes ; il y a donc plusieurs maux , & par consequent l'homme n'est pas un .

Et selon l'opinion generale des hommes .] C'est ce qu'il appelle la Loy ; car ce consentement des hommes , & ce langage universel est comme une Loy à laquelle tout doit se soumettre . Cette opinion generale des hommes paroît en ce qu'ils ont donné divers noms à ces humeurs qui composent l'homme , ce qu'ils n'auroient pas fait assurément si l'homme n'avoit été qu'un .

seule chose , car à quoy bon appeler une seule chose sang , pituite , bile jaune , bile noire ?

Il est impossible que la generation de l'homme se fasse par une seule chose .] Il n'y a point de generation sans mélange , & il n'y a point de mélange dans ce qui n'est qu'un .

Comment ces humeurs se ressemblent-elles , puisqu'aux yeux elles ne paraissent pas de la même couleur & qu'au toucher .] Toutes choses , qui sont différentes quant à leurs qualitez externes sensibles , different aussi quant à leur essence interne . On voit manifestement que leurs humeurs different exterieurement ; elles different donc interieurement & ne sont pas une seule chose , à moins qu'on ne veuille soutenir que le feu & l'eau ne sont qu'un élément . Cette dernière opinion n'est pas plus ridicule que l'autre .

Ils ont cru que chacun n'étoit que ce qu'il avoit vomi .] Quand cela seroit vray , il ne laissoit pas de ruiner leur système ; car il prouveroit toujours qu'il y auroit quatre principes au lieu d'un . Ils ne se trouveroient jamais ensemble , mais ils ne laissoient pas d'estre .

*On les voit aussi par les fiévres qu'ils p. 278:
ont.]* Car alors on voit regner principalement des fiévres tierces, des fiévres continuées.

Selon le tout & la partie.] Il y a dans le texte, *selon la partie & la Nature*. Hippocrate emploie quelquefois le mot de *Nature* pour dire *le tout*. Cela étant, quand il dit *selon le tout & la partie*, il veut dire selon le lieu que les occupent. La bile par exemple est plus abondante en Esté qu'en toute autre saison, & cela selon le *tout*, selon la nature du *tout*, c'est à-dire, dans tout le corps. Et pour ce qui est des parties, la vessie du fiel qui est le réservoir naturel de la bile, en est plus pleine l'Hyver que toutes les autres parties, qui n'en sont pas le réservoir propre, ne le sont l'Esté. Galien explique ce passage des parties de l'année, & de la constitution de l'année entière.

*Dans l'année c'est tantôt l'Hyver qui p. 280:
domine.]* Toutes les saisons de l'année participent de ces quatre qualitez, du froid, du chaud, du sec & de l'humide. Mais comme chacune de ces qualitez domine en certain temps, & l'une après l'autre, on a distingué par là les saisons. Celle où le froid domine, c'est

304 REMARQUES.

l'Hyver ; celle où le chaud domine ; c'est l'Esté , ainsi des autres. Il en est de même de l'homme en tout temps , il a ces quatre humeurs; mais chacune de ces humeurs domine en certain temps & dans la saison qui est la plus conforme à sa Nature. La pituite en Hyver, parce qu'elle est froide ; le sang au Printemps , parce qu'il est très-humide & très-chaud ; la bile en Esté , parce qu'elle est très-chaude ; & en Automne la bile noire la mélancholie, parce qu'elle est très-seiche.

Au Printemps des matières très-humides.] C'est-à-dire , ce qu'il y a de plus clair & de plus sereux dans le sang & qui marque le plus son abondance.

P. 281. Cela étant ainsi , c'est une suite nécessaire que les maladies qui se fortifient & qui s'augmentent en Hyver , cessent & se guerissent en Esté .] Car elles se doivent guérir dans la saison dans laquelle domine la qualité qui est la plus contraire à l'humeur qui cause la maladie. Il n'y a rien de plus opposé à ce qui est très-froid que ce qui est très-chaud. Les maladies d'Hyver se guériront donc en Esté , qui est la saison la plus chaude, la plus contraire à la pituite; & les ma-

ladies d'Esté se gueriront l'Hyver par même raison. Les maladies du Printemps viennent du sang qu'est humide & chaud. Il n'y a rien de plus contraire à ce qui est humide & chaud, que ce qui est froid & sec. Les maladies du Printemps se guériront donc en Automne, & celles de l'Automne au Printemps.

Quand elles ne cesseront pas dans certain circuit de jours.] Dans les jours critiques, comme toutes les maladies aigues.

J'expliqueray ailleurs.] Dans le prophétie ou les predictions, dans le Traité des crises & dans celuy des jours critiques.

Toute maladie qui passera ce temps-là, on doit s'assurer qu'elle durera toute l'année.] Car n'étant pas vaincuë par la saison contraire, mais seulement affoiblie, elle reprend de nouvelles forces quand cette saison est passée, & dure une ou plusieurs années, jusqu'à ce, où que les remedes, ou que la saison contraire prennent enfin le dessus.

Il faut donc que le Medecin en traitant ces maladies se souvienne toujours que chacune de ces humeurs domine & est très-forte dans le corps pendant

Tome I, Cc

la faison qui est la plus conforme à sa nature.] C'est un precepte très-important & que les Médecins ne doivent jamais perdre de vue; car par là il savent précisément quel est le principal ennemy qu'ils ont à combattre, & ils connoissent le temps auquel il peut estre le plus facilement vaincu: par exemple, la pituite est très-forte en Hyver, & par conséquent très-difficile à vaincre. Le sang est très-fort & très-abondant au Printemps; mais il est très-foible & très-petit en Automne. La bile est très-forte l'Esté, mais très-foible l'Hyver; la mélancolie très-forte l'Automne & très-foible le Printemps.

Il faut aussi qu'il sache que toutes les maladies qui viennent de repletion, &c.] Toute la fin de ce Traité n'a aucune liaison avec le sujet qu'Hippocrate a entrepris de traiter: c'est pourquoi Galien assure qu'elle n'est n'y d'Hippocrate ni de son disciple Polybe. Il y oublie pourtant fort souvent cette censure; car il cite en beaucoup d'occasions des endroits de cette fin comme étant d'Hippocrate même; cela n'empêche pas que la censure ne soit juste, Ceux qui ont grossi ce Traité peuvent

avoir tiré des autres Ouvrages d'Hippocrate la plus grande partie de ce qu'ils y ont ajouté. En effet, si l'on en excepte l'endroit où il est parlé des veines & celui de la durée des fièvres, tout le reste paroît d'Hippocrate & est très-conforme à sa doctrine, comme on le verra dans les Remarques. Galien dans les Commentaires qu'il a faits sur ce Traité marque l'origine de ces additions, & elle mérite d'estre rapportée. Il dit qu'il y avoit une telle jalouſie & une si grande émulation entre les Attales Rois de Pergame & les Ptolemées Rois d'Egypte, a qui auroit la plus belle Bibliothèque & les Livres les plus beaux & les plus curieux : que cela fit naître l'envie aux Libraires ou Copistes, qui étoient des esclaves fort intérêts, de grossir tous les Traitez qui leur paroiffoient trop petits, pour les mieux vendre dans ces Cours là, où l'on achetoit à proportion de la grosseur du Volume. Ainsi ces falsifications ne commenceront qu'après la mort d'Alexandre, & par consequent les témoignages antérieurs ne peuvent être suspects.

Que celles qui viennent d'évacuation se guérisson par la repletion.] Le mot

C c i j

de repletion ne marque pas icy un excess, mais une nourriture moderée. Tout ce qui est dit icy est fort bon : toutes les maladies se guérissent toujours par les contraires, qui seuls vont à la source & combattent la cause du mal. C'est-pourquoys Hippocrate a dit dans le v^e. Liv. des Malad. Epidem. *Dans les maladies il faut observer le régime contraire.*

Relâcher ce qui est trop tendu, & tendre ce qui est trop relâché.] Ce passage peut être aussi traduit de cette manière, *Dissoudre ce qui s'amasse & s'unit, & assembler ce qui se diffont & se séparent.* Il parle des humeurs qui causent les maladies.

Les maladies viennent ou du régime.] Par le mot *διατήρα* on entend quelquefois le alimens ; mais en cet endroit il a une signification plus étendue : car il comprend tout le régime, toute la manière de vivre.

p. 183. *Il faut en attribuer la cause à ce qui est le plus commun.]* Cela est vray, une maladie générale & commune doit venir d'une cause qui le soit aussi ; mais on n'en doit pas toujours accuser l'air, il faut quelquefois s'en prendre

à la nourriture générale, comme dans les temps de famine. Quelquefois la faute en est aux eaux, qui sont gâtées & corrompues.

Comme je l'ay dit il y a déjà long-temps.] Dans les Livres de la Diète ou du Régime.

De maniere que tant dans les remedes p. 284^e
que dans les regimes vous vous opposiez,
toujours.] J'ay suivi le sens que Galien donne ici au mot ~~αντίστοιχος~~ qu'il explique ~~αντίστοιχος εἰς οὐσίαν~~, aller à l'encontre, s'opposer : & la maxime est constante.

Mais l'air que nous respirons.] Soit p. 285^e
 que l'air soit si corrompu, qu'il agisse immédiatement sur les hommes, ou qu'il n'ait fait que corrompre les alimens dont ils se servent le plus ordinai-
 rement. Dans ce dernier cas, en obser-
 vant les règles qu'Hippocrate donne ici, il faut aussi changer de régime,
 comme il seroit aisé de le prouver par d'autres endroits d'Hippocrate mê-
 me.

Que cet air soit le plus étranger.] D'au- p. 286^e
 tres au lieu de ~~εύρων~~ le plus étranger,
 ont lù ~~εὐρών~~ le plus sec. Mais la
 première leçon que j'ay suivie est la

310 REMARQUES.

meilleure sans contredit , la suite seule le prouve. Pour cet effet ils quitteront , s'il leur est possible , les lieux infectés de la maladie ; ce qui marque la nécessité de l'air étranger.

p.187. *Parce que la partie a la force de consumer & de dissiper les humeurs qui y affluent.*] Car ou elle les cuit , ou elle les dissipe par une insensible transpiration. Galien reprend icy avec raiion ceux qui par ces parties fortes ou foybles , ont entendu les parties principales , ou moins principales ; car dans ce sens-là il n'y auroit rien de plus faux que cette sentence , puis qu'a contrario felon Hippocrate & felon la raison , c'est une très-bonne marque quand l'humeur qui cause la douleur quitte une partie principale pour se jeter sur une qui l'est moins , & c'en est une très-mauvaise quand le contraire arrive.

Il y a dans le corps quatre paires de grosses veines.] Tout ce qui est dit icy de ces quatre paires de grosses veines est faux , on n'a qu'à voir ce que Galien en a écrit dans son Commentaire , où il assure que pour peu que l'on soit versé dans l'Anatomie , on ne peut pas manquer de trouver cette doctrine ex-

RÉMARQUES. 31

travagante, & entierement semblable aux rêveries d'un malade ou d'un homme fou. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne sauroit l'attribuer à Hippocrate, puisqu'elle est contraire à ce qu'il établit dans le second Livre des maladies Epidem. Il est impossible de remonter jusqu'à la source de cette addition, & de découvrir l'Auteur ou le temps même d'une ignorance si grossière ; car quoique l'Anatomie n'eût pas été portée dans sa perfection du temps d'Hippocrate, il y avoit déjà long temps qu'on en saavoit plus qu'il n'en falloit pour ne pas tomber dans des erreurs si visibles, que la veue d'une seule dissection pouvoit dissiper. Cependant quelques grandes que soient ces erreurs, elles sont accompagnées de beaucoup de choses très-remarquables & très-utiles, tâchons de les démêler.

La première paire vient de la tête.]
C'est un des passages qui ont attiré à Hippocrate le reproche d'avoir cru que les veines tirent leur origine de la tête, & d'avoir ignoré qu'elles naissent du foye ; mais ce reproche est très-injuste : car outre que cecy n'est pas de luy, il établit clairement ail-

leurs que les veines viennent du foie ; les artères du cœur , & les nerfs du cerveau. Mais quand même Hippocrate auroit employé la même expression, *les veines viennent de la tête*, il parleroit non de leur origine, mais de leur étendue en commençant par un bout.

Vient de la tête par derrière.] Voicy ce que m'a répondu Monsieur Passerat un des plus grands Anatomistes & des plus habiles Chirurgiens de France , que j'ay consulté sur tout cet endroit. Cette doctrine est fausse , soit que par les veines on entende les vaisseaux sanguins qui tendent de la circonference au centre , soit qu'on entende ceux qui tendent du centre à la circonference. Quand cet Auteur dit , la première partie vient de la tête par derrière ; nous pouvons entendre les veines vertebrales qui se joignent avec plusieurs autres aux veines sousclavieres. Les veines sousclavieres se réunissent dans la veine cave supérieure ou descendente , & la veine cave supérieure s'ouvre dans l'oreille droite du cœur. Ainsi tout le sang qui revient de la tête, du cou, des bras, des mamelles, du mediastin , des muscles intercostaux , est porté dans la veine cave supérieure .

G

& de celle-cy dans le ventricule droit du cœur.

Dans les douleurs de dos & de cuisses, il faut ouvrir l'une de ces veines au jarrets & aux malleoles exterieurs.] Cette pratique est fondée en raison ; car par ce moyen la saignée est directe & l'humeur morbifique se vide plus promptement ; car les veines & les artères qui passent par le jarret & le malleole extérieur arrosent ces parties.

La seconde paire ce sont les deux veines appellées jugulaires.] Ces veines rapportent le sang des sinus de la dure-mère dans la veine cave supérieure, & celle-cy dans le ventricule droit du cœur.

Dans les douleurs des lombes & des testicules, il faut ouvrir ces veines aux jarrets & aux malleoles interieurs.] Par la même raison qui a été expliquée avant la remarque précédente ; car les veines qui arrosent ces parties passent par les jarrets & les malleoles interieurs, ainsi la saignée est directe.

La troisième paire vient des tempes, p. 282, passe par le poumon, &c.] Cet article est rempli d'absurditez. Il est impossible qu'elle se rende au poumon. Il n'y a cert

Tom. I.

D d.

tainement que deux vaisseaux sanguins qui se rendent à ce viscere, l'artere du poumon & l'artere bronchiale. Il n'y a d'autre mouvement de sang vers la rate que par l'artere splenique. La veine qui en sort n'est pas des dépendances de la veine cave, elle appartient à la veine porte. Le ventricule, les intestins, le mezenter, le pancreas, l'épipleon, la rate, ont, comme les autres parties, des arteres qui leur portent le sang. Le residu entre dans des veines indépendantes de la veine cave, qui toutes se réunissent dans la veine porte, qui entre dans le foie avec l'artère hépatique & les nerfs. A l'égard du rein, il n'y a d'autre mouvement du sang que par l'artère émulgente. Le retour s'en fait par la veine qui porte le même nom, dans la veine cave inférieure ou ascendante, qui ramassant plusieurs autres veines dans son cours entre dans le ventricule droit du cœur après avoir percé le diaphragme. Galien se plaint ici de ce que cet Auteur n'a point parlé des occasions où il falloit ouvrir ces deux dernières paires de veines.

La quatrième paire vient du devant de la tête & des yeux.] Cela est suffis-

semment détruit par les remarques précédentes , puisqu'il est très-veritable que le cœur pousse le sang à toutes les parties par les artères , & que de toutes les parties il revient au cœur par les veines.

Et ensuite du bout des doigts elles remontent.] Cela est vray, les veines qui aboutissent aux bouts des doigts, ce sont les artères qui y portent le sang du cœur , & ce sang remonte par les veines.

Du ventre sortent plusieurs rameaux de toutes sortes de veines.] Si l'on traduit , *Du ventricule sortent , &c.* Ce passage pourroit être expliqué favorablement , en disant que par le ventricule Hippocrate entend les ventricules du cœur , d'où les artères portent la matière de la nourriture dans toutes les parties , & les veines la rapportent dans le cœur. Mais on pretend qu'Hippocrate a mis icy *le ventre* pour les intestins , & que par ces veines il désigne les veines lactées & lymphatiques, qui certainement étoient connues des Anciens , puis qu'Aristote & Eustache les nomment. On alù aussi de la veine cave.

Les veines interieures & les exterieures se communiquent les unes aux autres.]

D d ij

Cela est très vray , & voila encore une preuve que la circulation du sang étoit connuë des anciens. Les artères & les veines se communiquent medialement , puisque le sang passe de l'extrémité des arréres dans le commencement des veines par de petits milieux. Et les vaisseaux de même genre, c'est à-dire les veines, avec les veines & les artères avec les artères se communiquent par embouchure immediate , qu'on appelle *Anastomose*. Mais on n'en a pas trouvé entre les artères & les veines. Voyez le Traité des lieux dans l'homme , & le Traité des articles.

Le plus loin qu'il est possible des endroits où les douleurs ont accoutumé de se former.] Galien se plaint avec raison de ce que cet Auteur ne s'est pas expliqué assez clairement , & qu'il ne fait pas bien entendre s'il veut que l'on fasse cette revulsion quand les parties sont déjà attaquées & que le mal est formé , ou lorsqu'on est menacé & que l'on se porte bien encore. Il prétend pour luy qu'il enseigne ce qu'il faut faire pour prévenir le mal.

Il faut nécessairement que ce soient des ouvriers , des gens accoutumez à tra-

vailleur de leur corps.] Ou des gens accoutumez dès leur jeunesse à des exercices fort violents. Galien écrit qu'il a vu souvent des gens après avoir renoncé à ces violents exercices, faire des selles sanguinolentes : mais qu'il n'a jamais vu rendre du pus, à moins que par ce mot de pus Hippocrate naît entendu de certaines mucosités blanches, comme des crachats bien cuits, qu'il a souvent vus dans les urines &c dans les selles de ceux qui passoient d'un travail fort pénible à une grandeoisiveté.

Car c'est une nécessité qu'un corps qui croît & qui s'augmente par force soit chaud.] C'est ainsi que Galien a expliqué ce passage ; & si c'est le véritable sens, il a eu raison d'accuser l'Auteur de cette Sentence d'avoir eu une fausse idée lorsqu'il a cru que l'action de croître étoit dans la jeunesse la cause de la chaleur, & qu'il regarde cette action comme un exercice qui échauffe ; car au contraire c'est la chaleur qui fait croître. En effet, les jeunes gens ne croissent que parce qu'ils sont chauds & humides : mais on peut expliquer ce même passage plus favorablement ; *car c'est une nécessité qu'un corps qui croît*

Dd iij

*& qui augmente en force soit chaud. Ce-
la est vray, il ne croîtroit point s'il n'a-
voit beaucoup de chaleur naturelle.*

*Ceux donc qui sont ainsi disposez de-
viennent sains d'eux-mêmes.] Il parle
de ceux qui étant accoutumez dès leur
jeunesse à des exercices fort violens,
& s'étant jettez dans une vie sedentai-
re & oisive, ont des dysenteries san-
gantes & rendent comme du pus dans
leurs selles & dans leurs urines. Il
dit donc que ces sortes de gens sont
guéris par la Nature seule, sans le sé-
cours d'aucun remede : les uns en qua-
rante-cinq jours, ou selon d'autres en
quarante, & les autres dans un an.
Et Gallien assure qu'il en a vu plu-
sieurs exemples, non-seulement dans
ces deux termes précis ; mais encore
en d'autres plus courts que ce dernier,
mais plus longs que l'autre, selon que
la Nature avoit plus ou moins de for-
ce pour se purger de ces superfluitez.*

*Toutes les maladies qui viennent dans
un moment.] Il ne parle pas des maladie
s aiguës qui viennent, qui se mani-
festent tout d'un coup, comme Sabinus
& les autres Interpretes d'Hippocrate
l'ont crû ; mais il parle des maladies*

dont la cause est momentanée, & si
on l'ose dire, qu'on prend sur le fait ;
car la cause étant connue, le mal est aisément
guérir. Il n'y a qu'à s'opposer à la
cause ; la maladie vient d'un grand
chaud, il faut refroidir ; d'un grand
froid, il faut échauffer, &c.

Ont dans la grosse veine des tumeurs.] p. 294.
Cela peut venir aussi de même du vice
des reins, sans aucune tumeur préce-
dente.

*Quand avec une urine fort épaisse il
sort de petites chairs comme des che-
veux.] Voyez l'aphor. LXXVI. du Li-
vre IV.*

*Quand l'urine est pure.] Voyez l'a-
phor. LXXVII. du Livre IV. cette Sen-
tence servira à l'expliquer.*

*La pluspart des fièvres viennent de la p. 295.
bile.] Car ce sont les causes les plus ordi-
naires des fièvres, comme Hippocrate
l'a fait entendre dans le Traité de
l'ancienne Médecine.*

*La fièvre continuée.] Galien remar-
que que l'Auteur de cette Sentence se
sert ici d'un mot qui marque manifes-
tement que cette fin n'est pas d'Hippo-
crate ; car il appelle la fièvre continuée*

Dd iiiij

συνοικία Synoque. Or Synoque est un terme qui n'étoit pas connu du temps d'Hippocrate , qui l'appelle toujours συνοικία. Ce ne fut que long-temps après le siecle d'Hippocrate que ce mot *Syno- que* commença à être employé par les Medecins; mais si la doctrine étoit vraye, ce ne feroit pas un argument invincible pour attribuer ces paroles à un autre Auteur; car ces Traitez ont passé par tant de mains , qu'un copiste peut enfin avoir mis au lieu de συνοικία, συνοχή, qui étoit le terme usité de son temps.

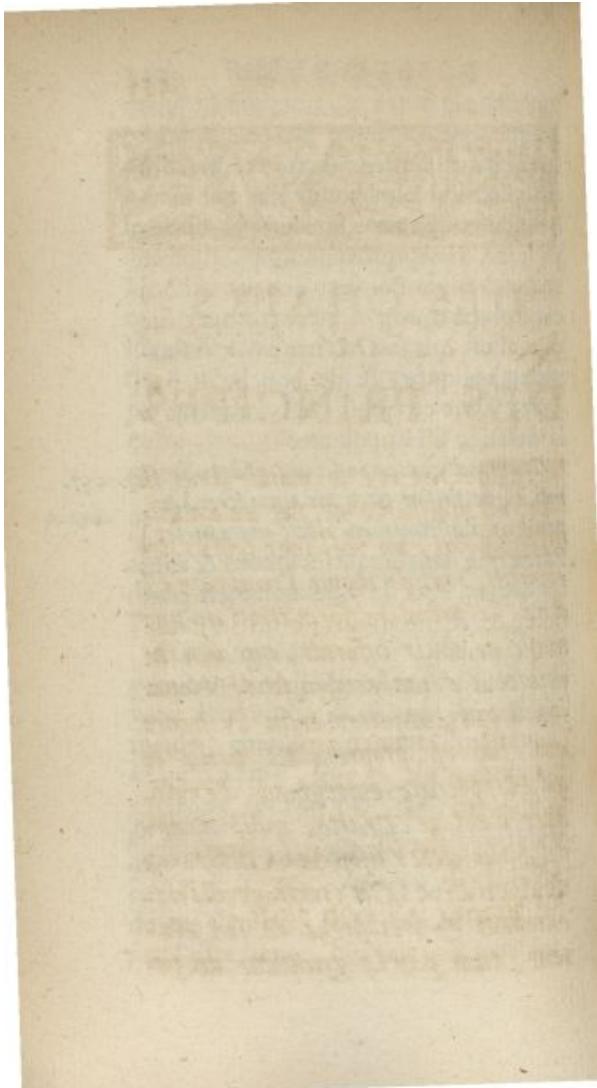
P. 296. Et a ses crises en peu de temps.] Cela est vray, la fièvre continuë est la plus aiguë , comme Hippocrate l'a écrit dans le premier Livre des maladies Epidem.

Elle se termine aussi plus promptement que les autres.] Il semble que cela devroit être ainsi , & Platon l'a cru de même , comme on peut l'inferer de ce qu'il a écrit , *Que la fièvre continuë vient du feu , la quotidienne de l'air , la fièvre tierce de l'eau , & la fièvre quarte de la terre.* C'est à dire que chacune de ces fiévres tient de la qualité de ces elemens ; mais cela est démenti par l'experience , qui fait voir tous les

jours que la fièvre quotidienne est plus longue que la fièvre tierce, comme Hippocrate l'affirme dans le 1. Liv. des maladies Epidem. Ainsi voila une marque seure que cette fin n'est pas d'Hippocrate. Ceux qui veulent qu'elle soit de son disciple Polybe n'ont pas raison; car Polybe auroit-il pu se tromper sur une chose que son Maître avoit si souvent expliquée, & de bouche & par écrit? Tout ce qui suit est conforme à la doctrine d'Hippocrate.

*Cesx qui auront le fièvre quarte dans p. 257:
une autre saison & dans un autre âge,
peuvent s'affeurer qu'elle sera courte.]*
Parce que dans les autres saisons & dans les autres âges la bile noire est plus foible & regne moins; ainsi la cause de la maladie sera moins grande & plus courte par consequent. Voyez l'aphor. xxv. du Liv. 11.







DES CHAIRS
OU
DES PRINCIPES.

HOMME le monde dans sa naissance ne fut qu'un chaos, un mélange confus des elemens, tout de même l'homme n'est dans sa premiere formation qu'une masse de chair informe, qui venant ensuite à s'étendre & à se développer peu à peu, acquiert enfin la figure qui luy est propre ; Et voila ce qu'Hippocrate entreprend d'expliquer dans ce Traité, qu'il a appellé par cette raison des Chairs ou des Principes. Cet Ouvrage est très-excellent & très-digne de son Auteur, tant par la grandeur du su-

324 DES CHAIRS
jet, & par la maniere dont il est
expliqué, que par la profondeur des
connoissances dont il est rempli. Hippo-
crate y développe avec beaucoup de
netteté & de clarté les mystères de
la Nature, que personne n'avoit
sondez avant luy, & il y explique
très-solument des secrets qui a-
voient été cachez à tous les autres
Philosophes. Mais si ses découvertes
sont admirables, la modestie avec
laquelle il les publie ne l'est pas
moins.

Dans les Traitez que j'ay
faits jusques icy, je me sers
de raisons tirées des Principes
généralement receus, que j'ay
prises en partie de ceux qui
m'ont précédé, & en partie
de mon propre fonds; car ce-
luy qui veut écrire de la Mé-
decine doit nécessairement bâ-
tir sur des Principes généraux

OU DES PRINCIPES. 325
qui soient connus de tout le monde , & dont tout homme raisonnable soit obligé de convenir. Et je n'ay recours à la Physique qu'autant qu'elle a du rapport à l'homme & à tous les autres animaux , & qu'elle est nécessaire pour faire connoître ce que c'est que l'ame , ce que c'est que la maladie , & que la santé ; ce qui est bon ou mauvais à l'homme , & ce qui le fait mourir. Presentement je m'en vais écrire mes propres pensées. Premièrement donc , il me semble que ce que nous appellons le chaud (le feu) est un estre immortel qui connoît tout , qui voit tout , qui entend tout , & qui fait tout , tant ce qui , est que ce qui doit estre. Quand toutes choses furent mêlées & confonduës dans le premier cahos , & qu'elle commencerent à se démeler , la plus grande partie de ce feu se retira à la plus

326 DES CHAIRS

haute region , à la plus haute circonference : & c'est à mon avis ce que les Anciens ont appellé *Æther*. La seconde partie demeura dans le lieu le plus bas avec la matière la plus grossière , & c'est ce qu'on appelle la terre qui est froide & seiche , qui a beaucoup de mouvement & qui conserve beaucoup de chaleur . La troisième partie occupa la moyenne région , qui est celle de l'air , qui conserve quelque sorte de chaleur . Et la quatrième occupa la place qui est au dessous , & le plus près de la terre , & c'est celle de l'eau qui est très- humide & très- épaisse . Tous ces elemens étant donc mis en rond lorsque ce cahos commença à se démêler , il resta beaucoup de ce feu , de ce premier élément , dans la terre , beaucoup en un endroit , moins en l'autre , très- peu dans celuy- cy & beau-

coup plus dans celuy-là ; & avec le temps la terre étant desséchée par la chaleur *du dehors*, c'est-à-dire, *du Soleil & des Astres*, ces parties du feu qui avoient été laissées au dedans agirent dans ses entrailles, & envelopées comme dans de petites cellules y produisirent la putrefaction : & c'est de cette putrefaction que la chaleur produisit enfin la matière des corps dans la suite des siècles. Tout ce qui se trouva de gras dans cette corruption de la terre & de moins humide étant échauffé, fut très promptement brûlé & changé en os. Ce qu'il y eut de plus gluant & qui participoit du froid étant échauffé, prit une autre forme, & devint des nerfs solides ; car il ne put être ni desséché ni brûlé, pour devenir os, parce qu'il n'avoit rien de gras ; ni devenir coulant & liquide, parce qu'il n'avoit pas assez d'humide ; mais les veines

328 DES CHAIRS
avoient beaucoup de froideur,
ainsi la partie exterieure & la plus
gluante de cette matiere froide
étant brûlée par la chaleur , de-
vint la membrane & la tunique
qui constituë les veines; & la par-
tie interieure & froide étant sur-
môlée par le chaud, se fondit & se
tourna en liqueur & humidité. Par
la même raiso le goſier, l'estomac,
le ventre & les intestins , jusques
à l'anus font creux de la même
maniere ; car la matiere froide
étant incessamment échauffée,
tout ce qu'il y avoit de visqueux
& de gluant tout autour en de-
hors fut brûlé ; & c'est ce qui fit
la membrane ou tunique , & ce
qui étoit en dedans se fondit &
devint liquide , parce qu'il n'y
avoit pas beaucoup de matiere
visqueuse & grasse. Il en fut de
même de la vessie , cette quanti-
té de matiere froide qui avoit été
laissée , étant échauffée , le de-
dans

OU DES PRINCIPES. 329
dans se fondit & devint liquide,
parce qu'il n'y avoit rien de gras
ni de visqueux, & le dehors
devint tunique. Il en est de mê-
me de toutes les autres cavitez.
Tout ce où il y avoit plus de ma-
tiere gluante que de matiere
grasse devint membrane, tuni-
que ; & tout ce où il y avoit plus
de matiere grasse que de gluante,
devint os. On doit dire la même
chose de os ; car la matiere qui
n'avoit rien de visqueux, mais
qui étoit grasse & froide, estant
bien-tôt brûlée, à cause de sa
graissé, fit des os très solides &
très-durs : & celle qui étoit éga-
lement grasse & visqueuse, fit des
os spongieux. Et voicy la raison
de cette difference. Le froid coa-
gule & resserre, & le chaud dis-
sout & fond ; & aussi avec le
temps il dessèche. Que s'il y a un
peu de graisse, il brûle & dessé-
che plus promptement : que s'il

Tome I.

Ec

330 DES CHAIRS

y a du visqueux avec le froid sans aucune graisse , cette matière ne brûlera point , mais étant échauffée avec le temps , elle se coagule & se prend . Or le cerveau est la métropole du froid & du visqueux , & la matière chaude est la métropole du gras ; car étant échauffée elle se fond avant toutes choses & devient graisse . Voilà pourquoi le cerveau où il y a très - peu de gras & beaucoup de visqueux , ne peut estre brûlé par le chaud ; mais avec le temps il se revêt d'une tunique , qui est une meninge épaisse ; *la dure mère* : & cette tunique est environnée d'os tout autour , où le chaud a été le plus fort , & où il s'est trouvé de la graisse , & la moëlle qu'on appelle de l'épine du dos descend du cerveau , & comme luy , elle n'a pas plus de gras que de visqueux . Voilà pourquoi c'est injustement qu'elle est ap-

OU DES PRINCIPES. 331
pellée moëlle, puisqu'elle ne res-
semble point à la moëlle qui est
dans les autres os; car elle est la
seule qui ait une membrane, la
moëlle des autres os n'en ayant
point. Et on peut facilement s'é-
claircir de ces veritez par l'expe-
rience; car si l'on fait rotir une
chair fort nerveuse & fort vis-
queuse, tout le reste se rotit
promptement; mais ce qu'il y a
de visqueux & de nerveux ne se
rotit point, parce qu'il a trés-
peu de graisse. Et ce qui est trés-
gras & trés-onctueux est trés-
promptement roti. Et pour les
viscères, voicy comment ils ont
été faits. J'ay déjà parlé des vei-
nes. Le cœur a beaucoup de ma-
tiere visqueuse & froide, qui étant
échauffée par le chaud, est deve-
nuë une chair dure & visqueuse,
& en dehors il est envelopé d'u-
ne membrane. Il est creux non
pas de la même maniere que les

E e ij

332 DES CHAIRS

veines. Il est planté à la tête de la veine cave; car il y a deux veines caves au cœur: l'une est appellée artere, & l'autre veine cave, à la tête de laquelle est le cœur. L'artere a beaucoup plus de chaleur que la veine cave, c'est le réservoir des esprits. Outre ces deux veines il y en a d'autres par tout le corps; mais la veine cave, au bout de laquelle est le cœur, passe par tout le ventre & le diaphragme, & se partage aux deux reins: elle se partage aussi aux lombes, & s'étend dans les autres parties, & descend aux deux cuisses; mais elle monte aussi au dessus du cœur vers le cou, à droite & à gauche, gagne la tête & se partage aux tempes des deux côtéz. Les grosses veines peuvent être fort bien comprises. En un mot, de la veine cave & de la grande artere sortent les autres veines qui se distri-

buent dans tout le corps; mais les plus grosses sont celles qui montent au cœur, au cou & à la tête, & qui descendent au dessous du cœur jusques aux cuisses. Le cœur & les veines ont le plus de chaleur: voila pourquoy le cœur est rempli d'esprits, étant la partie la plus chaude de tout le corps. Et il est aisé de voir que les esprits sont chauds; car le cœur & les arteres sont dans un continual mouvement, & il y a beaucoup de chaleur dans les veines. C'est pourquoy le cœur attire beaucoup, parce qu'il a plus de chaleur que toutes les autres parties. On peut se convaincre de cette vérité d'une autre maniere. Qu'on allume du feu dans une chambre si bien fermée qu'il n'y puisse entrer aucun vent, la flamme ne laisse pas d'estre agitée tantôt plus, tantôt moins. Il en est de même

d'une lampe allumée, elle est agitée tantôt plus, tantôt moins, quoy qu'il n'y ait aucun vent. Or la nourriture du chaud c'est le froid; aussi l'enfant dans le ventre de la mere comprimant les lèvres succe de la matrice & attire la nourriture & l'air au dedans du cœur, (qui est la plus chaude de toutes ses parties) lorsque la mere attire l'air par la respiration. Et c'est cette chaleur qui fournit le mouvement à toutes les autres parties du corps, comme à tous les autres animaux. Et si l'on demande comment on façait que l'enfant dans le ventre de sa mere succe & attire l'aliment : on n'a qu'à lui répondre que les enfans & tous les animaux naissent avec des excréments dans les intestins, & qu'ils s'en déchargent dès qu'ils sont nés. Or eût-il qu'ils n'en auroient point, s'ils n'avoient

OU DES PRINCIPES. 335
succé l'aliment dans le ventre de la mère. Ils ne s'avoient pas même sucer le lait d'abord après leur naissance, s'ils n'avoient succé dans le ventre. Et voila comment se fait le mouvement du cœur & des artères.

Le poumon se forma près du cœur de cette manière. Le cœur échauffant ce qu'il y avoit de plus visqueux dans l'humidité, le dessécha bien-tôt comme de l'écume, & le rendit spongieux ou caverneux, & le mesla de quantité de petites veines, qui se firent de cette manière : ce qu'il y avoit de froid dans la matière visqueuse se fondit par la chaleur & devint liquide, & ce qu'il y avoit de visqueux devint tunique.

Mais le foie se forma de cette manière. Comme il y avoit beaucoup d'humide renfermé avec le chaud sans aucune matière vis-

336 DES CHAIRS
queuse ni grasse, la matiere froid de surmonta la chaude, & se coagula. Et en voicy une preuve très-évidente. Quand on a égorgé une victime, le sang est liquide pendant qu'il est chaud, & dès qu'il est froid, il se fige & se coagule ; mais si on le remuë, il ne se fige point ; car ses fibres sont froids & visqueux.

La rate se forma de cette manière : avec le chaud & le visqueux il se trouva beaucoup de matiere chaude & peu de froide, autant qu'il en falloit seulement pour coaguler le visqueux, qui n'est autre chose que les fibres qui sont dans la rate, & qui font que la rate est molle & fibreuse.

Voicy comment les reins furent formez : un peu de matiere visqueuse, & un peu de matiere chaude, avec beaucoup de matiere froide ; celle-cy ayant figé & coagulé le tout, c'est ce qui forma

OU DES PRINCIPES. 337
ma ce viscere qui est très dur &
nullement rouge ; à cause du dé-
faut de chaleur.

Il en est de même des chairs. La
matière froide figea coagula &
fit la chair, & ce qu'il y avoit de
visqueux fit les petits canaux qui
contiennent l'humeur comme
elle est contenuë dans les grosses
veines.

La chaleur est répandue dans
tout le corps ; il y a aussi beau-
coup d'humidité, & dans cette
humidité il y a beaucoup de
froid, & autant qu'il en faudroit
pour figer & coaguler l'humidi-
té, s'il n'étoit pas vaincu & sur-
monté par le chaud, qui le fond
& qui le dissout. Et une preuve
certaine que cette humidité est
chaude, c'est qu'en quelque en-
droit qu'on pique ou que l'on
coupe le corps d'un homme, il
coule un sang chaud, & pen-
dant qu'il est chaud, il est flu-

Tome I. Ff

338 DES CHAIRS
de , & quand il est refroidi ,
tant par le froid du dedans que
par celuy du dehors , il se couvre
d'une petite peau , d'une mem-
brane : que si l'on ôte cette mem-
brane , & qu'on le laisse là quel-
que-temps , on verra qu'il s'en
formera un autre ; & si l'on conti-
nuë de l'ôter toujours , le froid
en formera toujours une nou-
velle. Je me suis un peu étendu
sur cette matière , pour faire
voir que la dernière partie du
corps (c'est-à-dire la superficie)
qui est exposée à l'air , doit estre
nécessairement convertie en
peau par le froid & par l'air qui
la coagulent & la figent.

Les articles ont été formez
de cette manière : Dans la for-
mation des os tout ce qu'il y
avoit de gras fut bien-tôt brûlé ,
comme je l'ay dit au commence-
ment ; mais ce qu'il y avoit de
visqueux , n'ayant pu estre brûlé ,
demeura entre deux , entre le

sec & le brûlé, & c'est ce qui fit les nerfs (les ligamens) & la mucosité , l'humidité glaireuse; car ce qu'il y avoit de plus humide ou liquide dans le visqueux étant chauffé , s'épaissit , & fit cette humidité glaireuse qui nourrit & entretient les ligaments qui furent faits de la partie la plus seche. De cette même matière visqueuse sont formez aussi les ongles; car ce qu'il y a de plus humide , de plus fluide, ne pouvant estre emploïé à la formation des os & des articles devient visqueux , & étant desséché & roti par la chaleur , il est poussé dehors & converti en ongles.

Les dents se forment les dernières par cette raison ; c'est que les os de la tête & ceux des mâchoires croissent. Tout ce qu'il y a de visqueux & de gras étant desséché par la chaleur , se brûle

Ff ij

& se change en dents, qui sont les plus durs de tous les os, parce qu'il n'y a aucune matière froide. Les premières dents viennent aux enfans de l'aliment qu'ils ont pris dans la matrice, & du lait qu'ils ont tété après leur naissance. Ces premières dents tombent ensuite par le boire & par le manger, & elles tombent lorsque les enfans ont accompli les années de la première nourriture ; & quelquefois plutôt, quand elles ont été formées d'une nourriture corrompue & mal-saine ; mais à la pluspart elles tombent quand ils sont parvenus à l'âge de sept ans. Celles qui viennent après cela vieillissent avec eux, à moins que quelque maladie ne les corrompe. Voicy donc pourquoy les dents naissent plus tard que toutes les autres parties. Dans la machoire il y a des veines, &

ces veines fournissent à cet os seul de la nourriture qu'elles attirent de l'estomac. Or les os font des os, comme toutes les autres parties fournissent un accroissement de même nature qu'elles. Du ventre donc & des intestins, qui sont le receptacle des alimens après qu'ils ont été échauffez, (digerez) ces veines attirent ce qu'il y a de plus clair & de plus humide; & ce qu'il y a de plus épais descend & fait les excremens dans le plus bas des intestins. Je dis que les veines attirent le plus clair des alimens du ventre & des intestins, qui sont au dessus de l'intestin *jejunum*, après qu'ils sont échauffez, (digerez) & quand les alimens ont passé par les intestins *jejunum & ileon*, & qu'ils sont reçus dans les intestins inférieurs, ils s'épaississent & deviennent excremens. La nourriture étant

F f iij

342 DES CHAIRS

donc portée aux parties s'assimile à chaque partie à laquelle elle s'applique; car chaque partie arrosée par la nourriture , croît & s'augmente selon sa nature , le froid & le chaud , le visqueux & le gras, le doux & l'amer, les os & toutes les autres parties du corps de l'homme. Les dents naissent donc les dernières , parce que comme je l'ay déjà dit , les mœurs sont les seuls de tous les os qui ayent des veines : c'est pourquoys la nourriture y est attirée plus abondamment que dans tous les autres os. Ayant donc plus de nourriture & une affluence plus continue , ils convertissent cette matière en une substance semblable à la leur , pendant tout le temps que l'homme croît , jusques à ce qu'il soit parvenu à sa parfaite stature ; & il croît pendant que sa cruë est sensible ; & elle est

DU DES PRINCIPES. 343

sensible principalement depuis sept ans jusqu'à quatorze. Dans ce temps-là viennent toutes ses dents , tant les plus grosses que les autres , après la chute de celles qui étoient formées de la nourriture qu'il avoit prise dans le ventre de la mère. Il croît aussi jusqu'au troisième septenaire , dans lequel commence l'adolescence , & jusqu'au quatrième & au cinquième : & dans le quatrième septenaire naissent à la pluspart des hommes les deux dents , qu'on appelle les dents de sagesse.

Les cheveux naissent de cette maniere: Cette excrescence vient des os & du cerveau , c'est-à-dire , de la matière visqueuse qui est tout autour , & dans laquelle il n'y a rien de gras , comme nous l'avons dit des nerfs ; car s'il y avoit du gras il seroit brûlé par la chaleur. Les cheveux ayant

Ff iiiij

344 DES CHAIRS.
cette origine, on s'étonnera peut-être qu'il y ait du poil aux aisselles, aux parties naturelles, & souvent même par tout le corps ; mais on n'a qu'à se souvenir que dans toutes les parties du corps où il se trouve une matière visqueuse, là le poil croît par la chaleur.

L'ouïe se fait ainsi. Les trous des oreilles aboutissent à un os dur & sec semblable à une pierce, & à cet os il y a une cavité cribleuse. Les sons vont donner contre cet os dur ; cet os étant creux, résonne à cause de sa dureté ; & au dedans de l'oreille, près de cet os dur, est une membrane, fort déliée comme une toile d'araignée, qui est plus sèche que toutes les autres membranes : Et l'on peut prouver par beaucoup d'expériences que ce qui est le plus sec rend le plus de son. Lorsque cette membra-

ne resonne beaucoup, nous entendons de même. Il y a pourtant des Auteurs qui, en écrivant de la Physique, ont soutenu que c'est le cerveau qui fait le son; ce qui est absolument impossible, car le cerveau est humide, il est envelopé d'une meninge ou membrane humide & épaisse, & cette membrane est couverte des os du test. Ce qui est humide ne rend point de son, il n'y a que ce qui est sec qui en puisse rendre: or l'ouïe n'est produite que par ce qui fait le son.

L'odorat se fait dans le cerveau qui est humide, & qui attire l'odeur des choses sèches avec l'air, par le moyen des bronchies ou cartilages secs; car le cerveau s'étend jusques dans la cavité du nez; & là il n'y a au devant de luy aucun os, mais un cartilage mou comme une éponge, & qui n'est ni os ni chair. Quand

346 DÉS CHAIRS

la cavité du nez est sèche, c'est alors que l'odorat est le plus subtil, & que le cerveau flaire le mieux les choses sèches : mais il ne flaire point l'eau, car l'eau est plus humide que le cerveau, à moins qu'elle ne soit corrompue, car l'eau corrompue devient plus épaisse, aussi bien que toutes les autres liqueurs. Mais lorsque les narines sont humides, elles ne peuvent flaire, car le cerveau n'attire point l'air à luy. La même chose arrive dans les fluxions du cerveau, lorsque le cerveau se fond & que la pituite tombe sur le palais, sur la gorge, sur le poumon, & dans le reste de la poitrine ; ce que les hommes sentent fort bien, car ils disent que la fluxion leur tombe de la tête. Elle tombe aussi sur les autres parties du corps, & cela n'arrive point sans fièvre.

La veue se fait de cette ma-

OU DES PRINCIPES. 347
niere. De la membrane du cer-
veau descend une veine dans
chaque œil au travers du crane;
par ces veines passe du cerveau,
& se filtre ce qu'il y a de plus clair
dans l'humeur très-visqueuse,
& fait tout autour la première
tunique de l'œil semblable à elle,
c'est-à-dire, transparente, qui est
exposée à l'air & aux vents; &
cette tunique se fait de la même
manière que j'ay expliquée en
parlant de la peau. Il y a plu-
sieurs autres tuniques au devant
de l'humeur transparente qui
fait la veue, & toutes transparen-
tes comme elle. C'est dans cette
humeur transparente que la lu-
miere & tous les objets clairs &
visibles reluisent & impriment
leur éclat: & c'est cette impres-
sion de lumiere qui fait la veue,
car ce qui n'est point éclairé
& qui ne reluit point n'est point
vu. Le reste qui est autour des

348 DES CHAIRS
yeux, & qu'on appelle le blanc des yeux, est une chair. Or ce qu'on appelle la prunelle paroît noir, parce qu'il est dans l'enfoncement & qu'il est environnée de tuniques noires. Nous appellons tunique ce qui est comme une peau, & ces tuniques ne sont pas effectivement noires à la veue, mais au contraire blanches & transparentes. Et l'humeur de l'œil est visqueuse, car nous avons souvent vu sortir une humeur visqueuse d'un œil crevé. Pendant que cette humeur est chaude, elle est liquide; & dès qu'elle est refroidie, elle est seche, comme un grain d'encens transparent. Il en est de même dans les animaux que dans les hommes. Tout ce qui tombe dans l'œil l'incommode, comme aussi les vents, & toutes les choses qui ont plus d'éclat & de lumiere qu'il n'en peut souf-

frir. L'œil ne sçauroit voir ces objets, parce que leur lumiere est trop forte, & qu'il en est éblouï. Il ne sçauroit voir non plus ceux qui ne sont pas plus éclairez que luy : & si on en demande la raison, c'est parce qu'ils sont de même couleur. Il en est de même des autres sens. Du goût par exemple, la bouche, la langue, le palais, & l'orifice de l'estomac sont humides, & ne sçauroient goûter ce qui est plus humide qu'eux, ou ce qui est dans le même degré d'humidité.

La parole se forme de l'air, car l'homme attire l'air dans tout son corps, & sur tout dans les cavitez. Cet air étant poussé dehors par des lieux creux & vuides fait un son ; ce son resonne dans la tête, & la langue battant contre le gosier pour moderer la sortie de l'air, ou s'appliquant contre le palais, ou

350 DES CHAIRS

contre les dents , par ses differens mouvemens , articule la voix & la rend intelligible. Et si la langue ne servoit à cet usage , l'homme ne sçauroit parler distinctement , & n'auroit qu'une voix qui seroit toujours la même. Une grande preuve de cette vérité , ce sont les muets de naissance , car ils ne sçauroient parler , & ne rendent qu'un son , une voix uniforme. On peut aussi le prouver par ceux qui tâchent de parler en repoussant simplement l'air sans remuer la langue. On voit aussi que ceux qui veulent crier fort haut attirent l'air extérieur & le poussent dehors , par ce moyen leur voix est forte , & elle dure aussi long temps que dure l'air qu'ils ont attiré ; après quoy elle baisse & s'éteint. Il en est de même des Musiciens quand ils sont obligés d'élever leur voix & de la

OU DES PRINCIPES. 351
soutenir, il attirent le plus d'air
qu'il leur est possible, dont ils
ménagent la sortie, de maniere
que leur voix est forte, & qu'el-
le dure jusqu'à ce que l'air soit
entierement épuisé; mais dés
qu'il ne fournit plus, elle cef-
fe. Il paroist assez par là que
c'est l'air qui fait la voix. J'ay
souvent vu des gens qui ayant
voulu se tuer s'étoient coupé
entierement la gorge; ces gens-
là vivent quelque-temps; mais
ils ne parlent point si leur gorge
n'est recousue ou rejointe, &
alors ils parlent. On voit aussi
que la gorge étant coupée, ils
ne peuvent pas attirer l'air en
dedans par l'inspiration, car il
sort par la playe à mesure qu'il
est entré. Et voila comment se
forment la voix & la parole.

R E M A R Q U E S
S U R L E T R A I T E'
D E S C H A I R S
O U
D E S P I N C I P E S.

324. **D**ans les Traitez que j'ay faits jus-
ques icy.] Il designe particuliè-
ment ces cinq Traitez. Le premier, de la
semence, où il explique de quelle ma-
niere le fœtus se forme dans la matri-
ce. Le second, de la nature de l'en-
fant, où il explique comme il est por-
té pendant tout le temps de la grossesse.
Le troisième & le quatrième, de l'ac-
couchement à sept mois & à huit
mois, où il y explique sa naissance. Et
le cinquième, de la Nature humaine,
où il explique comment il vit par lui-
même aprèsqu'il est né; car ce Traité
des chairs paroist avoir été fait après
tous ces autres.

*Car celiuy qui veut écrire de la Me-
decine doit bâtir sur des Principes ge-
néraux qui soient connus de tout le mon-
de.] Cela est vray, non seulement
quand*

quand on veut écrire de la Medecine, mais aussi quand on veut traiter de quelque science que ce soit, qui est commune & qui appartient à tout le monde ; il faut la prouver par des raisons communes à tout le monde, & tirées, s'il faut ainsi dire, du sens commun, les autres sont inutiles. C'est pourquoi Hippocrate a dit dans le Traité de l'ancienne Medecine que tout Medecin qui dispute de son Art doit dire des choses que le peuple & les plus ignorans entendent.

Et je n'ay recours à la Physique.] Le Grec dit aux meteoros, l'espèce pour le genre.

*Premierement donc, il me semble que ¶. 2354
ce que nous appelons (le feu) est un
estre immortel.] Hippocrate explique
ici le sentiment des anciens Philosophes, qui appelloient l'élément le plus
pur Dieu, non pas qu'ils creussent que
cet élément fût Dieu ; mais parce
qu'ils le regardoient comme un ruisseau découlant de cette source immor-
telle, & comme l'instrument dont Dieu
se servoit pour donner la vie & le mou-
vement à toutes choses. C'est ce qu'En-
nius a dit :*

Tome I.

Gg

*Aspice hoc sublime candens quem
invocant omnes Jovem.*

Et Euripide :

*Vide sublime fusum, immoderatum
Æthera,
Qui tenero terram circumvolutu am-
plieatur;
Hunc summum habeto Divum,
hunc perhibeo Jovem.*

*La plus grande partie de ce feu se
retira à la plus haute region.] Ce
qu'il y avoit de plus subtil & de plus
pur, c'est-à-dire, la matière du pre-
mier élément, s'éleva dans la région
élémentaire.*

p. 326. *La seconde partie demeura dans le
lieu le plus bas avec la matière la plus
grossière.] Car le feu n'ayant pu élever
cette matière épaisse & grossière, de-
meura embarrassé avec elle dans le lieu
le plus bas; c'est ce qu'on appelle la
terre. Elle est froide & secche, com-
parée aux autres éléments; mais à cau-
se du feu qui a resté dans ses entrailles,
elle ne laisse pas d'avoir du mouvement
& de la chaleur, & d'être propre par
ce moyen à produire des êtres.*

La troisième partie occupa la moyen-

ne region, qui est celle de l'air.] Ce feu trouvant une matière moins pesante que le terre, & moins légère que le premier élément, l'éleva à la moyenne region, entre ce premier élément & la terre & l'eau: c'est pourquoi il dit que ce troisième élément conserve quelque chaleur à cause du voisinage du premier élément, cette chaleur ne pouvant être excessive, parce qu'elle est tempérée par le voisinage de la terre & de l'eau.

Et la quatrième occupa la place qui est au dessous de l'air.] L'eau étant plus pesante & plus épaisse que l'air ne peut être élevée si haut; c'est pourquoi elle demeura justement au dessous. Elle est très-humide & très-épaisse, par rapport à l'air & au premier élément; car elle est moins épaisse & moins grossière que la terre.

*Dans la suite des siècles tout ce qui se p. 327.
trouva de gras,*] On croit d'abord qu'il manque ici quelque chose; car Hippocrate quitte tout d'un coup l'histoire des éléments pour passer à ce qui se fait dans la formation de l'homme; mais il n'y manque pourtant rien. Hippocrate n'a eu recours au callos & au dé-

Gg ij

brouillement qui le suivit, que pour rendre plus sensible ce qui se passa dans l'homme, où la chaleur agit de la même maniere que dans le cahos.

p. 318. *Se fondit, & se tourna en liqueur & humidité.]* C'est-à-dire en sang.

Et les intestins jusqu'à l'anus.] C'est-à-dire, depuis le commencement du *duodenum*, jusqu'au bout du *rectum*. Les trois intestins grelles, & les trois gros.

Et ce qui étoit au dedans se fondit & devint liquide.] C'est ce qui fit les excréments, qui étant inutiles sont pouflez dehors.

p. 319. *Le dedans se fondit & devint liquide.]* C'est ce qui fit l'urine.

Il en est de même de toutes les autres cavitez.] Tant des cavitez membranueuses, comme de la bourse du fiel, que des cavitez charnues, comme des reins; car les cavitez viennent toujours de la matiere froide qui se fond & qui s'écoule.

On doit dire la même chose des os.] Ils sont plus ou moins durs, selon qu'il y a plus ou moins de matiere grasse & de matiere visqueuse.

p. 320. *Or le cerveau est la metropole du*

REMARQUES. 37
froid & visqueux.] La metropole,
c'est à-dire le siège, l'origine & la ma-
tiere.

*Et la matiere chaude est la metropole
du gras.]* Comme le cœur, les veines
& les artères.

*Mais avec le temps il se revest d'une
tunique.]* Ce qu'il y a de moins vis-
queux se coagule & devient une espece
de chair blanchâtre & molle qui fait
la substance du cerveau ; ce qu'il y a
de plus visqueux fait le meninge, la
dure mere, & la pie mere ; & ce qu'il
y a de gras étant brûlé, fait l'os, le
test.

*Et comme luy elle n'a pas plus de
gras que de visqueux.]* Il veut dire
qu'elle n'en a pas tant, qu'elle a plus
de visqueux que de gras.

*Car elle est la seule qui ait une mem- p. 331.
brane.]* La moëlle de l'épine du dos est
revêtue d'une membrane qui la sépare
de l'os, comme le cerveau ; au lieu que
la moëlle des autres os n'en a point,
elle est contigüe à l'os.

Et pour les viscères.] Hippocrate
comprend sous ce nom de viscère tou-
tes les parties interieures qui contien-
nent quelque chose, les veines, le

358 REMARQUES.
cœur, le poumon, la rate, les reins,
&c.

*Il est creux, non pas de la même
manière que les veines.]* Car la cavi-
té des veines est membraneuse, & cel-
du cœur est charnuë.

p. 332. *Il est planté à la tête de la veine ca-
ve.]* Il a égard à sa situation, & non
pas à son origine.

*L'artere a beaucoup plus de chaleur
que la veine cave.]* L'artere a plus de
chaleur & plus d'esprits, & la veine a
plus de sang.

Et se partage aux deux reins.] Par
les veines émulgentes.

p. 333. *C'est pourquoy le cœur attire beau-
coup d'air.]* Par la respiration, afin que
le cœur en soit incessamment rafraî-
chi.

*La flamme ne laisse pas d'estre agitée,
tantôt plus, tantôt moins.]* Selon la
quantité d'air qu'elle attire.

*Or la nourriture du chaud, c'est le
froid.]* Et par consequent la chaleur
naturelle a toujours besoin d'un air
nouveau qui l'entretienne.

p. 334 *Aussi l'enfant dans le ventre de la
mère comprimant les lèvres, succe de la
matrice, & attire la nourriture & l'air.]*

Dans le Traité de l'accouplement à huit mois, Hippocrate a écrit que l'enfant ne tient à la matrice que par l'ombilic, que c'est par là qu'il participe à toutes les choses qui entrent dans le corps de sa mère, que toutes les autres parties sont fermées & ne s'ouvrent que lorsque l'enfant sort du ventre, & qu'alors l'ombilic se retire, se ferme & se dessèche. Sur cela on a accusé Hippocrate de s'estre contredit, & après avoir soutenu en cet endroit que l'enfant ne se nourrit que par l'ombilic, d'avoir assuré icy qu'il succe aussi la nourriture par les lèvres. Mais il n'y a aucune contradiction, l'enfant reçoit beaucoup de nourriture par l'ombilic ; Cela n'épêche pas qu'il n'en succe aussi avec les lèvres, & qu'il n'attire par là un peu d'air. Et les Modernes ont enfin reconnu la vérité de ces deux passages.

Or est-il qu'ils n'en auroient point s'ils n'avoient succé l'aliment.] Car Hippocrate pretend que l'excretement est l'effet de la première, & non pas de la seconde coction : Que cette première coction se fait dans l'estomac, & que l'aliment ne peut entrer dans l'estomac

l'enfant par les veines de l'ombilic,
* Tom. I.

p. 335. *Ils ne s'eauroient pas même sucer le laict d'abord après leur naissance.]* Zuingerus doute fort de la vérité de cette conséquence, car dit-il, l'enfant ne fait-il pas beaucoup de choses d'abord après sa naissance qu'il ne faisoit pas dans le ventre de sa mère? Mais ce raisonnement n'est pas fort sûr, il est certain que l'enfant ne succe étant né, que parce qu'il a succé dans le ventre de sa mère.

p. 336. *Car ses fibres sont froides & visqueuses.]* Et par conséquent étant agitées par le mouvement, elles se répètent, ce qui les empêche de se figer & de figer le sang.

p. 337. *Et ce qu'il y avoit de visqueux fit les petits canaux qui contiennent l'humeur, comme elle est contenue dans les grosses veines.]* Hippocrate appelle *τεμνόσ* les petites tuyaux, les petits canaux qui sont répandus par toute la chair & y portent le sang, de maniere que le sang sort en quelque endroit qu'on la pique. C'est ce que nous appellons les veines Capillaires.

Et la mucosité.] Il appelle ici *saliue* cette mucosité, cette humeur glaireuse, qui étant comme une espece d'huile

d'huile, rend les ligamens souples & propres au mouvement.

C'est que les os de la teste & ceux des machoires croissent.] Ainsi les dents ne naissent que du superflu de l'aliment, après que les os de la teste & les machoires ne croissent plus ; c'est ce qu'il explique dans la suite.

Et elles tombent lorsque les enfans ont accompli les années de leur première nourriture.] Car ce corps de lait, s'il faut ainsi dire, venant à changer, il faut que toutes les parties, qui viennent de la même nourriture, changent aussi, & fassent place à celles qui se forment d'une nourriture plus solide.

Or les os font des os comme toutes les autres parties fournissent un accroissement de même nature qu'elles.] L'os convertit en os toute la matière qui y affluë pour sa nourriture ; & quand il cesse de se l'approprier, de ce superflu de matière il ne laisse pas de faire des os ; & voilà comment les dents se forment. De même toutes les autres parties font du surabondant de la matière qui les nourrit, elles en font une substance semblable à elles, qui ne sera

Tome I. H h

ni à leur accroissement, ni à leur nutrition, mais est chassée hors du corps ou convertie en d'autres parties nécessaires, comme dans les mâchoires elle se convertit en dents, dans les mamelles en lait, &c.

[*Les veines attirent ce qu'il y a de plus clair & de plus humide.*] C'est-à-dire le chyle. Hippocrate ne nomme pas les veines qui se chargent du chyle. Les Anciens ont cru que c'étoient les veines mezaraïques, & les Modernes prétendent que ce sont les veines lactées,

Et des intestins qui sont au dessus de l'intestin jejunum.] C'est à-dire, aux deux bouts de l'intestin *jejunum*, savoir de l'intestin *duodenum* d'un côté, & de l'intestin *ileon* de l'autre ; car ces deux intestins sont séparés par l'intestin *jejunum*, & tiennent chacun à un de ses bouts, le *duodenum* en haut, & l'*ileon* en bas.

Dans les intestins inférieurs.] Dans les gros intestins, le *cæcum*, le *colon*, & le *rectum*.

p. 343. *Car s'il y avoit du gras, il seroit brûlé par la chaleur.]* Et par conséquent converti en os.

p. 344. *Abouiffent à un os dur & sec semblant*

REMARQUES. 383
ble à une pierre.] Aussi est il appellé
l'os petreux.

Est une membrane fort deliée, comme
une toile d'araignée.] C'est la membra-
ne qu'on appelle le tambour ou le tym-
pan.

*Car le cerveau s'étend jusques dans la p. 345;
cavité du nez.]* De la partie anterieu-
re du cerveau descendant jusqu'au
dessus du nez, jusqu'à l'os cribleux,
deux langues semblables à deux mam-
melles étroites & longues, qu'on appelle
processus mamillaires, les *productions*
mammillaires, elles sont les organes
de l'odorat, selon les Anciens, dont
Willis a renouvellé le sentiment, qu'on
peut fort bien accorder avec celuy des
autres Modernes.

*Et il n'y a au devant de luy aucun
os.]* Cela n'est pas vray des produc-
tions mammillaires, car au devant
d'elles il y a l'os cribleux : mais par les
trous de cet os cribleux passent les fi-
lets de ces productions mammillaires
accompagnez de la dure mere, & vont
aboutir à la membrane interne du nez
par de petits mammillons. Quand
Hippocrate dit donc [qu'au devant
du cerveau il n'y a au haut du

Hh ij

nez que la membrane cartilagineuse, par le mot de cerveau il entend les nerfs, ou les filets des productions mammillaires, qui passent par les trous de l'os cribleux : Ainsi Hippocrate a parfaitement connu la cause & l'organe de l'odorat. Les corps odorans piquent la membrane : La membrane communique cette impression aux filets des processions mammillaires, qui passant par les trous de l'os cribleux, le portent jusqu'à la partie du cerveau où réside l'âme.

Mais un cartilage mou comme une éponge.] C'est une membrane cartilagineuse qui tapisse intérieurement le haut du nez. Quand elle est trop humectée, ou trop relâchée par la pituite ou la lymphe qui tombe, l'odorat est ou perdu ou diminué.

p. 346. *Mais il ne flaire point l'eau.]* Aussi remarque-t-on que les chiens de chasse ont moins de nez pendant le temps de pluie.

Dans les fluxions du cerveau, lorsque le cerveau se fond.] Les Anciens croyoient que les catharrés, les fluxions de la tête venoient d'une pituite qui s'étoit amassée dans le cerveau, & qui en sortoit

par le trou de l'os crâneux & de l'os sphénoïde, & se jettoit sur les parties inférieures; on mais a reconnu depuis que cette pituite ou lymphé ne vient que des vaisseaux lymphatiques & des glandes qui sont sous le cerveau.

*Descend une veine dans chaque œil.] p. 347.
Il appelle veine le nerf optique.*

Et fait tout autour la première tunique de l'œil.] C'est la tunique appellée cornée, parce qu'elle est transparente.

Et cette tunique se fait de la même manière que j'ay expliquée en parlant de la peau.] C'est à dire par le froid de l'air extérieur; car l'humeur visqueuse exposée à l'air se change en membrane.

Il y a plusieurs autres tuniques devant de l'humeur transparente qui fait la rétine.] Car on met au nombre des tuniques l'uvée, l'aranée, & la vitrée. Il y a même des Anatomistes qui comprennent jusqu'à sept tuniques.

C'est dans cette humeur transparente.] C'est l'humeur cristalline. Hippocrate ne parle ni de l'humeur aqueuse qui est devant, ni de l'humeur vitrée qui est après cette humeur cristalline.

Hh iij

Et c'est cette impression de lumiere qui fait la veue.] C'est ce qui a trompé les Interpretes d'Aristote , qui ont cru que la veue se faisoit dans l'humeur cristalline , où ils pretendoient que les objets visibles traçoient leur image sans passer plus avant. C'est une erreur grossiere ; les rayons , qui partent de l'objet , passent au travers de l'humeur cristalline & de l'humeur vitrée , & vont au fond de l'œil ébranler les filets des nerfs optiques qui le taillissent. Ces filets transmettent cette action à la partie du cerveau où ils aboutissent , & qui est le principal organe de l'ame. Aristote dit simplement que l'objet doit agir sur le milieu pour faire que son action se transmette jusqu'à l'organe ; il n'a donc pas borné à l'humeur cristalline l'action de l'objet.

p. 348. *Et qu'on appelle le blanc des yeux , est une chair.]* Hippocrate appelle le blanc des yeux *chair*, parce qu'il est couvert de muscles : c'est la conjonctive blanche , & la continuation de la cornée , qui est rendue blanche par l'humeur visqueuse qui est au dessous.

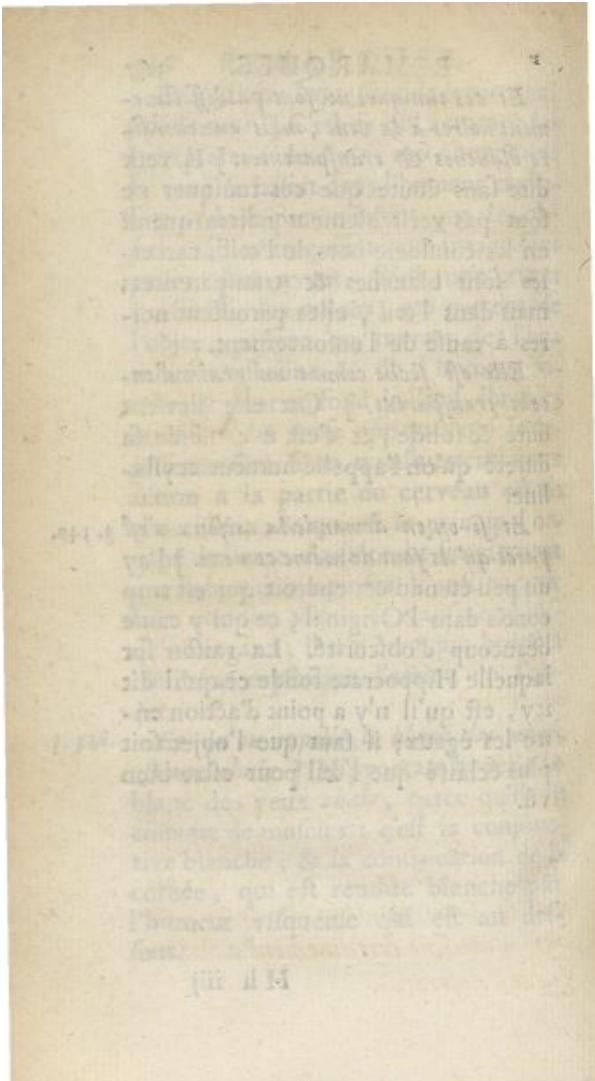
Et ces tuniques ne sont pas effectivement noires à la veue, mais au contraire blanches & transparentes.] Il veut dire sans doute que ces tuniques ne sont pas véritablement noires quand on les considère hors de l'œil, car elles sont blanches & transparentes; mais dans l'œil, elles paroissent noires à cause de l'enfoncement.

Elle est sèche comme un grain d'encens transparent.] Car elle devient dure & solide; & c'est à cause de sa dureté qu'on l'appelle humeur cristalline.

Et si on en demande la raison; c'est p. 349. parce qu'ils sont de même couleur.] J'ay un peu étendu cet endroit qui est trop concis dans l'Original, ce qui y cause beaucoup d'obscurité. La raison sur laquelle Hippocrate fonde ce qu'il dit ici, est qu'il n'y a point d'action entre les égaux; il faut que l'objet soit plus éclairé que l'œil pour estre bien vu.

Il résulte de ce que j'ai dit dans le texte que la lumière dans le corps, ou qui y conflue directement, a des grandeurs de forces.

H h iiiij





DES VENTS.

GALIEN reconnoit ce Traité pour le véritable Ovrage d'Hippocrate, quoy qu'il y ait quelques endroits où il semble que ce grand Homme marche moins seurement, soit pour s'estre soumis à l'autorité des Philosophes qui l'avoient précédé, soit pour avoir écrit ce Traité trop jeune, & avant que la profonde connoissance de cet Art l'eût fortifiée contre des opinions que l'experience seule détruit. Mais il n'y a que quelques endroits de cette nature, & tout le reste est très-digne de ce grand Auteur, qui traite icy des Vents qui se forment dans le corps, & qui y causent certainement de très-grands desordres.

L y a des Arts dont toute la peine est pour ceux qui les professent, & toute l'utilité pour ceux en faveur desquels on les exerce. Les Maistres de ces Arts passent leur vie dans le travail & dans la tristesse, & le peuple jouit du fruit de leurs peines & de leurs travaux. Du nombre de ces Arts est celuy qu'on appelle la Medecine ; car le Medecin passe les jours & les nuits à voir des objets horribles ; il ne touche que des choses desagreables, & des maux d'autrui il contracte souvent quelque mal considerable & toujours beaucoup de tristesse & de chagrin. Cependant les malades sont guéris des plus grands maux par le moyen de cet Art. Il voyent cesser leurs maladies, appaiser leurs douleurs, dissipier leurs tristesses & éloigner même

la mort qui les menaçoit ; car la Medecine fournit des secours contre tous ces accidens. Or on peut connoître facilement tout ce qu'il y a d'éclatant dans cet Art ; mais il est difficile de bien sçavoir ce qu'il y a de vil & de peu considerable : c'est ce qui ne se découvre qu'aux grands Medecins, & le peuple ne sçau-roit le connoître ; car ce n'est pas l'ouvrage du corps , mais de l'esprit. Pour ce qui est de l'ope-ration de la main , cela doit ve-nir par l'exercice ; car la prati-que est le meilleur de tous les Maistres pour la main.

Dans les maladies cachées & difficiles, c'est bien plus l'opi-nion qui en juge que l'Art , quoique dans ces occasions l'ex-perience l'emporte extréme-ment sur la theorie ; car tout dépend de sçavoir quelle est la cause de ces maladies, & de con-

572 DES VENTS.

noître le commencement & la source des maux qui affligen le corps. En effet, celuy qui connoîtra la cause de la maladie, fera très-capable d'y apporter les remèdes dont elle a besoin; il verra que les maladies ne viennent aux hommes que de ce qui leur est contraire. Or la Médecine est de tous les Arts celuy qui est le plus selon la nature: par exemple, sans aller plus loin, la faim est une maladie, car on appelle maladie tout ce qui afflige l'homme. Quel est donc le remede de la faim? c'est ce qui appaise & fait cesser la faim, c'est la nourriture. La nourriture est donc le seul remede qu'il faut prendre pour guérir ce mal. La boisson guérit de même la soif; & au contraire l'évacuation guérit la repletion, comme la repletion guérit l'évacuation. Le repos guérit le travail, & le

DES VENTS. 373
travail guérit le repos. En un mot, les contraires sont guéris par leurs contraires.

La Medecine n'est autre chose que retrancher & ajouter : retrancher ce qui est de trop ; & ajouter ce qui manque. Celuy qui fera excellement ces deux choses sera un excellent Medecin ; & plus on s'éloignera de cette perfection , plus on sera éloigné de la perfection de la Medecine. Cela soit dit en passant , venons au sujet que nous avons promis de traiter.

Toutes les maladies sont de la même nature , mais les lieux qu'elles occupent sont differens ; & c'est cette diversité & cette difference de lieux qui font que les maladies paroissent n'avoir rien de semblable. Mais il est certain qu'il n'y a qu'une même espece de maladies , non plus qu'une même cause ; & c'est ce

Tous les corps , tant ceux des hommes que des autres animaux , sont nourris & entretenus par trois sortes d'alimens ; ces alimens sont les viandes , les breuvages , & les esprits . Les esprits dans les corps sont appellez Vents , & hors du corps , ils sont appellez air . Or en tout cet univers l'air est le grand dominaire , c'est luy qui cause tous les accidens qui luy arrivent ; c'est pourquoi il est nécessaire de connoître sa force & sa vertu .

Le vent est un flux & un ondoyement de l'air . Quand donc beaucoup d'air fait un flux fort violent , alors les arbres sont déracinez par la violence du Vent , les ondes de la mer s'élevent , & les plus gros vaisseaux sont poussés dans la haute mer & deviennent le jouet des tempêtes . Voila

quelle est en cela la force de l'air.
Il est imperceptible aux yeux,
mais le raisonnement le rend sensi-
ble & palpable ; car qu'est-ce
qui peut se faire sans air ? Où est-
ce que l'air n'est point ? Où n'en-
tre-t-il point ? Tout ce qui est
entre le ciel & la terre est rempli
d'air. C'est la cause de l'hyver &
de l'esté ; car l'hyver l'air est res-
serré & froid, & l'esté il est doux
& tranquille. Bien plus, le So-
leil, la Lune & les Autres ne font
leur cours que par le moyen de
l'air ; car l'air est la nourriture
du feu , qui , privé de ce secours,
ne scauroit vivre. L'air étant de-
lié , & coulant toujouors , donne
au Soleil le moyen de continuuer
sa course sans jamais se reposer.
Que la mer même soit mêlée
d'air cela est manifeste ; car tous
les animaux, quelle enferme , ne
scrauroient vivre sans air ; & com-
mēt auroient-ils de l'air s'ils ne le

scrauroient.

376 D E S V E N T S.
tiroient de l'eau , ou ne l'atti-
roient au travers de l'eau ? L'air
est l'échelle de la Lune & le char
de la Terre. Enfin il n'y a rien
qui soit vuide d'air. L'air est donc
plus fort que toutes les autres
chooses , comme je viens de l'ex-
pliquer. L'air est la source ou la
principale cause de la vie & des
maladies de tous les mortels ;
& il leur est d'une si grande ne-
cessité , qu'un homme , qui se pri-
vera de toutes les autres choses
du monde , & qui s'empêchera
de boire & de manger , vivra
pourtant deux ou trois jours , ou
même davantage , par le moyen
de l'air seul ; au lieu que s'il bou-
choit les conduits de la respira-
tion , il ne sçauroit vivre , non pas
même la moindre partie d'un
jour , tant l'usage de l'air est ne-
cessaire. Bien plus , de toutes les
fonctions ordinaires à l'homme , il
n'y en a point qu'il ne quitte sou-
vent

vent, & dans lesquelles il ne prend
ne du relâche; car la vie est pleine
de changement. Celle de la respi-
ration est la seule qui demande
un continel exercice & qu'il ne
peut jamais discontinuer; c'est
l'occupation de tous les animaux
qui vivent sur la terre; leur vie
se passe à attirer & à rendre
l'air.

Je viens d'expliquer la com-
munion indispensable que les
animaux ont avec l'air; il faut
presentement faire voir qu'il est
très-vraisemblable que l'air est
la seule cause de toutes les mala-
dies, lorsqu'on en reçoit trop
ou trop peu, ou qu'il vient
trop frequent ou trop rare, ou
qu'il entre dans nos corps alteré
& corrompu par des qualitez
nuisibles & contagieuses; Mais
cela suffit en general. Venons
maintenant aux choses mêmes,
pour prouver que toutes les ma-

Tome I. II

Je commencerai par la mala-
die la plus commune, qui est la
fièvre ; car cette maladie est
l'accompagnement ordinaire de
toutes les autres grandes mala-
dies, sur tout de l'inflammation,
comme cela paroît par les acci-
dens qui surviennent ; car il n'y
a point d'inflammation sans ab-
cés & sans fièvre. Il y a deux for-
tes de fièvres, pour dire encore
cela en passant ; l'une générale,
qu'on appelle peste, & l'autre par-
ticulière qui vient du mauvais
régime. La cause de l'une & de
l'autre c'est l'air.

La fièvre générale (la peste)
est telle, parce que tous les
hommes respirent le même air ;
car le même air entrant dans des
corps tout semblables, il faut
que les fièvres qu'il y produit

soient semblables. Mais dira quelqu'un, pourquoi ces maladies ne font donc elles pas communes à tous les animaux, & pourquoi s'attachent-elles à une seule espece? Je réponds que c'est parce qu'un corps est différent d'un autre corps, une nature d'une autre nature, & un aliment d'un autre aliment; car les mêmes choses ne sont ny bonnes ny contraires à toutes les especes d'animaux; mais les unes sont bonnes ou nuisibles aux uns sans l'estre aux autres. Quand donc l'air est chargé d'ordures, qui sont ennemis de la nature de l'homme, les hommes sont seuls malades. Quand il est chargé d'ordures contraires à une autre espece d'animaux, la maladie tombe sur cette espece. C'est avoir expliqué suffisamment les maladies générales, puisque nous avons fait voir pourquoi,

I i ij

Je vais expliquer présentement ce que c'est que la fièvre qui vient du mauvais régime. Le mauvais régime est premièrement quand on donne à son corps plus d'alimens secs ou humides qu'il n'en peut porter, & qu'on ne contrebalance par aucun exercice, par aucun travail, cette nourriture excessive. Et en second lieu, quand on prend plusieurs sortes d'alimens de différente nature ; car ces alimens dissemblables font une sedition dans le corps, & les uns se digèrent plutôt, & les autres plus tard. Or il est impossible qu'avec beaucoup d'alimens il n'entre aussi dans le corps beaucoup d'esprits ; car avec tout ce qu'on mange & qu'on boit il entre dans le corps des esprits tantôt plus, tantôt moins, & ce qui

rend cela sensible & palpable,
c'est que la pluspart ont des
rapports après avoir mangé &
bu ; car l'air enfermé se fait une
sortie, après avoir rompu les pe-
tites cellules dans lesquelles il est
renfermé.

Quand donc le corps est rem-
pli de viandes & qu'il s'est fait
un grand amas d'esprits par le
long séjour que les viandes font
dans l'estomac, & elles y séjour-
nent long-temps, à cause de leur
excessive quantité, ces esprits,
qui ne peuvent sortir, le bas-
ventre étant bouché, courrent
par tout le corps, & se coulant
dans les parties les plus sanguin-
nes, les refroidissent : les parties,
qui sont la source & le réservoir
du sang, étant refroidies, le fris-
son gagne tout le corps ; car tout
le sang étant refroidi, il faut ne-
cessairement que tout le corps
frissonne. Voilà pourquoy les

fiévres sont ordinairement précédées du frisson , & ce frisson est plus violent , selon que les vents , qui ébranlent le corps , sont plus forts , plus froids & en plus grande quantité. Les tremblemens , qui accompagnent les frissons , viennent de la même cause ; car le sang craignant & fuyant le frisson , court par tout le corps & se retire dans les lieux les plus chauds comme dans un azyle , & delà viennent les tressaillemenens : & le sang se retirant des extrémités du corps dans les viscères , les chairs & les viscères sont agitez par des tremblemens. Les viscères , parce qu'ils regorgent de sang , & les chairs , parce qu'elles en sont vides. Celles-cy sont secouées par des tremblemens & des tressaillemens à cause du froid , parce que la chaleur s'est retirée ; & les viscères , qui l'ont tout reçû & qui

en regorgent, tremblent à cause de la quantité de sang dont elles sont pleines, & causent des inflammations; car il est impossible que beaucoup de sang soit en repos.

Les bâillements précédent aussi la fièvre; cette grande quantité d'air, qui est renfermée dans le corps, voulant sortir par le haut tout à la fois, fait violence à la bouche & l'ouvre malgré qu'elle en ait; car c'est le passage le plus facile: & comme il s'élève beaucoup de vapeurs d'une eau qui bout dans un chaudron, tout de même le corps étant échauffé & comme bouillonnant par la fièvre envoie des vapeurs, c'est-à-dire, un air qui se ramassant s'ouvre un chemin par la bouche avec violence.

Les jointures sont aussi relâchées avant les fièvres; car les nerfs & les muscles étant échauf-

Quand la plus grande partie du sang s'est ramassée, l'air, qui l'avoit refroidi, se rechauffe, étant vaincu & surmonté par la chaleur, & devenant enflammé & tout de feu, il porte l'embrasement dans tout le corps, aidé par le sang qui luy sert du véhicule; car, embrasé par cette chaleur, il se fond & se change en esprit, & c'est esprit venant à heurter contre les pores, c'est ce qui fait les sueurs; car tout esprit arrêté & condensé se change en eau, & passant par les pores, sort en dehors de la même manière que la vapeur d'une eau bouillante venant à s'élever, & rencontrant un corps solide, s'épaissit, se condense & retombe en gouttes d'eau. Les douleurs de tête viennent dans la fièvre de la même cause; car les conduits du sang sont fort resserrez dans la tête,

parce qu'ils sont pleins d'air, & étant remplis & par consequent fort enflez, ils causent de la douleur; car le sang, qui est chaud de sa nature, étant poussé avec violence dans un chemin trop étroit, ne peut passer assez vite, à cause des frequents embarras & des fortes barrières qu'il rencontre; & c'est ce qui fait dans les tem- pes ces violens battemens. Voila donc comment s'engendrent les fiévres & les douleurs, & les accidens qui les accompagnent.

Les autres maladies, comme les passions Iliaques, les douleurs des intestins, les tranchées & autres oppilations de cette nature, il est évident, & personne n'en peut douter, qu'elles viennent des vents; car leur unique cause c'est le passage des esprits, qui venant à penetrer dans des lieux tendres, où ils n'avoient pas accoutumé de passer, comme un

Tom. I. Kk

trait qui perce & penetre les chairs, ils s'ouvrent un passage, & se portent tantôt aux hypochondres, tantôt aux flancs, & tantôt aux uns & aux autres. Voila pourquoi on tâche d'apaiser la douleur, en échauffant en dehors la partie par des fomé-tations ; car la partie étant rarefiée par la chaleur de la fomé-tation, les esprits s'exhalent ; & c'est ce qui cause le soulagement qu'on en reçoit.

Mais quelqu'un me demandera peut-être comment il est possible que les fluxions viennent des vents, ou que les vents soient la cause du sang qui s'extravasé dans la poitrine, & j'espere de leur faire voir que ces accidens, non plus que les autres, ne viennent que de là. Quand les veines de la teste sont pleines de sang, la teste est d'abord appesantie par les vents qui y sont renfermez; ensuite, les conduits

étant trop étroits, ces vents se mêlent & s'enveloppent avec le fang, les parties les plus subtiles de ce fang s'échappent au travers des veines, & ces parties venant à s'amasser & à se rassembler, s'ouvrent d'autres passages; & dans les parties où se fait cet amas, là est la maladie.

Si cette humeur se porte aux yeux ou aux oreilles, on a mal aux oreilles ou aux yeux; si elle tombe sur le nez, c'est ce qui fait la roupie; si elle descend dans la poitrine, elle cause l'enrouement: car la pituite mêlée avec des sucs acres & piquants, ulcere tous les endroits qu'elle touche & qui n'y sont pas accoutumez; & la fluxion tombant sur la gorge, qui est tendre, y cause l'acréte: car l'air qu'on respire passe par la gorge & descend dans la poitrine, & ressort par le même endroit, & la fluxion qui tom-

KK ij

be venant à rencontrer l'air qui sort par l'expiration, voilà ce qui excite la toux & ce qui fait rendre par le haut tant de pituite. Cela étant ainsi, la gorge s'ulcere, devient acre, s'enflamme, & par sa chaleur attire l'humidité de la teste, qui en attire de nouvelle de tout le reste du corps, la transmet à la gorge.

Quand donc la fluxion a pris une fois ce chemin, & que les pores du cerveau sont bien abreuvez, elle se communique aussi à la poitrine; & cette pituite qui penetre les chairs étant acre & piquante, ulcere & perce aussi les veines, & ce sang extravasé y croupissant long-temps, s'y pourrit & se change en pus; car il ne peut ni monter par le haut, ni s'écouler par le bas. Il ne peut monter par le haut, parce qu'un chemin élevé est trop difficile pour ce qui est humide &

pour tout ce qui a quelque pesanteur : & il ne peut s'écouler par le bas, parce que le diaphragme l'empêche. Mais comment les esprits seuls peuvent-ils rompre des veines sans le concours des fluxions ? Ils le font quelquefois d'eux-mêmes sans autre milieu, & quelquefois après quelque maladie. Ils le font d'eux-mêmes quand l'air qui entre dans les veines rend le passage du sang trop étroit ; car alors le sang trop pressé & trop abondant s'ouvre & un passage dans les endroits qui luy cedent & où il se trouve le plus fort. Et ils le font après quelque douleur ou maladie, cōme après quelque hémorragie considérable ; car les douleurs font que les veines épuisées se remplissent d'esprits, n'étant pas possible que les esprits ne viennent remplir les parties où il y a de la douleur. Il arrive

K k iij

390 D E S V E N T S .
encore beaucoup d'autres choses
toutes semblables à celles que je
viens d'expliquer.

Pour ce qui est des ruptures,
voicy comment elles se font. Lors
que les chairs s'entrouvrent & se
séparent par force , l'air entre
dans cette séparation & y cau-
se de la douleur ; quand ces
vents , qui sont entrez dans
les chairs , ont élargy les po-
res , ils sont bien-tôt suivis par
l'humidité à laquelle l'air a ou-
vert un chemin , & le corps deve-
nant humide , les chairs se fon-
dent & les humeurs descendant
sur les jambes , & c'est ce qu'on
appelle hidropisie. Et une gran-
de marque que cette maladie
est causée par les vents , c'est ce
qu'on voit dans les malades à
qui on a fait l'operation , &
qui ont vuidé toute leur eau ,
d'abord cette eau paroît abon-
dante , mais quelque-temps après
on voit qu'elle a diminué consi-

derablement. En voicy la raison qui paroîtra tres-sensib'le, c'est que d'abord cette eau est encore pleine d'air qui l'enfle & la grossit, c'est pourquoy elle paroît en plus grande quantité; mais après que l'air en est sorti & qu'il s'est évaporé, l'eau reste toute seule & on voit qu'elle est fort diminuée, quoy qu'elle n'ait rien perdu de son poids. En voicy encore une autre marque : Quand un hydropique a vuidé toute son eau, il ne se passe pastrois jours que son ventre ne se remplisse encore. Qu'est-ce qui le remplit si ce n'est l'air? car qu'est-ce qui pourroit le remplir si promptement? le malade n'a pas assez bû pour pouvoir assurer que toute cette eau vient de là, & l'on ne scauroit dire que les chairs fonduës en ayant fourni cette quantité; car il ne reste que des os, des nerfs & des fibres, dont il

Kk iiiij

ne sçauoit sortir une goûte d'eau. Voilà donc la cause de l'hydropisie.

L'apoplexie vient aussi des vents, quand des vents froids penetrent & enflent les chairs ; car alors les parties deviennent insensibles. Si quantité de vents courrent par tout le corps, l'apoplexie est générale & se répand par tout ; & s'ils n'attaquent qu'une partie, l'apoplexie n'est que dans cette partie-là. Si les vents se retirent, la maladie cesse ; s'ils demeurent, elle demeure aussi : vne marque certaine que les vents en sont la seule cause, c'est que les malades ont des bâillements très-frequens.

Il me paroît encore que la maladie sacrée, (le mal caduc) vient de la même source, & j'espere que les mêmes raisons qui me l'ont persuadé, persuaderont aussi ceux qui prendront la peine de

les lire. En premier lieu, j'estime que de tout ce qui est dans le corps rien ne contribue tant à la prudence que le sang. Quand le sang demeure dans un état de consistance & dans une juste température, la prudence y demeure aussi ; & quand le sang vient à se changer, la prudence change de même. Et que cela soit ainsi beaucoup de choses le prouvent. Premierement, cela est confirmé par le sommeil qui est commun à tous les animaux, car les corps étant plongez dans le sommeil, le sang se refroidit, parce que le sommeil a naturellement la vertu de refroidir : le sang étant refroidi, son cours est plus lent & plus languissant, & cela est sensible, en ce que les corps tombent & sont appesantis, car c'est la nature de tous les corps pesants d'aller à fond, Les yeux se ferment & la pruden-

394 DES VENTS.

ce s'altere, & l'on a des opinions & des visions étranges qu'on appelle des songes. Et d'un autre costé dans l'yvresse le sang étant considerablement augmenté tout d'un coup, l'ame s'altere, & par consequent la prudence & le raisonnement ; de la vient que ceux qui ont trop bu oublient tous leurs maux, & sont remplis d'esperance. Je pourrois rapporter beaucoup d'autres accidens, où le sang alteré, altere & corrompt la prudence. S'il arrive donc que tout le sang soit troublé, toute la prudence est renversée, car les sciences & les connoissances sont des habitudes, & à mesure que nous nous éloignons de ces habitudes, notre prudence se dissipé & s'évanouit.

Je dis donc que le mal caduc vient de cette maniere : quand beaucoup de vents se meslent par tout le corps avec tout le

sang, ils causent une infinité d'embarras partout dans les veines, & quand beaucoup d'air se glisse dans les plus grosses veines, & qui ont le plus de sang, & qu'il s'y fixe, le sang ne peut couler, mais il s'arrete en un endroit, coule lentement dans un autre, & va plus vite ailleurs, son cours étant inégal dans tout le corps, il en résulte par tout des inégalités infinies; car le corps est tiré de par tout, & trouble dans toutes ses parties qui suivent le trouble & le désordre du sang. Et de ces convulsions & contorsions du sang viennent les convulsions & les contorsions du corps. Pendant tout ce tems là les malades sont privés de toute sorte de sentiment. Ils sont sourds, aveugles & insensibles à la douleur, tant l'air trouble a trouble & souillé le sang. Il leur sort aussi de l'écume par la bou-

396 DES VENTS.
che, & avec raison ; car l'air
qui entre par les veines jugu-
laires, c'est à dire par les arte-
res, entraîne avec luy en for-
tant les parties du sang les plus
subtiles, qui estant humides,
blanchissent quand elles sont
meſlées avec l'air, & l'air estant
pur, paroît clair & blanc au
travers des petites membranes
qui l'enveloppent. Voila pour-
quoit toutes les écumes paroissent
blanches.

Je vais expliquer comment
ceux, qui sont attaquez de cet-
te maladie, sont enfin délivrez
de ces violens accés qui les agi-
tent, & reeouvrent leur pre-
miere tranquilité: Quand le
corps est échauffé par le travail
& par la violence de l'accés il
échauffe le sang; Le sang échauf-
fé communique sa chaleur aux
vents, & ces vents échauffez se
dissolvent, & dissolvent en mê-

me temps les parties coagulées du sang, & sortent en partie avec l'air, & en partie avec la pituite. Ainsi l'écume cessant de bouillonner, & le sang ayant recouvré sa consistance, & la bonnace étant restablue dans tout le corps, la maladie cesse.

Ainsi les vents paroissent les causes de toutes ces maladies en différentes façons ; toutes les autres choses n'en sont que les aides & les causes secondes. J'ai donc prouvé ce que j'avais promis ; car j'avois promis de montrer la cause de toutes les maladies. J'ay fait voir que l'air a la même force & la même vertu dans les corps des animaux que dans toutes les autres choses du monde, & j'ai poussé mon discours jusqu'à faire connoistre la nature des différentes maladies & autres incommoditez, ce qui a achevé la preuve

398 DES VENTS.
de mon hypothese; car si je voullois continuer de parler de toutes les autres maladies dont je n'ai rien dit, ce traité seroit beaucoup plus long, & il est inutile d'étendre une preuve déjà faite. Un plus grand nombre d'exemples n'établirroit pas mieux cette vérité, & ne la ferroit pas mieux recevoir à ceux qui ne se rendent pas même à ce qu'ils sentent & qu'ils voyent.



R E M A R Q U E S
S U R L E T R A I T T E'
D E S V E N T S.

D[es Vents.] Le dessein d'Hippocrate n'est pas de traitter des vents qui regnent sur la terre ; mais de ceux qui regnent dans le corps. D'abord il distingue entre *air*, *esprit* & *vent*. L'*air* est hors du corps. L'*Esprit* c'est l'*air* qui entre dans le corps, pendant que son mouvement est naturel, & le *vent* c'est le même *esprit*, mais enflé & agité de maniere qu'il fait dans les corps le même ravage que les vents font sur la terre.

Et des maux d'autrui il contracte souvent quelque mal considerable &c.] à cause des maladies contagieuses qu'il traite, ou des mauvaises odeurs auxquelles il est exposé.

Et toujours beaucoup de tristesse & de chagrin;] car aimant les hommes comme il l'a supposé dans le traitté des preceptes, il ne peut qu'estre fort touché de tous les maux qui leur arrivent.

p. 371. *Or on peut connoître facilement ce qu'il y a d'éclatant dans cet Art; mais il est difficile de bien sçavoir ce qu'il y a de vil & de peu considérable.*] Dans ce partage Hipocrate parle selon le sentiment du vulgaire , qui traite la connoissance de l'Art , où la Methode , de vile & de peu considérable , parce qu'il ne peut la voir , & qu'elle n'a rien qui lui saute aux yeux. Au lieu que les experiences lui paroissent éclatantes & de fort grand prix , parce qu'il les void , & qu'il en juge.

C'est ce qui ne se découvre qu'aux grands Medecins.] Cette methode , qui constitue l'Art , ne peut estre connue que de ceux qui ont esté bien instruits , & qui ont un esprit capable de la bien comprendre , car c'est l'ouvrage de l'esprit , au lieu que l'experience est une chose palpable que le peuple peut connoistre & imiter. Et de là vient ce grand nombre d'empiriques , dont la pluspart n'ont ni sçavoir ni esprit.

Dans les maladies cachées & difficiles , c'est bien plus l'opinion qui en juge que l'Art] Hippocrate s'explique encore

encore ici en parlant comme le peuple, qui traite ordinairement *la Methode*, d'opinion, & qui donne seulement le nom d'Art à l'operation & à la pratique. Pour faire donc voir à ces ignorans que la Methode l'emporte sur l'operation, & qu'elle est plus considérable, il leur dit qu'il y a une infinité de maladies cachées. Que feront sur cela les Empiriques, qui ne connoissent pas l'Art de la Medecine, ou la Methode qu'ils traittent *d'opinion*, pour la mépriser, & qui n'ont pour eux qu'un remede, qu'ils ont peut-être éprouvé dans un mal visible & connu, mais dont ils ne sçauroient se servir dans une maladie cachée, sans hazarder extremement leur malade? S'ils sont sages ils s'arrestent & n'entreprendront rien, au lieu qu'un Medecin qui à l'Art, la methode, connoistra la cause de la maladie, & y apportera les remedes qui pourront la guerir.

Quoy que dans ces occasions l'experience l'emporte extremement sur la theorie] Le grec dit sur l'inexperience; mais par l'inexperience il entend la methode sans experience, la simple

Tome I.

Ll

theorie. Quoi que dans ce qu'il vient de dire il donne à l'Art & la methode, l'avantage sur l'experience, il ne laisse pas de reconnoître ici celui que l'experience a sur son contraire, c'est-à-dire sur le défaut d'experience, sur la simple theorie, & les secours merveilleux que la methode en peut tirer; car la methode se sert de l'experience, qui est la base & le fondement de l'Art. L'experience n'est jamais plus utile que dans les maladies cachées, car plus un Medecin aura vu de ces maladies, mieux il en jugera.

¶ 372. Or la Medecine est de tous les arts celui qui est le plus selon la nature.] Car elle ne cherche qu'à la soulager, & qu'a luy redonner des forces en luy accordant ce qu'elle demande, & en combattant par des contraires ce qui l'incommode & ce qui lui nuit.

¶ 373. Toutes les maladies sont de la même nature; mais les lieux qu'elles occupent sont differents.] Hipp. pretend que toutes les maladies sont de la même espece, & viennent de la même cause, & qu'elles ne sont différentes que par les differens lieux qu'elles occupent. Par exemple, l'ob-

struction des reins fait le nephretique; celle du foie, la jaunisse; celle du cerveau, l'apoplexie; celle des nerfs optiques, l'aveuglement; celle des nerfs qui servent au mouvement, la paralysie &c.

Sont nourris & entretenus par trois sortes d'aliments.] Les viandes ou la nourriture solide répondent à l'élément de la terre. Les breuvages ou la nourriture liquide à l'élément de l'eau, & les esprits à l'élément de l'air.

Tout ce qui est entre le ciel & la terre est rempli d'air.] Dans le traité des chairs, & ici, Hippocrate a suivi le sentiment de quelques Philosophes, qui ont placé le feu, non pas dans une sphère au dessus de l'air; mais dans le centre de la terre. Sentiment que l'Auteur Espagnol de l'examen des esprits a suivi & dessendu. Hippocrate ne met donc entre le ciel & la terre que l'air. Mais sous ce nom d'air, il comprend ce que les anciens appelloient *ether*, que nous appellerions la matière du premier & du second élément. On peut voir Plin. liv. 2. chap. xxxvij.

L 1 ij

Le Soleil, la Lune & les Astres ne font leur cours que par le moyen de l'air.] Hippocrate paroît suivre ici le sentiment d'Anaximene, d'Anaxagore, & de quelques autres Philosophes, qui enseignoient que l'air estoit la cause du mouvement des astres, & il en donne deux raisons : La premiere, qu'il leur fert de nourriture; car le feu ne scauroit vivre sans air : Et la seconde, que par sa fluidité il donne lieu à ces astres de continuer leur cours qu'il entretient par le mouvement de son tourbillon.

p. 376. *L'air est l'échelle de la Lune.]* Il appelle à mon avis l'air l'échelle de la Lune, parce que c'est par le moyen de l'air que le Soleil lui communique sa lumiere, & qu'elle communique ses influences à la terre par le moyen du mesme air.

Et le Char de la terre.] Hippocrate attribuë à la terre un mouvement qu'elle fait dans son tourbillon, comme dans un Char.

p. 377. *Et mesme davantage par le moyen de l'air seul.]* Ailleurs il establit qu'il pourra vivre jusqu'à sept jours.

C'est l'occupation continue de tous les animaux.] Hippocrate établit ici formellement qu'il n'y a point d'animal qui ne respire. Car ceux qui n'ont pas les vaisseaux destinés à la respiration, respirent d'une autre manière, & ont une respiration qui se fait par des chemins cachés.

p. 379.

Quand donc l'air est chargé d'ordures, qui sont ennemis de la nature de l'homme, les hommes sont seuls malades.] Quand ce qu'il y a de vicieux dans l'air est contraire à la nature de l'homme, & à ses esprits vitaux, il n'y a que l'homme qui soit attaqué. Par exemple dans une dysenterie d'armée, il n'y a que les hommes malades; les chiens & les chevaux en sont exempts. Il en est de même; quand ce vice est contraire à une autre espèce d'animaux, le mal ne tombe que sur cette espèce; c'est ainsi que le claveau ou la peste des brebis, n'afflige que les brebis. Il y a même des maladies ou contagions plus bornées, & qui se renferment dans des familles seules, ce qui ne vient que de la différence des esprits, qui sont plus ou moins propres à être infectés.

L 1 iij

p. 382. *Les viscères, parce qu'ils regorgent de sang, & les chairs, parce qu'elles en sont vides.]* Ainsi deux causes toutes contraires produisent le même effet. Les parties qui se remplissent de sang tremblent, à cause de l'excès de chaleur qu'elles ne peuvent supporter; & celles qui se vident, tremblent aussi, parce que toute leur chaleur s'en va avec le sang.

p. 383. *Les jointures sont aussi relâchées.]* Hippocrate explique ici d'où vient que l'on s'estend dans la fièvre.

p. 384. *Quand la plus grande partie du sang s'est ranassée, l'air qui l'avoit refroidi.]* Le sang concentré dans les viscères agit à son tour de toute sa force contre l'air qui l'avoit refroidi, & comme il est le plus fort, il l'échauffe, & cet air échauffé porte le chaud par tout le corps, comme il y avoit auparavant porté le froid.

p. 388. *Et ce sang extravasé y croupissant.]* C'est ce qui fait l'empyème, lequel, s'il n'est purgé en quarante jours, cause la phthisie.

Car il ne peut ni monter par le haut.] Il ne peut monter par les poumons,

REMARQUES. 407
parce qu'il est épais, & trop pen-
sant.

*Et il le font après quelque douleur ou
quelque maladie, comme après quelque
hemorragie considerable.]* Je croi que
c'est le véritable sens de ce passage, qui
est fort obscur dans l'original. Hippo-
crate dit qu'après quelque grande he-
morragie, comme par le nez, par le
fondement, par les hemorroïdes, les
veines vides attirent l'air; car l'air
remplit nécessairement tout ce qui est
vuide. Cet air attiré enflle les veines,
agit le sang qui y est resté, & pro-
duit des vents qui rompent les veines.
Ainsi il est vray que les esprits rom-
pent les veines sans le concours des
fluxions, par eux-mêmes immédia-
tement, ou après quelque douleur ou
quelque maladie qui les a précédés.

Pour ce qui est des ruptures.] Hippo-
crate appelle ici *ruptures* ou *rup-
tions*, ce qu'il appelle ailleurs des
spasmes, des dilatations des chairs par
le relâchement des fibres des mus-
cles.

Par force.] Par quelque cause vio-
lente que soit.

Ils sont bien-tôt suivis par l'humidité.

Et le corps devenant humide.]
L'humidité croupissant dans la partie, pourrit la chair, & la fond. Cette chair fonduë étant pesante, descend aux jambes, où elle est même poussée par la nature, qui cherche à la chasser & à s'en décharger.

A qui on a fait l'operation & qui ont vuidé toute leur eau.] C'est à mon avis le véritable sens de ce passage, Hippocrate parle de l'incision que l'on fait au ventre ou aux jambes des hydropiques.

p. 391. *Et l'on ne sauroit dire que les chairs fondues en ayant fourni cette quantité.]*
Car les chairs ayant été fondues auparavant, pour faire la première eau qui a été vuidée, il n'en reste pas assez pour en faire une si grande quantité de nouvelle; car il n'y a presque plus que les os & les cartilages, les nerfs, les tendons, & les fibres, sous lesquelles il comprend les muscles, les artères, & les veines.

p. 392. *L'apoplexie vient aussi des vents.]*
L'apoplexie qui n'est pas causée par quelque violence externe, comme par une chute, par un coup.

Quand des vents froids penetrent & enflent

enflent les chairs.] Par le mot de *chairs*,
selon Zuijgerus, Hippocrate entend
ici la substance charnue du cerveau.
Quand les vents occupent tout le cer-
veau, alors arrive l'apoplexie propre-
ment dite, & quand ils n'en occu-
pent qu'une partie, ils ne causent que
l'hémiplexie ou la paralysie, de la
partie qui répond à cette partie du
cerveau, & qui en reçoit le mouve-
ment & le sentiment.

*Il me paroît encore que la maladie
sacrée, le mal caduc, vient de la
même source.]* On peut inferer de ce
passage, que le Traité du mal caduc,
qui se trouve parmi les ouvrages d'Hip-
pocrate, n'est pas de luy, car il assigne
d'autres causes de cette maladie; ou
s'il est de lui, qu'il avoit changé de
sentiment.

*Et quand le sang vient à se chan-
ger,] soit par quelque cause externe, p. 393;
comme l'air & les aliments, ou par
quelque cause interne, comme les pa-
sions.*

Car les sciences & les connaissances p. 394;
sont des habitudes.] J'ai lu *μανιατα*
sciences, au lieu de *μανιατα*, *passions*,
affections; cependant ce dernier peut

Tome I. M^m

estre fort bon. Sous ces deux mots, *affections & connoissances*, Hippocrate comprend toutes les fonctions de l'ame. Et il dit avec raison que ce sont des habitudes, parce qu'elles viennent de l'usage & de l'experience. En effet, comme on l'a vu dans le Traité des preceptes, le raisonnement ne fonde la connoissance des choses universelles que sur celle qu'il a des particulières, & qui lui vient de l'experience qu'il fait par le moyen des sens; car à l'occasion d'un tel ou d'un tel objet, l'ame sent toujours telle & telle chose, fait tel ou tel raisonnement, & établir tel ou tel principe; & on s'y confirme par l'usage & par l'experience, qui donnent la perfection, & qui enfin constituent la science.

Et à mesure que nous nous éloignons de ces habitudes, notre prudence se dissipé & s'évanouit.] Car nous nous éloignons de la véritable règle qui est l'usage & l'experience & tous les mouvements de l'ame sont changez.

p. 396. Car l'air, qui entre par les veines jugulaires, c'est à dire par les artères.] L'air estant porté au cerveau par les artères, enfile les parties les plus subtiles

R E M A R Q U E S. 411
du sang, & fait qu'elles sortent par la bouche.

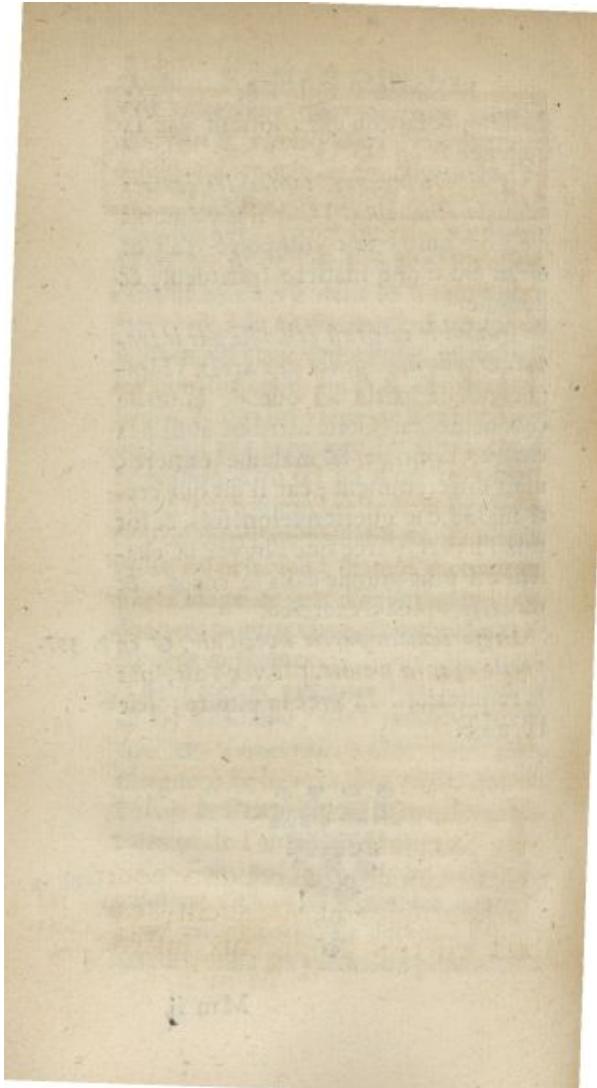
Voila pourquoy toutes les écumes paroissent blanches.] Car il n'y a point d'écume qui ne soit composée d'air & d'eau, ou d'une matière spiritueuse & humide.

Quand le corps est échauffé par le travail & par la violence de l'accès.] Hippocrate ne parle ici que de la fin de chaque accès. Celse attribué aussi à la chaleur la fin de la maladie entière, mais différemment; car il dit que cette maladie se guerit quelquefois, & sur tout l'hiver, parce que l'hiver la chaleur est plus grande dans le corps, & qu'on fait plus d'exercice.

Et sortent en partie avec l'air, & en p. 397: partie avec la pituite.] Avec l'air, par la respiration. Et avec la pituite, par l'écume.



M m ij





DE L'USAGE
DES CHOSES
HUMIDES.

Cet Ouvrage ne doit pas estre regardé comme un Traité methodique ; mais comme un recueil d'observations & de reflexions qu'Hippocrate avoit faites pour son usage, ou comme le crayon d'un ouvrage qui n'a pas esté achevé ; il ne laisse pas d'être très-utile.

L'Eau est ou bonne à boire, ou salée, ou eau de mer. L'eau douce est excellente pour la boutique du Medecin ; car elle est très propre aux instru-^{Dn Chirurgien.}
M m iij

414 DE L'USAGE DES
mens de fer & d'airain, & elle
convient extremement à la
pluspart des remedes qu'on veut
garder long-temps. Et pour ce
qui est du corps, il faut savoir
qu'elle humecte, refroidit ou
échauffe; hors de là elle ne sert
à aucun autre usage, & ne
peut ni beaucoup nuire, ni beau-
coup servir.

Se frotter d'un peu d'eau
douce avec une éponge, cela
est fort bon pour les yeux.

La peau s'elevé, & s'ulcere
quand elle est arrosée d'eau
chaude.

Les fomentations se font sur
tout le corps, ou sur quelque
partie.

L'eau chaude adoucit la peau
qui est trop dure, & relâche
celle qui est trop tendue; elle
délie les nerfs & les muscles,
ouvre les pores, fond les hu-
meurs, & ouvre le passage aux

CHOSES HUMIDES. 415
sueurs ; Elle sert à humecter par des lavements, cōme les narines & la vessie, &c. & à chasser les vents; Elle augmente la chair ou la diminuē; Elle fond & attenue; Elle rappelle la couleur, ou la dissipe; Elle est somnifere sur la tête & sur les autres parties. Elle soulage & adoucit les convulsions & les tensions de nerfs; Elle étourdit les douleurs des oreilles, des yeux & autres semblables; Elle réchauffe les humeurs froides, & dissipe les enflures; Elle est bonne pour les ulcères, excepté pour ceux qui rendront du sang, ou qui en rendront bien-tôt, pour les membres rompus ou demis, & pour tous les autres maux sur lesquels les Medecins mettent des linges; Elle soulage aussi la pesanteur de tête.

Dans chaque chose il faut garder la mesure nécessaire, car l'ex-

M m iij

416 DE L'USAGE DES
c'est un supplice & non pas un
soulagement. Il en est de même
de l'eau chaude pour le corps , si
on y peche par l'un ou par l'autre
excez. Et pour ne pas s'y trom-
per, il faut en juger par le pré-
judice qu'on en retire , ou par
l'inutilité dont elle est , comme
de l'eau tieude ; car de tout ce
qui est utile ou nuisible , il faut
s'en servir jusqu'à ce qu'il ser-
ve ou qu'il nuise , c'est-à-dire ,
jusqu'à ce qu'il fasse l'effet auquel
il est destiné , ou un effet tout
contraire.

Humecter simplement , cela
est foible; Refroidir ou échauf-
fer , cela est fort ; C'est comme
quand on est au soleil. L'eau
qui est chaude jusqu'à pou-
voir estre buë , est foible ;
mais il ne faut pas qu'elle soit
chaude jusqu'à brûler ; le mala-
de en juge lui-même , excepté
ceux qui ont perdu l'usage de

CHOSES HUMIDES. 417
la voix, ou qui sont tombez en *Dans la para-*
apoplexie, ou qui n'ont point *plegie.*
de connoissance, ou qui sont
tous froids, comme aprés de
grandes blessures, ou qui souf-
frent de grandes douleurs, car
ils sont insensibles, ils ne sen-
tent pas même quand on les
brûle. Il en est de même des
grandes luxations, & il est ar-
rivé que des pieds gelez sont
tombez, quand on y a versé
dessus de l'eau chaude; mais
dans ces occasions celui qui
verse l'eau doit juger si elle
est chaude ou froide; car pour
l'une & pour l'autre, le peu est
sans effet, & le trop est vio-
lent: Il faut donc la mettre au
point qu'elle puisse faire ce à
quoy on la destine; mais il faut
s'arrêter avant qu'elle soit par-
venue au dernier degré.

L'un & l'autre exez est nui-
sible; l'eau trop chaude, quand

418 DE L'USAGE DES
on s'en fert souvent, effemine
les chairs, debilite les nerfs &
assoupit l'esprit; Elle cause des
hemorragies & des foiblesses, &
par là, fort souvent la mort.
L'eau trop froide cause des
convulsions, des tensions de
nerfs, des meurtrisseures & des
frissons qui donnent la fièvre:
Il n'y a rien de bon que ce qui est
modéré. Le reste nuit ou fert,
comme j'ai dit, selon qu'il fait
plaisir, & qu'il est ou facile à
supporter, ou qu'il est fâcheux
& incommode, du propre aveu
de ceux qui en font l'essay, &
qui s'en sont bien ou mal trou-
vez.

Un corps qui a accoutumé
d'estre fort vêtu, fuit tout ce
qu'il n'a pas accoutumé, tout
ce qui est le plus éloigné de la
chaleur qui luy est propre, &
le plus près du froid, qui luy
est étranger. Voila pourquoy

Le cerveau, & tout ce qui en vient, craint l'ea^u froide, & aime l'ea^u chaude, aussi bien que tout ce qui est plus froid & plus solide de sa nature. Voila pourquoy l'ea^u froide est ennemie des os, des dents, & des nerfs, & l'ea^u chaude en est amie ; car l'ea^u froide cause des convulsions, des tensions de nerfs, & des frissons fiévreux.

Ce que l'ea^u froide a gâté, l'ea^u chaude le raccommode ; de là vient que l'ea^u chaude fait tant de plaisir, & qu'on la recherche, & que la froide cause de la douleur, & qu'on la fuit. Delà vient que les lombes, la poitrine, le dos, les hypochondres, craignent tant l'ea^u froide, & se trouvent si bien

420 DE L'USAGE DES
de l'eau chaude qu'ils peuvent
supporter. De la vient aussi d'un
autre côté que ces mesmes par-
ties, les lombes, la poitrine,
les hypocondres, le dos, aiment
le contraire, parce qu'il est con-
traire; car l'eau froide guerit
& appaise les dégouts que l'eau
chaude a causés : Et voila pour-
quoy dans ces occasions l'on aï-
me l'eau froide, & les viandes
froides, comme en d'autres on
recherche l'eau chaude, & les
viandes chaudes. Voila pour-
quoy encore dans les évanouïf-
sements, il est bon de verser de
l'eau froide sur l'extremité des
parties.

Par la mesme raison les par-
ties posterieures souffrent mieux
l'eau chaude que les anterieures;
& les anterieures, les extremi-
du corps & toutes les parties
qui n'ont pas accoutumé d'être
cachées, souffrent plus aisément

l'peau froide ; comme les parties du dedans souffrent mieux l'eau chaude que celles du dehors ; mais il faut se souvenir que l'une & l'autre sont meilleures sur chaque partie du corps, *selon les occasions.* Par exemple, la peau extérieure qui est contiguë à elle-même & au nerf sanguin, parce qu'elle est hors de la chaleur naturelle, & dans le froid du dehors, elle est souvent surmontée par les deux, & a souvent besoin de l'une & de l'autre, & plus souvent encore de l'eau chaude, pour le plaisir. La même chose arrive aux extrémités ; c'est pourquoi elles obéissent promptement aux autres parties ; mais premièrement & d'elles-mêmes, elles ^{C'est à dire qu'} ne s'élèvent lentement ; cela paraît aussi par les veines, les unes ^{sont pas promptement} s'élevent plutôt, les autres plus ^{V. les} tard. ^{Rem.}

Il en est de même de toutes

422 DE L'USAGE DES
les autres parties, lors que les
extremitez sont refroidies, &
lors qu'elles sont échauffées,
dans les évacuations des vaiss-
seaux, & dans les évanouisse-
ments, & c'est avec raison. En
effet la chaleur suit les veines,
& ce qui en dépend, les échauf-
fe, & se communique jusqu'aux
extremitez, & particulièrement
au dedans des mains.

Les ulcères aiment certaine-
ment l'eau chaude, parce qu'ils
ont accoutumé d'être couverts,
d'où il s'ensuit qu'ils craignent
l'eau froide. Il en est de même
des veines, parce qu'elles sont
accoutumées au chaud, & qu'el-
les sont dans la chaleur natu-
relle. Il en est de même de la
poitrine & de l'estomach, quand
il est surmonté par le froid, il
ne peut le souffrir & en est suf-
foqué, parce qu'il n'y est pas
accoutumé ; cependant il le de-

CHOSES HUMIDES. 423
fire & il souffre, quand il en manque, car souffrir est toujors trés-voisin de manquer. Voila pourquoi il est rejoüi quand on boit de l'eau froide. Ainsi toutes ces choses s'accordent, & l'on voit par-là que c'est avec raison que les écorchures & les bleslures superficielles, qui n'ont point accoutumé d'estre cachées, ne peuvent souffrir l'eau froide, car elles en sont promptement surmontées; celles qui sont fort profondes, la souffrent encore moins quand elle les surmonte, & d'ailleurs elles participent de la nature des nerfs.

Pour voir que le bas ventre aime l'eau chaude, il ne faut que considerer cette partie, elle est toujors cachée. Il en est de même des viscères, de la vessie, des parties naturelles de l'homme, qui sont nuës &

424 DE L'USAGE DES
plus froides de leur nature qu'on
ne sçauroit penser; car le chaud
va toujours en haut, & non pas
en bas: Voila pourquoy ces par-
ties aiment l'eau chaude. D'ail-
leurs quand le corps s'est baigné
dans l'eau chaude, il se refroi-
dit plus promptement, & quand
il s'est baigné dans l'eau froide,
comme il est plus ramassé, il
se réchauffe aussi davantage,
comme on voit que pour faire
rafraichir de l'eau, il faut la
faire chauffer pour la rendre
plus subtile; car aprés cette cha-
leur il se durcit, estant comme
des fléché, de même que les yeux,
aprés l'eau froide; car l'une est
semblable à l'air qui nous en-
vironne, & celle des yeux ne l'est
pas.

L'eau de la mer est bonne
pour ceux qui ont des deman-
geaisons & des humeurs acres
qui les picotent; il faut qu'elle
soit

CHOSES HUMIDES. 425
soit chaude & qu'on s'en serve,
ou pour le bain, ou pour des
fomentations. Ceux qui n'y sont
pas accoutumez, en sentent
d'abord de l'incommodité. Cet-
te eau est ennemie des ulcères,
des brûlures, des écorchures &
autres choses de même nature ;
mais elle est très propre à ceux
qui sont purs. Elle est bonne
aussi pour atténuer, & pour les
ulcères des pêcheurs ; car ces
ulcères ne suppurent point, si
on n'y emploie l'eau de la mer.
Elle est bonne encore pour les
bandages des fractures : Elle ap-
paie aussi & arrête les ulcères
rongeans, de même que le sel,
la saumure & le nitre. Toutes
ces choses, si on s'en sert peu, ne
font qu'irriter ; mais quand on
s'en sert jusqu'à ce quelles soient
les plus fortes, il n'y a rien de
meilleur. En général l'eau chau-
de est meilleure à plus de cho-

Tome I. N n

Le vinaigre est pour la peau & pour les jointures, comme l'eau de la mer; il est encore plus fort, on en verse sur la partie, & on l'en étuve. Il est bon pour les blessures récentes, pour les grumeaux de sang, & pour les taches livides des parties naturelles. Il est très propre à laver les oreilles & les dents; mais pour toutes ces choses & autres de cette nature, il faut qu'il soit chaud, & on réglera sa chaleur par rapport à la saison.

Le sel qui se tire du vinaigre, quand on le laisse évaporer à un soleil bien chaud, est bon pour la galle, la lepre, les taches blanches, & sur tout pour les ongles raboteux; car il les surmote avec le temps. Il guerit les verruës & l'ordure des oreilles. Il amollit la peau, & seroit bon à d'autres usages, si son odeur ne blessoit, & particu-

CHOSES HUMIDES. 427
lierement les femmes. Il seroit aussi d'un grand secours contre la goutte, s'il n'ulceroit la peau. La lie du vinaigre a la même vertu.

Le vin doux est fort bon pour les vieilles playes, quand on s'en sert sans discontinuer. Il est bon aussi pour les medecines. Le vin austere (dur) tant blanc que noir, doit estre mis tout froid sur les ulceres, à cause de leur chaleur. Tous les vins dont on se sert pour refroidir, soit qu'on en verse sur la partie, qu'on y en fasse entrer, ou qu'on en applique avec des laines, doivent estre froids, comme l'eau la plus froide. Les choses que l'on veut rendre simplement astringentes, doivent estre trempées dans le vin noir, comme les laines, les feuilles de bêtes, les linges, & les feuilles de lierre blanc; & celles qui doivent estre encore

N n ij

428 DE L'USAGE DES
plus astringentes & plus piquantes, comme le lierre, le buisson, la rhuë des Conrroyeurs, la sauge. Il en est de même de celles dont on se sert pour amollir, comme la farine cuite.

L'eau froide est bonne pour les éleveures rouges & plates, qui sortent par tout sur la peau de ceux qui ont la ratte enflée. Dans ceux qui sont gras & qui ont la chair tendre, ces éleveures sont fort rouges; & dans ceux qui sont noirs, elles sont presque rondes comme des clouds, & elles viennent particulièrement dans les bains chauds, & aux femmes dans la suppression de leurs ordinaires, qui sont remontez & se sont arrestez sur la peau. Elles viennent aussi des demangeaisons de la peau, des habits trop rudes que l'on porte, sans y estre accoutumé, du passage de la

CHOSES HUMIDES. 429
sueur, & de ce qu'en sortant d'un
grand froid, on s'approche tout
d'un coup du feu, ou des bains
chauds; car si l'on ne s'en ap-
proche que long-temps après,
elles ne viennent point du tout.
D'ailleurs celles qui viennent du
froid, qui s'elevent comme des
grains de millet, & qui s'ulce-
rent, l'eau froide leur est con-
traire, & l'eau chaude leur est
utile. L'une & l'autre sont fort
bonnes pour les enfleures des
jointures, pour les douleurs sans
ulcères, pour les gouttes & pour
la pluspart des convulsions.
L'eau froide versée abondam-
ment sur le corps, après de
grandes sueurs, l'attenuë. El'e
assouplit aussi la douleur; car
tout assouplissement moderé est
un remede contre la douleur.

L'eau chaude attenue de mê-
me, & amollit; ainsi l'une &
l'autre sont bonnes pour les

N n iij

450 DE L'USAGE DES
gouttes, pour les relâchemens
& pour les tensions de nerfs,
pour les convulsions, pour les
roidissements, pour les tremble-
ments, pour les paraplegies ou
paralysies, pour les nerfs fou-
lez, pour les engourdissements,
pour les syncopes, où l'on perd
la parole, pour les suppressions
du bas. Mais dans l'usage de
l'eau froide, il est plus impor-
tant de prendre bien garde de
ne pas passer les bornes, que
dans l'usage de l'eau chau-
de.

Pour les nerfs ou articles en-
durcis, soit par quelque inflam-
mation, ou par entorse, avant
toutes choses, vous prendrez
une vessie, que vous remplirez
d'eau chaude, & vous attache-
rez la main du malade sur cette
vessie.

Semblablement pour les yeux
qui pleurent, & qui sont in-

CHOSES HUMIDES. 431
commodez de l'acrimonie de
l'humeur qui en sort , vous les
laverez avec de l'eau chaude ,
& les frotterez avec quelque
Onguent doux , afin que l'hu-
meur acre ne puisse s'y arrê-
ter.

Pour les petits ulcères creux
de la cornée , il est utile de les
laver avec l'eau chaude , car el-
le les remplit & rétablit la cor-
née dans son état naturel. En-
fin l'eau chaude est bonne pour
les yeux , dans les douleurs &
suppurations , pour les larmes
mordicantes , & pour les autres
maux qui viennent de sécheret-
fe.

L'eau froide est bonne pour
ceux qui n'ont point de dou-
leur , & qui sont extremement
rouges ; & pour ceux à qui il
se fait des amas d'humeurs à
l'orifice des veines , comme ces
éleveures semblables à du son

432 DE L'USAGE DES
qui viennent sur la poitrine ;
& autres duretez ; mais elle n'est
bonne ni pour le fondement,
ni pour la matrice , ni pour ceux
qui urinent du sang pendant
l'hyver. L'eau froide irrite les
ulcères, elle durcit la peau, el-
le empêche les parties doulou-
reuses de suppurer , elle les rend
livides , & les noircit ; elle cause
des frissons fiévreux, des convul-
sions , & des tensions de nerfs . Ce-
pendant dans une tension de nerfs
sans ulcere, dont un jeune homme
un jeu- bien robuste fera attaqué, l'eau
ne hom- froide qu'on versera sur lui rap-
me en pellera & concentrera la chaleur
bon naturelle, qui dissipera l'humeur
point, en qui cause cette tension ; mais il ne
bonne faut user de ce remede qu'en esté.
chair.

L'eau chaude fait suppu-
rer , mais ne vous en servez
pas pour tous les ulcères ;
& quand le pus vient , c'est un
tres grand signe de la seureté
de la

CHOSES HUMIDES. 433
de la guerison; elle amollit la peau, elle attenue & refoud les humeurs, elle appaise les douleurs, elle adoucit les frissons, les convulsions, les tensions de nerfs; elle dissipé la pesanteur de tête; elle est aussi fort utile pour les fractures des os, encore plus pour les os dépoüillez de chair, & particulierement pour les playes de tête, & pour toutes les parties que le froid fait mourir, ou qu'il ulcère; elle est encore fort bone pour toutes les excoriations, écorcheures, & autres maux de cette nature, soit volontaires ou involontaires; pour tous les ulcères rongeants, & pour les noirceurs, soit aux gencives, soit aux orctiles, soit au fondement, soit à la matrice. Pour tous ces maux l'eau chaude leur est amie & critique, & l'eau froide tres ennemie & tres meurtrière, excepté dans ceux

Tome I. oO

44 DE L'USAGE DES
où l'on craint l'hémorragie,
(flux de sang)

Voilà l'usage qu'on doit faire
des infusions des choses humides,
des liniments ou inonctions des
choses onctueuses, des imposi-
tions ou applications des feuilles,
ou des linges & des cataplasmes.
Enfin de toutes les choses où le
froid & le chaud peuvent nuire
ou servir.



Oo I amot

R E M A R Q U E S
S U R
L E T R A I T T E'
D E L' U S A G E
D E S C H O S E S H U M I D E S .

Des choses humides.] Par ces choses humides Hippocrate entend ^{p. 4133} celles qui sont à l'usage de la Medecine & de la Chirurgie, & moins celles qu'on boit & qui entrent dans le corps par la bouche, que celles qu'on luy applique exterieurement, ou dont on le rafraîchit par des lavemens &c.

Ou salée, ou eau de mer.] Car elle est ou salée par art, & Hippocrate l'appelle *άρμενη*, ou salée naturellement comme la mer. Hippocrate oublie ici beaucoup d'autres sortes d'eaux, comme les eaux bitumineuses, les eaux acides, les eaux amères; mais il n'en parle pas sans doute, parce qu'il n'a pas achevé le traitté, car on ne peut pas douter que les vers,

Oo ij

436 REMARQUES.
tus de ces différentes eaux ne luy furent connuës.

p. 414. *Et elle convient extremement à la plupart des remedes.] A tous les remedes qu'il faut faire bouillir.*

Se frotter d'un peu d'eau douce avec une éponge, cela est bon pour les yeux.] D'un peu d'eau douce tiede, quand on veut resoudre & adoucir ; & froide, quand on veut repousser & resserrer.

La peau s'eleve & s'ulcere, quand elle est arrosee d'eau chaude.] Quand on fomente souuent le peau avec de l'eau chaude, il y vient de petites eleveures, des bourgeons, parce que les pores étant ouverts, les humeurs les plus subtiles y affluent.

p. 415. *Elle fert à humectier les narines & la vessie.] Et par consequent à faire moucher & uriner.*

Elle augmente la chair ou la diminue.] Comme on le voit dans les playes & dans les ulcères.

Elle est bonne pour les ulcères, excepté pour ceux qui rendent du sang, ou qui en rendront bien-tôt.] Et par consequent, il ne faut jamais humecter avec de l'eau chaude les playes &

les ulcères, pendant que le sang coule,
ou qu'il va couler, car elle ne feroit
qu'augmenter l'hémorragie, il ne faut
s'en servir que pour adoucir ou resou-
dre.

*Il en est de même de l'eau chaude p. 416:
pour le corps, si elle peche par l'un ou
par l'autre excès.]* C'est à-dire si elle
est trop chaude & qu'elle brûle, ou
si elle ne l'est pas assez, & qu'elle
refroidisse, au lieu d'échauffer.

Comme de l'eau tiède.] Qui ne fait
jamais ni beaucoup de bien, ni beau-
coup de mal.

C'est comme quand on est au soleil.]
C'est à-dire il en est de cela, comme
du temps que l'on est au soleil ; si on
n'y est qu'un moment, on n'a pas le
temps de sentir son action ; & si on y
est long temps on en est échauffé. Tout
de même, si on ne fait qu'humecter
simplement & en passant, cela est
foible ; mais si l'on humecte jusqu'à
refroidir ou échauffer, cela est fort,
& l'on en ressent l'utilité qu'on en es-
pere.

*Et il est arrivé que des pieds gelez p. 417:
sont tombéz, quand on y a versé dessus
de l'eau chaude.]* Les nerfs ne peu-

O o iij

438 RÉMARQUES.

vent résister à cette trop grande chaleur de l'eau, & passer ainsi d'un très grand froid à un très-grand chaud, sans se rompre.

p. 418. *Un corps qui a accoutumé d'estre fort vêtu.]* La différence de la chaleur & du froid se doit tirer de la différence des corps & de leurs parties par rapport au chaud & au froid qu'elles ont accoutumé ; car une partie qui a accoutumé d'estre bien couverte, soit naturellement, comme les parties internes, ou artificiellement par des habits, comme certaines parties extérieures, supportent une plus grande chaleur que celles qui sont découvertes.

p. 419. *Le cerveau & tout ce qui en vient.]* Comme la moelle de l'épine du dos. V. l'Aph. 18. du liv. 5.

Aussi bien que tout ce qui est plus froid & plus solide de sa nature.] Comme les os, les dents, les nerfs, les ligaments, les tendons.

p. 420. *De là vient aussi d'un autre côté que ces mêmes parties, les lombes, la poitrine, les hypocondres, le dos, aimant le contraire, parce qu'il est contraire.]* Ce passage est très difficile &

ttés embarassé dans le texte. Je scay qu'on l'a expliqué en distinguant les personnes qui ont accoutumé de couvrir ces sortes de parties, & celles qui ne les couvrent point; mais cette distinction me paroît tres mal imaginée, car ce qu'Hippocrate dit ici, arrive encoré aujourd'huy également à toutes sortes de personnes qui se couvrent également. Il faut donc qu'il y ait icy une raison generale, & c'est celle que j'ay expliquée; les lombes, la poitrine, le dos, les hypocondres, l'estomach, qui se trouvent ordinai-
rement si bien de l'eau chaude, ne laissent pas quelquefois d'aimer l'eau froide, parce qu'elle est contraire; c'est à dire lors qu'elles sont si échauffées, que l'eau froide est contraire à leur inflammation, & la fait cesser; car un mal se guerit par son contrai-
re.

*Mais il faut se souvenir que l'une & p. 421.
l'autre sont meilleures pour chaque par-
tie du corps.] Quoy que de toures les
parties du corps, les unes souffrent plus
volontiers l'eau chaude, comme toutes
celles qui ont accoutumé d'estre cou-
vertes, & que les autres s'accommodeent*

O o iiiij

440 REMARQUES.
mieux de l'eau froide, comme les parties qui ont accoutumé d'estre à l'air, neanmoins il y a des occasions où l'une & l'autre, c'est-à-dire, & l'eau froide, & l'eau chaude, sont tres bonnes pour toutes ces parties, ce qu'il éclaircit par des exemples. La peau extérieure, c'est-à-dire la peau des parties qui sont exposées aux injures de l'air, & qui par consequent n'est pas incommodée du froid, ne laisse pas de souffrir aussi fort volontiers l'eau chaude, qui lui fait même plaisir, & cela a esté tres sagement conduit par la providence, de peur que ces parties se plaifant trop à l'extremité qui leur seroit propre, n'en abusassent, & n'incommodassent par là le reste du corps.

La peau extérieure qui est continuë à elle-même & au nerf sanglant.]
Par ce nerf sanglant Hippocrate entend ou les veines, ou la membrane charnuë, *panniculum carnosum*, qui sort de l'extremité des vaisseaux dispersés sur toute la chair, & qui constitue le cuir ou la peau qui lui est si continuë, qu'elle ne peut estre séparée qu'avec beaucoup de peine; &

c'est ce qui fait que cette peau tient le milieu entre la nature du nerf & celle de la chair ; c'est un nerf sanguin, qui n'est ni si dur ni si dénué de sang que le nerf, ni si mol, ni si sanguin que la chair ; & c'est pourquoi elle est également affectée par le froid & par le chaud, par le sec & par l'humide.

La même chose arrive aux extrémités ; c'est pourquoi elles obéissent promptement aux autres parties ; mais premierement & d'elles-mêmes elles s'élevent lentement.] Il veut dire que les extrémités du corps reçoivent promptement l'alteration des autres parties à cause des veines, des arteres & des nerfs qui y aboutissent ; mais que d'elles mêmes elles s'élevent lentement ; c'est à-dire qu'elles ne sont pas promptement affectées, parce qu'elles sont accoutumées au froid & au chaud. Or les violentes passions ne viennent que de ce qui n'est pas accoutumé.

Cela paraît aussi par les veines, les unes s'élevent plutôt, les autres plus tard.] Par ce mot de veines, il entend les veines, les arteres & les nerfs.

442 RÉMARQUES:
& il dit que les unes sont plutôt affec-
tées que les autres, parce que les unes
sont d'un sentiment plus vif que les au-
tres, ou selon qu'elles sentent ou
d'elles-mêmes, ou par sympa-
thie.

*Il en est de même de toutes les au-
tres parties, lorsque les extrémités sont
refroidies ou échauffées.] Si les extre-
mités sentent les alterations qui arri-
vent aux autres parties, ces autres par-
ties sentent aussi de même les altera-
tions qui arrivent aux extrémités, soit
qu'elles soient extrêmement refroidies,
ou extrêmement échauffées.*

p. 422. *Dans les évacuations des vaisseaux.]*
Soit par les remèdes ou par la saignée,
l'épuisement des veines se communi-
quant promptement aux artères & aux
nerfs.

*Ou dans les évanouissements & les
syncomes.] Car le mal se communique
promptement, & passe de la partie
affectée aux autres parties du
corps.*

*Et particulièrement au dedans des
mains.] Parce que les veines y sont en
plus grand nombre.*

Cependant il le desire, & il souffre

quand il en manque.] Ce passage est très corrompu dans le texte, j'ay tâché d'en tirer le véritable sens. La poitrine & l'estomach, qui ne peuvent souffrir le froid auquel ils ne sont pas accoutumez, ne laissent pas de le desirer, comme un remede contre la grande chaleur qui les consumeroit enfin, sans ce rafraîchissement.

Pour faire rafraîchir l'eau, il faut la faire chauffer pour la rendre plus subtile.] Car ses parties étant subtilisées par la chaleur, donnent une plus libre entrée à l'air froid.

Car après cette chaleur il se dureit étant comme desséché.] Quelques Commentateurs ont entendu cela de l'eau, qui après cette chaleur se dureit, étant comme desséchée; car les parties les plus subtilest étant évaporées, il ne reste que les plus crassies & les plus terrestres, qui sont les plus propres à retenir plus long-temps le froid, que l'air leur a communiqué; & c'est ce qu'on pretend qu'Hippocrate entend, quand il dit que l'eau après la chaleur se dureit, étant comme desséchée; mais l'exemple qui

Comme les yeux après l'eau froide.] Par un exemple contraire, Hippocrate fait entendre la vérité qu'il vient d'enseigner, que le corps se refroidit plus promptement après s'être baigné dans l'eau chaude; car après cette chaleur il se dureit & se dessèche, comme au contraire, les yeux se durcissent & se dessèchent, s'il faut ainsi dire, quand on les lave avec de l'eau froide; car cette froideur de l'eau fait que leurs pores étant refermez, toute leur vertu naturelle se conserve & devient plus forte.

Car l'une est semblable à l'air que nous respirons, & celle de l'œil ne l'est pas.] Il rend la raison du même effet que l'eau froide produit sur le corps & sur les yeux, qu'elle durcit & qu'elle dessèche; sur le corps, après qu'il est baigné dans l'eau chaude, qui a préparé le chemin à l'air froid; & sur les yeux, sans le secours de cette eau chaude; car l'eau froide ressemble à l'air qui nous environne; ainsi elle ne ferait pas un grand effet sur le corps, s'il n'avoit été préparé par l'eau

chaude; au lieu que l'eau des yeux ne ressemble point du tout à cet air, car elle est chaude, ainsi les yeux n'ont pas besoin de la même préparation que le corps, pour sentir le même effet de l'eau froide, car leur chaleur naturelle les y a suffisamment disposé; c'est tout ce que je puis dire sur ce passage, qui est très difficile.

Cette eau est ennemie des ulcères, des p. 415: brûleures, & des écorcheures.] Car elle est aperitive & detergitive; c'est pourquoi elle ne fait qu'irriter tous ces maux.

Mais elle est très propre à ceux qui sont purs.] Je crois qu'il faut suivre la leçon de Zuingerus, qui paroît avoir lù *ράπεσιν, η ράπεσιν, elle est bonne aux purs & aux impurs;* c'est-à-dire à ceux qui sont cacochymes, & dont les humeurs sont corrompus, & à ceux qui sont bien habitués: car elle entretient le bon état de ces derniers, & restablit les autres; c'est pourquoi elle est bonne pour les morsures des animaux enragez.

Elle est bonne aussi pour atténuer.] Car elle dessèche, & par conséquent elle maigrit.

Et pour les ulcères des Pêcheurs; car ces ulcères ne suppurent point, si on n'y emploie l'eau de mer.] Comme ces gens-là sont sujets à avoir des playes aux mains, soit par les dents des poissons, ou par leurs arêtes, l'eau de la mer doit estre leur appareil ordinaires; parce qu'outre qu'elle est la plus propre à attirer & à dissiper le venin, toute autre chose seroit trop foible pour des gens accoutumez à cette eau marine.

Elle est bonne aussi pour les bandages de fractures.] Car elle fortifie la partie, & tient la playe nette.

Elle est bonne pour les ulcères ron-geants.] Car elle les desséche & les nettoye.

Toutes ces choses si on s'en sert peu ne font qu'irriter.] Si on s'en sert de maniere qu'elles ne faillent qu'effluer, elles sont très nuisibles, au lieu que si on s'en sert jusqu'à ce qu'elles puissent avoir penetré jusqu'à la racine du mal, elles produisent l'effet qu'on en attend.

p. 426. Il est encore plus fort.] Car il penetre mieux & fortifie davantage.

Et on réglera sa chaleur par rapport

REMARQUES. 447
à la saison.] C'est-à-dire qu'il doit être moins chaud en été qu'en hiver.

Le sel qui se tire du vinaigre quand on le laisse évaporer à un soleil bien chaud.] Il semble qu'Hippocrate ait connu le sel de vinaigre des Chymistes, au moins si c'est le véritable sens de ce passage qu'on a là fort diversement. Je me suis attaché à la lettre, on en tirera les conséquences qu'on voudra.

Si son odeur ne blessoit, & particulièrement les femmes.] Hippocrate dit ici que l'odeur de ce sel de vinaigre est incommoder, sur tout aux femmes, à qui sans doute il peut causer des vapeurs. Zuingerus au lieu d'odeur, il soit suyn douleur. Dans ce sens là, Hippocrate diroit que ce sel causeroit de la douleur par sa trop grande force, sur tout aux femmes, dont le corps est trop tendre pour résister à cette acréé.

Le vin doux est fort bon & suffit p. 4272 pour les vieilles playes.] Car il adoucit & absterge sans piquer; mais il faut en faire un usage ordinaire; car si on ne fait que le prendre & le quitter,

448 REMARQUES.
est inutile; c'est pourquoy Hippocrate ajoute, quand on s'en fert sans discontinuer. Le vin doux, c'est-à-dire un vin mol, & bien mur, & il est opposé au vin austere.

Il est bon aussi pour les Medecines.)
Il corrige leur amertume, & fortifie l'estomach qui les retient mieux.

Doit estre mis tout froid sur les ulcères, à cause de leur chaleur.] C'est à dire qu'il doit estre mis froid sur les playes & sur les ulcères pour moderer leur chaleur.

p. 422. *Il en est de même de celles dont on se fert pour amolir, comme la farine cuite.]* Il semble qu'Hippocrate veuille que cette farine soit cuite dans un vin austere & fort, afin que ce vin conserve la force de la partie. D'autres pretendent qu'il veut que ce soit avec du vin doux.

Sur la peau de ceux qui ont la ratte enflée.] C'est la véritable explication de ce passage, où il n'est pas question de linges & de compresses. On sait que les obstructions de la ratte, causent souvent des éleveures.

Du passage de la sueur.) La peau estant ulcérée par l'acréte des humeurs qui

qui sortent par la sueur.

Les douleurs sans ulcères.) Comme p. 429.
ce qu'il appelle dans l'Aph. 23. du
liv. 5. des *Eresipeles non ulcerés.*

Car elle assupit la douleur.] En
émoignant la pointe des esprits qui se
jettent sur la partie affectée, & qui y
causent la douleur.

Ainsi l'une & l'autre sont bonnes.]
Hippocrate ramasse ici la plus grande
partie des maux où l'eau froide &
l'eau chaude peuvent être utiles selon
la cause & la qualité du mal, & selon le
temps.

Pour les suppressions du bas.] Soit
du ventre ou de la vessie, des hemor-
roïdes ou des mois.

Mais dans l'usage de l'eau froide il p. 430.
est plus important de prendre bien gar-
de de ne pas passer les bornes.] Car
le trop grand froid est encore plus dan-
gereux que le trop grand chaud, & il
mortifie enfin les parties.

*Et vous attacherez la main du ma-
lade sur cette vessie.]* De manière
qu'il l'empaume bien, & que tous
les endroits de sa main la tou-
chent.

Pour les petits ulcères creux de la p. 431.

Tom. I. Pp

cornée.] Pour les ulcères appellez *λόπτα*, comme de petites fossettes, ce sont des ulcères comme des piqueures d'épingle, l'eau chaude y est fort bonne, pour amollir la tunique, l'ouvrir, & la nettoyer.

L'eau froide est bonne pour ceux qui n'ont point de douleur, & qui sont extrêmement rouges.] Car cette rougeur vient d'une humeur chaude qui se jette du dedans en dehors, & l'eau froide repécutte.

Et pour ceux à qui il se fait des amas d'humeurs à l'orifice des veines.) Outre que l'eau froide repécutte ces humeurs, elle fortifie les parties, de manière que ces humeurs n'y affluent plus si abondamment.

t. 432. *Sur la poitrine.)* On remarque qu'Hippocrate emploie quelquefois le mot *θωράξ* thorax, poitrine, pour le tronc du corps, depuis le cou, jusqu'au bas ventre,

Ni pour le fondement.) Il veut dire peut-être pour les hemorroïdes.

Ni pour la matrice.) Ni pour les maux de matrice, ni pour l'écoulement des mois,

Ni pour ceux qui urinent du sang pendant l'hiver.) Car cette froideur excessive en arrêtant ce flux de sang, causeroit indubitablement des abcès.

L'eau froide irrite les ulcères.) On peut voir les Aphorismes 23. 24. du liv. 5.

L'eau chaude fait suppurer, mais ne vous enservez pas pour tous les ulcères.) C'est à dire qu'il ne faut pas faire suppu-
rer toutes sortes d'ulcères; mais seule-
ment ceux où il est nécessaire de dissou-
dre.

Soit volontaires ou involontaires.) p. 433
Volontaires, c'est à dire qu'on fait expres pour quelque raison. Involon-
taires, c'est à dire qui sont causez par quelque humeur acre, ou par quelque autre accident.

Et pour les noirceurs.) Comme celles qui se voyent dans les parties gan-
grenées.

Excepté dans ceux où l'on crains l'hémorragie.) Car comme il l'a dit ailleurs, l'eau chaude ne peut que leur être très contraire, en ce qu'elle attire encore plus le sang.

Fin du premier Volume.

A PARIS,
De l'Imprimerie d'ANTOINE
LAMBIN, 1696.

*Les principales fautes d'impression
dans le premier Volume.*

Page 133. A la fin de la Remarque qui finit par ces mots, *aux remedes de la Medecine pour les purger, adjoustez voilà pourquoy ces parties sont sujettes aux scirrhes & aux cancers.*

P. 152. *mais de son fils Polybe.* Lisez *mais de son Gendre & de son disciple Polybe.*

P. 171. *Entreprendre cette cure, réussir,* lisez *entreprendre cette cure, & y réussir.*

P. 176. A la fin de la Remarque qui finit par ces mots, *en empeschant le cataplasme de le toucher.* Adjoustez, ou plutost il parle des tentes & des plumaceaux qu'il met dans l'ulcere.

P. 188. *utiles & necessaires.* Lisez, *utiles & necessaires à la vie.*

P. 193. *des emplaſtres emollients.* Lisez *des emplaſtres emollientes.*

P. 296. *& comme que le corps jouit.* Lisez *& comme le corps jouit.*

P. 326. *Occupa la place qui est au deffous,* lisez *occupa la place qui est au deffous de l'air.*

- P. 333. C'est pourquoy le cœur attire beaucoup. Lisés , c'est pourquoy le cœur attire beaucoup d'air, beaucoup d'esprits.
- P. 336. Car ses fibres sont froids & visqueux. Lisés , car ses fibres sont froides & visqueuses.
- P. 373. Toutes les maladies sont de la même nature. Lisés , sont de même nature.
- P. 383. à cause de la quantité de sang dont elles sont pleines. Lisés , dont ils sont pleins.
- P. 387. C'est ce qui fait la ronpie , lisés c'est ce qui fait l'enchefrinement.
- P. 388. qui en attire , lisés qui en attirant.
- P. 415. Elle sert à humecter par des lavemens. Lisés , par des lotions.
- P. 440. qui sort de l'extremité des vaisseaux dispersé sur toute la chair. Lisez , à laquelle aboutit l'extremité des vaisseaux.

